Gallery
I B

20437/B

22101 402 433

42550

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ-UNIVERSEL

DE

MATIERE MÉDICALE,

CONCERNANT

Les Végétaux, les Animaux & les Minéraux qui ſont d'uſage en Médecine; leurs deſcriptions, leurs analyſes, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de Manuſcrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes, tant étrangers que de notre pays.

Avec une Table raiſonnée de tous les noms que chaque pays a donnés aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez P. Franç. Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Gallo
18

Cichorium Sylvestre.

Chicorée Sauvage,

DICTIONNAIRE RAISONNÉ, UNIVERSEL DE MATIERE MÉDICALE.

CHI

1°. CHICORÉE SAUVAGE. *Cichorium sylvestre, sive officinarum*, C. B Pin. 125. *Cichorium caule simplici, foliis dentato-sinuatis*, LINN.

Sa racine est longue, épaisse, fibreuse, & remplie d'un suc laiteux. Sa tige est longue de deux pieds, velue, ferme, tortueuse. Ses feuilles ressemblent à celles du pissenlit, mais elles sont plus grandes, velues, d'un verd foncé. A l'extrémité des tiges & de l'aisselle des feuilles, naissent des fleurs; elles sont composées de plusieurs demi-fleurons bleus, renfermés dans un même calyce, lequel devient une capsule remplie de petites semences anguleuses & sans aigrettes. En faisant une incision à la tige, aux feuilles & à la racine de cette plante, il en découle un suc blanchâtre & amer.

Cette plante, dont les feuilles & les racines sont ameres & un peu styptiques, croît le long des chemins & dans les lieux incultes : elle se cultive dans les jardins potagers pour l'usage de la cuisine.

Elle est apéritive, fondante, stimulante & ra-

fraîchiſſante ; ainſi on ne craint rien de la donner dans le temps de l'éréthiſme, elle ne l'augmente jamais. En médecine, on emploie toutes les parties de la plante, les fleurs, les feuilles & les racines : on a mis les fleurs au nombre des quatre fleurs cordiales ; mais je crois que cette propriété leur eſt accordée gratuitement : les ſemences contiennent une huile douce, avec beaucoup d'eau, & par conſéquent peuvent être miſes au rang des ſemences froides à auſſi juſte titre que les ſemences de courge & de melon : la feuille s'emploie ſéche ou verte. Quelques-uns prétendent qu'étant ſéche, pulvériſée, à la doſe d'un gros dans une liqueur convenable, elles ſont bonnes pour les maladies de la peau, la goute & les rhumatiſmes, mais j'y ai peu de foi ; fraîche en infuſion, elle donne une boiſſon très ſaine, & qui aide la digeſtion. On en donne la décoction dans les inflammations du poûmon, des voies urinaires & d'autres parties ; elle rafraîchit, fait uriner, & provoque l'expectoration : le ſuc épuré ſe donne avec le mars, le tartre martial ſoluble, dans les obſtructions ; quelquefois on y mêle un grain des kermès par priſe, il fait du bien dans les fluxions de poitrine & pleuréſies ; il provoque l'expectoration ou la réſolution, ou chaſſe par les urines. Dans les fievres intermittentes, on y mêle le ſel ammoniac. De peur qu'il ne ſurcharge l'eſtomac, le ſuc épuré ſe preſcrit à la doſe d'une once & demie : on l'édulcore avec quelque ſyrop apéritif ; on fait avec la chicorée ſauvage une conſerve, & on en tire une eau diſtillée ; mais ces remedes ne ſont guere d'uſage, non plus que le ſyrop de chicorée ſimple : le ſyrop de chicorée, compoſé avec la rhubarbe à la doſe d'une demi-once ou une once, eſt un très bon purgatif pour les enfants. Les racines de chicorée ſauvage s'emploient dans les apozemes & les bouillons apéritifs : on en

1. Latifolia.

a. 1.

Chicorée blanche, ou Endive.

Endivia.

T. 6

N. 216

met une demi-once ou une once par pinte d'apozeme.

Ses fleurs, dit M. Vogel, ſont légerement tempérantes, & elles ſont données contre les hémorrhagies par quelques-uns qui en font un ſecret. L'eau diſtillée, qu'on en tire, eſt vantée contre la chaſſie, l'ophthalmie & l'obſcurciſſement de la vue; on la regarde auſſi comme cordiale.

Sa racine, dit M. Vogel, eſt amere, & légerement réſolutive. Elle opere des merveilles, dit M. Van-Swieten, *t.* ij, §. 614, dans les obſtructions des viſceres, & dans les maladies qui en dérivent. Une vieille femme, ictérique, fut guérie par l'uſage de ſon ſuc, dit Moinichen, *Obſerv.* 9. Priſe en grande quantité dans un bouillon, elle a guéri de la mélancholie hypochondriaque, au rapport de Rhod. *cent.* j, *obſ.* 44; en décoction, les fievres lentes, au rapport de Schuster, *Obſervat. therap. p.* 66; dans du petit-lait, un ulcere de la jambe, ſuivant les *Miſcell. uratiſl.* 1729, *p.* 725.

Ses ſemences ſont du nombre des quatre petites ſemences froides.

II°. Chicorée blanche, *ou* Endive commune. *Endivia latifolia; Endivia vulgaris; Intybus ſativa; Scariola latifolia* & *ſeriola*, off. *Cichorium latifolium*, ſive *Endivia vulgaris*, Tournef. Inſt. rei herb. *Intybus ſativa latifolia*, ſive *Endivia vulgaris*, C. B. Pin. *Cichorium caule ſimplici, foliis integris crenatis*, Linn.

Ses racines ſont fibreuſes & laiteuſes. Ses feuilles couchées à terre, avant que la plante s'éleve, ſont longues, larges, ſemblables à celle de la laitue, crénelées à leur bord: les feuilles de la tige reſſemblent à celles du lierre, mais plus petites. Sa tige eſt haute d'un pied & demi ou deux pieds, cannelée, creuſe, tortue; elle donne du lait, lorſqu'on la bleſſe. De l'aiſſelle des feuilles qui

ſont ameres, naiſſent des fleurs bleues, leſquelles, ainſi que la graine, ſont ſemblables à celles de la chicorée ſauvage.

IIIº. Chicorée à feuilles étroites, *ou* Petite endive. *Endivia anguſtifolia ſeu minor; Intybus anguſtifolia; Scariola vulgaris, ſeu anguſtifolia; Endiviola*, off. *Cichorium anguſtifolium*, ſive *Endivia vulgaris*, Tournef. Inſt. rei herb. *Intybus ſativum anguſtifolium*, J. B.

Ses feuilles, qui ſont plus étroites, ont auſſi plus d'amertume. Sa tige eſt plus branchue; d'ailleurs elle ne differe point de la précédente.

IVº. Chicorée frisée, ou Endive frisée. *Endivia criſpa*, ſeu *romana*, off. *Cichorium criſpum*, Tournef. Inſt. rei herb. *Intybus criſpa*, C. B. Pin. *Intybum ſativum criſpum*, J. B.

Les feuilles de cette plante ſont plus grandes que celles de l'endive commune: elles ſont ſinuées & crêpues. Sa tige eſt plus grande, plus groſſe & plus tendre que les autres. Sa graine eſt noire; elle reſſemble d'ailleurs aux autres eſpeces.

En qualité d'aliment, la chicorée s'emploie comme la laitue: en médecine, ſon eau eſt tempérante; on la fait boire abondamment aux malades. Quand on a deſſein de ſe purger, il eſt très bon de s'y préparer par une boiſſon abondante de chicorée: on peut auſſi en boire après être purgé; & cette décoction peut ſervir de baſe à la médecine.

Le ſuc d'endive, dit M. Vogel, eſt tempérant & abſtergent. Il atténue la bile viſqueuſe, & eſt bon contre l'ictere. Ses racines, qui ſont du nombre des quatre ſemences froides mineures, ſont adouciſſantes; elles temperent l'âcreté des humeurs.

CHIEN. *Canis*, off. *Canis caudâ recurvâ*, Linn.

Animal domeſtique à quatre pattes. Ses pieds ſont fendus, ceux de devant diviſés en cinq doigts, & ceux de derriere en quatre. Le muſeau plus ou

Canis, Chien.

moins alongé; quarante dents dans la gueule, ſçavoir, ſix inciſives, deux remarquables par leur longueur & très pointues, nommées *canines*, & douze molaires à chaque mâchoire. Ainſi que le loup, le renard, la loutre & quelques autres animaux, le chien a une verge oſſeuſe; laquelle près de ſa racine eſt garnie d'un corps aſſez gros compoſé de pluſieurs cellules & de beaucoup de petits vaiſſeaux; durant le coït, ce corps ſe dilate & ſe gonfle, au point de retenir la verge qui ne ſçauroit alors s'échapper du vagin, juſqu'à ce que l'impétuoſité étant ralentie & la ſemence évacuée, cette partie s'affaiſſe enfin: on ne peut guere les ſéparer de force, ſans les bleſſer, ſur tout la femelle. Elle porte deux mois & deux ou trois jours; & met bas cinq ou ſix petits. Cet animal vit juſqu'à vingt ans & quelquefois au-delà.

Le chien eſt l'ami de l'homme, & l'homme l'aime auſſi. Il y en a de pluſieurs eſpeces qui ſont aſſez connus pour n'en point parler: cet animal perdroit la vie pour ſon maître, ſert à la chaſſe; il eſt le fidele gardien de la maiſon; il eſt ſujet à la rage. Elle arrive, ou de naiſſance, ou des mauvais aliments, ou de contagion. Le tiſſu ſerré de la peau de cet animal, qui l'empêche de tranſpirer beaucoup, y contribue auſſi; tous les animaux du genre du chien y ſont auſſi ſujets; ils la communiquent par leur morſure, mais il faut auſſi que leur ſalive pénetre l'intérieur des vaiſſeaux; il en eſt de même du venin de la vipere. Les chiens ont auſſi des vers qui leur ſont particuliers, & ſont expoſés à des coliques, à cauſe de la dureté de leurs excréments; ils deviennent auſſi galleux, quand ils ſont trop mal nourris.

On ouvre le chien vivant, on l'applique ſur le ventre, le côté, la tête, dans les douleurs, inflammations & rhumatiſmes de ces parties. On fait auſſi

coucher de jeunes chiens avec de vieilles gens ; ce qui tient lieu de jeunes personnes.

On fait lécher au chien de vieux ulceres, ce qui est très bon ; leur salive est détersive, résolutive, & la langue enleve toute l'acrimonie de l'ulcere, ainsi il se guérit bientôt. On pourroit se servir de sa chair pour aliment ; mais elle est fade, de mauvais goût, peu savoureuse, & engendre de mauvais sucs.

Le *fiel* du chien a toutes les propriétés de la bile des autres animaux & des pierres qui se trouvent dans la vessicule du foie : il est fondant, apéritif, vermifuge, détersif, résolutif : on s'en sert pour détruire les viscosités des premieres voies, & dans les cas d'obstructions ; mais je ne voudrois pas prononcer pour l'épilepsie.

La *graisse* est plus chaude que les autres graisses ; je la crois inutile dans l'épilepsie & les maladies nerveuses. A l'extérieur, elle est émolliente, adoucissante & plus résolutive qu'aucune graisse : appliquée sur les parties tendineuses & nerveuses, contractées & endurcies, elle est émolliente & discussive, dit M. Vogel ; ce qui la rend très utile dans les contractions des membres & dans leur rigidité. Suivant le même auteur, on en fait usage intérieurement, après les chutes de haut, pour dissoudre le sang caillé, & favoriser l'expectoration ; & pour la phthisie, mêlée dans un bouillon, à la dose d'une cuillerée.

La *peau*, étant d'un tissu très serré, est fort bonne pour faire des bas pour contenir les varices ; & on peut s'en servir dans l'œdeme des parties inférieures.

L'*album græcum*, autrefois tant vanté, selon Galien, dans l'esquinancie & toutes sortes d'inflammations, n'est rien du tout ; c'est seulement un petit absorbant.

On a regardé le *sang* de chien comme sudorifique ; il

Gramen Dactylon.
Chien-dent pied de poule.
a. 3.
a. 4.
a. 3.
a. 1.

a. 1.
Gramen Loliaceum. Chien-dent.
a. 1.

il l'eſt très peu ; pas plus que le ſang de bouquetin.

On a attribué de grandes vertus à la *tête* & s la *cervelle* du chien réduits en poudre : les filles s'en ſervoient pour ſe faire des amoureux, mai c'eſt ſeulement un abſorbant. L'*urine* du chien a les mêmes propriétés que celle de l'homme.

On prépare avec de *petits chiens* une, huile de cette façon : on prend de l'huile, on y fait bouillir de petits chiens avec des aromats, juſqu'à ce qu'ils s'en aillent en morceaux ; puis on y ajoute du vin, ou bien en ſa place de l'eſprit de vin, & de la térébenthine ; c'eſt un fort bon digeſtif : elle convient dans les contuſions, les plaies des tendons, des membranes, d'armes à feu : je la préfere à l'huile de ſcorpions & à celle de vers.

CHIEN-DENT ordinaire. *Gramen caninum vulgare*, off. *Gramen loliaceum radice repente*, ſive *Gramen*, off. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Gramen repens officinarum, fortè triticæ ſpiceæ aliquatenùs ſimile*, J. B. *Triticum radice repente, foliis viridibus*, LINN.

Ses racines ſont d'un blanc jaunâtre, rampantes, noueuſes, d'une ſaveur douceâtre & un peu ſtyptique. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds environ, ſont droites, noueuſes, accompagnées de quelques feuilles qui ſortent des nœuds, longues de cinq à ſix pouces, étroites & très pointues. Ses fleurs ſont à étamines & diſpoſées en épi au haut du chaume, placées ſur deux lignes, garnies de barbes courtes. Ses ſementes ſont oblongues, brunes, aſſez ſemblables aux grains de blé.

Cette plante ſe trouve communément dans les champs.

CHIEN-DENT PIED DE POULE. *Gramen dactylon radice repente, ſive officinarum*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Gramen repens cum panniculâ graminis mannæ*, J. B. *Gramen dactylon, folio arundinaceo*,

majus, aculeatum, fortè Plinio, C. B. Pin. 7.

Ses racines ſont vivaces, longues, noueuſes, rampantes, garnies de fibres à chaque nœud, blanchâtres, douceâtres. Ses tiges (ou chaumes) qui s'élevent d'un pied, ſont plus courtes que celles du chien-dent ordinaire : elles ſont terminées par quatre ou cinq épis verds, noirâtres dans leur maturité, dont les calyces des fleurs ſe terminent par un filet court. Ses feuilles ſont courtes, étroites, velues.

Cette eſpece ſe trouve abondamment dans les contrées méridionales de France : elle eſt moins commune aux environs de Paris que la précédente. Elles ſont toutes deux d'uſage, & s'emploient indifféremment.

On preſcrit le chien-dent dans tous les cas; il ne ſe fait aucune ptiſane, ni apozeme, ni bouillon, qu'elle n'y entre : l'abus en eſt ſi grand, que, ſoit qu'il s'agiſſe de fondre les humeurs, ou de les épaiſſir, on ordonne le chien-dent; ce qui mérite cependant de l'attention. Le chien-dent eſt légerement apéritif, diurétique, un peu rafraîchiſſant, & ſon uſage n'eſt point blâmable dans des ptiſanes apéritives; li eſt ſupérieur à l'aſperge; effectivement quatre gros de l'écorce de cette racine ſont un puiſſant diurétique qui convient dans toutes les obſtructions, la jauniſſe, les pâles couleurs, la cachexie, l'hydropiſie. On diſtille une eau de la plante qui poſſede ſes vertus, mais à un moindre degré que la racine : quelques-uns donnent cette eau pour les hémorrhoïdes internes. La décoction de la plante eſt un vulnéraire déterſif qui convient pour gargariſer les gencives des ſcorbutiques, laver leurs ulceres, ainſi que ceux des vérolés.

La racine de chien dent, ou *gramen*, a une ſaveur douce, enſorte qu'on peut, dit M. MARCGRAVE, en tirer un ſucre; c'eſt de-là qu'elle tient ſa vertu

savonneuse qui est d'une grande utilité pour résoudre l'engorgement, & les obstructions des glandes & des viscères, suivant les expériences de SYLVIUS, de LANCISI & de BIANCHI. Mais est-on bien fondé à vanter l'eau de chien-dent & sa décoction, pour tuer les vers?

Elle est du nombre des cinq racines apéritives mineures.

CHOCOLAT; *Succolada; Chocolata.*

On donne ce nom à une composition qui nous vient de l'Amérique, & particuliérement du Mexique. On sçait qu'elle est faite avec des fruits ou amandes de cacao, auxquelles on ajoute de la cannelle, de la vanille & du sucre. Les manieres de la faire ne sont pas les mêmes par-tout; non plus que les proportions des différents ingrédients. Le plus simple se nomme *chocolat de santé.* Les fruits de cacao nourrissent beaucoup; ils rafraîchissent en même temps; ils adoucissent & calment comme les amandes: mais la vanille & la cannelle fortifient l'estomac, échauffent, aident la digestion, & raniment les esprits. Le chocolat nourrit aussi beaucoup, fortifie l'estomac, ranime les esprits, rétablit les forces abattues; c'est pourquoi il est d'une très grande utilité pour ceux qui se sont épuisés avec les femmes, & pour ceux qui se livrent à de violents exercices.

Cette boisson se prépare en faisant fondre une once environ de chocolat dans à peu-près six ou sept onces d'eau tiede, & la laissant sur le feu jusqu'à qu'elle bouille légerement: on la tient encore un quart d'heure sur les cendres chaudes, & on la prend chaude. Mais, pour rendre cette boisson plus agréable, il faut, après qu'elle est restée le temps marqué sur le feu, l'agiter avec un bâton fait exprès, nommé *mousſoir*, jusqu'à ce qu'elle mousse,

& la prendre chaude en cet état. Pour qu'elle mousse plus aisément, & qu'elle soit plus nourrissante, quelques-uns veulent qu'on y ajoute un blanc d'œuf. Au lieu d'eau, on peut faire le chocolat avec du lait, mais l'estomac ne s'en trouve pas si bien, que de celui qui est préparé avec l'eau pure.

Le chocolat est bon pour la poitrine; on en recommande l'usage aux phthisiques, préparé avec le lait; mais il ne faut pas qu'il y ait de vanille dans sa composition: il donne un suc nourricier & doux, qui a la vertu d'émousser l'acrimonie des humeurs.

Le chocolat au lait, dit M. Lewis, *Tab. dorsal.* §. 9, pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consomption. Je connois un enfant de trois ans qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son médecin, & que sa mere retablit, en ne lui donnant que du chocolat à petit dose, mais souvent; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles.

Il est encore salutaire aux vieillards, aux convalescents, aux personnes délicates & à ceux qui relevent d'une longue maladie. Il ne convient point aux gens de lettres, ni aux hypochondriaques. Les personnes auxquelles il cause des nausées, doivent aussi s'en abstenir. On ne doit cependant pas en faire un trop fréquent usage, parcequ'il épaissit le sang, & le rend incapable de circuler; d'où il s'ensuit des fievres, l'apoplexie, l'inflammation des visceres.

CHOLAGOGUES; *Cholagoga medicamenta; χολαγωγὰ φαρμακα.*

Les anciens avoient donné ce nom aux purgatifs qu'ils croyoient avoir spécialement la vertu d'évacuer la bile. Ces remedes ne sont point différents

a.
1.
a. 4.
Brassica Chou.
a. 2.

des cathartiques ou purgatifs, *voyez* PURGATIFS.

CHOU. Il y a plusieurs especes de choux, distinguées entr'elles par la couleur & par la figure.

I°. CHOUX POMMÉ BLANC. *Brassica capitata alba*, olitorum, C. B. Pin. 111. *Brassica capitata albida*, DODON. Pempt. 623.

Sa racine est blanche & fibrée. Sa tige est courte, grosse, blanchâtre, revêtue d'une écorce épaisse, remplie d'une moëlle d'une saveur âcre. Les premieres sont larges, ondées, portées sur de longues & grosses queues, garnies de côtes & de nervures : celles-ci étant tombées ou arrachées, laissent la tige ridée, inégale ; les feuilles supérieures sont aussi fort larges, arrondies, d'un verd blanchâtre, ou bleuâtres, couchées les unes sur les autres, & forment une très grosse tête ; les intérieures sont absolument blanches. Cette tête s'ouvre enfin, & il s'éleve de son milieu une tige qui porte des fleurs en croix, composées de quatre pétales jaunes. Le calyce est divisé en quatre parties ; il en sort un pistil qui devient un fruit, ou silique, longue, menue, cylindrique, partagée en deux loges où sont renfermées des semences arrondies & noirâtres.

II°. CHOU POMMÉ ROUGE. *Brassica capitata rubra*, olitorum, C. B. Pin. 111. *Brassica rubra capitata*, DODON. Pempt. 621.

Cette espece a beaucoup de ressemblance avec la premiere ; mais ses feuilles sont tantôt d'un pourpre foncé, tantôt d'un verd foncé, ou d'un verd gai, ou d'un verd de mer ; & toutes sont traversées par des côtes & des nervures rouges.

III°. CHOU ROUGE. *Brassica rubra vulgaris*, olitorum. *Brassica rubra*, C. B. Pin. 111. TOURNEF. Inst. rei herb. *Brassica rubra vulgaris*, J. B.

Il s'éleve plus que les autres. Sa tige monte de

ya hauteur de deux, trois ou quatre pieds, & même de six : elle est grosse, de couleur de pourpre foncé, raboteuse à sa partie inférieure, tantôt unique, tantôt donnant plusieurs rameaux. Ses feuilles sont larges, d'un verd rougeâtre, quelquefois rouges comme du sang, ou teintes d'un rouge obscur mêlé de bleuâtre, traversées d'un grand nombre de grosses nervures : elles sont placées sans ordre, ridées, sinuées. A ses fleurs, qui sont jaunes, succedent des siliques longues de cinq à six pouces, dans lesquelles sont renfermées des semences rousses, arrondies.

Cette espece dure plusieurs années.

IV. Chou blond, *ou* Chou verd. *Brassica alba vulgaris*, olitorum. *Brassica alba vel viridis*, C. B. Pin. 111. *Brassica alba vulgaris*, J. B.

Sa racine est très fibreuse. Par sa tige, il ressemble beaucoup au chou rouge, ainsi que par ses feuilles ; mais celles du chou blond sont arrondies, à oreilles, dentelées tout autour, portées sur des queues longues & épaisses. Ses fleurs sont blanches, en croix.

Il blanchit en croissant, & acquiert une certaine couleur bleuâtre.

V°. Chou frisé blanc. *Brassica alba crispa*, olitorum, C. B. Pin. 111. Tournef. Inst rei herb. *Brassica sabauda rugosa*, J. B. & Dodon.

Ses feuilles sont arrondies & ridées, de maniere que chaque feuille paroît composée de vessies saillantes en dessus, creuses en dedans, jaunâtres ou très vertes, traversées par des côtes, & portées sur des queues fort courtes : en se réunissant, elles forment une tête ronde, mais petite, blanchâtre, & dont les extrémités sont souvent d'un verd plus foncé. Sa fleur, qui est jaune, devient une silique où sont contenues des graines arrondies & noirâtres.

a. 2.

a. 1.

a. 1.

Chou-fleur. Brassica Cauliflora.

VI. Chou fleur, *Brassica cauliflora*, olitorum, C. B. Pin. 111. Tournef. Inst. rei herb. *Brassica multiflora*, J. B. *Brassica florida botryitis*, Lobel. icon. 245.

Ses feuilles sont longues d'un pied & demi, plus longues & plus étroites que celles du chou pommé blanc, plus pointues, sans division, d'un verd clair; en se réunissant, elles forment une tête molle, moins serrée que dans les autres especes. Du milieu de ses feuilles, s'élevent beaucoup de tiges chargées d'un amas de fleurs naissantes : ces tiges sont blanches, molles, épaisses, agréables au goût, & se mangent. Lorsqu'on les laisse pousser, elles donnent des fleurs & des siliques comme les autres choux.

Toutes ces especes se cultivent dans les jardins, pour notre usage comme aliments. Les choux ont été regardés, par les anciens, comme un remede universel; pendant très long-temps, les Romains s'en servoient dans toutes les maladies; & l'on rapporte que Caton les mit en usage pour garantir sa famille de la peste.

Le chou, en général, ne se digere pas aisément, donne des vents qui distendent l'estomac, & produisent des rapports : il fait un mauvais chyle. Ainsi il ne sçauroit guere convenir qu'aux estomacs robustes : les personnes foibles doivent s'en abstenir, ou au moins en manger peu; il est absolument nuisible aux femmes attaquées de vapeurs.

De toutes les especes de choux, le rouge est presque le seul employé en médecine, comme un excellent béchique adoucissant : on le donne pour fondre & atténuer les humeurs qui embarassent le poûmon, dans la vue de calmer la toux, & de favoriser l'expectoration. On le donne en décoction, ou on le fait entrer dans les bouillons adoucissants; on peut même en exprimer le jus, & en boire une once & même deux.

A l'extérieur, c'eſt un fort bon réſolutif.

CHOU MARIN, *ou* Choux de mer. *Voyez* SOLDANELLE.

CHRYSOCOLLE des anciens. *Voyez* BORAX.

CIBOULE. *Voyez* OIGNON.

CICATRISANTS, ou ÉPULOTIQUES. *Cicatriſantia*, ſeu *Epulotica medicamenta.* Ἐπουλοτικὰ φάρμακα. Remedes qui aident les plaies à ſe cicatriſer. C'eſt par le prolongement des vaiſſeaux qui ſont ſur les bords & dans le fond de la plaie, que l'ulcere ſe remplit peu-à-peu. Pour procurer la cicatrice, il ne s'agit donc que de rendre plus étroite l'union de ces vaiſſeaux, & de faire que leur entrelacement ſoit ſerré, & le tiſſu extérieur très denſe & compacte. Ainſi les ſubſtances, qui donnent du reſſort aux fibres & aux vaiſſeaux, qui produiſent un reſſerrement, & qui abſorbent l'humidité, & deſſéchent, ſont cicatriſantes; telles ſont les vulnéraires aſtringentes.

De ce nombre ſont entr'autres :

L'oſtéocolle.
Le bol.
La céruſe.
La tuthie.
La gomme adraganth.
Le ſang de dragon.
La colophone.
La poudre de tormentille.
d'ariſtoloche.
La primevere.
La bugle.
La ſanicle.
Le pied de lion.
Le diapalme.
L'emplâtre de céruſe.
de *minium*.
de Nuremberg.
Le pompholyx.
Le deſſiccatif rouge, &c.

CICUTAIRE ODORANTE. *Voyez* CERFEUIL MUSQUÉ.

CIDRE. Tout le monde ſçait que c'eſt le ſuc exprimé des pommes, qui a ſubi la fermentation. Cette liqueur eſt la boiſſon ordinaire de certains pays où l'on ne cultive point la vigne : c'eſt une eſpece de vin. Il en a preſque la force, il humecte & nourrit, ne porte pas à la tête & n'é-

chauffe point les viſceres. Il paſſe pour être fort utile aux convaleſcents, aux phthiſiques & ſurtout aux mélancholiques. On eſtime davantage celui qui eſt nouveau. On peut le placer au nombre des rafraîchiſſants.

CIGALE, *Cicada*, Latinorum. τέττιξ, Græcorum. Voyez *Cantaride*, la figure de la *Cigale* s'y trouve repréſentée.

Inſecte compoſé d'une tête, de deux corſelets ou d'un corſelet à deux pieces, & d'un corps formé par cinq anneaux, quoique le tout ne paroiſſe qu'une continuité. La tête eſt courte & large, jointe & appliquée au corſelet antérieur par un col ſi court qu'il eſt toujours caché. Près du bout poſtérieur de la tête ſont placés deux yeux, l'un à droite & l'autre à gauche; ils ſont à réſeau, oblongs & immobiles dans leurs orbites: entre ces yeux qui ont un grand nombre de facettes, il y en a trois qui ſont liſſes & diſpoſées triangulairement ſur la tête. Le corſelet antérieur joue ſur le poſtérieur auquel il eſt uni, & permet à la tête de deſcendre un peu plus bas. La cigale a quatre aîles tranſparentes, les deux ſupérieures ſont attachées au ſecond corſelet tout près de ſa jonction avec le premier; elles ſont plus grandes que les deux inférieures, qui ont leur attache aſſez proche de la jonction de ce ſecond corſelet avec le premier anneau du corps, lequel eſt compoſé de huit anneaux; le dernier eſt oblong & conique.

Elle a deux antennes compoſées chacune de cinq à ſix pieces articulées bout à bout, une trompe qui ſe replie en deſſous & enjambe ſous le corſelet; elle la redreſſe quand elle veut l'enfoncer dans les parties des arbres dont elle pompe le ſuc. Sa couleur eſt d'un brun luiſant preſque noir.

La femelle eſt muette, le mâle ſeul chante, comme on dit; mais ce prétendu chant n'eſt qu'u

grésillement quasi perpétuel & importun, qui dure tout l'été dans nos pays où les cigales sont communes. Ce cri s'accomplit au moyen de deux peaux minces ou parchemins très secs & sonores, qui forment à l'extérieur deux creux ou vuides pratiqués en dessous, côte à côte, dans la largeur du premier anneau du corps; un muscle, qui traverse chaque cavité intérieurement, envoie plusieurs apendices s'attacher à la plissure du parchemin; lorsque l'animal veut chanter, il tire & lâche subitement & à coups précipités ces appendices, lesquels agitant les plis du parchemin, occasionnent le bruit ou cri de la cigale.

La femelle est ovipare & dépose ses œufs un à un au fond des fentes qu'elle approfondit jusqu'à la moëlle, dans des branches mortes des arbres moëlleux, au moyen des deux scies accollées qu'elle fait sortir de son dernier anneau; les deux scies avancent & reculent successivement jusqu'à la moëlle.

Elle peut pondre trois cents œufs & plus; il naît de chaque œuf un vers à six jambes très blanc: il s'enfonce en terre, s'y change en nymphe, telle qu'on le voit dans l'estampe. Sa couleur est blanc sale: ces nymphes sortent de terre au commencement du printemps suivant, elles montent aux arbres où, se dégageant de leurs peaux de nymphe, elles deviennent cigales parfaites.

Cet insecte est fort commun en Italie & dans les provinces méridionales de France; il n'y en a point en Angleterre ni en Allemagne: il est rare d'en voir dans les climats moins chauds; cependant on trouve tous les ans des cigales de la grande espece dans le Gatinois près Pitiviers, que les gens de la campagne nomment *Birnelles*.

La cigale contient beaucoup de sel volatil & d'huile; elle passe pour apéritive & bonne pour la colique

Ciconia, Cigogne blanche.

colique & les maladies de la veſſie. On fait ſécher trois de ces inſectes, on y mêle trois grains de poivre; le tout étant pulvériſé, on en forme un bol qu'on prend dans du pain à chanter. Les cendres de cigales ſont diurétiques & ſe donnent pour chaſſer les ſables & les graviers: la doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à douze en bol.

CIGNE. *Voyez* CYGNE.

CIGOGNE blanche *ou* commune. *Ciconia*, off. *Ciconia alba*, WILLUGHB. Ornithol. 210. *Ardea alba remigibus nigris*, LINN. Faun. Suec. 136. πελαργος, Græcor.

Cet oiſeau a quarante-huit pouces depuis l'extrémité des pieds juſqu'au bout du bec, le col fort gros par le bas, les aîles de deux pieds & demi, à prendre du milieu du dos à l'extrémité qui eſt noire; le globe de l'œil fort gros, ayant deux pouces de diametre; le contour des yeux dégarni de plumes & la peau fort noire en cet endroit; le bec d'un rouge pâle, tirant ſur la couleur de chair, tout droit & non courbé, à angles & non rond; pointu; les jambes & les pieds rouges; ceux-ci ont quatre doigts, les trois de devant ſont joints enſemble par des peaux courtes & épaiſſes ſeulement en leur commencement, le quatrieme qui eſt derriere, gros & court; le col & tout le corps ſont blancs.

La cigogne eſt un oiſeau de paſſage; elle ſe retire l'hyver dans les pays chauds comme l'Egypte, l'Afrique; les grandes chaleurs l'en chaſſent, & elle va habiter dans des pays plus tempérés; elle y arrive vers la mi-Mars. Elle fait ſon nid au haut des grands arbres, ſur le faîte des maiſons, ſur le haut des cheminées. Les femelles pondent deux, trois ou quatre œufs de la couleur & de la groſſeur de ceux des oies. Le mâle couve en la place de la femelle le temps qu'elle eſt abſente pour aller

chercher sa pâture : l'incubation dure un mois. La cigogne a un très grand soin de ses poussins, & se laisseroit plutôt brûler que de les abandonner.

Cet oiseau, qui voyage par troupe, se nourrit de lézards, de grenouilles, de serpents, de poisson, de petits oiseaux, de chair, de pain, &c. Il se tient souvent sur un pied, la tête entre les deux épaules. On le servoit autrefois sur les tables, quoique sa *chair* soit désagréable, dure, coriace & difficile à digérer.

L'huile dans laquelle on a fait cuire une cigogne entiere, vuidée & plumée, jusqu'à ce que la chair quitte les os, est bonne pour fortifier les membres paralytiques. On tire aussi, par la distillation des jeunes cigogneaux étouffés & hachés en petits morceaux, une eau antiépileptique.

Le *sang* séché & en poudre passe pour alexipharmaque ; la dose est depuis un scrupule jusqu'à deux. On le distille aussi au bain marie.

On dit que le *fiel* éclaircit la vue, & efface les taies de la cornée.

Au rapport d'ETTMULLER, la *fiente* est bonne contre l'épilepsie, soit en substance, soit en infusion. A la dose de quatre onces, incorporée avec autant graisse de canard ou de porc, on en forme un onguent contre la goute, dont quelques-uns font un secret. On donne aussi cette fiente intérieurement dans la même maladie depuis douze grains jusqu'à un scrupule.

CIGUE. *Cicuta*, off. *Cicuta major*, C. B. Pin. 160. *Cicuta major vulgaris*, PARK. Theatr. 933. MORIS. Hist. oxon. CLUS. Hist. *Cicuta vera*, GESNERI Hort. *Conium maculatum*, seu *Conium seminibus striatis*, LINN. Κώνειον, THEOPHR. DIOSCOR. HIPPOCR. & GALENI.

Sa racine est longue d'un pied, grosse comme le doigt, partagée en plusieurs branches solides avant

. Cicuta major.
Grande Cigüe .
a. 1.
a. 4.

que de pouſſer ſa tige, couverte d'une écorce mince, jaunâtre, blanche intérieurement, fongueuſe, d'une odeur forte, d'une ſaveur douceâtre; creuſe en dedans lorſqu'elle a pouſſé ſa tige: celle-ci eſt fiſtuleuſe, cannelée, haute de quatre à cinq pieds, d'un verd gai. Ses feuilles ſont aîlées, diviſées en pluſieurs lobes, liſſes, d'un verd noirâtre, d'une odeur forte. Ses fleurs ſont en paraſol au ſommet des tiges, en roſe, compoſées de cinq pétales blancs en forme de cœur, inégaux, placés en rond, & poſés ſur un calyce qui devient un fruit preſque ſphérique, compoſé de deux petites graines convexes & cannelées d'un côté, applaties de l'autre, d'un verd pâle.

Elle croît dans la plus grande partie de l'Europe; on la trouve dans les environs de Paris. Elle vient dans preſque tous les terreins; mais elle ſe plaît davantage aux bords des foſſés, des haies, dans les endroits humides & à l'ombre. Elle fleurit en été, elle dure deux ans; on doit la ramaſſer aux mois de Mai & de Juin.

Toute la plante a une ſaveur d'herbe ſalée, & une odeur narcotique & fétide. Son ſuc rougit très peu le papier bleu.

Il y a long-temps que la ciguë eſt regardée comme un poiſon redoutable à l'intérieur; cette opinion s'eſt fortifiée ſur-tout de ce que ſon ſuc étoit employé chez les Athéniens pour donner la mort. Perſonne n'ignore que le plus ſage & le plus célebre des philoſophes, Socrate, fut condamné à boire de la ciguë, & que la mort de ce grand homme fut l'effet de ce poiſon. Dans le même temps Hippocrate preſcrivoit cependant la ciguë intérieurement, & depuis lui un grand nombre de Médecins ont ſuivi ſon exemple.

Quant à l'extérieur, on s'en ſert depuis long-

temps. Sa racine eſt réſolutive, calmante & anodyne ; elle convient ſur les ſquirrhes, les tumeurs dures, douloureuſes, les engorgements du foie, de la rate, du méſentere. L'emplâtre de ciguë qu'on prépare avec cette plante eſt très réſolutif, & convient dans les mêmes cas. Cependant Borel, *obſ. 3. cent.* ij. Pauli, *Quadr. bot. cl.* iij. ont dit qu'à l'extérieur même elle n'étoit pas exempte de danger.

Il y a quelques années que M. Storck, Médecin de Vienne en Autriche, publia des obſervations ſur l'uſage interne de la ciguë. Ces expériences ont eté répétées en France & ailleurs ; elles n'ont pas réuſſi comme on s'y attendoit. Tous les eſſais cependant n'ont pas été défavorables à la méthode de M. Storck, puiſque pluſieurs Médecins, qui jouiſſent d'une réputation bien méritée, recommandent l'uſage de l'extrait de ciguë pour les cancers. Le temps & de nouvelles obſervations éclaireront ſans doute davantage un jour ſur cet objet, & diſſiperont tous les doutes.

Il y a une autre eſpece de ciguë qu'on nomme Petite Cigue. *Cicuta minor*, officinarum. *Cicuta minor petroſelino ſimilis*, C. B. Pin. 160. *Cicutaria apii folio*, J. B. *Cicutaria fatua*, Lobel, icon. 280. *Petroſelini vitium*, Trag.

Elle ſe ſubſtitue à la grande ciguë ; ſes vertus cependant ſont plus foibles.

CIMOLÉE. *Voyez* Terre Cimolée.

CINNABRE d'antimoine. *Voyez* Antimoine.

Cinnabre artificiel. *Voyez* Mercure.

Cinnabre naturel. *Voyez* Mercure.

CIRE. *Voyez* Abeille.

Cire des oreilles *ou* Cerumen. *V.* Homme.

CITRON. *Voyez* Citronnier.

CITRONNIER. *Malus medica*, off. C. B. Pin. 435. *Medica malus*, ſive *Cidromela*, Lobel. Adverſ. icon. 143. *Citrus petiolis linearibus*, Linn.

a. 1. a. 2.

Cicuta minor. petite Cigüe.

Citronnier, ou limonier

Citreum vulgare.

Voy. T. 4. p. 281.

a 2

Citreum vulgare, Tournef. Inſt. rei herb.

Cet arbre eſt de médiocre hauteur : ſa racine, qui s'étend en tous ſens, eſt blanche, ligneuſe & revêtue d'une écorce jaune en dehors & blanche en dedans. Le bois du tronc, qui n'eſt pas fort gros, eſt blanc & dur ; ſon écorce eſt d'un verd pâle : ſes branches ſont nombreuſes, grêles & pliantes. Ses feuilles ſont tantôt mouſſes, tantôt pointues, plus longues que larges, plus vertes en deſſus qu'en deſſous, légérement dentelées à leurs bords, quelquefois ridées & boſſelées : lorſqu'on les regarde au ſoleil, elles paroiſſent criblées comme celles du millepertuis ; la plupart ont une épine contiguë à la partie ſupérieure. Au ſommet des rameaux naiſſent des fleurs en roſe, compoſées de cinq pétales charnus, parſemés de rouge en dehors & blancs dans tout le reſte : ces pétales ſont ſoutenus par un calyce découpé en cinq parties, lequel porte beaucoup d'étamines blanchâtres dont les ſommets ſont jaunes ; ces fleurs ont une odeur foible, & ſont d'abord douceâtres & enſuite ameres ; elles ſont de deux ſortes, les unes fertiles & les autres ſtériles.

Ses fruits ſont ſouvent oblongs, quelquefois ſphériques, quelquefois pointus à leurs ſommets, quelquefois mouſſes ; leur ſuperficie eſt ridée & parſemée de tubercules ; leur grandeur n'eſt pas déterminée, elle eſt de ſix, de huit ou de neuf pouces & plus ; il s'en trouve qui peſent juſqu'à 30 livres ; leur écorce extérieure eſt mince, amere, échauffante, verte d'abord, de couleur d'or dans leur maturité, d'une odeur pénétrante ; la chair eſt épaiſſe, ferme, partagée en pluſieurs loges, remplie d'un ſuc acide & de quantité de graines longues d'un demi-pouce, pointues aux deux bouts, couvertes d'une peau jaune, ſous laquelle eſt une amande blanche douce-amere.

On voit souvent dans le même temps sur le même arbre, des fleurs & des fruits, dont les uns sont dans une parfaite maturité, les autres commencent à mûrir, & d'autres commencent à paroître; mais l'automne est la saison où l'on en recueille davantage.

Cet arbre a été apporté, de l'Assyrie & de la Médie, en Grece, & de cette derniere contrée dans les provinces méridionales de l'Europe. On le cultive en Provence; mais sur-tout en Italie. Ces fruits se nomment en françois *citrons*, en latin *mala medica*, *mala assyria*.

Ils sont d'usage pour l'assaisonnement des viandes, sur lesquelles on en exprime le suc, qui excite l'appétit, aide la digestion. Ce suc convient aussi dans les fievres malignes & pestilentielles, pour appaiser la soif, réprimer l'effervescence de la bile, & réveiller les forces assoupies: on en fait avec de l'eau & un peu de sucre, une liqueur agréable & acide: elle est bonne dans le scorbut dans les vomissements; elle est diurétique & recommandée dans la néphrétique. En un mot, ce suc a les mêmes vertus que celui d'orange; FISCHER. *Pr. de usu novellar. Med.* dit qu'il est excellent en temps de peste, & qu'il empêche d'être attaqué de ce mal; c'est un bon analeptique dans les maladies contagieuses, selon MEUDER *de contag. pag.* 56. Il est aussi fort utile dans le calcul des reins, suivant FERNEL. Des tranches de citron appliquées sur le poignet excitent une révulsion, & deviennent un rubéfiant en en continuant ainsi long-temps l'application.

Son écorce, qui est odorante & aromatique, a la même vertu que celle d'orange; mais elle agit plus doucement. Encore récente coupée par morceaux, & cuite dans de l'eau, elle lui communique

a. 1.
a. 2.
a. 3.
a. 1.
Citrouille. Citrullus.

une saveur agréable, & une belle teinture verte qui, bue chaude, est d'une très grande utilité dans les affections catarrhales. Les Italiens expriment, des citrons nouvellement cueillis, une huile subtile éthérée, plus agréable & plus suave, que celle qu'on a distillée, & l'appellent *essenza de cedro*.

Les graines de citron sont ameres; elles tuent les vers: on les met au nombre des alexipharmaques; elles sont bonnes, dit M. Vogel, dans la petite-vérole & la rougeole. Elles sont encore stomachiques, carminatives, incisives; on en fait des émulsions.

Citron des Parisiens. *Voyez* Limon.

CITRONNELLE. *Voyez* Mélisse.

CITROUILLE. *Citrullus* & *Anguria*, off. *Anguria Citrullus dicta*, C. B. Pin. 312. Tournef. Inst. rei herb. *Citrullus folio colocynthidis secto, semine nigro, quibusdam Anguria*, J. B. *Anguria, Cucumis Citrullus*, Dodon. Pempt. 664. *Cucumer*, vel *Cucumis Citrullus*, Fusch.

Ses racines sont droites, menues, fibrées. Ses tiges sont rampantes, velues, fragiles, garnies de grandes feuilles découpées profondément, rudes. Des aisselles des feuilles, sortent des vrilles & des pédicules sur lesquels sont portées des fleurs jaunes, en cloche, évasées, divisées en cinq portions; les unes sont stériles, les autres fertiles ou appuyées sur un embryon qui devient un fruit arrondi extrêmement gros & pesant. Son écorce est un peu dure, mais lisse, unie, d'un verd foncé, ou jaune. Sa chair est blanche, ou jaunâtre, ferme & d'une saveur agréable. Au milieu de ce fruit, sont contenues des semences oblongues, larges, applaties, rhomboïdales, jaunâtres; sous leur écorce, qui est un peu dure, est une amande blanche, d'une saveur agréable.

On cultive, dans les jardins potagers, la citrouille dont on mange la chair. Elle fournit un ali-

ment rafraîchiſſant, adouciſſant, qu'on peut manger en ragoût, dans la ſoupe. Son uſage eſt très bon aux tempéraments ſecs & bilieux : il conviendroit auſſi aux mélancholiques & aux vaporeux ; mais il donne trop de vents à l'intérieur : comme médicament, on emploie ſa ſemence ; à l'extérieur, ſa pulpe en cataplaſme, pour relâcher.

La graine de citrouille eſt une des quatre ſemences foides majeures : on en prépare des émulſions qui procurent de bons effets dans les fievres ardentes & inflammatoires, dans la manie, les hémorrhagies, & les autres maladies qui proviennent de l'âcreté & de l'effervescence des humeurs : ces émulſions ſont préférables à tous les autres rafraîchiſſants, humectants & adouciſſants ; dans la dyſurie, l'iſchurie, le calcul, l'ulcere des reins & de la veſſie, la chaude-piſſe, les douleurs de la goute. On s'en ſert extérieurement en épithême ; & on en lave les parties brûlées & les yeux attaqués d'inflammation ſéche & ardente. Quelques-uns même font uſage de cet épithême dans la céphalalgie accompagnée de fievre ; mais, ainſi que les autres frontaux rafraîchiſſants, il n'a pas la même utilité dans ce cas, parcequ'il empêche la tranſpiration de la tête, & qu'il peut cauſer la rentrée de l'humeur qui ſe portoit au dehors.

CIVETTE. *Animal zibethicum*, off. *Catus zibethicus*, SCHRODER. *Feles zibethi*, GESNER. *Hyæna veteribus nuncupata, nunc autem* Civetta, BELLON. *Hyæna odorifera*, HERNAND. Cynoſ. *Meles unguibus uniformibus, cinerea*, LINN. *Meles faſciis & maculis albis, nigris & rufeſcentibus variegata*, BRISSON. *Muſtela zibethi ; Muſtela odorata, quam vulgus* Civettam *appellat*, nonnullor. *Voyez* BLEREAU, la figure de la *Civette* y eſt repréſentée.

Animal à quatre pattes, ſauvage, carnacier, long de

de vingt-neuf pouces, depuis le museau jusqu'au commencement de la queue. Sa tête est étroite; le museau long, la langue douce; les yeux petits, noirs, longs. Ses oreilles approchent de la figure & de la grandeur de celles du chat, mais moins pointues & plus petites; le reste de la tête n'a rien qui tienne du chat, que les barbes qui sont communes à la plûpart des animaux carnaciers. Ses pieds fort courts spécialement ceux du devant qui ont environ cinq pouces depuis le ventre jusqu'en bas: chacun, tant ceux du devant que ceux du derriere, sont composés de cinq doigts, dont les ongles sont noirs. Quant au poil, celui de la tête & des pattes est court; celui du reste du corps a jusqu'à quatre pouces & demi de longueur: à ce long poil qui est dur, rude & droit, est entremêlé un plus court, plus doux & frisé comme de la laine, de même qu'au castor, mais moins fin; ce dernier est par-tout d'une même couleur, sçavoir, d'un gris brun. Le long poil est de trois couleurs, & forme des taches & des bandes; les unes noires, les autres blanches, & les autres rousâtres.

Cet animal est originaire de l'Afrique & des isles Philippines; ceux qu'on trouve dans l'Amérique, y ont été transportés. Il est farouche, vorace, cruel. Ses morsures sont, dit-on, très dangereuses. On le prend au piege & dans des trappes.

Entre l'anus & la verge dans les mâles; & dans les femelles entre l'anus & la vulve, se trouve une poche dont l'ouverture, qui est une fente de haut en bas, a deux pouces & demi. Ses bords & le dedans sont revêtus d'un poil court & tourné de dehors en dedans. En écartant les deux côtés de cette ouverture, on voit le dedans dont la capacité peut contenir un petit œuf de poule: le fond est percé à droite & à gauche de deux trous capables de re-

cevoir le doigt, lesquels pénetrent chacun dans un sac revêtu d'une peau blanche & inégale, comme celle d'un oison. Les éminences, qui font ces inégalités, sont percées d'autant de pores, d'où sort, en les pressant, la liqueur odorante que les Arabes appellent *zibet*, qui signifie écume, & d'où est venu le nom de *civette*. Cette liqueur en effet est écumeuse en sortant; ce qui se reconnoissoit en ce que, quelque temps après, elle perdoit la blancheur qu'elle avoit d'abord. Elle sort d'un grand nombre de glandes qui sont entre les deux tuniques dont les sacs sont composés: lorsqu'elle y est accumulée, elle s'écoule d'elle-même, ou bien elle est exprimée par l'animal même, sitôt qu'elle lui cause des démangeaisons douloureuses; il se frotte alors contre les troncs & les branches des arbres, & contre d'autres corps solides, lesquels s'en garnissent; ou bien on l'ôte avec une cuiller de ces follicules dans certains temps, (l'été, de jour à autre; l'hyver, tous les quatre jours), lorsque ces animaux sont pris, & qu'on les tient enfermés: on en ramasse bien peu dans les lieux champêtres, parceque la civette, en sortant de son terrier, court çà & là, & grimpe sur les arbres; ce qui fait que la matiere onctueuse, qui s'exprime des vesicules, s'éparpille, & qu'il n'en reste qu'une très petite quantité attachée aux arbres.

Cette matiere, qu'on nomme *civette*, de même que l'animal, est une substance onctueuse, pâle-jaunâtre, de consistance de miel ou de beurre, d'une saveur un peu âcre, d'une odeur balsamique très pénétrante. Il y a peu ou point de différence entre le musc & la civette, dit M. Cartheuser, si ce n'est que la civette excite plus facilement que le musc, des nausées par son odeur. L'un & l'autre raréfient considérablement le sang, le fluide nerveux & les autres liqueurs; en conséquence, ils

Viorna Clematitis.
Clematite.
a.1.
a.1.
a.3.
a.1.
a.1.
a.5.
a.2.

excitent, dans les sujets pléthoriques sur-tout, le mal de tête, le vertige, la lipothymie : leur odeur est si forte, que bien des personnes ne peuvent la supporter long-temps, sans se trouver mal ; c'est pourquoi les médecins prudents ne les prescrivent que très rarement, ou pour mieux dire jamais : ils les font simplement entrer dans les médicaments, tant internes qu'externes ; l'esprit, par exemple, dans les eaux spiritueuses, les masticatoires, les onguents, les emplâtres, les masses odorantes, &c.

On la donne intérieurement comme un confortatif, dit M. Vogel, à la dose d'un ou deux grains ; extérieurement, on en met sur le ventre & sur le nombril, pour la colique ; on en oint les parties naturelles des femmes dans la passion hystérique : mais il est bon de remarquer, avec M. Cartheuser, qu'elle est plûtôt capable de causer la lipothymie, & de provoquer les accès hystériques, que de remédier à ces accidents.

Quelques-uns l'emploient dans la petite-verole & la rougeole, pour favoriser l'éruption. Elle remédie à l'impuissance virile, *si coles ante congressum illinitur ; feminis verò maximam jucunditatem gignere observavit* Borellus.

M. de Buffon décrit une autre espece de *Civette* qu'il nomme Zibet, pour la distinguer de la premiere.

CLEMATITE ; Herbe aux gueux ; Barbe à Dieu ; Viorne des gens de la campagne. *Clematitis*, off. *Clematitis sylvestris latifolia*, C. B. Pin. 300. *Vitalba*, Dodon. Pempt. *Viorna*, Ger. Lobel. Icon. 626. *Viornum Gallorum*, Bellon. *Clematis foliis pinnatis, foliolis cordatis, inæqualiter inciso-crenatis*, Linn.

Sa racine est grosse, fibreuse, rougeâtre, vivace. Comme la vigne, elle pousse des farments gros,

rudes, pliants, anguleux qui s'attachent aux plantes & aux arbres voisins. Ses feuilles sont assez semblables à celles de la vigne de Judée, tantôt entieres, tantôt crénelées, d'une saveur âcre. Ses fleurs, qui naissent en grappe ou en maniere d'ombelles, sont composés chacune de quatre pétales disposés en rose, sans calyce, ayant plusieurs étamines. A ces fleurs, succedent des fruits chevelus, arrondis en forme de tête qui est un amas de graines barbues & lanugineuses.

Cette plante, qui fleurit au mois de Juillet, se trouve sur le bord des chemins, dans les haies parmi les épines & les broussailles.

La clématite est caustique; si on en frotte la peau, elle la rougit, y fait de petits ulceres & des excoriations: certains mendiants s'en servent à cet effet, pour exciter la compassion en leur faveur; ils se guérissent, en appliquant, sur la peau, des feuilles de bouillon-blanc. Elle convient pour déterger les vieux ulceres: Dioscoride dit qu'elle guérit la lepre; elle est plus mordante que l'herbe aux verrues: quelques-uns ordonnent sa graine comme hydragogue; cet usage est très mauvais.

CLOCHETTE, *ou* Campanule. *Voyez* Liseron.

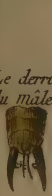
CLOPORTE; Pourcelet, *ou* Porcelet de S. Antoine. *Asellus*, off. *Oniscus*, sive *Asellus*, Aldrov. *Asellus asininus sive vulgaris*, Raii. *Millepedæ*, Matth. *Oniscus caudâ obtusâ bifurcâ*, Linn.

Insecte terrestre, plat, un peu voûté, long de six lignes, large de trois, de figure rhomboïdale, de couleur cendrée, quelquefois livide ou noirâtre principalement sur le dos & aux côtés, blanchâtre sous le ventre. Sa tête est petite, arrondie, garnie de deux petites cornes ou antennes, avec lesquelles l'animal sonde le terrein à droite & à

Grillus domesticus, Grillon domestique.

Locusta, Grande Sauterelle Verte.

Le derriere du mâle.



Sa Tête.

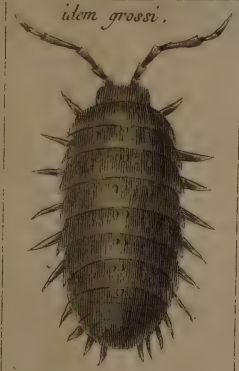
Oniscus, Cloporte.

idem grossi.

en boule.

en boule.

idem grossi.



idem grossi.

Pediculus, Pou.

gauche. Son corps eſt compoſé de huit anneaux de grandeurs inégales ; les deux côtés ſont dentelés comme une ſcie. On compte ſous le ventre quatorze pieds, ſept de chaque côté. La queue eſt doublement fourchue, longuette, pointue.

On trouve les cloportes le long des murailles ; il paroît qu'on doit préférer ceux ci qui ſont plus fournis de ſalpêtre, à une autre eſpece qui vit dans les bois & dans les caves. D'autres cependant eſtiment davantage ces derniers repréſentés dans la figure, leſquels ſont d'un gris brun ; les taches qu'on apperçoit ſur leurs anneaux ſont jaunâtres. Auſſi-tôt qu'on les touche ils ſe tournent en rond, enſorte qu'ils reſſemblent à une petite boule, & reſtent immobiles daus cette ſituation, juſqu'à ce que leur frayeur & leur crainte ſoient paſſées. L'autre eſpece ne ſe met point en rond.

La femelle eſt vivipare ; elle donne naiſſance à plus de trente petits cloportes bien formés, qui peuvent aller chercher leur nourriture.

Les cloportes ſont apéritifs, diurétiques ; les praticiens en font grand cas : pour moi, à en juger par le peu d'odeur & le peu de goût de leur poudre, je conclus que c'eſt un petit remede, & que les praticiens ſe guident en cela ſur un préjugé. Je leur crois donc peu d'efficacité pour fondre la lymphe, ſuivant l'expérience que j'en ai faite.

On les ordonne dans les ſquirrhes, les obſtructions lymphatiques, les épaiſſiſſements ſanguins ; ils peuvent avoir quelqu'efficacité : on les preſcrit en poudre à la doſe d'un ſcrupule, ou bien on en écraſe dix ou douze, même quarante ſans rien craindre dans un bouillon : ces bouillons peuvent lever des obſtructions commençantes & des épaiſſiſſements cachectiques qui arrivent dans les pâles couleurs.

Malgré l'obſervation faite ci-deſſus, voici ce qu'on lit dans la *Matiere médicale* de M. Vogel : les cloportes entiers étouffés dans du vin ou leur ſuc exprimé, forment un remede ſtimulant & diurétique, lequel leve les obſtructions des viſceres, guérit la jauniſſe qui en eſt la ſuite, & l'hydropiſie ; & qui peut fortifier la vue, ſelon Boyle, *Nat. philoſ.* p. 154. Ils ſont même utiles pour guérir la cataracte commençante, ſuivant M. Le Moine, *in quæſt. Med. An deprimendæ cataractæ expectandæ maturatio.* Paris, 1728. C'eſt un remede très aſſuré dans la ſuppreſſion d'urine, au rapport de Dioscoride & de Baglivi, p. 116, & même capable de briſer la pierre de la veſſie ; à quoi ſe rapporte l'expérience d'Horat. Augenius, qui a vu deux malades chez leſquels une pierre fut briſée par l'uſage d'un remede dont le principal ingrédient étoit des cloportes ſéchés au four, & de temps en temps arroſés d'huile de vitriol. P. Lauremberg eſt venu à bout, par ce moyen, de ſe délivrer du même mal. *Vid.* E. 1. *Epiſtol. diſſ. curationem calculi veſicæ continens*, L. B. 1629. 8°. Pour l'expreſſion, on prend depuis cinq cloportes juſqu'à ſoixante, & cette expreſſion ſe fait en verſant un peu de vin dans un mortier où on les broie. Séchés & pulvériſés, la doſe eſt depuis un demi-gros juſqu'à deux gros.

CLOUS DE GIROFLE. *Voyez* Girofle.

Clous meres de girofle. *Voyez* Girofle.

CLYSTERE ; lavement. *Clyſter*, *Enema*. C'eſt un remede ou injection liquide qu'on introduit dans les inteſtins par le moyen d'une ſeringue.

Le clyſtere eſt d'une très grande utilité dans bien des cas. Tantôt on le preſcrit pour procurer la ſortie des matieres qui reſtent trop long-temps dans les inteſtins ; tantôt pour adoucir ces der-

niers ; tantôt pour éteindre & modérer l'ardeur des viſceres du bas-ventre ; tantôt pour reſſerrer le ventre dans les diarrhées opiniâtres ; tantôt pour le relâcher dans les longues conſtipations : ſouvent on les preſcrit pour déterger les ulceres qui rongent les inteſtins, pour délayer les excréments endurcis, pour les irriter fortement comme dans la léthargie, pour détacher les matieres viſqueuſes quelquefois étroitement collées aux parois des inteſtins. Ainſi ils conviennent dans toutes les maladies, puiſqu'il eſt abſolument néceſſaire d'évacuer les excréments trop long-temps retenus, leſquels non-ſeulement diſtendent le colon & le rectum, compriment les vaiſſeaux ſanguins, cauſent des peſanteurs & des maux de tête, le ſang alors ſe portant en plus grande quantité vers le cerveau ; mais leſquels encore, par le moyen des vaiſſeaux lactés, vont ſe mêler au ſang, & y laiſſent un ſel ſalé qui augmente ſon mouvement & ſa chaleur.

Quand on ordonne des clyſteres, il faut être attentif à deux choſes ; 1°. aux ſubſtances qui doivent être diſſoutes dans la liqueur ; 2°. à la liqueur qui doit les diſſoudre. Celle-ci eſt ou une décoction, ou du lait, ou de l'eau ſimple ; on y diſſout tantôt des opiats purgatifs, comme le catholicon, le lénitif, le diaphénic, le diaprun, &c. tantôt du miel, du ſucre, des huiles, de la térébenthine, des ſyrops, des jaunes d'œufs, du laudanum, &c. ſuivant les différentes indications qui ſe préſentent.

La décoction ſe prépare avec des racines, des bois, des herbes, des fruits, des ſemences & des fleurs. La doſe des racines pour un clyſtere eſt de deux ou trois onces ; celle des feuilles de deux ou trois poignées ; celle des ſemences, ſi, comme les quatre ſemences froides majeures, elles ont une vertu adouciſſante & rafraîchiſſante, eſt d'une once ;

mais elle ne doit être que d'un gros, si, comme les semences de fenouil & d'anis, elles sont échauffantes ; la dose des fruits est d'une demi-once ou six dragmes, s'ils sont petits ; s'ils sont gros comme les pruneaux, elle est de sept ou huit paires ; celle des fleurs est de quatre pincées.

En donnant la formule pour la décoction du clystere, il faut commencer par les racines, parcequ'elles ont besoin d'une coction plus longue : on mettra de suite les bois, les écorces, les herbes, les semences, les fruits & enfin les fleurs, si ces ingrédients sont jugés nécessaires. Lorsqu'on prescrit des purgatifs tels que le séné, les tamarins, la coloquinte, la rhubarbe, &c. on les met dans la décoction déja faite. L'orge, qui est une semence, doit cependant précéder les racines, parcequ'il lui faut une longue coction. Quoique la réglisse soit une racine, elle doit seulement précéder les fleurs, parcequ'elle ne demande qu'une légere coction.

Bien que les racines de guimauve & de grande consoude soient mises au rang des racines, on ne doit les faire cuire qu'après la coction des herbes, attendu qu'une légere coction suffit pour en tirer le mucilage. Il faut observer aussi que les herbes très ameres, telles que l'absinthe, la petite centaurée, ne doivent se mettre que sur la fin de la coction, de peur qu'en cuisant long-temps, elles ne communiquent trop d'amertume à la liqueur.

On prépare aussi la décoction des lavements avec la tête, les pieds, les tripes de mouton, laquelle est très utile dans la dysenterie. On fait aussi des clysteres d'oxycrat, d'émulsion, & même de bouillon de viande, pour nourrir le malade, lorsque la déglutition est empêchée, comme dans l'esquinancie, ou lorsque le pylore est devenu squirrheux.

La quantité de liqueur est différente, suivant

l'âge & la nature du mal. Dans le premier & le second âge, la dose est depuis six onces jusqu'à dix ; dans les adultes, depuis une livre jusqu'à une livre & demie, à moins que la maladie ne s'y oppose ; car lorsque la vessie, la matrice ou les intestins sont affectés, la quantité doit être moindre, de peur qu'il n'arrive quelqu'accident à ces viscères, par une dilatation trop grande, ou une trop forte pression.

COAGULUM LEPORIS. Voyez LIEVRE.

COBALT *ou* COBOLT. *Voyez* ARSENIC.

COCHENILLE. *Coccinella ; Cochinilla ; & Cocciniglia*, off. *Cochinilla Hispanis*, BREYN, Hist. coc. 6. *Cochinille*, sive *Fici indici grana*, C. B. Pin. 458. *Nocheznopali*, seu *Nopalnochaztli*, idest, *Coccus indicus in tunis quibusdam nascens*, HERNAND. Hist. Mex. pl. 78. *Scarabeolus hæmisphericus cochineelifer*, GAZ. PETIV. t. j. *f.* 5. SLOANE, Hist. Jam. 2. 208. *Scarabæus nigricans alarum aliàs rubicundis limbis*, MER. Surin. 2. *Cochineal.* Act. phil. Lond. n°. 176. 193.

Ce n'est pas un fruit, comme on l'a cru longtemps ; mais un insecte de la grosseur d'un pois, vivipare, exapede, muni d'une trompe avec laquelle il suce le suc des plantes pour se nourrir, dont le corps est composé d'anneaux, adhérent & immobile sur les plantes où il se nourrit ; & dès qu'il s'y est fixé, il n'est plus sujet à aucun changement. Lorsqu'on a fait sécher comme il convient ces insectes, ils ressemblent à des graines d'une figure irréguliere, convexes d'un côté & concaves de l'autre, marquées de stries ou rides transversales, de couleur tirant sur le pourpre intérieurement, d'un roux noirâtre, ou d'un roussâtre cendré extérieurement, d'une odeur de moisi, d'une saveur moisie aigrelette, un peu amere & légé-

rement aſtringente, au point que les phyſiciens, les médecins & les apothicaires, les ont autrefois regardés comme de vrais fruits de plantes.

On diſtingue de deux ſortes de cochenille, dit M. Reaumur, la cochenille par excellence ou la cochenille fine, nommée *cochenille meſteque*, parcequ'on en fait des récoltes à Meſteque, dans la Province de Honduras au Mexique; & la *cochenille ſauvage*.

On n'a la premiere qu'au moyen des ſoins qu'on prend pour l'élever ſur des plantes qu'on cultive pour la nourrir. On ramaſſe l'autre ſur des plantes qui croiſſent naturellement, comme on ramaſſe le kermès ſur des arbuſtes, qui ſe multiplient auſſi naturellement ſans notre ſecours.

On ne ſçait pas encore ſi la *cochenille meſteque* & la *cochenille ſauvage* ſont deux inſectes d'eſpeces différentes; on ſçait ſeulement que cette derniere eſt moins chere que l'autre, parcequ'elle fournit moins de teinture : peut-être ſe nourrit-elle d'une plante d'où elle ne peut pas tirer un ſuc auſſi bien préparé que celui qui eſt fourni à la cochenille domeſtique.

Les plantes ſur leſquelles elles s'élevent l'une & l'autre ſont appellées par les Indiens *Napalli*, & connues en françois ſous les noms d'*Opuntia*, de *Figuier d'Inde*, de *Raquette*, de *Cardaſſe* & de *Nopal*. M. Sloane, dans ſa magnifique hiſtoire de la Jamaïque, a fait graver la figure de la plante du ſuc de laquelle ſe nourrit la fine cochenille; il l'appelle *Opuntia maxima, folio oblongo rotundo majore, ſpinulis obtuſis, mollibus & innocentibus obſito, flore ſtriis rubris variegata*. Les Américains la nomment *Tuna* & *Nopal*.

Cette plante n'a point de tige, mais des feuilles ſingulieres, d'un verd clair, très épaiſſes & charnues,

nues, parsemées en quinconce de petites épines imitant des éperons ; les fleurs sont jaunes à plusieurs pétales ; il leur succede des fruits rouges ressemblants pour la forme & la grosseur à des figues ordinaires : elle fleurit en été. On mange le fruit, quoiqu'il n'ait pas le goût relevé ; ceux qui en ont mangé, rendent une urine rouge comme du sang. Ce fait apprend suffisamment d'où la cochenille tire sa belle couleur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations des *opuntia*, sur lesquels ils se proposent d'élever des cochenilles. La derniere récolte se fait lorsque la saison des pluies approche. Les pluies & les temps froids sont à craindre pour ces petits insectes ; c'est pourquoi, avant que la fâcheuse saison arrive, les Indiens coupent les feuilles des opuntia sur lesquelles sont de petites cochenilles qui n'ont pas encore pris tout leur accroissement ; ils les portent dans leurs habitations ; & elles y sont à l'abri de la pluie. Ces feuilles d'opuntia, comme celles de quantité de feuilles grasses des pays chauds, peuvent rester long-temps hors de terre sans se dessécher, & même être très succulentes ; elles fournissent donc une nourriture suffisante aux petites cochenilles qui s'y sont attachées. Elles grossissent & croissent à un tel point que, quand la saison des pluies est passée, elles sont prêtes à faire leurs petits ; car elles sont vivipares.

Celles qui ont été conservées à couvert sont celles qui doivent fournir les récoltes dans la belle saison. Pour les mettre en état de multiplier d'une maniere dont on puisse profiter, les Indiens font des especes de nids semblables à ceux des oiseaux, mais beaucoup plus petits, soit avec de la mousse, ou du foin, ou de la paille fine, ou ces filaments bourreux qui enveloppent les noix du coco. Dans

chacun de ces nids on met douze ou quatorze cochenilles ; on porte ces nids dans des plantations d'opuntia qu'on a eu soin de faire & de préparer : on les place entre les feuilles ; les épines qui s'y trouvent donnent la facilité d'y assujettir suffisamment les petits nids. La quantité de ces nids doit être considérable, puisque les cochenilles mêmes qu'on a mises dedans deviennent seules l'objet d'une récolte qu'on n'est pas long-temps à faire.

Les cochenilles ne sont pas plus de quatre jours dans les nids sans y faire leurs petits ; chacune d'elles en fait des milliers qui ne sont pas plus gros que des têtes d'épingles, ou comme de petites mittes ou comme des lendes, ou comme de petites puces. Les cochenilles nouvellement nées quittent bientôt le nid, elles vont sur les feuilles d'opuntia, elles s'y dispersent & y marchent apparemment comme les jeunes gallinsectes ou progallinsectes, & de même elles ne sont pas long-temps sans se fixer ; elles ne rongent aucunement la plante ; elles se contentent de la piquer, & de tirer le suc de l'endroit où elles se sont arrêtées, pour y rester jusqu'à ce qu'elles aient pris tout leur accroissement, & qu'elles soient elles-mêmes en état de mettre chacune au jour un très grand nombre de petits.

On fait plusieurs récoltes de la cochenille dans une année. Lorsque les Indiens ont recueilli les cochenilles, ils les font périr, ou en les plongeant dans l'eau bouillante, après les avoir renfermées dans des corbeilles, & ils les font ensuite sécher au soleil ; ou bien ils les mettent sur des nattes dans un four que l'on a fait chauffer comme il convient, ou bien sur des plaques chaudes appellées *comales*, dont les femmes Indiennes se servent pour faire cuire leurs pains ou gateaux de maïs.

Les différentes couleurs des cochenilles dépen-

dent des différentes manieres de les faire mourir. Vivantes, elles sont couvertes, comme la plupart des gallinsectes, d'une poudre blanche. Celles qu'on fait périr dans l'eau chaude y perdent une partie de cette poudre; elles paroissent ensuite d'un beau roux : on appelle cette cochenille *renegrida*. Celles qu'on fait périr dans les fours ne perdent pas leur poudre blanche; elles restent d'un gris cendré ou jaspé, parceque le blanc se trouve sur un fond rougeâtre, c'est de là que vient cette cochenille qu'on appelle *jaspée*, *jaspeada*. Celles qu'on fait périr sur les plaques ou comales courent plus de risques d'être trop échauffées; elles deviennent noirâtres comme si elles y eussent été trop grillées; & cette cochenille est appellée *negra*.

La *Cochenille sauvage* croît sur une espece d'opuntia qu'on n'a pas soin de cultiver, & dont les feuilles sont chargées de plus de piquants que ne le sont les feuilles de l'opuntia sur lequel on éleve la belle cochenille.

On cultive la cochenille dans plusieurs provinces du Mexique, comme dans celle de Tlascallo, de Guaxaca, de Guatimala, de Honduras, &c.

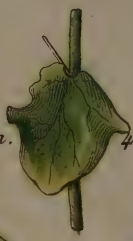
La cochenille colore d'un rouge foncé très agréable l'esprit de vin, & d'un noir pourpré la salive & l'eau simple tiede, preuve manifeste qu'elle contient des parties mucilagineuses & résineuses, mêlées néanmoins ensemble de maniere que ces menstrues peuvent les extraire en grande partie.

On use de la cochenille presque dans les mêmes maladies pour lesquelles on se sert du kermès; elle est néanmoins plus stimulante, & bien moins astringente; elle chasse vivement le gravier des reins & de la vessie. On en use très rarement en substance, & quand on le fait, c'est depuis quelques grains jusqu'à un demi-scrupule; mais on la fait

ordinairement entrer en petite quantité dans les poudres, les électuaires, les pilules, les infusions, dans le vin & l'eau. Les femmes grosses, menacées d'avortement, usent quelquefois avec succès du kermès, en apportant toutes les précautions nécessaires, à cause de sa médiocre vertu astringente : mais il convient de s'abstenir entiérement de la cochenille, parceque sa qualité stimulante est plus dangereuse que celle du kermès. LIST. *de morb. chron. p.* 176, dit l'avoir employée avec succès contre l'ischurie; DELIUS, *Dissert. p.* 23, 24, dans les maladies cachectiques; mais STRUWIUS, *Comm. norimb.* 1732, *p.* 43, dit avoir fait usage de sa teinture dans l'incontinence d'urine. Elle est regardée, par STISSER, *Act. lab. chem. specim.* ij, *c.* 6, comme lithontriptique; mais l'épreuve qu'il en a faite n'est pas bien sûre ni bien décisive. LÉMERY l'estime contre l'avortement & les diarrhées; & DALE contre les fievres exanthematiques, comme alexipharmaque. D'autres en rejettent l'usage, & veulent qu'on la laisse toute entiere aux teinturiers, tels que JUNKER, *Therapeut. gen. p.* 478. AMMANN. *Manud. ad mat. med.* soupçonne qu'elle a quelquec hose de vénéneux, & la regarde comme un remede auquel on ne doit pas se fier.

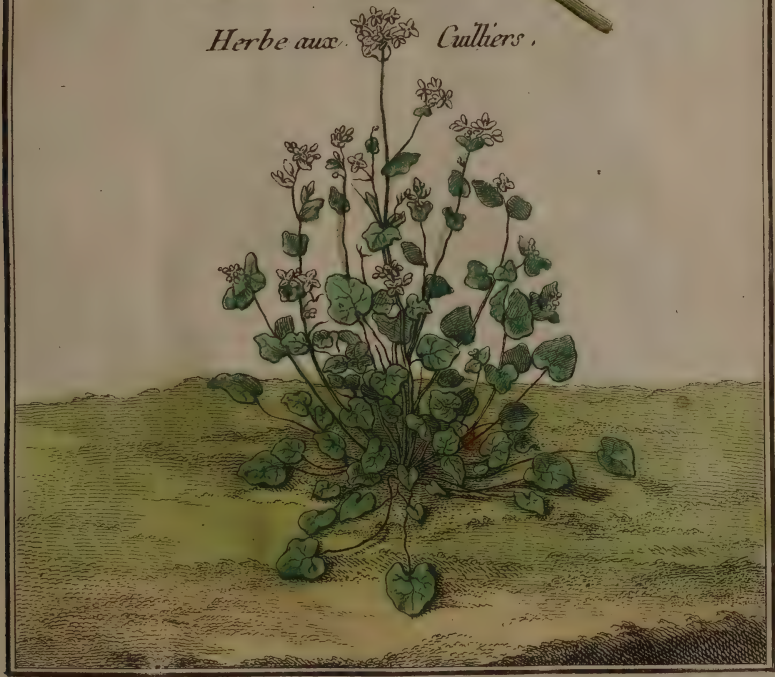
COCHLEARIA, *ou* Herbe au cuilliers. *Cochlearia*, off. *Cochlearia folio subrotundo*, C. B. Pin. 110. TOURNEF Inst. rei herb. 215. *Cochlearia major batavia, subrotundo folio*, MORIS. oxon. *Britannica*, GESNER. *Cochlearia foliis radicalibus subrotundis, caulibus oblongis sinuatis*, LINN.

Sa racine est blanche, un peu épaisse, droite, fibrée, chevelue. Ses feuilles sont nombreuses, arrondies, creusées en maniere de cuillier, d'un verd foncé, succulentes, portées sur de longues queues. Ses tiges sont branchues, couchées à



Cochlearia.

Herbe aux Cuilliers.



terre, chargées de feuilles découpées & sans queue. Ses fleurs sont en croix, composées de quatre pétales blancs. Leur calyce est à quatre feuilles. Le pistil devient un fruit membraneux, sphérique, à deux loges où sont contenues de petites semences arrondies & rousses.

Cette plante vient dans les Pyrénées, sur les côtes de Flandres, & dans tous les lieux maritimes de l'Europe : on la cultive dans les jardins. Elle fleurit en été. Elle est succulente, & contient une huile très volatile & un esprit très subtil. Cette huile est pénétrante, frappe vivement les narines. Une seule goutte suffit pour communiquer un goût très fort à une once d'esprit de vin; & pour donner à une pinte de vin, l'odeur & la saveur du cochléaria.

Fraîche, cette plante est un excellent remede aperitif-stimulant, diurétique & antiscorbutique; il produit de fort bons effets dans le calcul, l'hydropisie, l'obstruction des viscères; les maux de tête, d'estomac, de poitrine; les affections pituiteuses des reins & de la matrice, & les autres maladies causées par la dépravation des humeurs & l'atonie des solides. On la mange seule, lorsqu'elle est fraîche : on la mêle dans les salades; on la fait infuser dans du vin ou dans du petit-lait; & on en donne le suc exprimé, tantôt seul, tantôt dans du petit-lait, tantôt un peu édulcorée avec du sucre. Dans quelques pays, suivant BARTHOLIN, on l'ajoute dans les bouillons d'avoine, d'orge & de viande avec l'oseille. Ces bouillons lâchent le ventre, & évacuent les impuretés scorbutiques repandues dans les humeurs. On se sert extérieurement de son suc exprimé, avec beaucoup de succès, dans le scorbut & la pourriture des gencives, en le mêlant sur-tout avec le miel rosat.

Les marins & les matelots du Groënland, où

elle croît très abondamment avec l'oseille, en font un grand usage pour le scorbut. Un matelot hollandois, ayant abordé dans le Groënland dans le dernier état de marasme causé par le scorbut, se mit à brouter, comme les animaux, le cochléaria, recouvra la santé, & s'en retourna dans son pays, fort & vigoureux. Il est bon aussi dans la suppression des regles.

L'esprit de cochléaria se donne à la dose de trente ou quarante gouttes.

Sa graine a beaucoup de rapport avec l'herbe, quant à sa nature & à ses vertus; celles-ci sont cependant moindres; lorsqu'on la garde pendant quelque temps, elle se dépouille de toute son âcreté, & ne conserve que son amertume.

COCHON; Porc *ou* Pourceau domestique. *Porcus*, off. *Sus*, seu *Porcus domesticus*, Raii. synops. *Sus dorso anticè setoso, caudâ pilosâ*, Linn. syst. nat. *Sus caudatus, auriculis oblongis, acutis, caudâ pilosâ*, Brisson, Quadr.

On le met au nombre des animaux à pied fourchu. On nomme *verrat* celui qui n'a point été châtré; *truie*, la femelle; & *cochon* ou *porc*, celui qu'on a coupé.

Le cochon a la tête longue, le bout du grouin mince à proportion de la grosseur de la tête, & la partie postérieure du crâne fort élevée, les yeux petits, les oreilles larges, le cou gros & court, le corps épais, la croupe avalée, la queue mince & de longueur moyenne, & les jambes courtes & droites, principalement celles de devant, les oreilles dirigées en avant, recoquillées, longues, pendantes. Il a quarante-quatre dents, sçavoir, six incisives à chaque mâchoire, deux canines & quatorze dents molaires, sept de chaque côté: les deux canines inférieures sont fort longues & sortent de la gueule en se recourbant, elles sont remontées

Sus, Cochon Verrat.

Aper, Sanglier.

la levre supérieure ; elles se nomment *crochets*, & lui servent de défenses. Il est couvert de grosses soies droites & pliantes, dont la substance paroît cartilagineuse & même analogue à celle de la corne ; elles se divisent à l'extrémité en plusieurs filets, au nombre de sept ou huit & même plus ; en les écartant, on peut séparer chaque soie d'un bout à l'autre. La couleur des soies est le blanc, le blanc sale, le jaunâtre, le fauve, le brun & le noir.

Une des singularités à remarquer dans le cochon, disent les sçavants auteurs de *l'Histoire Naturelle du Cabinet du Roi* ; c'est que sa graisse est différente de celle de presque tous les animaux quadrupedes ; elle n'est ni mêlée avec la chair, ni ramassée aux extrémités de la chair ; elle la recouvre par-tout, & forme une couche épaisse, distincte & continue entre la chair & la peau ; c'est ce qu'on nomme *lard*. Le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espece de lard à peu près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon ; ce lard, dans les cétacés, forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur qui enveloppe la chair. Encore une singularité même plus grande, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premieres dents ; les autres animaux, comme le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chevre, le chien, & même l'homme, perdent tous leurs premieres dents incisives ; ces dents de lait tombent avant la puberté, & sont bientôt remplacées par d'autres ; dans le cochon au contraire les dents de lait ne tombent jamais, elles croissent même pendant toute sa vie.

De tous les quadrupedes le cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel ; toutes ses habi-

tudes ſont groſſieres, tous ſes goûts ſont immondes, toutes ſes ſenſations ſe réduiſent à une luxure furieuſe & à une gourmandiſe brutale qui lui fait dévorer indiſtinctement tout ce qui ſe préſente, & même ſa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Ils ſont peu ſenſibles aux coups, & on a vu des ſouris ſe loger ſur leur dos & leur manger le lard & la peau ſans qu'ils paruſſent le ſentir. Il eſt ſujet à une maladie qui le rend ladre, c'eſt-à-dire, preſqu'abſolument inſenſible, & de laquelle il faut peut être moins chercher la premiere origine dans la texture de la chair & de la peau, que dans ſa malpropreté naturelle & dans la corruption qui doit réſulter des nourritures infectes dont il ſe remplit quelquefois; car le ſanglier qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands & de racines, n'eſt point ſujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette.

La truie eſt en chaleur pour ainſi dire en tout temps; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle ſoit pleine : elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquieme, & devient pleine bientôt après; elle produit par conſéquent deux fois l'année; elle donne douze & quinze petits, & même davantage.

On ſçait que le cochon eſt d'un uſage commun en aliment; ſa *chair* cependant eſt de difficile digeſtion, & engendre des humeurs viſqueuſes & groſſieres; elle ne convient, ainſi que le cochon de lait même, qu'à ceux qui vaquent à des travaux durs & pénibles, & qui ont l'eſtomac bon, comme ſont les gens de la campagne. Les vieillards, les perſonnes foibles & délicates doivent s'en abſtenir.

On en tire pluſieurs parties pour l'uſage de la Médecine.

1°. Sa *graisse*, qu'on nomme *panne* ou *sain-doux*, & qui est différente du lard, est anodyne & émolliente; elle est employée dans différents onguents, dans les cataplasmes propres à ramollir les tumeurs. On appelle *oing* la graisse qui est vieille, & qui a contracté une odeur rance & puante; il est émollient & résolutif: il est employé pour oindre les essieux des voitures; on l'appelle *cambouis* quand il a été noirci par une impression de fer qu'il a prise par le frottement autour des essieux des roues: il est bon en liniment pour appaiser les douleurs des hémorrhoïdes & les résoudre.

Le vieux *lard* fondu & coulé produit de bons effets en liniment pour déterger les pustules de la petite vérole, & empêcher qu'elles ne creusent.

2°. Le *fiel* remédie aux affections des yeux, & des oreilles; il déterge les ulceres de ces parties; on le fait entrer dans les suppositoires.

La *fiente* chaude s'applique sur les démangeaisons, les exanthemes & les autres tumeurs dures de la peau, comme discussive & résolutive; son odeur seule arrête les hémorrhagies du nez; pour celles de la matrice, on l'enveloppe dans un linge qu'on applique sur la vulve. Son infusion dans du vin blanc est recommandée dans les *Ephémérides d'Allemagne* contre les fievres intermittentes, elle procure une sueur considérable; on donne trois ou quatre cuillerées de ce vin.

La *vulve*, ou partie naturelle de la truie (*pudendum suillum*) est vantée comme spécifique contre l'incontinence d'urine; *Ephem. Germ. dec. j. ann.* 2. 9. 10. & *dec.* ij. *ann.* 7. On la fait manger au malade apprêtée de différentes manieres.

II°. Cochon sauvage, *ou* Sanglier. *Aper*, off. *Sus agrestis*, sive *Aper*, Raii, Synopf. *Sus dorso antice setoso, caudâ pilosâ*, Linn. *Aper*, *Porcus*

sylvestris, KLEIN, Quadr. *Sus caudatus, auriculis brevibus subrotundis, caudâ pilosâ*, BRISSON. *Voyez* COCHON, la figure du SANGLIER y est représentée.

Le sanglier, dit M. DAUBENTON, qui est de la race originaire, dont les autres races (sçavoir le cochon de Siam ou de la Chine, & le cochon ordinaire) sont dérivées, porte les caracteres de l'espece sans aucune altération. Il est moins long que le porc domestique, & plus ramassé; la femelle se nomme *Laie*, & les petits, *Marcassins*.

Ses oreilles sont courtes & relevées; quatre dents lui sortent de la gueule, sçavoir, les deux canines de la mâchoire supérieure qui, en sortant, se relevent en haut, & qui sont en partie recouvertes par les deux canines de la mâchoire inférieure qui sont bien plus longues, & qu'on nomme *défenses* (la laie n'a point de *défenses*); la queue est courte & droite.

Il a entre les soies un poil plus court, très souple & de couleur jaunâtre, cendrée ou noirâtre, sur différentes parties du corps ou dans les différents âges; ce poil est doux & frisé à peu près comme de la laine. La tête du sanglier est ordinairement de couleur mêlée de gris, de roux & de noir; les plus longues soies sont sur le cou, & ont environ quatre pouces de longueur; la plus grande partie de chaque soie est noire: au-dessus du noir il y a du gris, & plus haut du roux qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la soie: ces trois couleurs paroissent mêlées lorsque les soies sont placées les unes contre les autres. Le corps est de couleur fauve, avec des taches brunes ou noirâtres, parceque chaque soie est en partie fauve & en partie noire. La queue a une couleur fauve, excepté l'extrémité qui est noire; le bas des jambes a cette même couleur.

Le sanglier habite les forêts où il vit de racines

qu'il déterre, de fruits sauvages, de glands. Il entre en rut au commencement de l'hyver. La femelle met bas sept ou huit marcassins au commencement du printemps. Dans le temps du rut, le mâle cherche, suit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place; ils se battent, se blessent & se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que lorsqu'on attaque ses petits qui naissent avec la livrée, c'est-à-dire, que leur poil est distribué en long de la tête à la queue, par bandes rousses, les unes claires, les autres brunes, jusqu'à leur premiere mue.

Sa *chair* est fort recherchée dans les grandes tables, c'est cependant un fort mauvais aliment; elle donne des sucs indigestes, & il faut des tempéraments robustes pour la digérer. La chair du marcassin est encore plus mauvaise à cause de sa molleſſe.

La *dent* de sanglier est fort bonne à faire des hochets aux enfants; je préfere cependant le cryſtal de roche. Cette dent, dit-on, pulvérisée est un très bon apéritif, un spécifique dans toutes les inflammations, l'esquinancie, la pleurésie. Pour moi, je dis que c'est seulement un très petit absorbant.

M. Vogel dit de même que c'est un absorbant, mais qui a beaucoup moins de vertus que les ostracés. Plusieurs, ajoute-t il, l'ont regardée comme un spécifique dans la pleurésie & l'esquinancie; mais on est détrompé aujourd'hui.

On regarde le *cerveau* comme un spécifique pour la goute & les rhumatismes: l'on dit qu'appliqué avec de l'huile rosat & de l'amydon, il fait cesser sur-le-champ la goute; mais je crois qu'il ressem-

ble seulement aux cerveaux de tous les animaux ; c'est à-dire, qu'il est humectant, relâchant ; ce que l'on peut trouver plus efficacement dans les plantes émollientes.

La *graisse* de sanglier fraîche, ainsi que les autres graisses, est douce, relâchante, adoucissante ; & non pas nervine, confortative, comme vouloient les anciens.

C'est une sottise que d'attribuer à la *verge* & aux *testicules* du sanglier la vertu spermatopée.

SCHRODER dit que l'*urine* du sanglier est un bon apéritif & un si excellent lithontriptique, qu'il casse & brise la pierre dans les reins, les ureteres & la vessie, qu'il guérit les hydropisies ; mais, ainsi que les urines des autres animaux, c'est seulement un détersif pour l'estomac.

Les *excréments* de sanglier desséchés & appliqués en poudre sont un astringent semblable aux terres absorbantes & rien de plus.

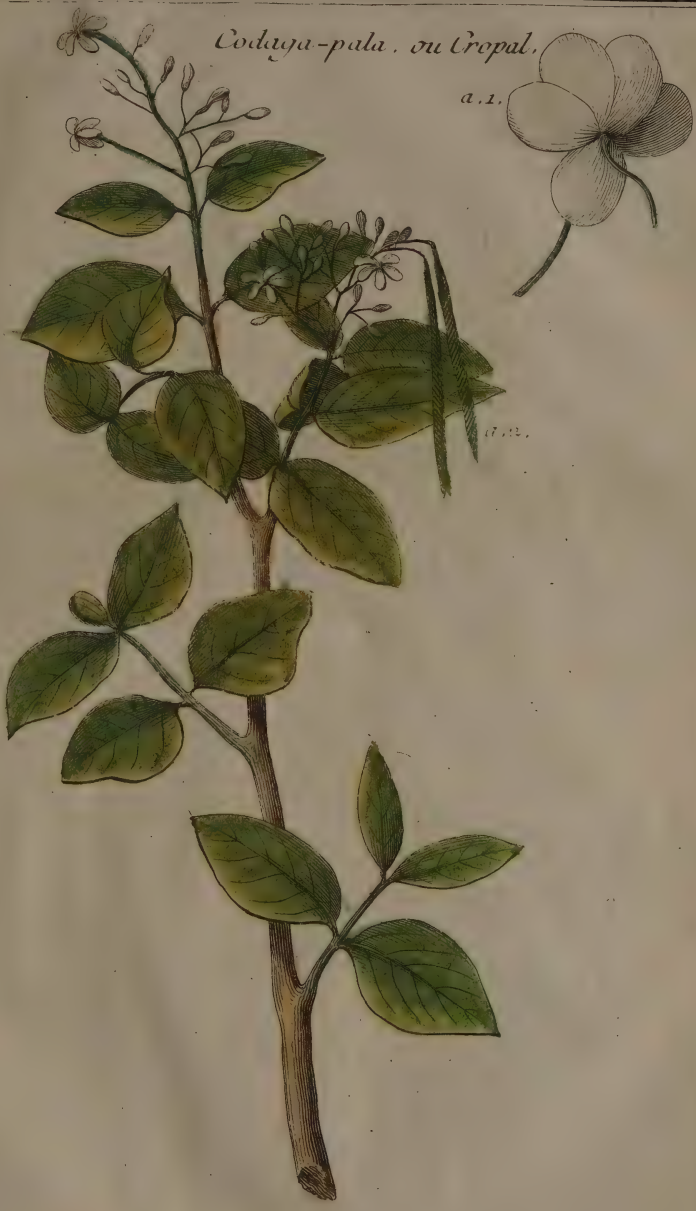
Les anciens ont débité que la *vessie* de sanglier séchée & pulvérisée étoit un grand remede pour la galle, la teigne, & un très bon apéritif ; mais c'est une pure fiction.

CODAGA-PALA, *ou* CROPAL. *Codaga-pala* ; Hort. malab. part. j. 85. tab. 47. *Nerium indicum siliquis angustis, erectis, longis, geminis*, BURM. Thes. Zeylan. 167. tab. 177. *Apocynum erectum malabaricum, frutescens, jasmini flore candido*, Parad. Batav. 44. *Arbor malabarica lactescens, jasmini flore odorato, siliquis oblongis*, SYEN, in not. ad hort. Mal. CONESTI, Act. Edimb. t. iij. p. 32. *Nerium foliis ovatis, acuminatis, petiolatis*, LINN.

Sa racine, qui répand beaucoup de fibres, s'enfonce peu avant dans la terre ; son écorce est d'un rouge brun ; son goût est amer & un peu piquant : il s'en éleve des tiges fermes, ligneuses, roides, rameuses ;

Codaga-pala, ou Tropal.

a.1.



rameuſes ; le bois eſt blanchâtre, couvert d'une écorce noirâtre. Les feuilles ſont oblongues, pointues, unies, ayant des nervures, placées deux à deux & oppoſées, portées ſur une petite queue ; elles ſont d'un beau verd des deux côtés, & répandent un ſuc laiteux. Au ſommet des tiges naiſſent des fleurs monopétales en tuyaux, découpées en cinq parties, blanches, d'une odeur agréable ; elles ont cinq étamines ramaſſées en un cône pointu ; ces fleurs ſont ſoutenues par un calyce étoilé, partagé en cinq parties, porté ſur un long pédicule. Il leur ſuccede un fruit à deux gouſſes, droites, fort longues, remplies d'un duvet très blanc qui couronne pluſieurs ſemences longues, étroites, cannelées, cendrées, & attachées à un duvet, comme le cordon ombilical l'eſt au placenta.

Cet arbriſſeau croît dans le Malabar & dans l'iſle de Ceylan.

Il contient, dit M. Vogel, un ſuc laiteux, âcre.

L'écorce de l'arbriſſeau & celle de ſa racine ſont vantées contre le flux de ventre, la dyſenterie, la lienterie & le flux hémorrhoïdal ; on la donne pilée & dans du lait aigri. A cauſe de ſes vertus, on l'a nommée *cortex profluvii*.

On ſe ſert de la décoction de ſa racine dans une légere eau de ris pour l'eſquinancie ; on l'emploie en lotion.

Les graines ſont bonnes, dit-on, pour l'ardeur du foie, les douleurs de la goute, & pour tuer les vers.

CŒUR de lievre. *Voyez* Lievre.

Cœur de lion. *Voyez* Lion.

Cœur de ſinge. *Voyez* Singe.

Cœur de taupe. *Voyez* Taupe.

COIGNASSIER. Il y en a plusieurs especes, lesquelles ne different que par la grosseur & par la figure de leurs fruits.

On les distingue en *coignassier cultivé* & *coignassier sauvage.*

Le coignassier cultivé est de deux sortes, *à gros fruit* & *à petit fruit.*

I°. COIGNASSIER FEMELLE A GROS FRUIT. *Cotonea malus fructu majori*, off. *Cidonia fructu oblongo laviori*, TOURNEF. Inst. rei herb. 632. *Malus cidonia, fructu oblongo & laviori*, H. R. P.

II°. COIGNASSIER FEMELLE A PETIT FRUIT. *Cotonea malus fructu minori*, off *Cydonia fructu breviore & rotundiore*, Inst. rei herb. 633. *Malus cydonia fructu breviore & rotundiore*, H. R. P.

III°. COIGNASSIER SAUVAGE. *Cotonea majus sylvestris*, off. *Cydonia angustifolia vulgaris*, Inst. rei herb. *Malus Cydonia angustifolia vulgaris* H. R. P. *Cotonea sylvestris*, C. B. Pin. 434.

Cet arbre s'éleve peu; ses racines sont nombreuses, droites en terre, quelquefois obliques, couvertes d'une écorce brune. Le tronc est couvert d'une écorce mince, lisse & unie, brunâtre vers le bas, grisâtre vers le haut; le bois est pâle & blanchâtre intérieurement. Ses feuilles, qui ressemblent à celles du pommier ordinaire, sont arrondies, pointues, entieres, blanchâtres, & cotonneuses en dessous, vertes & ordinairement lisses en dessus. Les fleurs naissent séparées sur les tiges; elles sont en rose, composées de cinq pétales arrondis, de couleur de chair; au centre, sont plusieurs étamines purpurines, dont les sommets sont jaunâtres, portés sur un calyce à cinq feuilles. Il leur succede un fruit qui devient gros comme une pomme ordinaire: sa forme n'est pas constante; il est tantôt arrondi, tantôt alongé, tantôt petit, tantôt plus gros.

Cotonea malus.
Coignassier.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 2.

Ce fruit se nomme COING, *malum cotoneum*. Il est couvert d'un duvet épais qui s'enleve aisément. Sa chair est ferme, d'un jaune de cire, odorante, astringente & un peu acide. Le centre est partagé en cinq loges dans lesquelles sont renfermés des pepins (ou semences) de couleur de chataigne, blancs en dedans, assez semblables aux pepins de la poire, visqueux, gluants, & qui rendent mucilagineuse l'eau dans laquelle on les trempe. L'odeur du coing est agréable & forte; elle cause même mal à la tête à certaines personnes, s'il a été enfermé dans une chambre.

Les coings ont une saveur très austere; ils sont utiles dans le relâchement de l'estomac & des intestins, dit M. VOGEL, & dans les flux de ventre. Le suc des fruits cruds est salutaire dans l'orthopnée, suivant DIOSCORIDE. La décoction est bonne contre la descente de matrice & la chûte de l'intestin rectum; elle sert à fomenter les parties sorties. On prévient l'avortement, & on procure l'expulsion d'une mole, en prenant tous les jours une décoction de ces fruits faite avec le moût, ou mangeant de la marmelade de coings; A. N. C. *vol.* ij, *observ.* 195. Cruds, on les ajoute dans les cataplasmes destinés à arrêter le cours de ventre, à appaiser l'ardeur de l'estomac, contre les inflammations des mammelles, & les condylomes.

Une des meilleures préparations de l'opium se fait avec le jus de coing; on s'en sert même pour le corriger.

Les semences de coing sont en quelque façon analogues à celles de l'herbe aux puces (*psyllium*) par rapport à leur principe mucilagineux; elles n'ont cependant aucune âcreté subtile caustique, & sont plus gracieuses & bien plus sûres. Le mucilage, dont elles sont remplies, se dissout, & s'extrait facilement à l'eau froide, & en peu de temps,

pourvu que les semences soient légerement écrasées ; elles donnent sur-le-champ à l'eau une forme & une consistance de gelée blanchâtre, pourvu cependant qu'on observe une juste proportion entre la quantité d'eau, & celle des semences.

Ce mucilage adoucit fort bien les parties solides rongées, gercées, brûlées ; lubréfie les conduits, les met à couvert des agacements que leur peut causer ce qu'ils renferment d'âcre, épaissit un peu les humeurs trop fines, enveloppe, émousse & tempere l'acrimonie saline quelle qu'elle puisse être. C'est pourquoi on l'emploie ; 1°. extérieurement dans l'enrouement, l'âcreté du gosier, l'angine, les gerçures des levres, de la langue, des mammelles & du bas-ventre, l'ophthalmie séche, la brûlure, & les autres érosions des parties solides ; on la fait aussi entrer dans les lavements dont on se sert dans la dysenterie & les épreintes.

2°. Intérieurement son usage est très fréquent, ou en substance, ou mêlé avec des syrops & avec d'autres véhicules appropriés, dans l'érosion du gosier & de l'estomac, la dysenterie, la toux, l'hectisie, le scorbut, l'ulcere des reins, la strangurie, les poisons caustiques.

COLCHIQUE ; Tue-chien ; Mort au chien. *Colchicum vulgare*, off. *Colchicum commune*, C. B. Pin. 67. *Colchicum anglicum purpureum & anglicum album*, PARCK. & GÉRARD. *Colchicum foliis planis, erectis*, LINN.

Les fleurs de cette plante paroissent en automne avant les feuilles ; elles sont en lys d'une seule piece, & sortent de la racine même, sous la forme d'un tuyau mince, tendre, blanchâtre, partagé en six parties ; semblables, pour la forme & pour la figure, aux fleurs de safran ; de couleur purpurine, garnies d'étamines d'un jaune-pâle, dont les

. Colchicum. Colchique.

ſommets ſont oblongs, & d'un piſtil qui eſt implanté ſur l'ovaire dans l'oignon : l'ovaire eſt renfermé dans l'enveloppe commune de l'oignon ; lorſqu'il eſt fécondé, il devient une capſule oblongue, obtuſe, renflée de trois côtés, ſéparée en trois loges, dans leſquelles il ſe trouve un aſſez grand nombre de ſemences petites, de forme preſque ronde. Cette plante fleurit à la fin de l'été, quand les herbes ſéchent & annoncent l'automne. Au commencement du printemps ſuivant, il s'éleve de la racine trois ou quatre feuilles oblongues, larges, unies, plates, épaiſſes, aſſez ſemblables à celles du lys blanc pour la forme & le poli ; elles périſſent avec les tiges.

La racine du colchique eſt une bulbe ou tubercule charnu, blanc, rempli d'un ſuc laiteux, étant recemment tiré de la terre ; il eſt arrondi, applati d'un côté ; ſillonné, quand il fleurit.

Cette plante croît dans les bas-prés, & dans les terreins humides & gras : toutes ſes parties ont une odeur forte & nauſéabonde.

Celles des plantes avec leſquelles on peut confondre cette eſpece de colchique, quand on n'apporte pas beaucoup d'attention, ſont les ſafrans d'automne ; mais la fleur du ſafran a la ſpathe d'une ſeule piece, les ſegments ou parties des pétales ſont d'égale grandeur, les ſommets ſont en fer de fleche, & il n'y a que trois étamines ; l'oignon eſt plus rond que celui du colchique ; les caïeux nouveaux ſe forment au-deſſus de l'ancien, & non à côté comme dans le colchique.

La plûpart des auteurs, qui ont écrit ſur la matiere médicale, ont condamné l'uſage interne du colchique, le regardant comme un poiſon ; mais le recommandent ſeulement comme un médicament externe.

La saveur de l'oignon est douce, selon M. Geoffroi, mais elle excite une salive un peu amere. Boerhaave dit qu'elle est très âcre, quand il est nouveau; & douçâtre, lorsqu'il est ancien. Un botaniste a cru lui trouver un goût de chataigne dans le premier moment, mais ensuite il ressentit de l'astriction qu'il fit passer avec du lait; M. Le Begue de Presle a éprouvé les mêmes sensations. On lit dans Herman & dans Bauhin que le colchique cause de la démangeaison sur la langue, comme si on y tenoit de l'ortie ou de la scille; que ceux qui en avalent, sentent des démangeaisons partout le corps, un déchirement dans les entrailles, & une pesanteur considérable autour de l'estomac, & qu'ils rendent du sang par les selles. M. Storck, qui a recommandé l'usage interne de cette plante, dit dans son Introduction, qu'en faisant des expériences, il a ressenti que sa langue devenoit pesante, roide, perdoit le sentiment; il a eu de l'ardeur dans l'estomac, les intestins, les voies de l'urine, un chatouillement au gosier & d'autres symptomes qu'il rapporte dans son livre *. M. Storck en a préparé un vinaigre médicinal, qu'il a ensuite réduit en oxymel; il en a fait d'abord l'essai sur lui-même; & il résulte des observations qu'il a répétées sur plusieurs malades, que le colchique est atténuant, incisif, apéritif, diurétique à un haut degré; qu'il favorise l'expectoration; qu'il augmente l'excrétion de l'urine; & qu'il a été très utile dans les hydropisies.

A l'extérieur, pilée & appliquée en forme de cataplasme sur les verrues de l'anus, dit J. Bau-

* La traduction des expériences de M. Storck sur le colchique se trouve à Paris chez Didot le Jeune. Elle parut en 1764, *in*-12.

HIN, elle les fait tomber; il prescrit sa décoction pour laver les parties de la génération où il y a des morpions. Portée en amulette, elle a passé pour un préservatif de la peste & autres maladies contagieuses : M. HALLER a sans doute raison de regarder cette vertu comme chimérique.

L'usage interne de l'oignon de colchique ne doit donc être prescrit & ordonné qu'avec précaution, & par un médecin intelligent. Mais, si quelqu'un par erreur en avoit mangé, les secours, qui conviennent pour en empêcher les mauvais effets, sont l'émétique, les lavements faits avec des décoctions adoucissantes, de feuilles & de racines de guimauve, de graines de lin; & faisant boire ensuite du lait chaud en grande quantité.

COLCHOTAR. *Voyez* VITRIOL.

COLLE de poisson. *Voyez* ESTURGEON (GRAND).

COLLE d'or. *Voyez* BORAX.

COLLYRES. *Collyria.* Ce sont des médicaments destinés pour les maladies des yeux, lesquels fortifient la vue, calment l'inflammation & les fluxions, effacent les taches de la cornée, tarissent les humeurs séreuses, guérissent la chassie, détergent le pus, & sont bons contre le staphylome & la cataracte.

Les collyres secs, nommés *sief*, sont rarement employés, à moins qu'on ne les dissolve dans une eau convenable, & qu'on ne les mette sous une forme humide; on s'en sert cependant quelquefois pour l'uvée percée, dans le staphylome pour réduire la chute de l'uvée : ils sont composés de poudre de tuthie préparée, alkoolisée & soufflée dans l'œil. Cette poudre de tuthie est excellente pour remédier au relâchement des parties abreuvées de sérosités; elle a aussi la vertu d'arrêter les progrès de l'inflammation. On prépare aussi des collyres

ſecs pour diſſiper les taches de l'œil; on les fait de ſucre candi, d'excrément de lézard, d'os de ſéche, réduits en poudre & ſoufflés dans l'œil; mais ce moyen eſt ſouvent infructueux, parceque les yeux étant doués d'un ſentiment très exquis, peuvent à peine ſupporter ces poudres. Quand on les preſcrit, c'eſt à la doſe de deux gros, ou d'une demi-once.

Les collyres humides ſont, ou *liquides*, ou *mols*, ſous la forme de liniment ou d'onguent.

Les collyres humides en général ſont faits d'eaux diſtillées, de ſucs d'herbes, de leur décoction, de poudres & de mucilage.

Toute la quantité du collyre ne doit pas excéder huit onces, ou une livre au plus : mais la doſe des poudres eſt différente, ſuivant leur degré de force; elle eſt ordinairement fixée à deux gros. Pour les mucilages, on les emploie, ou ſeules, ou mêlées avec égale partie d'eaux diſtillées.

Les collyres moûs ſe font avec le beurre & la tuthie préparée : la quantité ne doit pas excéder trois ou quatre onces, mais de maniere qu'il n'y ait qu'une partie de tuthie préparée, ſur trois de beurre.

COLLYRE DÉTERSIF. *Voyez* VITRIOL.

COLLYRE de Lanfranc. *Voyez* ORPIMENT.

COLOPHONE. *Voyez* TÉRÉBENTHINE.

COLOQUINTE. *Colocynthis fructu rotundo minor*, C. B. Pin. 313. Κολοκυνθὶς, DIOSC. & GALEN. Σικυώνη, HIPPOCR. *Haanthal* & *Alhandal*, Arabum. *Kandel*, SERAPION. *Fel terræ*, & *Nex plantarum*, quorumdam. *Cucumis foliis multifidis, pomoſis, globoſis, glabris*, LINN.

Les tiges de cette plante ſont longues, rudes, garnies de vrilles, rampantes, cannelées. Ses feuilles naiſſent ſeules, éloignées les unes des autres, portées

. Colocynthis.
Coloquinte.

a. 2.

a. 1.

a. 4.

a. 5.

a. 1.

portées sur de longues queues, rudes, blanchâtres, velues, découpées. Ses fleurs sont monopétales, en cloche, découpées en cinq quartiers, jaunes : les unes sont stériles ou mâles, & d'autres femelles ou fécondes; ces dernieres sont portées sur un embryon qui devient un fruit sphérique, gros comme le poing, jaunâtre dans sa maturité, d'une saveur âcre, nauséabonde & amere; il renferme, sous une écorce mince & coriace, une moëlle blanche, divisée par trois loges qui contiennent des semences applaties, oblongues, blanchâtres, semblables aux semences de concombres ordinaires : cette substance, au reste, est fort tenace, coriace, fongueuse & si légere, que celle de quatre coloquintes, les semences ôtées, pesent à peine un gros.

Le mot de *coloquinte* se dit, tantôt de la plante entiere, tantôt de ses fruits. Cette plante, qui est de plusieurs especes, vient naturellement en Egypte, dans l'Inde, la Perse, l'Arménie, la Syrie, dans les isles de l'Archipel. Elle fleurit en été. Les habitants de ces contrées en cuillent les fruits, dès qu'ils commencent à pâlir; & les font sécher, après en avoir ôté la peau. La pulpe des semences est un peu moins amere, que celle des pommes; aussi agit-elle plus doucement.

La coloquinte purge si fort, que, donnée mal-à-propos, elle cause la dysenterie (STALPART VAN DER WIEL, *cent.* j, *obs.* 41. Act. Berol. *vol.* j, *dec.* ij, *p.* 59.) quand on n'en mettroit qu'un gros dans la décoction d'un clystere; SOLENAND. *cons. p.* 504, DODON. *obs.* Aujourdhui on l'emploie très rarement seule, mais on l'ajoute à petite dose dans les purgatifs doux, pour leur donner plus d'activité; par exemple, un, deux ou trois grains; mais unie avec le mucilage de gomme adragant. On la re-

commande ſur-tout dans les maladies cauſées par l'abondance des humeurs, & principalement dans celles de la tête & de la matrice. TIMÉE (*l.* 4, *caſ.* 9,) d'après ſes propres expériences, la vante pour la ſuppreſſion des regles; VAN HELMONT (*diſpenſ. modern.*) pour la vérole : GARMANN, (E N. C. *an.* 1672, *obſerv.* 202, & JUNGKEN (*in prax. med. p.* 696) pour la mélancholie, ſous la forme d'extrait. Pluſieurs la preſcrivent pour tuer les vers, tant intérieurement qu'extérieurement. En clyſtere, elle remédie aux hernies, *Commerc. Nor.* 1735, *p.* 3.

On ne ſe ſert point en médecine des ſemences contenues dans le fruit : cependant WÉDELIUS, (*Amœn. mat. med. p.* 150) dit qu'elles ont auſſi une vertu purgative, & il fait mention d'un chirurgien, qui, en les mettant infuſer ſeules dans de la bierre, avoit guéri pluſieurs perſonnes de la vérole; mais ceci a beſoin de nouvelles expériences; VOGEL.

La coloquinte eſt un purgatif très fort, même à petite doſe : il ne ſe donne que quand il faut ſecouer vivement, comme dans l'hydropiſie, la leucophlegmatie, dans les coliques de peintre. On fait entrer la pulpe d'une coloquinte dans un lavement purgatif; on ordonne la coloquinte par grains, en infuſion, ou en décoction; on peut la mêler à d'autres purgatifs.

La coloquinte fait la baſe des trochiſques alhandal qui ſont recommandés dans les maladies chroniques, l'aſthme humoral, & les engorgements de la poitrine; on s'en ſert peu aujourd'hui, & on a tort, c'eſt un excellent remede. La coloquinte eſt altérante & ſtimulante; à cauſe de ſon amertume, elle eſt ſpécialement amie de l'eſtomac, elle rétablit les digeſtions : il faut la donner à très petite doſe; on ordonne les trochiſques alhandal avec les fondants.

Cucumis Sativus. Concombre,

Cucumis asininus. Concombre Sauvage.

CONCOMBRE CULTIVÉ. *Cucumis*, vel *Cucumer*, & *cucumis sativus seu esculentus*, off. *Cucumis sativus vulgaris, maturo fructu subluteo*, C. B. Pin. 320. *Cucumis foliorum angulis rotundis*, LINN.

De ses racines qui sont droites, fibrées, chevelues, sortent des tiges rampantes, sarmenteuses, velues, grosses, longues. Ses feuilles, qui naissent alternativement, sont longues de six pouces & plus, rudes, dentelées sur leurs bords. De l'aisselle des feuilles sortent des vrilles ou mains, & des fleurs d'une seule piece en cloche, découpées en cinq parties, d'un jaune pâle; les unes sont stériles, les autres fertiles; celles-ci sont portées sur des embryons qui deviennent un fruit long, cylindrique, anguleux, verd d'abord, ensuite jaunâtre; Sa chair est ferme, transparente, succulente, d'une saveur un peu austere; au milieu sont des graines oblongues, applaties, pointues, dont l'amande est laiteuse & douce. Ce fruit dans le commencement, lorsqu'il est petit & verd, se nomme *cornichon*; on le confit dans le vinaigre pour l'usage de la cuisine.

Le concombre est plus d'usage en aliment que comme remede: on a recommandé sa pulpe appliquée sur la tête dans la phrénésie.

Quant à sa semence, c'est une des quatre semences froides majeures; on en prépare des émulsions rafraîchissantes dont on fait usage dans certaines fievres, dans la néphrétique, l'ardeur de l'urine, &c.

II°. CONCOMBRE SAUVAGE. *Cucumis asininus; Cucumis sylvestris*, off. *Cucumis sylvestris asininus dictus*, C. B. Pin. 314. TOURN. Inst. rei herb. *Cucumer elaterii sylvestris*, LOBEL. adverf. icon. 646. *Momordica absque cirrhis*, LINN.

Sa racine eſt longue d'un pied, épaiſſe de deux ou trois pouces, fibreuſe, blanche, charnue, amere, nauſéabonde. Ses tiges ſont rampantes, rudes. Ses feuilles ſont pointues, arrondies, longues de ſix pouces. De l'aiſſelle des feuilles naiſſent des fleurs d'une ſeule piece, en cloche, découpées profondément, en cinq parties, jaunâtres, & parſemées de veines verdâtres. Ses fruits ſont longs d'un pouces & demi ou deux pouces, cylindriques, hériſſés de boſſes, partagées en trois loges, dont les cloiſons ſont minces & remplies d'un ſuc amer. Ses ſemences ſont luiſantes, larges, liſſes, noirâtres.

Cette plante, qui fleurit en été, croît en Italie, en Sicile, dans les pays méridionaux de la France, le long des chemins & dans les décombres.

Toute la plante eſt amere; elle contient beaucoup de ſoufre, de ſel ammoniacal, & un peu de nitre. Séchée & jettée ſur les charbons ardents, elle fuſe & répand une odeur fétide.

Sa racine, mêlée avec de la farine ſéchée au four, eſt très efficace pour réſoudre les tumeurs. Sa décoction dans du vinaigre eſt bonne contre la goute, en qualité de diſcuſſif: en gargariſme, elle appaiſe les douleurs de dents. Le ſuc de cette racine, ou ſon infuſion dans du vin, procure l'évacuation de la bile & de la pituite, & convient ſur-tout aux hydropiques. En poudre, elle ſe donne depuis quinze grains juſqu'à trente. Vogel.

Son ſuc, exprimé & épaiſſi, a été nommé *élaterion* par les Grecs qui en ont fait beaucoup d'uſage; ils le donnoient à la doſe de dix ou vingt grains avec ſuccès, pour évacuer les eaux des hydropiques; on l'emploie rarement aujourd'hui, & ſeulement à la doſe de demi-grain juſqu'à deux grains.

CONDITS. *Condita.* On donne ce nom aux fruits & aux racines qu'on fait cuire ou entiers ou par parties dans le ſucre pour les garder. Par ce moyen on a eu en vue de préparer pour les malades des médicaments agréables, & de conſerver d'une année à l'autre des remedes qui ſans cela ſe gâteroient. On confit les racines au printemps, qui eſt la ſaiſon où elles ſont plus en vigueur; on prend les fruits dans leur maturité.

Il y a des condits liquides & d'autres ſolides.

Les condits liquides ſont des fruits dont la ſubſtance eſt molle & tendre; leur préparation conſiſte à faire cuire dans un ſyrop les ſubſtances végétales entieres ou coupées par morceaux.

Les condits ſecs ſe font le plus ſouvent de ſemences qui, pour l'ordinaire, ſont plus dures & plus ſeches, ou de l'écorce des fruits. Leur préparation eſt à peu près la même, excepté que la coction en eſt plus longue, & qu'on expoſe ces matieres à l'air froid juſqu'à ce qu'elles ſoient aſſez ſéches pour être douces au toucher; ou bien on les jette dans le ſucre qu'on a fait cuire en conſiſtance d'électuaire, lequel ſert à envelopper les ſemences & les fruits d'une eſpece de croute.

Mais il faut convenir que ces préparations ne ſe font plus guere pour les malades.

CONFECTIONS & ELECTUAIRES. *Confectiones; Electuaria.*

Il n'y a point de compoſitions plus vantées par les pharmaciens galéniſtes que les confections & les électuaires, dans leſquels entrent toutes les richeſſes de la matiere médicale; ils ſe conſervent longtemps, ſe prennent aiſément, & peuvent être ordonnés ſans danger par les ignorants & par les ſçavants. Ces préparations ſe font de beaucoup de ſimples choiſis & de remedes compoſés; mais on

leur a donné bien d'autres noms; les uns à cause de leurs vertus alexipharmaques, ont été appellés *antidotes*; les autres, à cause de leur extrême amertume, qu'on ne pouvoit supporter sans une grace spéciale de la Divinité, ont été nommés *hieres*, c'est-à-dire *sacrés*; & d'autres *opiats*, à cause d'une addition d'opium. On donne aujourd'hui le nom d'*opiats* aux seuls électuaires magistraux, soit qu'il y entre ou non de l'opium.

Les électuaires officinaux sont de deux sortes, ou solides ou liquides.

Comme les électuaires solides sont sous la forme de tablettes, on les a désignés sous ce nom.

L'électuaire liquide est d'une consistance plus épaisse que le miel.

Les confections les plus célebres sont celles d'hyacinthe & alkermes; parmi les antidotes, la thériaque tient le premier rang; viennent ensuite le mithridate & l'orviétan. Entre les électuaires altérants, les principaux sont le diascordium & l'opiat de Salomon; entre les purgatifs, ce sont le lénitif, le diaprun simple, le catholicon double.

CONSOUDE. *Consolida.* On a donné le nom de *consolida* à plusieurs plantes auxquelles on a attribué la vertu de consolider les plaies.

1°. La *grande Consoude* ou *Oreille d'âne*, dont on donnera la description dans cet article.

2°. La *Bugle* ou *petite Consoude*. Voyez BUGLE.

3°. La *grande Marguerite* ou *Paquerette*. Voyez MARGUERITE.

4°. La *Brunelle*. Voyez BRUNELLE.

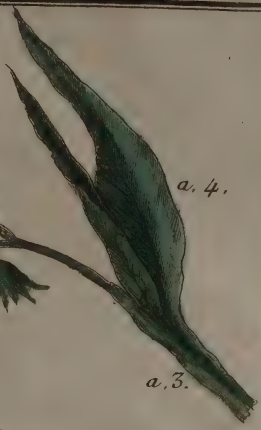
5°. La *petite Marguerite*. Voyez MARGUERITE.

6°. La *Tormentille*. Voyez TORMENTILLE.

7°. La *Verge d'or*. Voyez VERGE D'OR.

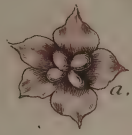
8°. Le *Pied d'alouette*. Voyez PIED D'ALOUETTE.

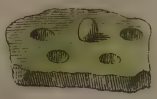
CONSOUDE (GRANDE) *ou* Oreille d'âne. *Sym-*



Grande Consoude.

Consolida Major.





Contrayerva.

phytum, *Consolida major*, C. B. Pin. 259. *Symphytum magnum*, J. B. *Symphytum foliis ovato-lanceolatis decurrentibus*, LINN. *Symphytum foliis ovato-lanceolatis, caule alato*, HALLER, Helvet. 514.

Ses racines sont épaisses, charnues, garnies de plusieurs fibres, noires en dehors, blanches en dedans, visqueuses, gluantes. Ses tiges, qui s'élevent de deux pieds, sont rudes, velues, aîlées, creuses. Ses feuilles sont longues de sept à huit pouces, velues, rudes, pointues, d'un verd foncé. Au sommet des rameaux & des tiges naissent des fleurs d'une seule piece, en entonnoir, légérement découpées en cinq parties, blanches ou purpurines; elles sont portées sur un calyce découpé en cinq parties, du centre duquel s'éleve un pistil long, de même couleur que la fleur; il se change en quatre graines luisantes, noirâtres, qui ressemblent à la tête d'une vipere.

Cette plante, qui fleurit en été, croît dans les prés, & le long des ruisseaux.

Le suc des feuilles & des racines est fade & mucilagineux; il rougit légérement le papier bleu.

Sa racine est employée en médecine comme astringente; elle consolide les plaies & les ulceres, tant en boisson qu'appliqué extérieurement sous la forme de cataplasme. WEDELIUS (*Amœn. p.* 94.) dit qu'un jeune homme paralytique, après avoir plusieurs fois pris un bain de fourmis, fut absolument guéri par un cataplasme de racine récente de grande consoude. Réduite en poudre & inspirée par le nez, elle a arrêté un saignement très considérable, pour lequel tous les autres remedes avoient été inutiles.

Quoiqu'on ait beaucoup vanté la décoction de cette racine intérieurement contre la dysenterie, l'hémoptysie, la phthisie, l'ulcere des reins & de la

veſſie, les dévoiements, les flueurs blanches, on s'en ſert peu & même point de cette maniere, parceque le mucilage d'où dépend ſa vertu aſtringente eſt ſi épais qu'il peut obſtruer les vaiſſeaux & charger l'eſtomac. Son uſage eſt donc réſervé pour l'extérieur; on la fait entrer non-ſeulement dans les cataplaſmes, mais auſſi dans les emplâtres agglutinatifs. On l'emploie avec ſuccès dans les ruptures des membranes, les hernies, les fractures; on la mêle auſſi, mais en l'enveloppant dans un nouet, avec la matiere d'un lavement pour la dyſenterie, dans la vue d'adoucir & d'émouſſer.

Il faut cependant ordonner cette racine, ou en cataplaſme ou en fomentation avec réſerve. Nous en avons vu de mauvais effets. Après un travail long & laborieux, une femme eut la levre droite prodigieuſement gonflée, tendue & douloureuſe. Le troiſieme jour, ſon accoucheur ordonna à la garde de lui faire des lotions avec une décoction de grande conſoude: après la troiſieme lotion, le gonflement, la tenſion, la douleur augmenterent conſidérablement; il y eut ſuppreſſion des urines. Des lotions faites avec la décoction des herbes émollientes, & des fomentations avec l'huile & le vin firent ceſſer ces accidents, & remirent la partie dans ſon état naturel.

CONSOUDE (PETITE.) *Voyez* BUGLE.

CONTRAYERVA. *Contrayerva* & *Drakena*, off. *Contrayerva*, Hiſpanorum; ſive *Drakena radix*, CLUS. PARK.

C'eſt la racine d'une plante différemment déſignée par les botaniſtes, & placée par ceux-ci dans un genre, & par ceux-là dans un autre.

Cette plante eſt nommée *Cyperus longus odoratus peruanus*, C. B. Pin. 14. *Clematis paſſionis*, ſive *Granadillæ affinis*, DALE 257. *Dorſtenia dentariæ radice*,

radice, sphondylii folio, placentâ ovali, Houston, Philos. transf. n°. 421. an. 1731. *Dorsteniæ sphondylii folio, dentariæ radice*, Plumm. Nov. gener. p. 29. *Dorstenia scapis radicatis*, Linn.

La racine de cette plante, selon le P. Plumier, ressemble beaucoup aux racines du sceau de Salomon ordinaire & même de la dentaire; car elle est écailleuse & noueuse, ou elle pousse plusieurs nœuds qui paroissent écailleux; elle s'enfonce obliquement dans la terre & y répand beaucoup de fibres branchues qui s'étendent de tous côtés. Enfin elle a un goût brûlant comme celui de la pyrethre ordinaire. Il sort communément de son sommet cinq ou six feuilles, & selon Houston, six ou huit semblables à celles de la berce, quoique beaucoup plus petites, découpées profondément, un peu rudes au toucher, d'un verd brun en dessous & en dessus, portées sur des pédicules de cinq à six pouces. Du sommet de la même racine s'élévent trois ou quatre pédicules (plus longs que ceux des feuilles) lesquels soutiennent des fleurs d'une figure particuliere. Chaque pédicule, selon M. Linnæus, s'évase vers son extrémité, & forme une enveloppe commune, unie, anguleuse, très grande, un peu renflée en dessous, lisse & verte, & presqu'applatie en dessus, sur laquelle naît un placenta commun, où sont logées beaucoup de fleurs très petites qui en occupent le centre; elles sont entourées de petites écailles noirâtres qui bordent la circonférence. Ces fleurs sont sans pétales, elles ont seulement un calyce (ou enveloppe particuliere à chaque fleur,) quadrangulaire, concave, plongé dans le placenta, & faisant corps avec lui, garni de quatre étamines ou filets très courts, dont les sommets sont un peu arrondis: l'embryon est arrondi ou sphérique, & porte un style simple & un

ſtigmate obtus. Le placenta devient une ſubſtance charnue dans laquelle ſont nichées à la ſuperficie pluſieurs graines arrondies & pointues, très tendres & très blanches.

Le P. PLUMIER a trouvé cette plante au mois de Juin dans l'iſle de S. Vincent ; elle croît auſſi dans le Pérou & le Méxique, d'où la racine nous eſt apportée par les Eſpagnols.

Cette racine eſt oblongue, mince, noueuſe, fibreuſe, jaunâtre ou rouſſâtre, tirant ſur le rouge en dehors, blanchâtre en dedans, d'une odeur foible aromatique, d'une ſaveur légérement aſtringente & un peu âcre : elle déterge doucement & irrite un peu Elle a une vertu alexitere & roborante. Les auteurs la recommandent ſur-tout comme un ſpécifique dans les fievres malignes peſtilentielles, pourprées, pétéchiales, la petite vérole & les autres maladies des enfants. Mais eſt elle auſſi bonne qu'on le dit contre la palpitation du cœur, les douleurs pleurétiques, la mélancholie, les fievres intermittentes, la dyſenterie, les vers des inteſtins & différents poiſons ? Elle paſſe pour un excellent ſtomachique aſtringent ; elle convient dans les flueurs blanches, la dyſenterie, la diarrhée provenant de relâchement ; on l'a vantée dans la goute & les rhumatiſmes. On la donne en ſubſtance depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, & en infuſion depuis demi-once juſqu'à une once.

COPAHU (BAUME DE) *Voyez* BAUME DE COPAHU. tom. 1. p. 477 *& ſuiv.*

COPAL. Ce mot, dans le langage des Américains, ſuivant PISON & HERNANDEZ, eſt générique, & ſignifie toutes les réſines & les gommes odorantes ; mais en particulier il déſigne une réſine improprement appellée GUMMI COPAL dans les boutiques.

Copal. Gummi Copal.

Cette réſine, qu'on a confondue mal à propos avec l'*animé*, eſt ſolide, tranſparente, de la couleur & de la conſiſtance du ſuccin, odorante. Les anciens ne l'ont point connue; elle ne l'eſt que depuis la découverte de l'Amérique; elle eſt ſpécialement apportée de la nouvelle Eſpagne.

Pluſieurs arbres donnent cette réſine; HERNANDEZ en compte & en décrit huit eſpeces. Il nomme la principale *Copalli Quahuitl*, *Copallifera prima*, 45.

C'eſt un grand arbre dont les feuilles, pour la grandeur & la figure, reſſemblent à celles du chêne; mais elles ſont plus longues. Son fruit eſt arrondi & de couleur de pourpre.

Il découle de cet arbre une liqueur blanche, tranſparente, réſineuſe, quelquefois d'elle-même, quelquefois par inciſion; elle ſe ſeche bien-tôt & patoît ſous la forme de petites maſſes.

L'arbre qui donne le copal eſt encore nommé *Rhus obſoniorum ſimilis americana, non ſerrata, foliorum rachi medio alata*, PLUKN. Phyt. 56. f. 1. *Rhus foliis pinnatis, petiolo membranaceo articulato*, RAII, Lugd. bat. 244. *Rhus elatior, foliis impari-pinnatis, petiolis membranaceis articulatis*, GRONOV. Virg. 149.

Le copal étoit employé par les Américains comme parfum; ils le brûloient dans leurs temples.

On le mêle dans les parfums préparés pour les affections froides catarrhales; on lui accorde la même vertu qu'à l'oliban & à l'animé, pour réſoudre & diſcuter les humeurs épaiſſies, & pour fortifier les parties affoiblies: mais on s'en ſert cependant fort peu en Médecine; ſon plus grand uſage eſt d'entrer dans la compoſition des plus beaux vernis.

COQ & POULE domestiques. *Gallus & Gallina; Gallus gallinaceus, & Gallina; Gallus caudâ compressâ ascendente*, LINN.

La POULE est assez connue; on en distingue de plusieurs especes; la plus belle est celle de Guinée; mais comme elle ne sert point en médecine, je n'en parlerai point. La poule s'appelle en latin *Gallina;* le mâle, COQ; le petit, POULET: le coq est fort, vigoureux, fier, chaud, très amoureux, ses yeux sont perçants, il est de tous les volatils celui qui annonce le premier le jour.

Les bouillons & les consommés faits avec un vieux coq sont restaurants; on les emploie dans la consomption, à la suite des longues maladies; mais s'il s'agissoit seulement d'entretenir la force, comme dans les aiguës, l'eau de poulet vaudroit mieux.

On applique aussi ces animaux ouverts vivants dans les maux de tête, afin de relâcher; mais cela n'a pas plus de vertu qu'un petit chien, un pigeon: la *fiente* de coq étoit regardée autrefois comme un excellent résolutif dans le skirrhe: on ne s'en sert plus aujourd'hui.

La poule dans ces pays-ci vole peu, elle est petite, prend toutes sortes de nourritures, mais spécialement des vers de terre, ce qui les engraisse au mieux. La poule est d'un grand usage dans la vie; c'est un bon aliment qui corrige les humeurs âcres, qui convient dans les tempéraments chauds, bilieux, mélancholiques, qui est contraire aux phlegmatiques & à ceux qui ont l'estomac froid; cette chair est un peu fade; on peut en user en tout temps.

De tous les œufs des volatils ce sont ceux de poule que l'on doit préférer; c'est un très bon aliment, restaurant; mais à la longue il nourrit trop,

il échauffe ; les *œufs* ſont un amas de particules nourricieres ; un ſeul contient plus de ces particules qu'une livre de chair. Les œufs ſe digerent très bien, ils conviennent dans la convaleſcence pour réparer des pertes, aux perſonnes foibles, languiſſentes, atrophiées, dont l'eſtomac eſt froid & délabré : de toutes les façons de les apprêter, je préfere les œufs frais à la mouillette ; quand ils ſont vieux, ils deviennent puants, fétides & donnent une très mauvaiſe nourriture. On les emploie alors pour la pâtiſſerie, ce qui n'eſt pas le mieux ; quand le blanc eſt dur, il ſe digere difficilement ; le jaune au contraire ſe digere très bien, & c'eſt ce qu'il y a de plus nourriſſant.

Les *poulets* ſont un très bon aliment, ami de l'eſtomac ; leur chair eſt blanche, tendre, délicate au goût, & nourrit très bien ; cependant ils ſont moins nourriſſants que le coq & les œufs ; il faut les choiſir tendres, en chair, point tros gros ; ils conviennent pour les convaleſcences, & aux tempéraments délicats, on doit les préférer rotis.

En Egypte on fait éclore un millier d'œufs à la fois dans des fours, en graduant la chaleur. Ici c'eſt la poule qui couve les œufs ; mais quand elle couve elle ne pond point d'œufs, ce qui ne laiſſe pas de faire un tort conſidérable ; il ſeroit donc à ſouhaiter de pouvoir faire éclore les œufs comme en Egypte, la ſociété s'en trouveroit bien ; on peut y réuſſir au moyen du fumier de cheval, en prenant les précautions néceſſaires.

La *graiſſe* de poule eſt émolliente, relâchante, comme les autres graiſſes animales ; ſa fiente n'a rien de particulier.

La *coquille* d'œuf, a-t-on dit, bouillie & infuſée dans du vin, fait un bon diurétique, apéritif, inci-

ſif & fondant, propre dans l'hydropiſie, la gravelle & pour fondre la pierre; mais j'y ai peu de foi : la coquille d'œuf en poudre, réduite en trochiſques avec de l'eau, fait un abſorbant; calcinée & pulvériſée, elle eſt pénétrante, inciſive; elle entre dans la compoſition du lithontriptique de Mademoiſelle Stephens; elle eſt bonne ainſi préparée pour fondre & atténuer, quand on a ſoupçon de pierre; on l'emploie auſſi à l'extérieur dans les ulceres blaffards; la coquille d'œuf s'amollit dans les acides, de façon que ſi vous mettez un œuf un certain temps dans du vinaigre, la coquille devient ſi molle, qu'on pourroit paſſer l'œuf par le col d'une bouteille.

Les coquilles d'œuf ſont abſorbantes, & ſe prennent depuis un ſcrupule juſqu'à un demi-gros. On les ajoute dans les poudres dentifriques, pour nétoyer & blanchir les dents. Les anciens leur avoient déja attribué une vertu lithontriptique; AVICEN. *l.* 3. *fen*, 18. *tr.* 2. *c.* 19.

Le *blanc* d'*œuf* ſert dans les arts & en médecine; on l'emploie pour clarifier les ſyrops, le vin & le petit-lait; à l'extérieur on l'emploie comme adouciſſant dans les inflammations, ſur-tout des yeux; on l'emploie ſeul ou avec d'autres drogues; le blanc d'œuf cuit ou expoſé à l'air devient tranſparent comme du cryſtal.

Le *jaune* d'*œuf* eſt d'un meilleur uſage que le blanc; il réchauffe, il eſt reſtaurant; on l'ordonne avec ſuccès dans la dyſenterie, pour abſorber les âcres : on les donne dans des lavements pour adoucir & reſſerrer; c'eſt un bon adouciſſant dans les maladies de poitrine, on en fait le lait de poule qui eſt fort uſité dans la toux, chaleur, crachement de ſang, phthiſie, dans les urines louches, dans les diſpoſitions à la phlogoſe; à l'extérieur, on fait en-

Coquelourde, Pulsatilla.

Dessiné par M. de Graisault

Gravé par Martinet

trer le jaune d'œuf comme un émollient & réſolutif, dans le cataplaſme de mie de pain ; on le mêle avec la térébenthine pour faire le digeſtif ſimple. En pharmacie, on préfere le jaune d'œuf aux huiles pour diſſoudre les réſines, comme le camphre ; par ſon moyen, l'on mêle les réſines avec telle ſubſtance que l'on veut. C'eſt une erreur ridicule de croire qu'un homme qui mangeroit des jaunes d'œufs d'habitude tomberoit en pourriture ; il feroit ſeulement trop d'humeurs.

Dans les maladies aiguës, on donne l'eau de poulet ſimple pour toute nourriture : elle eſt adouciſſante & paſſe légérement ; mais elle peut s'aigrir, s'il y a des aigres dans l'eſtomac ; ou bien on remplit le ventre du poulet de ſemences froides, ce qui eſt très bon, les matieres animales ſont corrigées par les matieres végétales ; mais avec cela je préférerois, à ces ſortes d'eaux de poulet, les décoctions de quelques plantes appropriées, telle que la décoction d'orge.

On dit que la *tunique intérieure de l'eſtomac* de la poule, bien nétoyée, ſéchée & pulvériſée, guérit les douleurs néphrétiques, appaiſe la dyſurie, & remédie à l'incontinence d'urine. VOGEL.

COQ DES JARDINS ; Plante. *Voyez* MENTHE.

COQUELICOQ. *Voyez* PAVOT ROUGE.

COQUELOURDE ; Pulſatille ; Paſſe-velours. *Pulſatilla*, off. *Pulſatilla folio craſſiore & majore flore*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Pulſatilla purpurea cœruleave*, J. B. *Herba venti*, TRAG. *Pulſatilla foliis decompoſitis pinnatis, flore nutante, limbo recto*, LINN. *Anemone tubis caudatis, imis foliis duplicato pinnatis, multifidis ſuperioribus anguſtiſſimis*, HALLER, Helvet. 333.

Sa racine eſt longue & quelquefois groſſe comme

le doigt, simple ou divisée en plusieurs têtes, garnie de chevelus à son collet, noire, d'une saveur un peu amere. Ses feuilles sont finement découpées, velues, âcres, brûlantes. D'entre ces feuilles sort une tige d'environ un pied de haut; elle est ronde, creuse, couverte d'un duvet épais, simple, sans feuilles, excepté vers le haut au-dessous de la fleur : elle est à six pétales, oblongs, pointus, en rose, purpurins; du milieu s'éleve un pistil entouré d'étamines jaunes, lequel devient un fruit arrondi, chevelu, composé de plusieurs graines, terminées par une queue barbue comme une plume.

Cette plante croît dans les terreins pierreux, incultes, secs, élevés. Elle se cultive aussi dans les jardins, à cause de la beauté de sa fleur qui paroît au commencement du printemps.

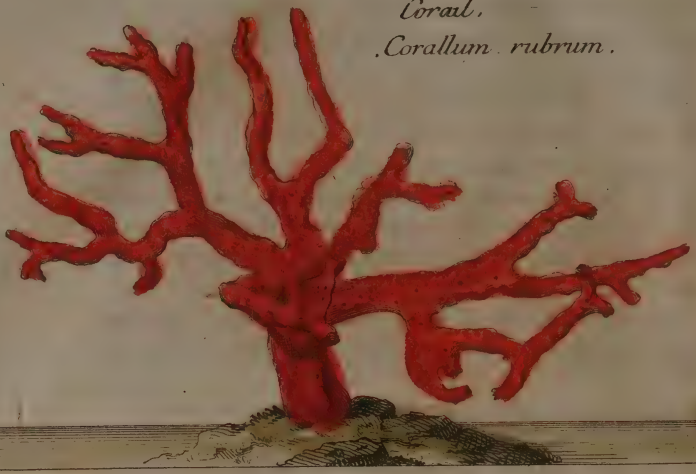
On met la coquelourde au nombre des plantes incisives & vulnéraires; elle est si âcre cependant qu'elle excite sur la peau où on l'a appliquée des vessicules; son eau distillée cause le vomissement, & son syrop même ne se prend pas sans inconvénient, comme en a été témoin HELVINGIUS *p.* 86. qui blâme l'usage qu'on fait communément de cette plante en Prusse, dans les maladies du poumon.

Il ne faut donc point s'en servir intérieurement, mais seulement à l'extérieur; ses feuilles & l'eau distillée qu'on en tire détergent les vieux ulceres; séchée & mise en poudre, elles font l'effet d'un sternutatoire; ce qui donne lieu de croire à M. TOURNEFORT que la coquelourde convient dans les maladies soporeuses.

COQUELUCHON. *Voyez* ACONIT BLEU.

COQUERELLE *ou* COQUERET. *Voyez* ALKEKENGE.

Corail.
Corallum rubrum.



B. *Madrepora.*

b.3.

c.3.

C. *Corallina.*

COQUES DU LEVANT. *Cocci Orientales*, Tab. *Cocculæ*, off. *Cuculi fructus solani furiosi in Ægypto*, Cord.

C'est une petite baie de la grosseur de celle du laurier, mais plus semblable pour la forme à un rein, ridée par dehors, & entourée d'une espece de couture, & d'un goût amer. Pomet dit qu'elle est d'une couleur rougeâtre en dessus, & attachée à la plante par une petite queue de même couleur.

L'arbre, qui la produit, est nommé *Menispermum foliis cordatis retusis mucronatis*, Linn. Mat. med. 175. *Natsiatam*, Rheed. Hort. Malab. in quo figura delineatur, vij. t. j. f. 1. [An *Arbor aristolochiæ foliis, maderaspatana, fructu parvæ medicæ ad instar convoluto* Plukn. Almag. 43. t. 13. f. 2.] Ses feuilles ont la figure d'un cœur; ses fleurs sont blanches, disposées par bouquets, & composées chacune de cinq pétales.

Ces baies sont d'une saveur amere & d'une qualité vénéneuse, ce qui fait qu'elles ne sont point employées intérieurement. Elles peuvent servir à prendre du poisson qu'elles enivrent. Codronchius, dans un Traité sur ces coques du Levant (*de baccis orientalibus*, 1729. *in*-4°.) dit qu'il a souvent éprouvé qu'une petite quantité de leur poudre mêlée avec du sain-doux, une pomme cuite ou autre substance de même nature & appliquée sur la tête des enfants, étoit beaucoup plus efficace pour faire mourir les poux que le staphis-aigre, & moins dangereux que le mercure.

COQUILLES D'HUITRES. *Voyez* Huitres.

Coquilles de limaçons. *Voyez* Limaçons.

Coquilles d'œufs. *Voyez* Coq.

CORAIL. *Corallium*; Κοραλλιον & Λιθόδενδρον, Dioscor. On en distingue de plusieurs especes par

rapport à sa hauteur, à la division des branches; & à sa couleur spécialement : il y en a de rouge, de blanc, de noir; mais ce dernier n'est point d'usage en Médecine.

I°. Corail blanc. *Corallium album oculatum*, off. J. B. *Madrepora simplex ramosa, ramis teretibus lævibus tabulosis, lamellis integris*, Linn.

II°. Corail rouge. *Corallium rubrum*, C. B. Pin. *Millepora rubra, striis obsoletis flexuosis*, Linn.

Le corail ressemble à une plante & a été long-temps regardé comme une véritable plante marine : avec cette exception, qu'on en tiroit avec le secours de la chymie les mêmes principes que du regne animal. Cette substance est dure comme de la pierre, branchue, recouverte d'une croute tartareuse; tant qu'elle demeure sous l'eau, elle est molle & muqueuse; ce n'est qu'à l'air extérieur qu'elle durcit. Plusieurs physiciens soutiennent cependant qu'elle sort dure de la mer.

On le trouve dans la Méditerrannée, la mer Baltique & d'autres mers du Nord.

Il y a quatre-vingts ans que le comte de Marsigli étant sur le bord de la mer Méditerranée, découvrit des fleurs au corail; il dit qu'elles s'épanouissoient dans l'eau, qu'elles avoient plusieurs pétales, du milieu desquels s'élevoit un pistil, & que ces fleurs se séchoient sitôt que que le corail étoit tiré de l'eau : ce système fut embrassé généralement, tant par rapport à sa nouveauté qu'à cause de l'auteur.

En 1727, M. Peyssonnel, médecin de Marseille, contredit les observations de ce comte; cet auteur n'avoit pas grand crédit, son sentiment demeura dans l'oubli environ sept à huit ans, jusqu'à ce que M. de Jussieu le jeune, voyageant sur

les

les côtes de Normandie, eût l'occasion de s'assurer que le corail étoit la maison d'une espece de polype; il en sort pour chercher sa nourriture, & les fleurs prétendues du comte de Marsigli sont les petites pattes de ce poisson. Pour s'en assurer, M. de Jussieu mit du corail nouvellement tiré de la mer dans un bocal rempli d'eau de mer, & il a eu la facilité d'observer que ce sont les pattes que ce poisson tire, & qu'elles rentrent pour peu qu'on les touche.

M. Ellis, *Nat. Hist. of the Corallin*, est du même sentiment; il a depuis été contredit par Gianni, *Opere posthume*, & par de Baillou, *Mem. dell. societ. Columb.* I. n. 7. qui disent n'avoir pu parvenir à trouver les polypes du corail.

Le Corail naît dant la mer, il est attaché par une base fort menue à différents corps solides, tels que des pierres, des coquillages, des os d'animaux & d'autres substances tombées au fond de la mer. On conserve dans le cabinet de l'Institut de Bologne une marcassite où est attachée une branche de corail.

On le pêche avec des filets, il faut le choisir d'un beau rouge: il est absorbant & astringent: avec les grosses branches on fait des hochets pour les enfants; les trochisques de corail faits avec du corail en poudre & de l'eau rose, sont absorbants, un peu astringents, ainsi que le sel & le magistere de corail, qui ne sont autre chose que du corail dissous dans du vinaigre, puis précipité.

La teinture de corail se tire avec l'esprit de vin; on l'y laisse infuser jusqu'à ce qu'il ait pris un beau rouge. Cette teinture est presque sans vertu, je ne m'en sers pas. Le syrop de corail qui se prépare en faisant infuser du corail avec du suc de berbéris, puis en y ajoutant du sucre, est très vanté pour la diarrhée, les dysenteries, les hémorrhagies,

les pertes des femmes, les flueurs blanches, la chaude-pisse, le crachement de sang; autant de suppositions gratuites.

CORALLINE. *Corallina*, off. Βρύον θαλάσσιον, Dioscor. & Galen. *Corallina*, J. B. *Muscus Coralloides squamis loricatus*, C. B. Pin. 364. *Sertularia ramis teretibus, articulis cylindraceis lapideis æqualibus*, Linn. *Voyez* Corail, la figure de la Coralline y est représentée.

Ainsi que le corail, plusieurs physiciens mettent la coralline au nombre des substances animales & l'excluent du regne végétal, où elle occupoit une place comme plante marine.

Elle a un très grand nombre de rameaux grêles, fragiles, genouillés; sa substance extérieure semble être composée d'un limon blanchâtre, aussi dure que la pierre, tantôt blanche, tantôt rougeâtre, jaunâtre, cendrée, noire, quelquefois de couleur herbacée; d'une odeur nauséabonde, d'une saveur salée, désagréable. Elle craque sous les dents comme de petites pierres, & se réduit facilement en poudre, en la froissant entre les doigts: elle n'a guere qu'un pouce & demi ou deux de hauteur.

La coralline se trouve sur les rochers de la mer, attachée sur de petites pierres, sur des coquillages, sur le corail, sur d'autres productions marines. Sous l'eau, dit M. Vogel, la coralline est tenace; elle est composée d'articulations solides unies par une espece de nerf qui les traverse: sortie de l'eau & séchée, elle se broie aisément, son nerf étant fragile.

Avant que d'employer la coralline comme remede, on lui donne une préparation; on la lave plusieurs fois dans de l'eau chaude; on la laisse sécher ensuite, & on la réduit en poudre très fine, qu'on humecte avec un peu d'eau, afin d'en composer des trochisques.

Son usage est très fréquent pour tuer les vers des intestins ; elle se donne depuis un scrupule jusqu'à un gros ; mais on en diminue la dose pour les enfants. On la recommande aussi comme astringente contre les flux de ventre & de sang, & contre la saburre acide de l'estomac.

CORBEAU. *Corvus*, off. *Corvus ater, dorso cæruleſcente*, Linn. *Voyez* Caille, la figure du Corbeau y est représentée.

Cet oiseau a environ vingt-cinq pouces de long depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; l'étendue des deux aîles, quand elles sont déployées, est de quatre pieds ; son bec est gros, robuste, pointu, fort noir ; la mâchoire supérieure légérement crochue, l'inférieure droite, la langue large, fendue en deux, hériſſée ; la prunelle entourée comme d'un double cercle, dont l'extérieur est d'un cendré blanc & l'intérieur d'un cendré brun ; les narines couvertes de poils un peu roides, tout le corps noir, avec une certaine couleur bleue luisante qui se remarque sur tout à la queue & aux aîles ; le ventre d'une couleur plus claire, tirant un peu sur le brun ; le milieu du dos revêtu seulement d'un duvet, les longues plumes des épaules couvrant tout le dos ; la queue longue, compoſée de douze pennes ; les ongles sont crochus, grands, principalement ceux de derriere, le doigt extérieur lié à celui du milieu preſque jusqu'à la premiere articulation.

Le corbeau se nourrit de tout ce qu'il trouve, de grains, d'insectes, de charogne ; il supporte facilement toutes les variations de l'air, & ne craint ni le froid, ni le chaud. Il fait son nid sur les arbres les plus élevés ou dans de vieilles tours fort hautes : il s'apparie au commencement du printemps ; la femelle pond quatre, cinq & quelquefois six œufs,

qui ſont d'un verd pâle tirant ſur le bleu, parſemés de taches & de raies noirâtres. Il vit long-temps, il eſt hardi, ſon vol eſt peſant ; mais il a l'odorat très fin.

Le corbeau contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Comme il ſe nourrit de charogne, ſa chair eſt de mauvaiſe odeur & ne ſe mange point.

On a dit que les petits corbeaux & le cerveau des grands étoient bons contre l'épilepſie. ETMULLER vante comme un ſpécifique contre l'épilepſie la cendre des petits corbeaux calcinés au ſortir du nid ; on en fait prendre un gros deux fois le jour dans de l'eau diſtillée de caſtoréum. GABELKOVERUS prétend que les *œufs* de corbeau ſont bons contre la dyſenterie.

CORDIAUX. *Cardiaca medicamenta.* On a donné ce nom aux remedes qu'on a cru réveiller les forces du cœur ; mais, dit un ſçavant profeſſeur, il n'y en a point qui agiſſent immédiatement ſur ce viſcere. On doit donc entendre par *cordiaux* les remedes qui réveillent l'oſcillation des ſolides, & qui raniment la circulation, en donnant de la fluidité au ſang. Les oſcillations du cœur & des arteres languiſſent par le défaut d'eſprit & de l'action dans les parties ſolides, & par l'épaiſſiſſement des fluides, qui réſiſtent trop à la force impulſive des ſolides ; pour lors, il ſe fait une eſpece de repos, le pouls eſt éteint, la ſueur froide ſe dégage des pores de la peau, & les forces s'anéantiſſent ; il faut donc alors des ſecours vifs pour donner du branle aux ſolides, pour diviſer & atténuer avec promptitude les fluides épaiſſis, pour procurer une prompte ſecrétion & diſtribution des eſprits animaux, & pour redonner du reſſort aux ſolides & de la mobilité aux fluides ; par-là on rappelle les malades pour ainſi dire à la vie. Les cordiaux, qui

abondent en parties volatiles & aromatiques très dégagées, ne ſont-ils pas propres pour procurer ces effets? Les cordiaux & les alexipharmaques ne different pas beaucoup, à moins qu'on ne choiſiſſe pour cordiaux ceux des alexipharmaques dont l'action eſt plus prompte, & dont les parties volatiles ſe dégagent plus vîtement.

Il eſt bon de remarquer, au ſujet des cordiaux; que c'eſt par leurs parties volatiles qu'ils agitent la maſſe du ſang, & que, par les ſecouſſes qu'ils donnent aux ſolides, ils les obligent à ſe contracter avec plus de force. Ainſi ils ne peuvent pas convenir, lorſque les forces ſont plutôt étouffées qu'éteintes, comme dans la pleuréſie, l'orgaſme ou rareſcence des humeurs, dans le ſpaſme des ſolides.

Les meilleurs cordiaux ſeront dans la plénitude, la ſaignée & les évacuants; dans l'orgaſme, les rafraîchiſſants & les coagulants; & dans le ſpaſme des ſolides, les antiſpaſmodiques & les narcotiques. Si l'abattement, les foibleſſes & les défaillances viennent d'inanition, comme il arrive après les grandes évacuations critiques ou excitées mal-à-propos, les reſtaurants y remédieront; ou ſi elles dépendent de la diſſolution des fluides, les incraſſants pour lors deviendront cordiaux.

L'effet des cordiaux doit être prompt, puiſqu'ils raniment les forces ſur-le-champ, & que leur action n'eſt pas de durée; car ſi les forces abattues demandent du ſecours d'une nature différente des cordiaux proprement dits, ces ſecours à la vérité donnés à propos peuvent réveiller l'action & la ſécrétion des ſolides & des fluides, & faire la fonction de cordiaux; mais on ne doit pas pour cela les confondre avec les cordiaux, d'abord que leur action ſera différente, & ne ſera pas ſi prompte ni ſi vive.

Les cordiaux sont :

Les racines d'acorus.
d'angélique.
d'impératoire.
de serpentaire.
de zédoaire.
Le nard indien.
Les feuilles d'*alleluia*.
de chardon bénit.
de méliſſe.
de menthe.
de ſcabieuſe.
de ſcorſonnere.
Les fleurs de bourrache.
de bugloſe.
d'œillet.
de violette.
Les ſemences de chardon bénit.
Les baies de genievre.
Les écorces de citron.
de limon.
d'orange.
Les vins en général.
Ceux d'Eſpagne en particulier.
L'eau-de-vie.
L'eſprit de vin.
La cannelle.
Le *caſſia lignea*.
L'écorce de Winter.
Le kermès.
L'ambre.
Le muſc.
L'eau de bourrache.
de bugloſe.
de chardon bénit.
de fleurs d'orange.
de méliſſe.
de menthe.
de noyer.
de ſcabieuſe.
de ſcorſonnere.
L'eau de cannelle ordinaire.
de cannelle orgée.
divine ou admirable.
impériale.
de méliſſe.
de la reine de Hongrie.
thériacale compoſée.
La teinture de girofles.
Les gouttes d'angleterre,
anodynes de Sydenham.
minérales anodynes d'Hoffman.
L'eſprit de ſel ammoniac.
L'eau de luce.
Le lilium de Paracelſe.
L'huile de cannelle.
Le ſel d'Angleterre.
volatil de viperes.
Le kermès minéral.

CORIANDRE. *Coriandrum*, off. *Coriandrum majus*, C. B. Pin. 158. Tournef. Inſt. rei herb. *Coriandrum fructibus globoſis*, Linn.

Sa racine eſt ſimple, menue, blanche, garnie de quelques fibres : ſa tige eſt ſimple, grêle, cylindrique, liſſe, remplie de moëlle, elle eſt branchue

a. 4.
a. 4.
a. 4.
a. 1.
a. 1.
Coriandrum Majus. Coriandre.
Dessiné par M. de Garsault
Gravé par M. Curtinel

& s'éleve d'un pied & demi. Ses feuilles inférieures ſont arrondies, dentelées ; les ſupérieures découpées plus profondément, & diviſées en lanieres fort étroites. Au ſommet des rameaux naiſſent en paraſol, des fleurs en roſe à cinq pétales inégaux, d'une couleur blanche purpurine ; ſon calyce ſe change en deux graines qui, jointes enſemble, forment une ſphére entiere, vertes d'abord, & enſuite d'un jaune pâle.

Cette plante ſe cultive dans les jardins ; dans l'Alſace on la ſeme dans les champs ; elle fleurit en été.

Ses ſemences toutes fraîches ont une odeur forte qui attaque en quelque façon le cerveau & les nerfs ; c'eſt pourquoi on ne s'en ſert en médecine que lorſqu'elles ſont ſeches & qu'elles ont inſenſiblement perdu de cette odeur. On les met au nombre des remedes ſtomachiques, carminatifs & céphaliques.

On croit que la coriandre eſt ſpécifique contre le vertige, employée en épithême ou autrement ; qu'elle augmente la mémoire, qu'elle fortifie l'eſtomac & les inteſtins, qu'elle appaiſe la cardialgie & les douleurs de dents, qu'elle expulſe le ver ſolitaire (*tænia*), qu'elle diſſipe les vents & les flatuoſités. D'autres la recommandent auſſi pour la fievre quarte. On la prend ordinairement confite dans le ſucre, ou dans des infuſions vineuſes ; elle entre rarement dans les décoctions. Dioscorides dit que, ſi l'on en fait trop d'uſage, elle affecte le cerveau.

Extérieurement elle eſt diſcuſſive, & eſt vantée contre les inflammations & les écrouelles.

L'eſpece que C. Bauhin appelle *Coriandrum minus teſticulatum*, C. B. Pin. 16. & qui croît abondamment en Italie, répand une odeur bien plus

forte & très désagréable, laquelle porte à la tête des passants, mais sur tout dans les temps de pluie. Seguier, *Veronens.* ij, p. 23.

CORMIER. *Voyez* Sorbier.

CORNACHINE (POUDRE) *Voyez* Scammonée.

CORNE de bœuf. *Voyez* Bœuf.

Corne de cerf; ses différentes préparations. *V.* Cerf.

Corne de pied de cheval. *Voyez* Cheval.

Corne de pied d'âne. *Voyez* Ane.

CORNE-DE-CERF. Plante. *Voyez* Cresson Sauvage.

CORNEILLE. *Cornicula; Cornix.*

Oiseau qui est plus petit que le corbeau. Elle a le bec, les pieds & les jambes noires aussi bien que tout le reste du corps. Elle fréquente le bord de la mer & des rivieres, les bois, les campagnes, & se nourrit de tout ce qu'elle trouve. Elle fait son nid au haut des arbres; ses petits sont bons à manger

Cette espece d'oiseau vole toujours de compagnie; son vol est prompt.

Pline dit que la cervelle de la corneille, cuite & prise en nourriture, est bonne pour dissiper les douleurs de tête. On lit dans Albin (*tom.* ij. *n°.* 21.) que le foie & le cœur sont un excellent remede contre le mal caduc; il faut les réduire en poudre, en donner un scrupule au malade dans un verre d'eau de cerises noires, adouci de syrop de pivoine. L'auteur dit que ce remede a été éprouvé avec succès sur une dame.

CORNEILLE; Lysimachie; Souci d'eau; Percebosse *ou* Chasse bosse. *Lysimachia*, seu *Lysimachion luteum*, off. *Lysimachia lutea majorque.* Dioscor. C. B. Pin. 145. Tournef. Inst. rei herb. *Lysimachia lutea*,

Corneille Lysimachia.

. Corylus . Noisetier .
b. 1.
b. 1.
b. 2.
. Cornus . Cornier ou Cornouiller
a. 2.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 2.

lutea, J. B. *Lysimachia foliis lanceolatis, caule corymbo terminato*, Linn.

De sa racine, qui est rampante & rougeâtre, s'élevent à deux ou trois pieds plusieurs tiges droites, cannelées, velues, noueuses; ses feuilles, placées à l'endroit des nœuds, sont oblongues, pointues, semblables à celles du saule à large feuille, d'un verd brun en dessus, blanchâtres & lanugineuses en dessous. Au sommet des branches naissent des fleurs en rosette, jaunes, semblables à celles du millepertuis, inodores, d'une saveur aigre. A ces fleurs succedent des fruits ordinairement sphériques dans lesquels sont contenues des graines assez menues, & d'une saveur astringente.

Cette plante, qui fleurit en Juin & en Juillet, croît sur le bord des ruisseaux & des fossés, elle se trouve communément dans les environs de Paris.

On fait usage de la décoction de cette plante ou de ses feuilles séchées contre la dysenterie, les regles immodérées & les autres hémorrhagies. Sa décoction entre dans les gargarismes vulnéraires détersifs contre les petits ulceres de la bouche.

Extérieurement & en cataplasme, elle nétoie les ulceres & les consolide; elle est bonne contre le charbon & le bubon pestilentiel.

CORNIER *ou* CORNOUILLER. *Cornus*, off. *Cornus hortensis mas*, C. B. Pin. 447. *Cornus sativa*, J. B.

Cet arbre est de grandeur médiocre, fort branchu, & revêtu d'une écorce rougeâtre ou cendrée, raboteuse. Ses feuilles sont lisses, larges, pointues, veinées, unies, d'un verd foncé. Ses fleurs, qui paroissent au commencement du printemps avant les feuilles, naissent sur les rameaux au nombre de six, huit ou dix; elles sont en rose, composées de

quatre pétales jaunes & d'étamines jaunâtres très fines. Il leur ſuccede des fruits oblongs approchants de l'olive, mais moins gros, mous, charnus, verds d'abord, enſuite rouges, quelquefois de couleur de cire; dans leur maturité, acides, doux & agréables, avec un peu d'aſtriction. Ces fruits contiennent un noyau oblong qui renferme une petite amande douçâtre Le peuple mange volontiers ce fruit qu'on nomme *Cornouille* ou *Corne* (*Cornum*); il rafraîchit & reſſerre; ſon ſuc rougit la teinture de tournesol.

Les cornouilles conviennent dans les flux de ventre, les regles & les hémorrhoïdes trop abondantes On prépare avec le ſuc de ces fruits & du ſucre une eſpece de gelée agréable qu'on fait cuire en conſiſtance de cotignac; elle eſt agréable & ſe donne dans les flux de ventre & la dyſenterie. On fait auſſi avec ces fruits un vin aſtringent qui eſt propre dans les mêmes maladies.

Appliquées ſous la forme de cataplaſme ſur la région de l'eſtomac, les cornouilles arrêtent le vomiſſement; appliquées ſur le ventre, elles arrêtent le flux de ventre & les regles trop abondantes.

CORROBORATIFS. *Corroborantia medicamenta.* Remedes qui fortifient. Ils ne ſont pas autres que ceux dont il a été parlé ſous le nom de CORDIAUX & d ALEXITERES. *Voyez* ces mots.

CORROSIFS. *Corroſiva, corrodentia medicamenta.* Ce ſont toutes les ſubſtances qui, appliquées ſur une partie, font élever des cloches ſur la peau, la brûlent & produiſent une eſcare; ces remedes ſont de deux eſpeces.

La premiere eſpece comprend les veſſicatoires; la ſeconde comprend ceux qui ſur le-champ produiſent inflammation & gangrene.

La plupart des corroſifs tirés du regne végétal

ont été rangés par tous les auteurs parmi les purgatifs, les ſternutatoires, les déterſifs ſimples & les vulnéraires déterſifs, & en effet, un remede ne peut détruire les mauvaiſes chairs, comme font les déterſifs, qu'en empêchant leur régénération : or, pour empêcher leur régénération, il faut les faire mourir : pour les faire mourir, il faut détruire l'organiſation, y produire eſcare ; or c'eſt l'effet des corroſifs & cauſtiques ; donc les déterſifs ſont à juſte titre regardés comme cauſtiques, & la ſeule différence qu'il y aura entre eux, c'eſt que les déterſifs agiſſent d'une maniere plus inſenſible. C'eſt donc mal à propos qu'on les a appellés déterſifs, puiſque leur premier effet eſt de ronger & de détruire.

On met dans cette claſſe toutes les plantes qui, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, ſont capables de produire une vive inflammation, enfin une eſcare ; elles agiſſent par un principe âcre, mordicant, de la nature des ſalins alkalins, à la différence ſeule que ce principe ſe trouve mitigé dans ces plantes par une certaine quantité d'huile & de terre ; la ſaveur de toutes ces plantes eſt acerbe & brûlante.

Si-tôt qu'un tel principe eſt admis dans nos veines, il agit ſur les nerfs, ils entrent en ſpaſme, le mouvement tonique devient outré, les vaiſſeaux ſe trouvent étranglés, le ſang n'y trouve plus ſon paſſage libre, la circulation manque dans la partie, elle tombe enfin en gangrene ; mais il faut remarquer que la gangrene n'eſt pas toujours de la même eſpece ; les corroſifs ou cauſtiques minéraux cauſent toujours la gangrene ſeche ; les végétaux au contraire produiſent la gangrene humide, & les uns & les autres n'excitent jamais la gangrene ſans avoir auparavant occaſionné inflammation ;

c'eſt ce qui ſe prouve & par l'expérience & par la raiſon.

Secondairement, les cauſtiques ſont ſternutatoires, vomitifs, purgatifs majeurs, & des poiſons, puiſqu'ils produiſent la gangrene en ſi peu de temps; tels ſont le vitriol, le ſublimé corroſif & l'arſenic; mais les plantes n'agiſſent pas ſi vivement que les cauſtiques tirés du regne minéral, & ainſi elles ſont beaucoup de temps à exciter le *momentum* d'une partie, & à y produire inflammation.

Puiſque les corroſifs ſont des poiſons, ſi quelqu'un en avoit pris, le traitement ſeroit le même que pour le ſublimé corroſif, c'eſt-à-dire, des huileux, des mucilagineux, glaireux, du lait & de l'eau : cependant quoique ces remedes empâtent, embarraſſent le principe des cauſtiques minéraux, il n'en eſt pas tout-à fait de même de celui des végétaux, parceque le principe de ces plantes eſt en partie réſineux, il ſe colle aux inteſtins y agit avec beaucoup de violence; il faut donc néceſſairement avoir recours aux acides qui ſont ſpécifiques dans ce cas; ainſi dès que, pour avoir pris de ces plantes, une perſonne reſſent une chaleur vive dans l'eſtomac, que la gorge & la langue ſont ſeches, que la ſoif eſt dévorante, le ventre bouffi, des envies d'aller à la ſelle, des convulſions, des ſyncopes, il faut au plutôt lui adminiſtrer les huileux, les mucilagineux, enfin les acides, ſoit minéraux, ſoit végétaux; en même temps, on lui applique des cataplaſmes émollients ſur le ventre, on lui donne des lavements de même genre.

Les corroſifs & les cauſtiques ſont employés pour ouvrir des cauteres, quand il s'agit de détourner une fluxion, de rappeller une évacuation ſuppri-

mée, ou d'y suppléer ; mais comme les corrosifs ou caustiques végétaux produisent une gangrene humide qui peut s'étendre, on peut, sans crainte de se tromper, assurer qu'ils ne conviennent point dans ce cas, & qu'on doit leur préférer les caustiques minéraux : mais en récompense les végétaux caustiques l'emportent sur les minéraux, lorsqu'il s'agit de détruire les chairs fongueuses, & baveuses d'un vieil ulcere : de plus, quelques-uns sont de très bons fondants pour les tumeurs dures & squirrheuses ; *voyez* aussi les articles FEU, CAUSTIQUES, ESCAROTIQUES, &c.

Les principales substances corrosives sont :

L'alun.
L'arsenic.
Le beurre d'antimoine.
La cendre gravelée.
La clématite.
La coquelourde.
L'eau forte.
L'euphorbe.
Le laurier cerise.
La moutarde.
L'ortie grieche.
La pierre infernale.
la renoncule.
Le sublimé corrosif.
La tithymale.
La thymelée.
Le vitriol calciné, &c.

COSMETIQUES. Κοσμητικὰ φάρμακα ; *Cosmetica medicamenta.* On donne ce nom aux fards & aux drogues qui servent à embellir la peau, à l'entretenir douce & unie, & à conserver le teint frais.

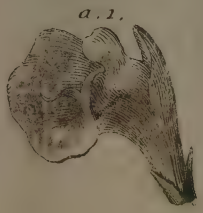
Tels sont :

Les eaux de fleurs de fèves.
de fraises.
de lys.
de myrte ou d'ange.
de nénuphar.
de petite pimprenelle-saxifrage.
Les eaux de fleurs de sceau de Salomon.
de sabine.
Le baume de Judée préparé.
Le beurre de cacao.
Le borax.
Le carmin.
L'eau de pluie dans laquelle

on a cohobé trois ou quatre fois des feuilles fraiches de belle hépatique.
L'eau distillée, & les fécules d'arum ou pied de veau.
L'eau distillée de *bella dona*.
Le fiel de bœuf préparé.
L'huile d'amandes douces.
L'huile exprimée des graines de citrouille.
Le lait virginal.
Les magisteres de bismuth.
de Jupiter.
de Saturne.
Le marc des amandes ameres.
Les perles préparées.
Les pommades qu'on en compose.
Le talc préparé.
La teinture de benjoin.
Le suc de limons.
Le verjus.
L'eau de fleurs de sureau.
de chaux.
L'esprit de vin camphré.
Les mucilages.
Le blanc de baleine.
L'os de séche.
Le soufre.
L'alun.
La ceruse.
La litharge.
Les cerats.
Les pommades.
Le sel & le vinaigre de Saturne.
L'huile de tartre par défaillance.
de myrrhe

COSTUS. Les anciens sous ce nom ont donné la description d'une racine qui ne paroît pas convenir à celle qui se trouve aujourd'hui dans les boutiques, & dont la plante est appellée *Tsiana Kua*, RHEED. Hort. Mal. *Ponvo bramanum*, *Costus iridem redolens*, *seu indicus*, C. B. *Paco Caatinga Brasilienſibus*, MARCG.

La racine récente est blanche, tubéreuse, fongueuse, tendre, fibrée, remplie d'un suc aqueux. Il s'en éleve plusieurs tiges de trois ou quatre pieds, cylindriques, grosses comme le doigt, luisantes, lisses, noueuses, de couleur de sang, vertes en dedans. Près des nœuds sortent des feuilles étroites, longues de dix à douze pouces, pointues, nerveuses, creusées en gouttieres, molles, succulentes, luisantes & vertes. La tige qui porte des fleurs, dit M. LINNÆUS, est terminée par une tête écailleuse dont les écailles, qui ne tombent pas, sont ovales, obtuses, concaves, & ne renferment cha-



Costus.

tune qu'une fleur : ces écailles ſont d'un rouge de corail dans le Malabar, & vertes dans les jardins d'Europe. De chaque écaille ſort une ſeule fleur dont le calyce, qui couronne la tête de l'embryon, eſt d'une ſeule piece, très petite, à trois dentelures colorées. La fleur eſt compoſée de trois pétales réunis par leur baſe, droits, égaux, concaves, oblongs, terminés en pointe ; la fleur a auſſi un nectar d'une ſeule piece, oblongue, en forme de tuyau renflé. L'embryon, poſé ſur le placenta de la fleur, eſt arrondi, & devient en mûriſſant une capſule, arrondie, couronnée par le calyce qui ſubſiſte ; elle eſt partagée en trois loges, où ſont contenues pluſieurs graines triangulaires, placées les unes près des autres, bleues d'abord, enſuite brunes, blanches en dedans, ayant l'odeur du gingembre, & fort peu de ſaveur.

Cette plante croît dans les forêts du Malabar, du Bréſil & de Surinam.

Dans les boutiques on trouve cette racine coupée en morceaux oblongs, de l'épaiſſeur d'un pouce, légers, poreux & cependant durs, mais friables, un peu réſineux, blanchâtres, & quelquefois d'un jaune gris, d'un goût âcre, aromatique & un peu amer, d'une odeur agréable qui approche de celle de l'iris de Florence ou de la violette.

Elle donne par la diſtillation, ſelon M. Vogel, une huile éthérée. Elle eſt amie de la tête, & eſt bonne contre les maladies du genre nerveux ; on la recommande dans l'apoplexie & la paralyſie provenant de cauſe froide. Elle paſſe pour atténuante, inciſive, diurétique, diaphorétique. Elle diſſipe les vents & les flatuoſités, fortifie l'eſtomac. Quelques-uns la regardent comme un excellent prophylactique contre les maladies contagieuſes. La doſe

eſt d'un demi-gros en ſubſtance, & de deux gros juſqu'à demi-once en infuſion.

COTYLEDON. *Voyez* NOMBRIL DE VENUS.

COUCOU. *Cuculus*, off. *Cuculus rectricibus nigricantibus punctis albis*, LINN.

Cet oiſeau a environ un pied de long depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue. Le bout du bec eſt noirâtre, les narines rondes & relevées; l'origine des deux mâchoires jaune, l'iris jaune, ainſi que le tour de l'œil, les jambes & les pieds jaunes, deux doigts devant, deux doigts derriere, le col gris cendré, le dos un peu plus brun juſqu'à la queue, laquelle eſt d'un gris-noirâtre, & terminée par une tache blanche au bout de chaque plume, l'aîle gris-rouſſâtre, le ventre blanc, jaſpé de raies cendrées, imitant les écailles de poiſſon preſſées.

Cet oiſeau eſt de paſſage. Il ne fait point de nid. Sa femelle pond dans les nids des autres oiſeaux, & ne couve point ſes œufs. L'oiſeau dans le nid duquel ils ont été dépoſés les couve, & nourrit les petits qui en éclоſent juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de voler.

Il ſe rend dans nos contrées au commencement du printemps; ſon chant ſemble exprimer ces deux ſons *cou cou*, d'où lui eſt venu ſon nom françois; il diſparoît à la fin de l'été. Il perche & vit dans les bois où il ſe nourrit d'inſectes, de vers, de chenilles. Auſſi la femelle, par un inſtinct particulier, choiſit-elle pour dépoſer ſes œufs, le nid des oiſeaux qui ſe nourriſſent également d'inſectes.

Il contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Nos tables ne ſont guere ſervies de coucou, parcequ'il n'eſt pas bien commun, & qu'on eſt prévenu que ſa chair n'eſt pas bonne; c'eſt une erreur,

Cuculus, Coucou.

A. Cucurbita.
a. 1.
a. 2.
a. 1.
a'. 2.

celle d'un jeune ſur-tout eſt très délicate & d'un fort bon goût.

Pline dit que la *chair* réduite en cendre eſt excellente pour calmer les douleurs de ventre ; d'autres ont ajouté contre l'épilepſie, la pierre, les fievres intermittentes & la colique : M. Lémery rejette cette calcination qui diſſipe la partie volatile eſſentielle dans laquelle réſide ſa vertu, & veut qu'on faſſe avec ſa chair des bouillons.

On a vanté ſa *fiente* contre la rage ; on en met infuſer un demi-gros ou un gros pendant douze heures dans un verre de vin tiede qu'on paſſe à travers un linge, & qu'on fait boire au malade.

Sa *graiſſe*, ſuivant Schroder, en liniment, fait renaître les cheveux.

COUCOU. Plante. *Voyez* Primevere.

COUDRIER. *Voyez* Noisettier.

COUILLON DE CHIEN. *Voyez* Orchis.

COULEUVRE (BOIS DE). *Voyez* Bois de Couleuvre.

COULEUVRÉE. *Voyez* Bryone.

COURBARIL. *Voyez* Animé.

COURGE *ou* CALLEBASSE. *Cucurbita*, off. *Cucurbita longa folio molli, flore albo*, J. B. *Cucurbita oblonga flore albo, folio molli*, C. B. Pin. 313. *Cucurbita*, ſive *Zuccha omnium maxima, Anguina*, Lobel. adverſ. icon. 366. *Cucurbita ſeminibus obſoletè-bicornibus*, Linn.

Sa racine eſt tendre, blanche, fibrée. Ses tiges ſont ſarmenteuſes, groſſes comme le doigt, anguleuſes, rampantes ou grimpantes, armées de vrilles ou mains. Ses feuilles ſont très larges, rondes, cotonneuſes, crénelées, portées ſur des queues cylindriques, oblongues, concaves. De l'aiſſelle de ces feuilles ſortent des fleurs blanches en cloche, évaſées, découpées de maniere qu'elles

paroiſſent compoſées de cinq pétales. Les unes ſont ſtériles, les autres fertiles ; ces dernieres ſont appuyées ſur des embryons qui deviennent des fruits fort gros, recouverts dans leur maturité d'une écorce dure & jaunâtre. La moëlle de ces fruits eſt blanche, inſipide, un peu fongueuſe ; au milieu ſont renfermées dans cinq à ſix loges des ſemences longues d'un pouce environ, applaties, revêtues d'une peau blanche ſous laquelle ſe trouve une amande blanche, douce, agréable au goût.

La courge ne ſe ſert point, ou au moins très rarement ſur les tables. Ses ſemences ſont du nombre des quatre ſemences froides majeures. Elles conviennent en tout, & ſe donnent dans les mêmes cas que celles de citrouille. *Voyez* CITROUILLE.

COUSINES, *ou* COUSINETTES, *ou* COUSSINETS des marais. *Voyez* CANNEBERGE.

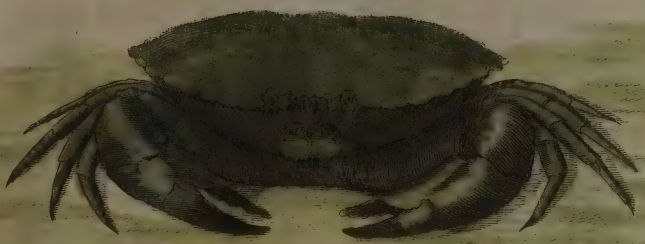
CRABE ; Cancre de mer ; Cancre marin. *Cancer*, off. *Cancri marini maximi apicibus chelarum nigricantibus*, Ind. medicam. ſimpl. 25. *Pagurus*, BELL. *Cancer brachyurus, manuum digitis atris*, LINN.

Animal du genre des cruſtacées, dont le corps eſt arrondi, plus large que long, ayant, pour l'ordinaire, neuf pouces de largeur. Ses yeux ne ſont guere éloignés l'un de l'autre, eu égard à la grandeur de tout le corps : tantôt il les fait ſortir en dehors, tantôt il les cache. Il eſt couvert d'une écaille ou croûte aſſez liſſe & polie, quoiqu'on y remarque des éminences & des enfoncements.

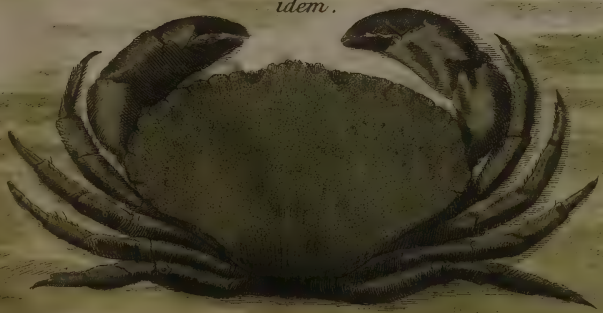
Il croît gros comme la tête d'un homme, dit BELLON. Il a dix jambes, cinq de chaque côté ; on nomme les deux premieres, bras ; ils ont deux articulations, & ſont fendus en deux, & fourchus vers le bout : l'extrémités des mordants, qu'on appelle auſſi *forces*, *pinces* ou *tenailles*, eſt fort

Cancer pagurus, Crabe.

idem.



idem.



Dessiné par Mr de Garsault

et Gravé par Martinet

fort noire, & crochue en dedans, d'une dureté semblable à celle des os. Quoiqu'on le dise sans queue, il en a pourtant une qui est repliée en dessous, & qui ne paroît point.

Les crabes se dépouillent au printemps de leur vieille robe, comme les serpents; cette opération demande de grands efforts : lorsqu'ils ont quitté leur dépouille, ils se tiennent couchés sur le sable, languissants, accablés de fatigue, & comme à demi-morts; tant que leur nouvelle croute est molle & tendre, ils sont craintifs, & n'osent se montrer; mais, lorsqu'ils ont recouvré leurs forces, ils sont hardis, & se défendent courageusement contre les séches, les calmars & les polypes qui les attaquent. Ils marchent tantôt en avant, tantôt de côté, & tantôt à reculons, quand ils ont peur. Ils vivent long temps, & se nourrissent de vers, de mouches, de sangsues, de grenouilles. Ils habitent les creux des rochers & les lieux pierreux du fond de la mer. Le mâle est plus rougeâtre que la femelle; celle-ci est d'une couleur plombée tirant sur l'azuré, & a la queue beaucoup plus large que le mâle, pour y loger ses œufs qui sont rouges; les petits en sortent tout formés. Comme les crabes ont les jambes courbées, ils les fléchissent vers le ventre en marchant. Dans le temps de l'amour, les mâles s'entrebattent, se heurtant de front à diverses reprises à la maniere des béliers. Dans l'accouplement, la femelle se met sur le dos; le mâle alors qui a deux verges, monte sur la femelle, & les introduit dans deux ouvertures préparées à cet effet par la nature.

Les crabes se mangent; mais leur *chair*, quoique succulente, est de difficile digestion, & produit un chyle visqueux & grossier.

On se sert en médecine des *extrémités noires*,

des pattes de crabe, appellées en latin *chelæ cancrorum*. On en ôte la chair, on les fait sécher, on les broie sur le porphyre, & on les réduit en poudre impalpable. On la prescrit depuis douze grains jusqu'à un demi-gros dans une liqueur appropriée, comme apéritive & absorbante, dans les cours de ventre & le scorbut, pour adoucir les acides de l'estomac.

Les *pattes de crabe* entrent dans une composition fameuse, connue sous le nom de *poudre de la Comtesse de Kent*, ou *poudre de cancres composée* : elle se donne, depuis quinze grains jusqu'à un demi-gros, dans une potion cordiale. Elle est estimée contre la fievre maligne, pour favoriser l'eruption de la petite-verole ; contre la peste & autres maladies contagieuses, où les forces ont besoin d'être soutenues, & dans lesquelles on veut détourner vers la peau le venin qui infecte la masse du sang.

CRAIE BLANCHE, *ou* TERRE DE CRETE. *Creta subrupestris alba*, LINN. *Creta cohærens solida*, WALLER. Mineral.

La *Craie* est une substance blanche, légere, friable, légérement styptique, seche, qui s'attache à la langue, tache les doigts, qui fermente avec les acides. Le mot de craie vient de *Creta*, parce-qu'on tiroit autrefois cette substance en quantité de l'isle de Crete. On distingue deux sortes de craie, l'ordinaire & celle de Briançon ; on vient de donner la description de la craie ordinaire, elle se tire de la Champagne où elle abonde, & on croit que la vivacité du vin de ce pays vient de là. Il s'en trouve aussi en Angleterre, en Danemark & en Suisse. Il faut choisir la craie ordinaire en gros morceaux, blanche, légere, friable ; qu'elle se fonde dans la bouche. Autrefois on la préparoit par plusieurs lotions en faisant évaporer dessus des esprits, même

des acides ; mais ces préparations la gâtent & la décompoſent, parceque les acides combinés avec elle, forment des ſels neutres. La craie eſt abſorbante, puiſqu'elle abſorbe les acides & fermente avec eux ; & ſecondairement elle eſt deſſiccative & aſtringente : la doſe eſt d'un demi-gros à un gros, on l'ordonne en bol.

A l'intérieur, elle convient pour pomper les humidités des premieres voies, pour abſorber les âcres, les acides, les ſaburres qui s'y trouvent ; les Allemands l'ordonnent dans le fer chaud qui eſt occaſionné par la crapule. La craie convient dans les excrétions augmentées, comme dévoiement, dyſenterie, dans les coliques occaſionnées par les ſaburres : on en prépare le *decoctum cretaceum* ; pour cela on prend une demi-livre de craie, on la diſſout dans deux livres d'eau, on la fait bouillir juſqu'à conſomption de moitié, on la laiſſe repoſer, & on la verſe par inclination ; on l'ordonne dans les ſaburres & les âcres des humeurs, dans les toux invétérée ; mais ſon effet eſt petit, on y ajoute du ſucre pour la rendre plus agréable au goût ; on prépare, ſi l'on veut, des émulſions avec le *decoctum cretaceum* ; mais j'aimerois autant une décoction d'orge.

La craie à l'extérieur eſt aſſez bonne pour ſaupoudrer les vieux ulceres, pour deſſécher les galles, les teignes des enfants ; mais il faut les avoir préparés auparavant ; elle convient dans les crevaſſes des mammelles, les écorchures des enfants, dans les rhagades véroliques ; mais c'eſt une cure palliative. On la mêle, ſi l'on veut, avec l'onguent roſat : dans les arts elle ſert pour deſſiner, tracer, &c.

Craie de Briançon. Elle eſt griſe, peſante, talqueuſe, de couleur d'ardoiſe, liſſe, polie, un peu graſſe ; elle n'eſt pas ſi friable que la craie or-

dinaire ; il faut la choisir grasse, lisse, polie tasqueuse & pesante.

Elle tient le milieu entre la craie & la terre sigillée ; & comme elle en possede les vertus en moindre degré, elle est peu usitée en médecine : les tailleurs & brodeurs s'en servent pour tracer leurs desseins.

CRAIE ROUGE, *ou* CRAYON ROUGE, *ou* SANGUINE. *Marga ochracea rubra*, LINN. *Ochra rubra cretacea*, WALLER. Mineral.

Cette pierre, qui se trouve dans les mines de fer, & dans les propres veines, est molle, argilleuse, martiale ; elle teint fortement les mains.

Elle est desiccative & astringente ; ce qui a engagé des ignorants à en recommander l'usage contre la dysenterie & les grandes hémorrhagies ; mais il ne faut pas l'employer intérieurement.

On peut s'en servir plus sûrement à l'extérieur, dans la vue de sécher & de resserrer.

CRAM. *Voyez* RAIFORT (GRAND).

CRANE HUMAIN. *Voyez* HOMME.

CRAPAUD. *Bufo*, off. *Bufo*, sive *Rubeta*, RAII, Synops. *Rana terrestris omnium maxima*, quorumdam. *Rana manibus tetradactylis fissis, plantis hexadactylis palmatis, pollice breviori*, LINN.

Cet animal dont la figure est hideuse, croît jusqu'à la longueur de cinq pouces. Son corps est en général d'un jaune brun ; sa peau est très épaisse & comme chagrinée, à gros grains, étant remplie de boutons saillants ; elle est fort dure & très difficile à percer. Sa tête est assez grosse ; ses yeux saillants & pleins de feu, & recouverts en partie dessus & dessous par une pellicule d'un jaune doré ; sa gueule est assez grande, sans dents, mais munie de gencives raboteuses, qui pincent cependant très fort & ne lâchent pas aisément prise ; les pieds de devant sont

Ranetta Grenouille S.t martin.
Bufo, Crapaud.

Les charlatans, pour tromper le peuple & exalter leur orvietan, prennent du suc de crapaud & d'araignée, puis font mille contorsions, & se garantissent sur le champ avec leur orvietan; ils n'ont pas de peine, puisque ces sucs ne sont point venimeux.

L'araignée, la vipere, passent pour être les ennemis jurés du crapaud.

On se sert en médecine du crapaud en entier; on en tire diverses substances: premierement, on le tue, on en tire les entrailles, & on le laisse sécher: secondement, on le tue, on le lave dans l'esprit de vin, & on le fait sécher: troisiement, on le noie dans l'esprit de vin, & on le fait sécher: quatriemement, on le brûle à feu nud dans un vaisseau verniſſé, & on le met en poudre.

La *poudre* de ces préparations de crapaud s'emploie, à l'intérieur, à la dose de seize & dix-sept grains, un scrupule, même une dragme; on la dit très bonne dans la rougeole, la petite-vérole & les fievres exanthématiques: c'est un apéritif, un emménagogue, un diurétique; il guérit l'hydropisie, ce fait est attesté par quantité d'auteurs. SOLENANDER dit qu'une femme à Rome, voulant empoisonner son mari hydropique, se servit de poudre de crapaud, & le guérit; cela me paroît d'autant plus surprenant, que je ne crois pas le sel volatil assez abondant dans cette poudre de crapaud: au reste, beaucoup d'auteurs l'attestent. A l'extérieur, cette poudre appliquée sur une plaie, comme absorbante, arrête l'hémorrhagie. Quant à ce que l'on dit que cette poudre, appliquée sur le ventre, fait pisser; qu'un crapaud frit, mis sous l'aisselle, arrête toutes hémorrhagies; que son fémur, appliqué sur la dent, enleve le mal sur-le-champ; que ce fémur, appliqué sur l'artere radiale, guérit les

fievres intermittentes ; que, pris intérieurement, il eſt anticonvulſif, ce ſont des fables.

La pierre, nommée *crapaudine*, ne vient point de la tête du crapaud, comme on ſe l'étoit fauſſement imaginé : M. DE JUSSIEU a fait voir que c'étoit la dent d'un poiſſon.

L'*huile* de crapauds, que l'on fait en mettant au mois de Mai des crapauds en digeſtion dans de l'huile juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en bouillie, eſt adouciſſante, réſolutive, & enleve les taches de la peau : on peut lui ſubſtituer l'huile de vers, ou de lézards; mais je préfererois l'huile de crapauds. Il n'eſt pas vrai que cette huile puiſſe guérir l'hydropiſie, en s'en frottant le ventre & les reins.

Pour avoir l'*eſprit* & le *ſel* volatil de crapauds, & l'*huile fétide*, les crapauds doivent être deſſéchés : on les coupe par morceaux, on en remplit les deux tiers d'une cornue, & on procede, comme pour avoir l'eſprit & ſel volatil de corne de cerf, excepté qu'on ne délutte point les vaiſſeaux, à moins qu'ils ne ſoient refroidis. Ce ſel & cet eſprit ſont volatils, ont les mêmes vertus que celui de corne de cerf, & s'emploient de même. L'huile diſtillée eſt un peu plus pénétrante & plus nervine, que celle que l'on fait par infuſion.

Voici ce qu'on lit dans la *Matiere médicale* de M. VOGEL : On attribue au crapaud une vertu antipeſtilentielle, ſi, après avoir été ſéché au grand air ou au four, on l'applique enveloppé dans un linge ſous les aiſſelles & ſur les jambes; il attire alors le venin & ſe gonfle; ce qui eſt prouvé par pluſieurs obſervations faites durant la peſte de Vienne en 1712 (*Comm. nor.* 1735, *p.* 297). WILLIS, *tract. de febr. peſtil. & epid. angl. an.* 1643. *p.* 68. dit que la poudre de crapaud calciné fut très efficace

dans la peſte d'Angleterre. MUSITAN, *opp. ij, c. 53*, recommande d'appliquer ſur les bubons peſtilentiels un cataplaſme fait d'un crapaud ſéché, de farine d'orge & d'urine humaine; & aſſure que la ſuppuration s'y eſt établie avec de grandes douleurs dans l'eſpace de vingt-quatre heures : KRAMER, *Comm. nor.* 1735, *p.* 299, confirme ce fait d'après ſa propre expérience. Sous le titre d'*æthiops minéral*, on recommande, dans la pharmacopée de Leyde, la poudre de crapaud brûlé comme un ſpécifique dans la pétite-vérole. Cette même poudre excite fortement l'écoulement des urines; & eſt recommandée par DOLÉE contre l'hydropiſie; maladie qui a été deux fois guérie par KRAMER avec cette poudre où il avoit cependant ajouté du ſel d'abſinthe; ce qui répand un peu de doute ſur l'efficacité de la poudre de crapaud. Mais, au rapport de CARL, (*Comm. nor.* 1733, *p.* 210, & 1736, *p.* 284). Cette même poudre, priſe à la doſe de dix grains juſqu'à vingt, appaiſe, d'une maniere ſurprenante, les douleurs de la goutte, & ſur-tout celles des plaies; appliquée ſur des ulceres ſordides & cancéreux, elle les mondifie, dit TEICHMEYER, *chem. obſ.* 14; DE HEERS, *obſ.* 14, en loue beaucoup les effets contre l'incontinence d'urine, en la portant pendue au col, & renfermée dans un ſachet; mais WEDELIUS qui, (*Prax. clin. l.* 4, *c.* 32) dit avoir répété cette expérience, ſans en avoir eu de ſuccès; quoiqu'elle ait réuſſi une fois à SCULZ, *A. N. C. vol.* j, *obſ.* 227. Des pilules de crapaud ſéché ſont vantées par DOVER, *Legſ. p.* 47, dans l'aſthme convulſif. Enfin pluſieurs recommandent de tenir ſous les aiſſelles un crapaud deſſéché, dans les grandes hémorrhagies, STHAL, *Colleg. caſ. min. caſ.* 12, *p.* 95; mais

Crapaudine
. Sideritis.

Schulz, dans sa Matiere médicale, avertit que ce moyen a peu de succès, si ce n'est dans les personnes qui ont beaucoup de sensibilité.

CRAPAUD-VOLANT, *ou* Tette-chevre. Oiseau. *Voyez* Fresaie.

CRAPAUDINE. Pierre. *Voyez* Crapaud amphibie.

CRAPAUDINE. *Sideritis*, off. *Sideritis hirsuta procumbens*, C. B. Pin. 233. *Sideritis vulgaris hirsuta*, J. B. *Sideritis foliis-ovato prælongis, supernè crenatis*, Guett. observ. 235.

Sa racine est dure, ligneuse, vivace. Il en sort plusieurs tiges quarrées, d'un blanc jaunâtre, ordinairement rampantes. Ses feuilles sont oblongues, velues, dentelées en leurs bords, ridées, d'une odeur peu agréable, d'une saveur astringente, un peu âcre. Ses fleurs, disposées en rayon & par étages le long des tiges, sont en gueule, de couleur blanche, tirant sur le jaune, marquetées de taches rouges, comme la peau du crapaud; (ce qui lui a fait donner le nom de crapaudine) découpées en deux levres, & soutenues par un calyce formé en cornet. A ces fleurs, succedent quatre graines contenues dans une capsule qui étoit le calyce de la fleur; elles sont oblongues, noirâtres.

Cette plante, qui fleurit en Juin, en Juillet, & même en automne, croît dans des lieux arides, rudes, pierreux, sablonneux, incultes.

Elle est vulnéraire-astringente, & déterstve. Avec sa décoction, dit Clusius, on fait des fomentations sur les jambes attaquées d'érésipeles; ou on leur en fait recevoir la vapeur; ce qui convient aussi aux gouteux. On en prépare un bain pour les maladies des enfants que le peuple croit sottement être ensorcelés. La crapaudine en ca-

taplasme est bonne contre les hernies ; & sa décoction intérieurement remédie aux flueurs blanches.

CRÊMES. *Cremores.* On tire des crêmes du ris, de l'orge mondée, de l'avoine aussi mondée, du seigle, en faisant cuire ces graines pendant quelques heures dans de l'eau de fontaine, qu'on passe ensuite dans un tamis pour séparer la crême d'avec le son.

La crême de ris se fait en trois heures de coction : celle de seigle, en quatre ; celle d'avoine, en deux ou trois : mais il faut que l'orge bouille pendant sept ou huit heures, pour en tirer la crême.

La crême de ris adoucit le sang & l'épaissit : celle d'orge tempere l'effervescence du sang ; celle d'avoine est diurétique & rafraîchissante ; celle de seigle entretient le ventre libre, ce qui la rend très convenable à ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes.

On ne prépare la crême que pour une dose ; & pour chaque dose, les semences, dont on doit tirer la crême, se prescrivent depuis une once jusqu'à deux au plus : on les fait cuire avec douze onces d'eau de fontaine ; mais, à mesure que l'eau s'évapore par l'ébullition, il faut en remettre de nouvelle dans le vase ; mais chaude, afin de conserver à la crême la liquidité qui lui est nécessaire pour être prise. On rend les crêmes plus agréables, en y ajoutant deux gros de sucre pulvérisé : il faut en général les regarder plûtôt comme aliment, que comme remede. Elles fournissent, comme on dit, un médicament alimenteux qui adoucit le sang ; & elles sont utiles dans les maladies où le lait est indiqué ; sçavoir, la phthisie, la toux, le crachement de sang, la dysurie, la faim canine, l'inflammation de la bouche, l'ophthamie. On les donne

au

Nasturtium hortense.
Cresson des Jardins.
a.
1.
a.3.
a.
2.
a.4.
a.4.
Dessiné par M.r de Garsault.
Gravé par Martinet.

au lieu de bouillons, deux ou trois fois le jour dans la péripneumonie ; & même dans la petite-vérole, lorſqu'il ſurvient une dyſenterie ſymptomatique.

Dans toutes les maladies, où la moindre agitation du ſang eſt nuiſible, de peur de l'exciter ou de l'augmenter, on nourrit avec ſuccès les malades, de crêmes, au lieu de bouillons, leſquels mettent le ſang en mouvement, & augmentent ſon ardeur : dans l'hémoptyſie, par exemple, le vomiſſement & le piſſement de ſang, & toutes les hémorrhagies internes ; on interdit dans tous ces cas les bouillons aux malades, pour les nourrir, de quatre heures en quatre heures, ou de cinq en cinq, de crêmes cuites dans l'eau, & édulcorées avec le ſucre, de crainte que les bouillons, en agitant le ſang, n'en augmentent l'écoulement, & n'empêchent par-là les vaiſſeaux rompus de ſe fermer.

Afin que la crême de ris adouciſſe davantage l'acrimonie du ſang, on doit faire cuire avec le ris une poignée de feuilles de bugloſſe, & y ajouter un verre de lait de vache ; ou bien, après avoir fait cuire le ris pendant trois heures avec de l'eau de fontaine, on le fait cuire enſuite pendant trois autres heures avec le bouillon d'un poulet ; puis pendant trois autres heures dans du lait d'amandes. La crême ainſi préparée, eſt d'une très grande utilité dans les tempéraments échauffés qui ſont attaqués de la fievre : il eſt employé auſſi avec ſuccès dans le ptyaliſme pour prévenir l'inflammation de la bouche, & pour empêcher les ulceres de cette partie de ſe remplir d'eſcares malins.

I°. CRESSON DES JARDINS ; Creſſon alénois ou cultivé ; Naſitor. *Cardamum*, ſive *Naſturtium hortenſe*, off. *Naſturtium hortenſe vulgatum*, C. B. Pin. 103. Tournef. Inſt. rei herb.

Sa racine eſt ſimple, ligneuſe, blanche, garnie de fibres menues. Les tiges, qui en ſortent & qui s'élevent d'un pied ou d'un pied & demi, ſont rondes, ſolides, rameuſes, couvertes d'une eſpece de pouſſiere bleuâtre. Ses feuilles ſont oblongues, profondément découpées, d'une ſaveur âcre. Aux ſommités des tiges & des branches, naiſſent des fleurs petites, compoſés de quatre pétales diſpoſés en croix, de couleur blanche purpurine, portées ſur de courts pédicules. A ces fleurs, ſuccedent de petits fruits preſque ronds, applatis, diviſés en deux loges, où ſont contenues deux graines ſphériques, rougeâtres, d'une ſaveur brûlante.

Cette plante, qui fleurit en été, ſe cultive dans les jardins, & demeure verte tout l'hyver.

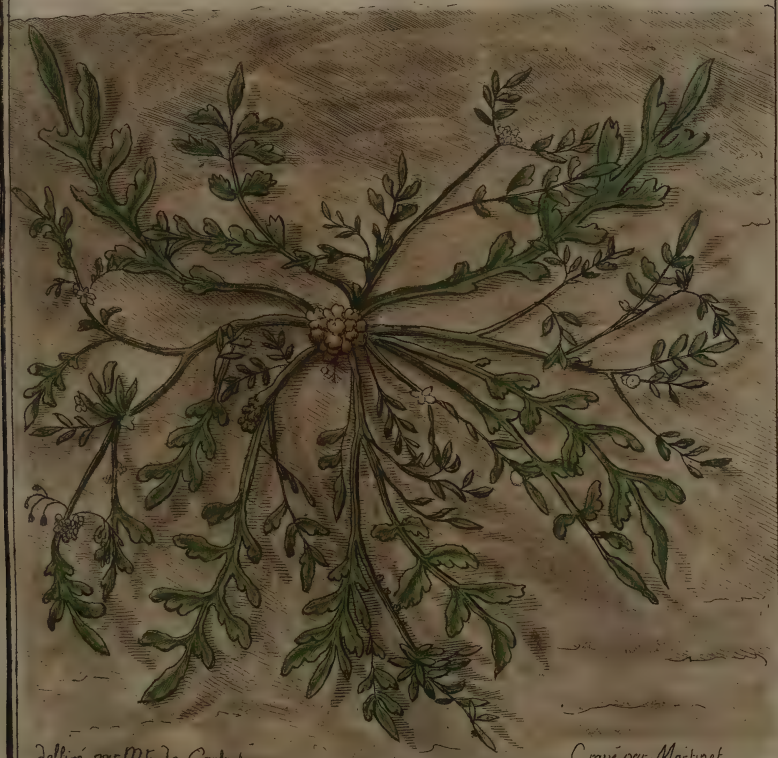
Le creſſon ſe mange en ſalade, & ſe ſert ſur les tables.

Ses feuilles & ſes ſemences ſont atténuantes & inciſives : elles conviennent dans les obſtructions de la rate, de la matrice ; dans les engorgements du poûmon & des bronches. On tient dans les boutiques une eau diſtillée de creſſon, qui ſe preſcrit depuis une once juſqu'à ſix.

On fait avec ſes ſemences des émulſions qui ſont ſudorifiques, & favoriſent l'éruption de la petite-vérole. Ambroise Paré faiſoit frire dans une poële avec du ſain-doux les feuilles & les ſemences de creſſon alénois ; &, après avoir coulé & exprimé le tout, il avoit une pommade très efficace contre les galles & la teigne des enfants ; mais, avant que de l'employer, il faiſoit précéder les remedes généraux. Les ſemences de cette eſpece, ſuivant Forestus, ſont bonnes contre les affections ſoporeuſes.

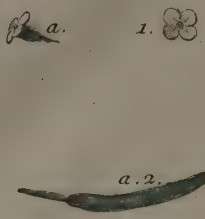
II°. Cresson sauvage ; Corne de cerf d'eau ; Ambroiſie ſauvage-rampante ; Pied de corneille de

Cresson Sauvage.
Nasturtium Verrucarium.



dessiné par Mr de Garsault

Gravé par Martinet



Cresson de Fontaine.

Nasturtium aquaticum.

Ruel. *Naſturtium verrucarium*, off. *Ambroſia campeſtris repens*, C. B. Pin. 138. *Coronopus* Ruellii, ſive *Naſturtium verrucoſum*, J. B. 2. 919. *Cornu cervi alterum repens*, Dodon. Pempt. 110. *Naſturtium ſylveſtre, capſulis criſtatis*, Tournef. Inſt. rei herb. *Coronopus repens vel recta*, Ruellii, Park. *Pes milvinus* Columellæ.

De ſa racine qui eſt oblongue & aſſez groſſe, ſortent des tiges preſque toujours rampantes, longues de cinq à ſix pouces, rameuſes, un peu roides. Ses feuilles ſont découpées comme celles du creſſon alenois, dont elles ont à-peu-près la ſaveur & l'odeur. Ses fleurs ſont diſpoſées en croix, blanches, petites. Ses fruits ſont des eſpeces de verrues groſſes comme de petits pois, qui contiennent des graines menues, arrondies, noires; elles ont le goût & la figure de celles du creſſon alenois.

Cette plante, qui fleurit en Juin, croît le long des chemins & dans les lieux humides.

Elle a les mêmes vertus que le creſſon alenois, mais plus douce & moins chaude. Elle entre dans le fameux remede de mademoiſelle Stéphens. On diſſipe les porreaux des mains, ſi on les frotte avec les feuilles du creſſon ſauvage.

III°. Cresson d'eau, *ou* aquatique; Creſſon de fontaine, *ou* des ruiſſeaux. *Naſturtium aquaticum ſupinum*, C. B. Pin. *Siſymbrium Cardamine*, ſive *Naſturtium aquaticum*, J. B. *Siſymbrium* Cardamine *dictum*, Galeni. *Siſymbrium foliis pinnatis, foliolis ſubcordatis*, Linn. *Siſymbrium foliis pinnatis, angulosis, floribus ſuper folia vix alatis*, Haller, Helv. 549.

Sa racine eſt filamenteuſe, blanche. De chaque nœud ou jointure, ſortent pluſieurs fibres capillaires qui s'enfoncent dans l'eau. Elle pouſſe des tiges longues d'un pied, courbées, groſſes, can-

nelées. Ses feuilles ſont arrondies, toujours vertes, ſucculentes, d'une ſaveur un peu piquante. Aux ſommités des tiges & des rameaux, naiſſent de petites fleurs blanches, compoſées de quatre pétales rangés en croix, & de pluſieurs étamines à ſommets jaunes. A ces fleurs, ſuccedent des ſiliques un peu courbées, aſſez charnues, diviſées en deux loges, où ſont contenues des graines ſphériques, menues, rougeâtres, âcres.

Il croît le long des ruiſſeaux & des fontaines dont les eaux ſont claires & limpides : il fleurit en Juillet & Août.

On mange le creſſon en ſalade ; ſous les viandes blanches : cet uſage eſt très bon. En médecine, le creſſon eſt fort employé : dans le ſcorbut, on le donne en infuſion, ou ſon ſuc dépuré. Il eſt regardé comme un ſpécifique dans les maladies ſoporeuſes & de poitrine ; il atténue les viſcoſités qui pourroient paſſer dans nos humeurs, & aller embarraſſer le poûmon. Il convient dans toutes les maladies cutanées. Ses feuilles fricaſſées ſont un ſpécifique pour réſoudre les galles, dartres & teignes des enfants, après qu'on les a préparés. TOURNEFORT dit qu'on peut guérir le polype du nez, en l'humectant de temps en temps avec le ſuc de creſſon : l'eſprit de creſſon eſt de peu d'uſage.

Outre la vertu antiſcorbutique que poſſede cette plante, BONNET, *Sepulcret. p.* 562, dit qu'elle eſt bonne dans la phthiſie, lors même que les poûmons ſont fortement ulcérés, & dans les ſquirrhes des viſceres : on en prend le ſuc, à la doſe de quatre onces tous les matins. Le creſſon eſt mis au nombre des febrifuges par SYLVIUS, *Prax. app. tract.* 9, §, 151 ; & par HARTMANN, *Prax. chym. c.* 139. Il eſt recommandé dans les affections comateuſes par RONDELET, *Meth. cur. c.* 19 ; d'où

Petit Cresson Sauvage.
Sisymbrium palustre repens

eſt venu le proverbe à l'égard des dormeurs; *ede naſturtium*, mangez du creſſon. Cependant WERLOF, *de febrib. obſerv. p.* 81, qui l'a donné dans les fievres ſoporeuſes, ne lui a pas remarqué tant d'efficacité. J'ajoute, dit M. VOGEL, que c'eſt un excellent ſtomachique, & qu'il n'eſt point à mépriſer dans la goute.

On tient dans les boutiques une eau diſtillée, & un ſyrop de cette plante : l'eau ſe donne depuis quatre onces juſqu'à huit, dans les juleps & potions antiſcorbutiques; la doſe du ſyrop eſt depuis demi-once juſqu'à une once. On en prépare auſſi un eſprit urineux qui ſe preſcrit avec ſuccès dans le ſcorbut; on en verſe une ou deux cuillerées dans une livre de petit-lait.

IV°. CRESSON (GRAND) d'Inde *ou* du Pérou. *Voyez* CAPUCINE (GRANDE).

V°. CRESSON (PETIT) d'Inde. *Voyez* CAPUCINE (PETITE.)

VI°. CRESSON à feuilles de raifort. *Voyez* RAIFORT d'eau *ou* aquatique.

VII°. CRESSON (PETIT) SAUVAGE, à fleurs jaunes; Faux creſſon. *Eruca paluſtris*, off. *Eruca paluſtris, naſturtii folio, ſiliquâ oblongâ*, C. B. Pin. *Eruca quibuſdam ſylveſtris, repens, floſculo luteo*, J. B. *Siſymbrium paluſtre repens, naſturtii folio*, TOURNEF. Inſt rei herb. 226. *Sium alterum aquaticum luteum*, vel *Cardamine tenuifolia montana*, COLUMN. *Naſturtium paluſtre floribus luteis*, GESN. hort. *Siſymbrium foliis pinnatis, foliolis lanceolatis ſerratis*, LINN.

Sa racine eſt fort rampante, déliée, blanchâtre, d'une ſaveur âcre, mais plus foible que celle du raifort. Ses tiges, qui ont environ ſix pouces, ſont cannelées, légerement perforées, quelquefois rougeâtres. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de la

roquette ou du creſſon ordinaire, ſont découpées en laniere, d'un verd noirâtre, d'une ſaveur légumineuſe. Du ſommet des tiges & des rameaux, ſortent de petites fleurs compoſées de quatre pétales jaunes, d'une ſaveur âcre. A ces fleurs ſuccedent de petites ſiliques cylindriques diviſées en deux loges ſéparées par une cloiſon mitoyenne, où ſont renfermées pluſieurs graines menues.

Cette plante, qui fleurit en Juin & en Juillet, croît le long des rivieres, dans les foſſés humides, & dans les endroits où l'eau de la pluie a ſéjourné quelque temps.

Quoiqu'elle paſſe pour antiſcorbutique, on en fait peu d'uſage.

VIII. CRESSON SAUVAGE. *Voyez* PASSERAGE SAUVAGE.

CRIN de cheval. *Voyez* CHEVAL.

CROCUS METALLORUM; Safran des métaux. *Voyez* ANTIMOINE.

CROISETTE. *Cruciata*, & *Crucialis*, off. *Cruciata hirſuta*, C. B. Pin. 335. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Cruciata*, DODON. Pempt. 357. *Gallium latifolium*, *Cruciata quibuſdam*, *flore luteo*, J. B.

Sa racine eſt traçante, noueuſe, garnie de pluſieurs fibres jaunâtres. Il en ſort des tiges nombreuſes, velues, quarrées, foibles, noueuſes, leſquelles ſont longues d'un pied & plus. A chaque nœud, naiſſent quatre feuilles placées en croix, velues, mouſſes, ſans queue. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des fleurs en cloche, d'une ſeule piece, dont le calyce devient un fruit compoſé de deux ſemences arrondies.

Cette plante ne differe du caille-lait & du gratteron qu'en ce qu'elle porte ſeulement quatre feuilles diſpoſées en croix ſur la tige, au lieu que ces deux plantes en portent davantage.

Cette

a — 1.
a. 2.
Croisette.
Cruciata.

Cette plante, qui fleurit en été, croît dans les buissons & les haies.

La croisette est vulnéraire-astringente. Sa décoction bue pendant quelques jours, & l'application de ses feuilles sur la partie, guérissent, dit-on, la hernie. JUNGKEN vante, contre le squirrhe du foie, une fomentation faite avec cette plante. J. CRUSO, (*Medicam. eupor. thesaur. Londini*, 1701) rapporte qu'en broyant cette plante entre deux tuiles, & en l'appliquant en forme de cataplasme, il a guéri un paysan qui s'étoit blessé avec une faulx la partie supérieure de la main.

CROPAL. *Voyez* CODAGA-PALA.

CRYSTAL DE ROCHE. *Crystallus rupea. Crystallus hexagona non colorata*, WALL. mineral. *pag.* 144. n°. 1. *Nitrum quartzosum aqueum*, LINN. syst. nat.

C'est une pierre molle, transparente, qui, par sa forme & son brillant, imite le diamant; il paroît composé de deux pyramides héxagones, au milieu desquelles est une colomne aussi hexagone.

Le crystal de roche se forme dans les entrailles de la terre, dans les montagnes d'Islande, de Suede, de Norvege, d'Allemagne, de Bohême, de Suisse, de Hongrie, &c.

On a attribué au crystal une vertu astringente, & capable de dissoudre la pierre; ce qui fait que plusieurs le prescrivent dans les flux de ventre, les flueurs blanches, & dans la pierre des reins ou de la vessie.

On ne compte plus guere aujourd'hui sur toutes ces belles vertus qui se sont évanouies, dès qu'on a mieux connu sa nature, & les parties qui entrent dans sa composition.

Cette pierre est composée, dit CARTHEUSER, d'une terre minérale pure, & d'un peu de substance

saline & glutineuse, qui est si étroitement embarrassée dans les parties terreuses, qu'on ne doit presque y avoir aucun égard dans l'usage que l'on en fait. Les parties terreuses se manifestent d'elles-mêmes; mais les salines & glutineuses ne peuvent être développées, qu'au moyen de la calcination. En effet, dès que cette pierre a été calcinée, & à plusieurs reprises, & éteinte autant de fois dans l'eau froide; elle se dissout enfin, comme l'assure BECCHER, en une matiere muqueuse qui jette dans la distillation un esprit subtil & de l'huile. Le même auteur dit encore qu'il a vu le cristal se dissoudre; & qu'après qu'on en eut ôté le menstrue aqueux, on trouva dans le fond du vase toute la dissolution du cristal séche, transparente, de la consistance de la gelée, molle comme de la cire, & légerement fusible au feu, comme fait le borax. Les acides les plus foibles ne peuvent le dissoudre, & même les plus forts acides minéraux ne lui enlevent que très peu de chose. N'est-il pas manifeste par tout ceci que cette pierre doit être mise au nombre des médicaments tout-à-fait inertes, & qu'on ne doit point compter sur ses vertus, dans les maladies qui proviennent de l'acide des premieres voies, & beaucoup moins encore dans le choléra, contre les poisons minéraux-caustiques, & dans d'autres maladies semblables pour lesquelles plusieurs la recommandent comme un spécifique.

MONTI, *Comm. inst. bonon.* I, *p.* 314, & LINNÆUS, *Mat. med. lap.* n°. 14, nient absolument que le cristal ait aucune vertu médicinale; ce dernier même soutient qu'il est nuisible. Mais il est prouvé qu'il a la vertu d'émousser les acides (c'est ce qu'on lit dans la *Matiere médicale* de M. VOGEL); & c'est pour cette raison qu'il appaise, suivant DE HEERS, *Obs.* j, *p.* 25, les maladies des premieres voies, le vomissement, les tranchées des enfants,

le flux de ventre & le choléra, & qu'il amortit la force des poisons acides minéraux (*ejusdem Obs.* 16, *p.* 210; & WEDEL. *Amœnit. mat. med. pag.* 338, 339. Cependant ce dernier avertit qu'il n'est utile que dans les affections légeres, & non pas dans les cas graves. J'avoue, ajoute M. VOGEL, que le cryſtal ne m'a jamais manqué dans les diarrhées, où je l'ai donné quelquefois à la dose de demi-gros; &, quoiqu'il ne soit point de nature alkaline, & qu'il n'enleve pas, aux acides qu'on verse dessus, leur acidité, sur quoi insiste fortement MONTI; cependant l'expérience & l'effet ont appris qu'il les altere, les pénetre, & les adoucit: pour cela, il convient de le porphyriser très exactement; mais il paroît que c'est inutilement que quelques-uns le recommandent pour augmenter le lait.

Néanmoins M. GEOFFROI s'exprime ainsi: on se sert rarement en ce pays-ci du cryſtal intérieurement; car on n'est pas assez assuré de ses vertus.

On l'emploie à l'extérieur comme dentifrique: en effet, par le frottement du cryſtal pulvérisé, on ôte la croûte tartareuse des dents. Mais il ne faut pas en faire usage trop fréquemment; car il enleve non-seulement le tartre, mais il use entiérement l'émail dont les dents sont recouvertes. Il entre dans l'onguent citrin.

CRYSTAL MINÉRAL. *Voyez* NITRE.

CRYSTAUX d'argent. *Voyez* ARGENT.

CRYSTAUX de lune. *Voyez* ARGENT.

CUBEBES. *Cubebæ vulgares*, off. *Cubebæ*, vel *Quabebæ*, Arabum. *Cubebe vulgaris*, C. B. Pin. 412. *Cubeba*, LINN. mat. med. 526. *Voyez* AMOME, la figure des CUBEBES y est représentée.

Les anciens Grecs ne les ont point connues; les Arabes sont les premiers qui en aient parlé.

Les cubebes ne différent pas beaucoup du poivre ordinaire par leur forme & leur caractere. En effet, les baies en ſont rondes, tantôt de la groſſeur des grains de poivre, tantôt un peu plus grandes, ridées, à queue, ou garnies d'un petit pédicule d'une couleur fauve ou blanchâtre d'une odeur pénétrante, d'une ſaveur aromatique & très âcre. L'écorce extérieure rude, renferme un noyau rond, poli, compacte, fauve-rouſsâtre en dehors, blanchâtre en dedans; & on la trouve pour ainſi dire plus âcre que le noyau même : quelques-uns même appellent les cubebes *poivre à queue*.

On les apporte de l'Inde orientale, & on dit qu'elles viennent ſur-tout en grande abondance dans le royaume de Pégu, les iſles de Ceylan & de Java. On n'eſt pas encore bien certain de la plante qui les produit. HERMANN, qui l'appelle *curane*, la rapporte aux arbres convolvulacés; elle ne differe que par l'eſpece & non par le genre de la plante qui donne le poivre; elle eſt ſarmenteuſe, elle grimpe comme le lierre, & porte des fruits en grappe comme le poivrier ordinaire.

Les cubebes donnent, par la diſtillation humide, une petite quantité d'huile eſſentielle éthérée, laquelle eſt ſpécifiquement plus peſante que l'eau, ſent bon, & a à-peu-près le caractere de l'huile de poivre. C'eſt à cette huile qu'elles doivent leur odeur; & à la ſubſtance fixe réſineuſe, leur âcreté.

Elles poſſedent les vertus des aromatiques, échauffent, fortifient les nerfs & les parties nerveuſes. On les dit ſpécifiques contre le vertige & l'imbécillité de la mémoire. Elles diſſolvent très puiſſamment le mucus & les autres humeurs viſqueuſes, excitent une oſcillation vive dans les ſolides; plus modérée cependant que celle qui eſt produite par le poivre ordinaire; c'eſt pourquoi

on les met au nombre des principaux pectoraux, anticatarrheux & ſtomachiques. Elles produiſent ſur-tout de bons effets dans les tumeurs des glandes ſalivaires, le relâchement de la luette, la paralyſie de la langue, l'enrouement opiniâtre, la toux, la difficulté de reſpirer, l'aſthme, le catarrhe ſuffocant produit par la pituite tenace & le relâchement des parties ſolides, de même que dans la céphalalgie & la migraine, le bourdonnement des oreilles, les affections ſoporeuſes, la fievre quarte rebelle, les crudités pituiteuſes de l'eſtomac, le vertige ſtomacal, la cachexie, l'hydropiſie aſcite récente. On les mange quelquefois telles qu'elles ſont, ou on les fait infuſer dans du vin, ou on les mêle en petite quantité à des poudres groſſieres, ou au tabac à fumer. On peut les faire prendre en ſubſtance, depuis quelques grains juſqu'à un ſcrupule; & en infuſion dans du vin, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

GARZIAS dit que les Indiens font un grand uſage des cubebes macérées dans le vin pour s'exciter à l'amour.

CUCUPHES; *Cucuphæ*. Eſpeces de bonnets piqués remplis de poudres céphaliques & aromatiques. Ces remedes topiques étoient fort vantés par les anciens médecins pour fortifier la tête & le cerveau. Les aromatiques avec leſquels on les préparoit, étoient la lavande, la marjolaine, le thym, la ſauge, le muſc, l'ambre gris, & autres.

Si l'on en obtenoit quelque bon effet, il étoit dû, ſans doute, à la réſolution qu'ils procuroient; mais il eſt bien plus avantageux de l'exciter avec un cataplaſme, un emplâtre, &c.

On ne ſçauroit croire que ces remedes ſoient capables de fortifier les parties internes, puiſqu'ils n'y ſont pas immédiatement appliqués; ſi cepen-

dant il s'enſuit quelqu'effet, il faut apparamment l'attribuer aux parties huileuſes très ſubtiles, & aux ſels très volatils qui s'exhalant continuellement des poudres aromatiques, pénetrent dans l'intérieur par les pores de la peau, ſe mêlent aux humeurs, & reveillent ce principe vital qui imprime le mouvement au cœur & aux eſprits, leſquels en conſéquence ſe portent plus abondamment vers les organes du ſentiment & du mouvement. Il faut dire la même choſe de l'application des animaux ouverts tout vivants qu'on met en uſage dans les grandes foibleſſes, pour rappeller le mouvement du ſang. On applique auſſi, ſur ceux qui ſont en agonie, des vieux coqs coupés par le milieu, ou des tripes de mouton encore chaudes, pour ſoutenir & entretenir le peu de chaleur qui leur reſte. Mais on retire très peu d'avantages de ces différents topiques dans leſquels les anciens médecins avoient trop de confiance; parcequ'ils ne peuvent s'inſinuer juſqu'aux parties internes, ni corriger les vices des fluides : cependant, par une raiſon contraire, ils ſont d'un puiſſant ſecours dans quelques maladies externes, par exemple, dans les grandes contuſions, pour leſquelles on enveloppe tout le corps de peaux des animaux récemment tués ; ou bien on applique fort heureuſement, ſur les parties fortement contuſes, des animaux ouverts tout vivants, ou leurs entrailles encore chaudes.

CUIVRE; Airain. Χαλκὸς, Græcor. *Æs*, & *Cuprum*, Latinor. *Venus*, Chymicor.

Le cuivre eſt un métal imparfait, & d'une belle couleur jaune, très malléable; il ſe fond difficilement ſur le feu; & les huiles, qui conſervent les autres métaux, l'altérent & en font du verdet. On l'appelle en latin *cuprum*, *ab inſulâ Cypro; as*, par-

ceque, quand on le frappe, il eſt très ſonore. Les chymiſtes l'ont appellé *vénus*, parcequ'ils croyoient qu'il tenoit le même rang parmi les métaux, que Vénus parmi les planetes; & que de plus il en recevoit les influences.

Autrefois le cuivre étoit beaucoup plus uſité pour faire les monnoies, comme on peut le voir dans l'hiſtoire romaine; il eſt encore actuellement employé à cet uſage chez certains peuples qui ont des pieces de cuivre peſant cinq à ſix livres: c'eſt donc avec raiſon qu'on préfere en Europe les pieces d'or & d'argent; elles ſont moins incommodes, & elles ont de plus cet avantage ſur le cuivre, qu'elles ſont inaltérables.

Le cuivre ne ſe trouve pas dans tout pays; il y en a peu en Europe, excepté en Suéde, dans le Dannemarck, & quelques contrées de l'Allemagne. Dans ſa mine, il ſe trouve ſous différentes formes, & on le diviſe pour cela en *cuivre vierge*, & *cuivre préparé*.

Le cuivre vierge ſe trouve tel dans ſa mine, tantôt ſous la forme de globe, tantôt ce ſont des végétations charmantes.

Le cuivre commun eſt celui qui a beſoin de préparations, il ſe trouve dans ſa mine, tantôt ſous la forme de belles pyrites jaunes, brillantes, de couleur d'or, à cauſe de la quantité du ſoufre avec lequel il eſt uni. D'autrefois il eſt combiné avec du ſoufre, & forme des maſſes de différentes couleurs, tantôt noires, tantôt brunes, tantôt rouges. Pour ſéparer le cuivre d'avec le ſoufre, il faut un travail qui ſurpaſſe l'imagination. Il eſt ſouvent mêlé avec une quantité d'argent que l'on eſt charmé d'en ſéparer: pour cela, on fait brûler la mine, afin de pouvoir la mettre en morceaux; on les fait brûler une ſeconde

fois; on les concaſſe encore, & on les torréfie une troiſieme fois; puis on les met fondre, & la maſſe, qui en réſulte, s'appelle *pierre de cuivre* : on torréfie cette maſſe huit fois, & on la fait fondre après; par ce procédé, l'on a ce qu'on appelle *cuivre noir;* on le torréfie encore pluſieurs fois, on met enſuite la maſſe dans un fourneau, ſous laquelle on place un creuſet, l'on ajoute du plomb, & l'on allume un feu de fuſion : le plomb ſe fond & entraîne avec lui l'argent au fond du creuſet; & il reſte une maſſe de cuivre ſpongieuſe que l'on appelle *æs pauper*, cuivre appauvri : on la fait fondre enſuite ſeule, & elle devient malléable.

A raiſon du pays, on diſtingue le cuivre de Suede, celui de Dannemarck, d'Allemagne; le meilleur eſt celui de Suede. Quant à la couleur, il y en a de rouge & de jaune : le rouge eſt le plus eſtimé. Il y a encore le cuivre en lames & le cuivre en roſettes; c'eſt celui-ci qu'on choiſit pour l'uſage de la médecine.

Le cuivre eſt moitié moins peſant que l'or, difficile à fondre, ſonore, d'une ſaveur déſagréable & nauſéabonde; quand il eſt prêt à ſe fondre, il étincelle, & paroît tout en feu; ſi on jette de la limaille de cuivre ſur les charbons ardents, il ne paroît point de flamme, il ne répand point d'odeur; il peut s'allier avec les métaux parfaits en certaine quantité, ſans leur ôter leur malléabilité. Tous les menſtrues ont priſe ſur lui, même l'eau & l'humidité de l'air. Si l'on expoſe du cuivre au miroir ardent, il s'éleve une vapeur rougeâtre, ennemie de la poitrine, & il reſte ſur le ſupport un verre rougeâtre, opaque, épais, & peu tranſparent: d'où je conclus que le cuivre eſt formé du phlogiſtique uni à une terre rouge vitreſcible; la preuve

que j'en donne, c'eſt que l'on peut revivifier le verre rouge qui reſte ſur le ſupport, en lui rendant du phlogiſtique.

On choiſit, pour la médecine comme je l'ai dit, le cuivre en roſettes, mais on ne s'en ſert point en ſubſtance, & avec raiſon. Quoique les chymiſtes, à cauſe de la planete Vénus dont il porte le nom, aient donné au cuivre une vertu ſpécifique pour les maladies qui attaquent les parties génitales des deux ſexes, cela n'empêche pas que le cuivre ne ſoit un véritable poiſon à l'intérieur.

Dans toute l'Europe, on fait beaucoup d'uſage des vaiſſeaux de cuivre; cependant, de tous les temps, on a reconnu que cet uſage étoit dangereux: ainſi, pour en prévenir les mauvais effets, on a pris le parti d'étamer ces vaiſſeaux. Mais j'ai déja dit que cela n'étoit pas plus ſûr; 1°. parceque les ouvriers emploient ſouvent le plomb, au lieu de l'étain, pour les étamer; 2°. parceque cet étamage n'étoit pas ſuffiſant pour garantir ces vaiſſeaux de la rouille, & empêcher qu'il ne s'y forme du verdet qui, étant pris à l'intérieur, eſt un véritable poiſon; c'eſt ce que l'expérience n'a que trop ſouvent conſtaté.

Quand on a pris du cuivre ſous quelque forme que ce ſoit, on ſent des pincements d'eſtomac, des reſſerrements de la région épigaſtrique; il ſurvient des nauſées, des douleurs accompagnées d'inquiétudes extrêmes, un vomiſſement conſidérable, le pouls eſt petit & concentré, le viſage eſt pâle, retiré, les convulſions ſuccedent, & enfin la mort.

La premiere indication, qui ſe préſenteroit dans ce cas, ſeroit de ſeconder la nature, & de procurer le vomiſſement; mais l'état de l'eſtomac en phlogoſe eſt une contre-indication qui ne permet pas de ſuivre la premiere indication, ainſi on ſe contente de donner des huiles douces de quart

d'heure en quart d'heure, une once ou deux à la fois, afin de lier & d'embarrasser les parties corrosives du poison; si les huiles procurent le vomissement, il ne sera point tant à craindre, d'autant que les parties âcres seront déja embarrassées : on prescrit en même temps, dans la même intention, des lavements avec des plantes émollientes & mucilagineuses de deux en deux heures; on peut ajouter à ces lavements des huiles, du suif; on peut aussi fort bien les faire avec du bouillon de trippes: quand on aura, par cette méthode, adouci les premiers symptomes, s'il reste quelques naufées, on peut procurer le vomissement avec de l'eau chaude; &, si l'on y ajoute quelqu'émétique, ou de l'ipécacuanha, il faut que ce soit en très petite dose; sur le soir, on donne au malade un léger cordial, un peu calmant, par exemple, de la thériaque ou de la confection d'hyacinthe dans de l'eau de pivoine, on y ajoute quelques gouttes anodynes : on met le malade à la diete. Au bout de quelques jours, on le purge; puis, pour rétablir son estomac, on lui fait prendre le lait deux ou trois mois; & au bout de ce temps, on ne le remet à l'usage des aliments solides que par gradation.

Le cuivre à l'extérieur n'est point employé, & il ne mérite pas de l'être.

Le *verdet* se prépare dans le Languedoc; pour cela, ils prennent du marc de raisin, ils en font une couche, ils mettent une lame de cuivre, puis un lit de marc, puis une autre lame de cuivre, & ainsi de suite. L'acide du raisin, à mesure qu'il se développe, attaque le cuivre, le rouille, & le convertit en verdet : de temps en temps on gratte ces lames de cuivre, pour en détacher le verdet.

Il faut choisir le verdet bien verd, pesant, &

qu'il ait moins de taches blanches que faire ſe pourra. Il étoit autrefois fort recommandé à l'intérieur, pour les maladies des parties génitales, les maladies des nerfs & les vapeurs. Avec la décoction de cinabre, celle de baſilic, le muſc & le verdet, les Chinois préparent une bouillie, dont ils forment des pilules qu'ils donnent dans l'épilepſie, &c. mais ce remede eſt fort mal détaillé; & s'il a quelque vertu, elle lui vient du muſc; car le verdet eſt un véritable poiſon à l'intérieur.

A l'extérieur, le verdet eſt déterſif, mondifiant, un peu cauſtique. Quelques-uns le mêlent avec des eaux vulnéraires & déterſives, & avec raiſon : il convient pour déterger les vieux ulcéres baveux où les chairs ſont mollaſſes; il entre dans le baume verd de Metz qui eſt fort bon; il entre dans l'*unguentum apoſtolorum* : le collyre de Lanfranc lui doit ſa vertu, mais il eſt bon d'obſerver que, pour ſe ſervir du verdet, il ne faut pas que les parties ſoient attaquées de phlogoſe.

Les *teintures de cuivre* ont été fort vantées des chymiſtes, mais ces teintures ne ſont que des diſſolutions de cuivre; & parconſéquent plutôt de véritables poiſons que des remedes.

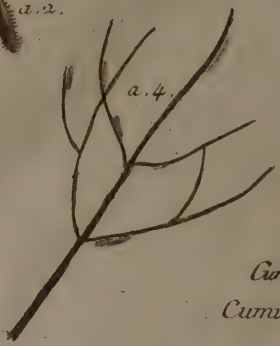
Si on verſe ſur du cuivre en fuſion de l'eau fraîche, le cuivre à l'inſtant s'éparpille de tous côtés en grenailles; c'eſt ce que l'on appelle *fleurs de cuivre*, *flos æris*; c'eſt du cuivre pur, & ainſi c'eſt un véritable poiſon à l'intérieur : pour l'extérieur on peut s'en ſervir, mais je préférerois le verdet.

Si on frappe ſur une enclume du cuivre rougi, il ſaute en écailles; c'eſt ce qu'on appelle *ſquama æris*, *écaille de cuivre*. Autrefois on les ordonnoit à trois & quatre grains pour les maladies des parties génitales & des nerfs; mais c'eſt un poiſon à l'intérieur, & à l'extérieur le verdet eſt préférable.

Si l'on met dans un creuſet un lit de ſel, un lit de ſoufre, une lame de cuivre, puis un lit de ſel, un lit de ſoufre, puis une autre lame de cuivre, & ainſi de ſuite, & qu'on calcine bien la matiere, ce qui reſte s'appelle *æs uſtum*, c'eſt une *chaux de cuivre*. Les Chinois l'ordonnent à l'intérieur, pour remettre les fractures & les luxations, dans les maladies des nerfs, les convulſions : non-ſeulement il n'a nulle efficacité dans ces cas, mais encore c'eſt un poiſon à l'intérieur. On peut s'en ſervir à l'extérieur comme du verdet ; il doit même être préféré, ſi le malade eſt fort ſenſible.

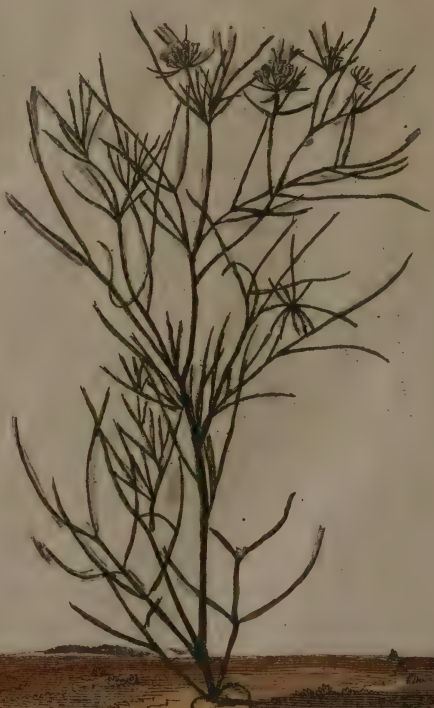
L'*Ens Veneris* de Boyle ſe prépare ainſi ; il prend, par exemple, quatre onces de colcothar qui reſte après la diſtillation du vitriol bleu, il le calcine bien, & il le met en poudre ; il y ajoute huit onces de ſel ammoniac, il met le mêlange dans un vaiſſeau ſublimatoire ; or le ſel ammoniac a la vertu de ſublimer ces métaux ; il donne dans cette opération un feu ſuffiſant ; & le ſel ammoniac, en ſe ſublimant, entraîne avec lui des eſpeces de fleurs qui ne ſont que des parcelles de cuivre ſublimées par l'intermede du ſel ammoniac.

On a vanté ce remede dans le rhachitis des enfants : le docteur Mayow étoit de ce ſentiment ; on l'a eſtimé dans les maladies des nerfs & les vapeurs. Sa doſe eſt depuis un grain juſqu'à quatre tout au plus, dans une liqueur appropriée : d'autres, avec raiſon, ont mieux aimé le donner en bols. Au reſte, ce n'eſt que du cuivre, & par conſéquent un véritable poiſon à l'intérieur. A l'extérieur, on peut s'en ſervir comme du verdet ; je le préférerois même dans le cas de pourriture, à cauſe du ſel ammoniac qui entre dans cette préparation, & qui a une vertu ſinguliere contre la gangrene.



Cumin.

Cuminum Off.



CUMIN. *Cuminum*, *Cyminum* off. *Fœniculum orientale*, Cuminum *dictum*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Cuminum ſemine longiore*, C. B. Pin. 146. *Cuminum*, ſive *Cyminum ſativum*, J. B.

De ſa racine qui eſt menue, blanche, fibrée, s'élevent des tiges à la hauteur d'un pied au plus. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du fenouil, ſont plus petites & découpées moins finement. Ses fleurs ſont blanches, petites, en roſe, & diſpoſées en paraſol. A ces fleurs ſuccedent des ſemences oblongues, étroites, cannelées, d'un gris-brun, d'une ſaveur un peu amere aromatique, déſagréable, & d'une odeur forte.

Cette plante, qui ſe cultive avec ſoin dans l'iſle de Malte, croît naturellement dans l'Inde, la Perſe, l'Egypte, l'Ethiopie. On ſe ſert en médecine de la graine qui eſt une des quatre grandes ſemences chaudes; la meilleure eſt apportée d'Italie.

Le cumin convient en tout avec l'anis; aujourd'hui on le regarde ſpécialement comme ſtomachique, & un remede aſſuré dans les flueurs blanches: on le mêle avec les aſtringents & autres ſtomachiques. Un médecin ancien vante l'infuſion de deux gros de cumin dans un verre de vin blanc, donné tous les matins pendant huit jours à une femme pour la ſtérilité; & il défend d'uſer du coït pendant l'uſage: on peut l'éprouver, ſi l'on veut, cela ne peut faire de mal.

Il eſt utile, dit M. VOGEL, dans la foibleſſe des viſceres, appaiſe les douleurs de colique, chaſſe les vers, remédie à l'ouie dure, & à la douleur de dents, calme les douleurs de tête; pour cet effet, on l'applique ſur le front mêlé avec du pain. On l'emploie extérieurement dans des ſachets pour diſſoudre le lait caillé, & fondre les autres humeurs épaiſſies.

CUMIN d'Ethiopie. *Voyez* AMMI de Crête.

CURAGE. *Voyez* PERSICAIRE ACRE.

CURCUMA LONG; Souchet des Indes; Safran des Indes. *Curcuma longa*, seu *Terra merita*, off. *Cyperus indicus zingiberis facie*, DIOSCOR. *Cypira*, PLIN. *Crocus indicus*, *Arabibus Curcum*; *officinis noſtris radix curcumæ dictus*, BONTII.

C'eſt la racine d'une plante déſignée ſous les noms ſuivants; *Curcuma radice longâ*, Hort. Lugd. bat. *Curcuma foliis longioribus & acutioribus*, BREYN, 2, *p. Cannacorus radice croceâ*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Maniella Kua*, Hort. malab. *Curcuma foliis lanceolatis, utrinque acuminatis, nervis lateralibus numeroſiſſimis*, LINN. Zeyl.

Des nœuds de la racine, ſortent des feuilles d'un beau verd, applaties, longues de ſept à huit pouces, larges de cinq à ſix, terminées en pointes. Du milieu de ces feuilles, s'éleve une tige à la hauteur de neuf pouces, groſſe comme une plume à écrire, ſucculente, cylindrique, nue inférieurement; mais, depuis le milieu, elle eſt garnie de petites feuilles diſpoſées comme par écailles les unes ſur les autres; ce qui donne à cette portion ſupérieure de la tige la forme d'un gros épi. Entre ces écailles naiſſent des fleurs dont M. LINNÆUS fait ainſi la deſcription.

Le calyce eſt formé par pluſieurs ſpathes partielles, ſimples, & qui tombent. La fleur eſt un pétale irrégulier dont le tuyau eſt fort étroit. Le pavillon eſt découpé en trois parties longues, aiguës, évaſées & écartées. Le nectar eſt d'une ſeule piece, ovale, terminée en pointe plus grande que les découpures du pétale, auquel il eſt uni dans l'endroit où ce pétale eſt le plus évaſé. Les étamines ſont au nombre de cinq, dont quatre ſont droites, grêles, & ne portent point de ſommets; la cinquieme,

Curcuma rotunda. Curcuma rond.

Curcuma longa. Curcuma long.

quième, qui eſt plantée entre le nectar, eſt longue, fort droite, ayant la forme d'une découpure du pétale, & partagée en deux à ſon extremité près de laquelle ſe trouve le ſommet. Le piſtil eſt un embryon arrondi qui ſupporte la fleur, & pouſſe un ſtyle de la longueur des étamines, ſurmonté d'un ſtigmate ſimple & crochu. Le péricarpe ou le fruit eſt cet embryon qui devient une capſule arrondie à trois loges, ſeparées par des cloiſons où ſont pluſieurs graines rondes, brunes.

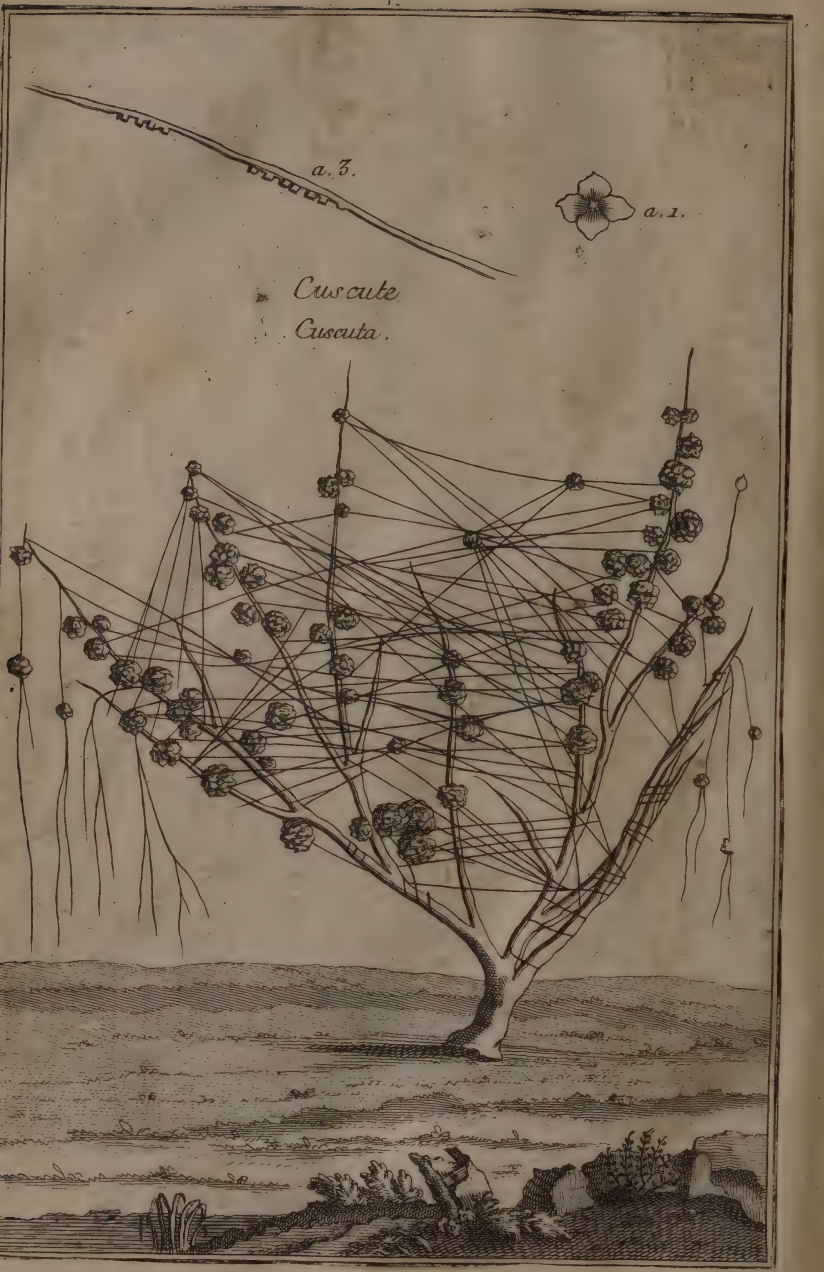
Cette plante croît dans le Malabar, le Cananor, le Calecut, l'iſle de Ceylan, où elle eſt très commune. Les Indiens ſe ſervent pour l'aſſaiſonnement de leurs mêts, de la racine qui eſt petite, ronde, crenelée, peſante, jaunâtre à l'extérieur, à l'intérieur rouge, brillante comme une réſine, d'un tiſſu fort ſerré; on nous l'apporte des Indes, elle eſt fort employée dans les arts; les fondeurs, les teinturiers, les peintres, s'en ſervent. Pour l'uſage de la médecine, il faut la choiſir entiere, peſante, d'une odeur douce, d'une ſaveur âcre & mordicante. Elle eſt apéritive, diurétique, fondante, tonique, ſtimulante, antiſcorbutique : on la donne en ſubſtance à la doſe de demi-gros au plus, mais le plus communément on la mêle à quinze ou vingt grains avec les autres apéritifs antiſcorbutiques; on la donne en infuſion à la doſe d'un gros ou deux, dans une chopine de vin blanc, c'eſt la meilleure façon de l'employer; on peut auſſi l'ordonner en décoction dans de l'eau à la même doſe, & il faut la faire bouillir une heure : on ordonne cette racine comme ſpécifique dans le ſcorbut; effectivement elle y fait du bien, parcequ'en qualité d'apéritif, de fondant, de tonique, elle ranime les forces digeſtives; on l'ordonne en même temps que les autres antiſcorbutiques; on la mêle à douze

grains avec la zédoaire & la rhubarbe; quand il s'agit de retablir un eſtomac froid, on la donne une heure avant le repas. On mêle le curcuma aux opiats fébrifuges; comme ſtimulant, il convient dans l'hydropiſie & la leucophlegmatie. Les Indiens le mêlent à leurs aliments, à laplace de poivre & de gingembre; on le fait infuſer dans des liqueurs & ratafiats, pour leur donner une belle couleur & de la force : le curcuma eſt contraire aux tempéraments bilieux, ſecs, & dont l'eſtomac eſt chaud : les préparations du curcuma ne ſont point d'uſage; quelques-uns le recommandent dans la jauniſſe, il y fait du bien en fondant & liquéfiant nos humeurs.

M. Vogel dit que le curcuma eſt inciſif, réſolutif, ce qui le rend très propre pour les obſtructions des viſceres du bas-ventre, & comme ſpécifique pour lever les engorgements des canaux biliaires. Il eſt emménagogue; il fait couler les urines, & leur donne en même temps une couleur jaune. Réduite en poudre, la doſe de cette racine eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros; & en infuſion juſqu'à une once.

Curcuma rond eſt une autre eſpece appellée, par les Portugais, *Raiz de ſafrao*. Cette racine, qui ſe trouve rarement dans les boutiques, eſt tubéreuſe, arrondie, groſſe comme le pouce, compacte, charnue, jaune en dehors; en la coupant tranſverſalement, on y remarque des cercles jaunes, rouges. Elle a le goût & l'odeur du ſafran & du gingembre, mais d'une maniere plus foible que le curcuma long. Ses vertus ſont auſſi plus foibles; elle n'eſt point d'uſage en médecine.

La plante eſt appellée *Curcuma radice rotundâ*, Parad. bat. *Manja kua*, Hort mal. *Voyez* la figure du Curcuma long, celle du Curcuma rond y eſt repréſentée.


a. 3.
a. 1.
Cuscute
Cuscuta.

Ses feuilles, ſes fleurs & ſes fruits reſſemblent à la précédente.

CURE-DENT D'ESPAGNE. *Voyez* FENOUIL ANNUEL.

CUSCUTE. *Cuſcuta nuda repens, filiformis*, LINN.

On en compte de deux ſortes.

I°. CUSCUTE, *ou* GOUTE DE LIN. Herbe infernale. *Cuſcuta major; Caſſutha major; & Caſſytha*, off. *Cuſcuta major*, C. B. Pin. 219. *Caſſuta*, ſive *Cuſcuta*, J. B. *Caſſyta*, TABERN. icon. 901. *Androſaces, vulgò Cuſcuta*, TRAG. 810. *Cuſcuta*, DODON. Pempt. 554.

La cuſcute, dit M. GEOFFROI, eſt une plante ſinguliere qui ſe ſoutient ſur ſes propres racines, dès qu'elle eſt ſortie de ſa ſemence; mais elles ſe deſſéchent & périſſent, lorſque ſes cheveux ou filaments embraſſent les plantes voiſines. Car la cuſcute n'a point de feuilles, & ne pouſſe que des cheveux rougeâtres, ſemblables à des cordes à boyaux, & qui ont une ſaveur âcre avec quelque aſtriction : ces cheveux, au moyen de certains tubercules qui font l'office de racines, s'inſerent dans l'écorce des autres plantes auxquelles ils peuvent atteindre, de telle ſorte qu'ils rompent les vaiſſeaux qui y diſtribuent le ſuc nourricier; &, pour s'en nourrir, y font ce déchirement de la même maniere que les rameaux du lierre vulgaire ont coutume de faire aux arbres qu'ils entourent; c'eſt pourquoi l'on doit mettre la cuſcute au nombre des plantes qui vivent aux dépens des autres.

Ses fleurs naiſſent en petites têtes diſtribuées de côtés & d'autres ſur ces filaments capillaires; elles ſont d'une ſeule piece, blanches, ou rougeâtres, en forme de cloche, & ſemblables à

de petits godets découpés en quatre ou cinq pointes, dans le fond desquels il y a un trou par où passe le pistil qui, lorsqu'elles sont tombées, devient un fruit arrondi, triangulaire ou quadrangulaire, qui n'a qu'une seule cavité, & qui s'ouvre en travers en deux parties, dont la supérieure est plus grande que l'inférieure : ce fruit renferme des semences brunes très menues. La cuscute se renouvelle tous les ans par le moyen de sa graine qui tombe. Lorsqu'elle est grande, sa racine se fane entiérement. Si l'on seme cette plante dans des pots de terre, elle vient à la vérité, mais elle périt bien-tôt entierement, quand elle ne trouve pas près d'elle des plantes sur lesquelles elle puisse grimper, & en tirer le suc nourricier.

Cette plante se trouve communément dans les prés, attachée sur les plantes voisines; telles que l'ortie, le houblon, le lin, l'ivraie, le chardon, le genêt épineux; elle se rencontre aussi dans les terres labourables sur les bleds; c'est une plante très pernicieuse, & qui étouffe presque toutes celles qu'elle embrasse; c'est pourquoi les habitants des campagnes l'appelle *herbe infernale;* celle qui se trouve sur le marrube, se nomme *épimarrube;* & celle qui croît sur la lavande, *épilavande;* on a donné le nom d'*épithym*, à celle qui naît sur le thym.

La cuscute a de l'amertume & de l'astriction; on croit qu'elle tient sa vertu des plantes dont elle tire sa nourriture. On dit qu'elle fortifie l'estomac & les autres visceres, prise en décoction; qu'elle leve les obstructions de la rate & du foie; & qu'elle guérit la jauniſſe, l'hydropisie & la mélancholie. Elle convient aussi pour la goute, le rhumatisme, la cachexie scorbutique. Quoique fort commune, on ne s'en sert plus en médecine,

Cygnus, Cigne privé.

Dessiné par Mr. De Garsault. Gravé par Martinet.

on préfere à la cuſcute celle de Crete, connue dans les boutiques ſous le nom d'*épithym.*

II°. EPITHYM. *Caſſuta minor, Epithymum*, off. *Cuſcuta minor*, TOURNEF. Inſt. rei herb. 553. *Epithymum*, ſive *Cuſcuta minor*, C. B. Pin. 219. *Epithymum*, TABERN. icon. 357.

Cette eſpece ne differe de la précédente, qu'en ce qu'elle croît ſur le thym. Elle n'eſt guere plus employée que la précédente.

On trouve dans les boutiques deux autres eſpeces de CUSCUTE ou d'EPITHYM qui ſont en uſage; ſçavoir, celui de Candie & celui de Veniſe. Le premier eſt compoſé de cheveux plus longs; le ſecond les a plus menus, plus odorants & comme friſés.

Cet épithym étranger eſt préféré à celui de notre pays. Ses vertus ſont les mêmes, & la plante ne differe que par ſa grandeur & ſa groſſeur; on la preſcrit à la même doſe, c'eſt à dire, depuis une pincée juſqu'à trois, pour ſix ou huit onces de liqueur. L'une & l'autre ne ſont pas ſeulement utiles dans les maladies du foie, elles provoquent auſſi l'écoulement des regles & des urines; elles ſoulagent les hydropiques, & conviennent dans les maladies cutanées. FORESTUS préfere l'infuſion dans le vin, à ſa décoction aqueuſe, pour les accès de mélancholie.

CYGNE. *Cycnus*, off. *Olor*, SCHRODER. *Anas roſtro ſemi-cylindrico, cerâ flavâ, corpore albo.*

Cet oiſeau eſt le plus grand de tous les palmiferes qui ont trois doigts en devant. Il a quatre pieds ſept pouces depuis l'extrémité du bec juſqu'au bout de la queue. De l'extrémité d'une aîle à l'autre, lorſqu'elles ſont déployées, il y a ſept pieds huit pouces. Tout le corps eſt recouvert d'un plumage mollet & délicat, blanc comme la neige dans les

vieux; cendré, dans les jeunes. Le bec dans les jeunes de l'année eſt plombé, avec un ongle rond à la pointe, & une raie noire de chaque côté depuis les narines juſqu'à la tête; depuis les yeux juſqu'au bec eſt un eſpace triangulaire nud, noir, dont la baſe regarde le bec, & le ſommet, les yeux; chez les vieux, le bec rougit, l'ongle du bout reſtant noirâtre, tandis qu'à la baſe, il s'éleve une tubéroſité charnue un peu grande, noire, réfléchie; le milieu de l'eſpace au-deſſous des yeux reſte toujours noir; la langue eſt hériſſée de petites dents; les pieds de couleur plombée; les doigts ſont unis par une membrane qui ſert de nageoire à l'oiſeau. Son col eſt fort long & compoſé de vingt-huit vertebres; le cygne le porte droit & élevé.

Cet oiſeau eſt amphibie; cependant il ſe plaît mieux ſur l'eau que ſur la terre; en effet il marche mal, & nage au contraire avec beaucoup de grace & d'aiſance. Il vit fort long-temps, & fait ſa nourriture d'œufs de poiſſons, d'inſectes, d'herbe, de grains. La femelle pond cinq à ſix œufs; les petits n'écloſent qu'après environ deux mois d'incubation: elle ne fait qu'une ponte par année. Le cygne aime éperdument ſes petits, & les défend vigoureuſement. Cet oiſeau eſt plus pour le plaiſir & l'amuſement que pour l'utilité domeſtique. Il s'apprivoiſe très aiſément, & vient à la voix qui l'appelle.

Il y a une ſorte de cygne ſauvage dont l'eſpece privée n'eſt qu'une variété, ſuivant M. Linnæus. On trouve abondamment des cygnes ſauvages en Scanie près de la ville de Malmoë, ou Malmuyen, & par-tout ſur les rivieres de la Lapponie en été.

Il n'eſt plus guere d'uſage de le ſervir ſur les tables; il n'y paroiſſoit que par oſtentation & par

Cynoglossum.
a.
1.
Cynoglosse.
a.2.
a.3.
a.4.
a.3.

magnificence, car sa *chair* est dure, coriace, tenace, noire, de mauvais goût, & très difficile à digérer. Celle des jeunes cependant est plus tendre & plus agréable.

En médecine, la *graisse* du cygne passe pour émolliente, atténuante & lénitive. C'est pourquoi on la dit bonne contre les hémorrhoïdes & les contractions spasmodiques de la matrice; mêlée avec le vin, elle dissipe les taches de rousseur en les en frottant. On ordonne quelquefois de couvrir les parties affectées de rhumatisme d'une peau de cygne; appliquée sur l'estomac, elle chasse les vents & les flatuosités, aide la digestion, & fortifie cette partie, ainsi que les nerfs.

CYNOGLOSSE; *ou* Langue de chien. *Cynogloſſum*, off. *Cynogloſſum majus vulgare*, C. B. Pin. 257. Tournef. Inst. rei herb. *Cynogloſſa major*, Brunsfels. *Lycopsis*, Lacun. *Cynogloſſum foliis lanceolato-ovatis tomentoſis, corollis calycem æquantibus*, Linn. *Cynogloſſum foliis amplexi-caulibus, lingulatis, mollibus, hirſutis*, Haller, Helvet. 421.

Sa racine, qui ressemble à une petite rave, est d'un rouge noirâtre en dehors, blanche en dedans; d'une odeur forte à-peu-près comme celle du chien, narcotique; d'une saveur mucilagineuse, & d'une douceur fade. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi ou deux, sont branchues, lanugineuses, & creuses lorsqu'elles sont vieilles. Ses feuilles sont pointues, étroites, blanches, cotonneuses, sans queue, d'une odeur forte & puante. Ses fleurs sont d'une seule piece, en entonnoir, partagées en cinq lobes, d'un rouge sale; leur calyce est velu & divisé en cinq parties. Du fond de ce calyce, sort un pistil qui perce la fleur, & se change en un fruit composé de quatre capsules un

peu applaties, hériſſées & qui s'attache fortement aux habits ; elles contiennent des ſemences applaties.

On trouve, dans les chemins, cette plante ſur laquelle les cantharides ſe plaiſent.

On emploie ſa racine ; on la croît ſomnifere, à cauſe des pilules de cynogloſſe ; mais la vertu de ces pilules dépend de l'opium, & la racine de cynogloſſe eſt un mucilagineux rafraîchiſſant, qui n'a point d'autre vertu que le nénuphar : les pilulles de cynogloſſe ſont bonnes pour calmer la douleur, tranquilliſer, faire dormir, pour arrêter les dévoiements & les excrétions immodérées ; leur doſe eſt depuis quatre juſqu'à dix grains.

Voici ce qu'on lit dans la *Matiere médicale* de M. Vogel, à l'article des herbes & des feuilles : L'odeur de cette plante eſt virulente, & ſa vertu ſemblable à celle de l'opium ; Blair. Elle eſt recommandée pour arrêter les hémorrhagies, les flux de ventre & la toux, en décoction, à la doſe d'une poignée ; extérieurement on s'en ſert en cataplaſme pour les brûlures.

On a dit que la racine de cynogloſſe étoit narcotique ; mais, ſuivant Fuller (*Pharmacop. extemp. p.* 355,) ni la racine, ni la plante, n'ont cette vertu. Les anglois, dit Ray, *Hiſt. plant. p.* 490, ont coutume de l'employer contre les tumeurs écrouelleuſes, non-ſeulement en décoction pour l'intérieur, à la doſe d'une once, mais encore extérieurement en cataplaſme.

CYPRÈS. *Cupreſſus foliis imbricatis erectis*, Linn.

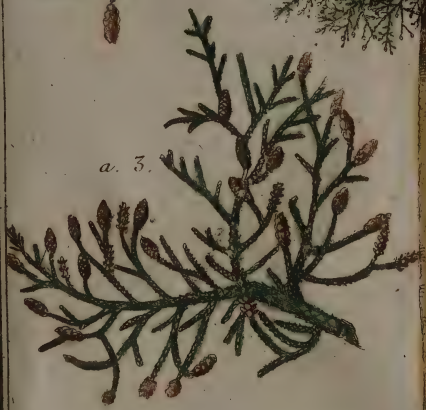
On le diſtingue (ſans doute mal à propos,) en mâle & femelle : le cyprès femelle ſe termine en pointe par en haut ; & le cyprès mâle répand ſes ramaux en large. Ils conviennent pour tout le reſte.

Cyprès

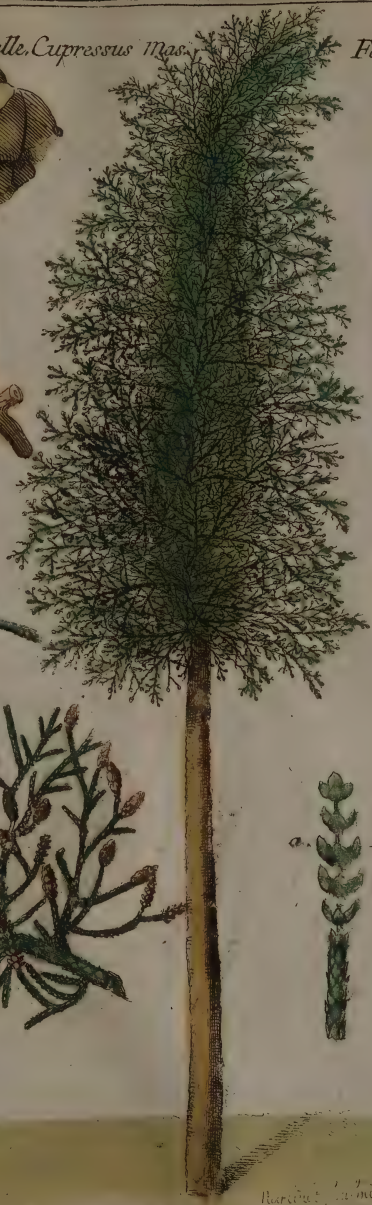
Cyprès mâle et femelle. Cupressus Mas. [illegible] Fœmina.

a. — 2.

a. 3.



a. 3.



a. 1.

Cyprès femelle. *Cupreſſus femina*, off. *Cupreſſus metâ in faſtigium convolutâ, quæ femina Plinii*, Tournef. Inſt. rei herb.

Cyprès male. *Cupreſſus mas*, off. *Cupreſſus ramos extrà ſe ſpargens, quæ mas Plinii*, Tournef. Inſt. rei herb.

Le tronc de cet arbre eſt élevé, droit, gros, revêtu d'une écorce brune. Son bois eſt dur, pâle ou rougeâtre, veiné, d'une odeur pénétrante & agréable comme le ſantal. Ses feuilles, qui ſont toujours vertes, reſſemblent à celles de la ſabine. Ses fleurs, qui ſont ſtériles, ſont des chatons compoſés de pluſieurs petites écailles; d'entre ces écailles, ſortent des ſommets qui répandent une pouſſiere très fine. Ses fruits, qui naiſſent ſur le même individu, mais ſéparément des fleurs, ſont raboteux, arrondis, acerbes: ils contiennent des ſemences un peu rouſſes, longuettes, où eſt renfermée une petite amande.

Le cyprès croît naturellement dans l'iſle de Candie; on le cultive en Portugal, dans les contrées méridionales de France. Il en diſtille dans les pays chauds un peu de réſine d'une odeur agréable.

Ses fruits, qu'on appelle *nuces cupreſſi, pilulæ cupreſſi, galbuli*, ſont aſtringents; ce qui les a fait recommander dans différentes ſortes de flux, & pour les fievres intermittentes; de ſorte que Lanzoni (E. N. C.) les appelle fébrifuges, & les regarde comme ſuccédanées du quinquina: on les preſcrit dans cette vue, pulvériſés, à la doſe d'un gros. Ils contiennent outre cela des parties balſamiques, c'eſt pourquoi ils ſont employés comme ſtomachiques, roborants & vulnéraires. Les habitants de la Caroline en expriment un baume, dont ils ſe ſervent pour la réunion des plaies récentes.

Ces fruits, récents & verts, ſont encore utiles contre les hernies; on en fait boire la décoction au malade.

Ainſi que les feuilles, le bois du cyprès eſt deſſiccatif & aſtringent, & ſon uſage peut convenir dans les même cas.

CYPRÈS (PETIT.) *Voyez* AURONE FEMELLE.

DAT

DATTE & DATTIER. *Voyez* PALMIER.

DAUCUS de Candie. *Daucus creticus*, off. *Myrrhis annua, ſemine ſtriato villoſo, incana*, MORIS. plant. umbell. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Daucus foliis feniculi tenuiſſimis*, C. B. Pin. 150. *Daucus creticus ſemine hirſuto*, J. B. *Libanotis foliis tenuiſſimè pinnatis, laciniis petiolatis*, HALLER, Helv. 431. *Atamanta foliolis linearibus planis hirſutis, ſeminibus oblongis hirſutis*, LINN.

Sa racine eſt longue, épaiſſe, fibrée; elle a le goût du panais. Sa tige, qui s'élève de neuf à dix pouces, eſt velue, cannelée, cylindrique. Ses feuilles ſont découpées très finement, cotonneuſes, d'un verd foncé. Au ſommet des tiges & à l'extrémité des rameaux, naiſſent de petites fleurs en roſe, compoſées de cinq pétales blancs: le calyce devient un fruit où ſont contenues deux graines cannelées, oblongues, convexes d'un côté, applaties de l'autre, blanchâtres, âcres, d'une odeur foible.

Cette plante croît dans l'iſle de Crete ou Candie, & ſur différents endroits des Alpes.

L'odeur & la ſaveur des ſemences de daucus,

Daucus de Crete.

Daucus Creticus.

Daucus Vulg.
Daucus vulgaire ou Carotte.
a. 1.
a. 2.
Dessiné par Mr de Garsault
Gravé par Martinet

dit M. Vogel, sont âcres & aromatiques. On les vante sur-tout pour dissoudre la pierre de la vessie, d'après une observation de Van Helmont *de lith. c.* 8. §. 23. On les donne en poudre ou fermentées dans de la biere : elles sont bonnes d'ailleurs dans les affections de l'estomac & de la matrice. On en met infuser dans du vin blanc, pour appaiser le hoquet & les accès hystériques. On voit par-là qu'elles sont atténuantes, incisives, carminatives, apéritives, emménagogues & diurétiques. Elles sont mises au nombre des quatre petites semences chaudes.

Daucus vulgaire; Chirouis; Carotte sauvage. *Daucus vulgaris*, off. Clus. hist. 198. Tournef. Inst. rei herb. *Pastinaca tenuifolia sylvestris*, Dioscoridis; *vel Daucus*, off. C. B. Pin. 151. *Pastinaca sylvestris, sive staphylinus*, Græcorum, J. B.

Cette espece ressemble au panais; mais sa racine est plus petite & plus âcre. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, sont branchues, velues, cannelées. Ses feuilles, finement découpées, d'un verd foncé, velues en dessous. Ses fleurs disposées en parasol, sont en rose à cinq pétales blancs; il leur succede des fruits arrondis pareils à ceux du daucus de Candie, mais plus courts & plus larges; ils contiennent deux graines cendrées, cannelées, garnies de poils, d'une odeur pénétrante, d'une saveur âcre & aromatique, plus foible que celle du daucus de Candie.

Cette plante croît aux environs de Paris; elle a les mêmes vertus que la précédente, à laquelle on la substitue.

Les semences de l'une & de l'autre passent pour excellentes dans la néphrétique causée par des glaires ou des sables, dans la strangurie & les douleurs après l'accouchement.

DÉCOCTION. *Decoctum.* Dans cette opération pharmaceutique, on se propose de dissoudre & d'extraire les substances actives des corps dans une liqueur convenable. Elle se fait dans un vaisseau non fermé, & on la fait bouillir.

Les trois regnes fournissent des matieres à la décoction. Les principaux véhicules sont, l'eau, le vin, le vinaigre. La quantité de liqueur se regle suivant le volume qui doit rester, après l'ébullition : celle-ci est plus ou moins longue, à proportion de la dureté des substances, qu'on met quelquefois même infuser auparavant, pour les amollir.

Dans une décoction où entreroient différentes substances, on fait bouillir d'abord celles qui sont dures & séches, telles que l'orge, les raclures de corne de cerf, les bois, les racines ligneuses ; on met ensuite les racines récentes dont ôte le cœur, s'il est ligneux, & qu'on coupe par morceaux ; quelques minutes d'ébullition leur suffisent : après elles, se mettent les fruits dont on ôte les noyaux, les pepins, ou l'écorce : on met ensuite les herbes inodores séches, puis les vertes, après les avoir grossierement hachées, & enfin les semences non odorantes concassées. Si l'on doit faire entrer dans la liqueur des substances aromatiques, on verse la décoction bouillante dans un vaisseau muni d'un couvercle qui ferme exactement, de peur que leurs parties subtiles ne s'évaporent. Quand la liqueur est refroidie & déposée, on la passe.

DÉLAYANTS ; *Diluentia medicamenta.* Voyez INTRODUCTION, *pag.* 39.

DÉLIVRE *ou* PLACENTA. *Voyez* HOMME.

DÉLIVRE de la chatte. *Voyez* CHAT.

DEMI-BAIN. *Voyez* BAIN ; BŒUF ; FOURMI-DENT de cheval. *Voyez* CHEVAL.

DENT de cheval marin. *Voyez* CHEVAL MARIN.

DENT d'éléphant *ou* IVOIRE. *Voyez* ÉLÉPHANT.

DENT d'hippopotame. *Voyez* CHEVAL MARIN.

DENT de sanglier. *Voyez* COCHON SAUVAGE.

DENT-DE-LION, Plante. *Voyez* PISSENLIT.

DENTALE, *ou* DENT-DE-CHIEN. *Dentalium*, off. *Dentales*, GESN. *Tubulus dentalis lævis*, RONDEL. *Dentales alii ejusdem formæ minores*, BONAN. 91. *Dentale læve album, alterâ extremitate rufescens*, LIST. Hist. 4, S. 2, n°. 2. *Dentalium testâ subcylindraceâ lævi obliquâ vel arcuatâ, hinc angustiore*, LINN. Mat. med. reg. anim. *Dentale arcuatum; Tubulus marinus; Syringites*, nonnullorum. *Voyez* la figure d'ANTALE, celle du DENTALE, y est représentée.

Petit coquillage univalve, ou d'une seule piece, de figure conique, oblong, d'environ trois pouces de longueur, blanc, assez ressemblant à la dent d'un chien, grêle, gros d'abord comme un tuyau de plume à écrire, diminuant peu-à-peu jusqu'à l'autre bout, arrondi, un peu fléchi en arc, âpre en dehors, lisse en dedans, creux d'un bout à l'autre, comme un chalumeau, léger, marqué par intervalles, qui renferme une espece de vermisseau, mais lequel en sort en partie pour aller chercher sa nourriture.

On trouve ce coquillage attaché aux rochers, à des pierres ou à de vieilles coquilles, sur les côtes d'Angleterre; GEOFFR.

Il a les mêmes vertus & propriétés que l'ANTALE. *Voyez* ce mot.

DENTIFRIQUES. *Dentifricia.* On donne ce nom aux substances simples, ou aux préparations qui ont la propriété de nétoyer, de blanchir, de conserver les dents, & de fortifier les gencives. On les met sous différentes formes.

Ce ſont des *poudres*; les matieres qui les compoſent, ſont des ſubſtances terreuſes & abſorbantes; telles que le corail rouge, l'os de ſéche, le ſang de dragon, la lacque, la cannelle, le ſucre: quelquefois des ſubſtances ſalines & acides, mais foibles & incapables d'attaquer l'émail des dents; comme l'alun de roche & la crême de tartre, & jamais les acides. Pour rendre ces poudres plus agréables, on y ajoute des aromats.

On prépare auſſi pour cet effet des bâtons de corail; des racines de guimauve cuites dans le vin rouge avec de l'alun, & ſéchées au four; des opiats qui ſont compoſés avec les poudres des ſubſtances nommées ci-deſſus, incorporées dans du miel. On ſe ſert auſſi d'eau vulnéraire ſimple, ou colorée par le moyen de la cochenille, ou de la gomme lacque; d'eau de-vie de gaïac; de l'eau de madame de la Vrilliere, &c.

DÉPILATOIRE. *Pſilothrum; Depilatorium.* On donne ce nom à une préparation ſous la forme de liniment, pour enlever les poils. On prend, par exemple, deux onces de chaux vive, & demi-once d'orpiment qu'on fait cuire dans une livre & demie de forte leſſive, juſqu'à ce qu'en y plongeant une plume, les barbes en tombent: alors on en fait un liniment dont on frotte les parties velues; on nétoie enſuite la partie, & on la lave avec de l'eau chaude. Pour épiler les mains, on peut mêler cette préparation avec de la pâte d'amande, afin qu'elle ſoit moins corroſive.

On emploie encore pour cet effet, & ſous la forme de pommade ou de liniment, les trochiſques d'arſenic, l'onguent de chaux vive de Mynſicht, la pierre de Boulogne calcinée, infuſée dans de l'eau, ou réduite en forme de limon.

L'orpiment ou arsenic est la base de tous les dépilatoires composés.

DESOBTRUANTS. *Deobstruentia medicamenta.* Voyez APÉRITIFS, Introd. *p.* 139.

DESSICCATIFS. *Desiccantia*, ou *exsiccantia medicamenta.* Ce sont des médicaments qui sèchent, consument & absorbent l'humidité superflue des plaies & des ulceres. Tels sont, le bol, la céruse, la litharge, l'alun brûlé, le sel de Saturne, l'onguent desiccatif rouge, le nutritum, la diapalme, l'emplâtre du Nuremberg, &c.

DETERSIFS. *Detergentia*, ou *abstergentia medicamenta.* Ce sont des remedes qui procurent l'évacuation du pus, nétoient les plaies & ulceres du pus qui y séjourne, & en corrigent la mauvaise qualité.

Le pus étant formé, dit un sçavant professeur, les vaisseaux entiers le poussent à la superficie des ulceres; si le pus est visqueux & épais, il reste collé au corps de la plaie, ou bien il s'échappe avec peine des pores de l'ulcere & de l'interstice des vaisseaux entiers; il gêne par-là la germination & la production, ou extension des nouvelles chairs : s'il est acrimonieux, il irrite continuellement les fibres nerveuses, & occasionne de nouveaux déchirements : s'il est trop fluide, il relâche le tissu des vaisseaux; & les chairs, qui pullulent, deviennent baveuses & mollasses : si l'oscillation des vaisseaux languit, la suppuration languit pareillement; le pus est lent, visqueux, & n'est pas assez travaillé : si les oscillations sont trop vives, le pus est plus fluide, mais plus acrimonieux; ainsi il y a deux especes de déterfifs; sçavoir, des atténuants & des anodyns.

Les déterfifs anodyns calment les trop vives os-

cillations des vaiſſeaux, donnent plus de conſiſtance au pus, & en corrigent l'âcreté.

Les déterſifs atténuants ou réſolutifs reveillent les oſcillations des vaiſſeaux, diviſent & atténuent les humeurs, & corrigent la lenteur & la viſcoſité du pus.

Les déterſifs anodyns ſont toutes les ſubſtances de la claſſe des anodyns qui ſont émollients ou aſſoupiſſants.

Les déterſifs réſolutifs ou atténuants ſont la plûpart des vulnéraires réſolutifs.

Il y a divers médicaments, dit M. Lieutaud, (*Matiere médicale*) qui poſſedent en même temps la vertu vulnéraire & la vertu déterſive, & que l'on qualifie, ſelon la maniere dont on s'en ſert, ou les indications que l'on a à remplir, tantôt de *remedes vulnéraires*, entre leſquels il faut diſtinguer les baumes qu'il eſt ſi utile d'appliquer ſur les plaies récentes & les parties déchirées; tantôt de *remedes déterſifs*, & ceux-ci ſont conſacrés au traitement des ulceres & des chairs qu'ils ont rongées. Bien des gens doutent avec fondement que les remedes vulnéraires contribuent à faire reprendre & cicatriſer les plaies; opérations qui ſont entiérement l'ouvrage de la nature. Mais on reconnoit mieux l'action & la vertu des déterſifs, dont les effets ſont pour l'ordinaire ſenſibles, quand ils agiſſent, ſoit par leurs molécules aqueuſes & ſalines ſur les humeurs épaiſſes & viſqueuſes des ulceres, ſoit en détruiſant les excroiſſances fongueuſes, ſoit par leurs particules ameres ou abſorbantes qui reçoivent dans leurs ſubſtances les matieres irritantes, ou les ſéroſités trop abondantes. On voit par-là que les médicaments déterſifs ou mondificatifs ne different en rien, ou du moins que fort peu, des cathérétiques & des deſſiccatifs, qui reçoivent l'une

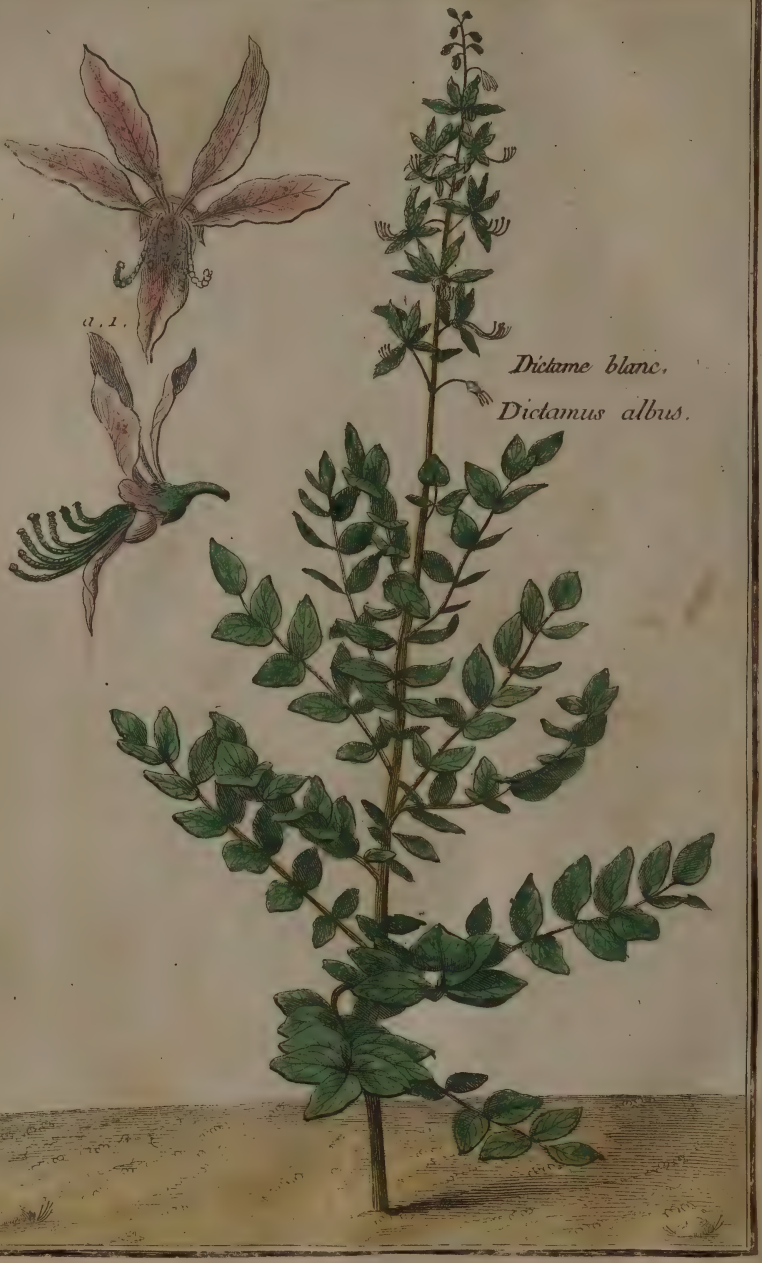
& l'autre dénomination, selon la volonté de ceux qui les prescrivent. Il n'est pas moins reconnu que les médicaments vulnéraires & détersifs s'emploient sous la forme de lotion, de douche, de liniment, d'onguent, d'emplâtre, de poudre, &c. que l'on applique les feuilles des plantes, soit entieres, soit pilées, ou leur suc, tels que la nature les donne, ou après les préparations de l'art; que l'usage de ces remedes est souvent suivi du succès, & l'emporte quelquefois en efficacité sur les autres moyens de guérir, & sur ceux même qui sont les plus puissants. Je terminerai cet article en avertissant qu'on ne doit pas toujours, dans le traitement des ulceres, s'en tenir uniquement aux topiques, quand même on se serviroit des plus actifs; il faut encore rechercher avec soin, s'il n'y a pas quelque cause interne, soit vénérienne, soit scorbutique, soit écrouelleuse, &c. qui, entretenant les ulceres, empêche ou détruise l'action salutaire des meilleurs remedes externes. Aussi ne doit-on pas s'étonner si des personnes imprudentes, ou peu habiles, qui négligent de connoître & d'attaquer le foyer du mal, perdent leur peine & leurs médicaments en essayant sans succès de cicatriser les ulceres.

Les détersifs sont :

Les racines d'ancolie.
d'aristoloche.
d'aulnée.
de bétoine.
de bourgene.
de bryone.
de concombre.
de consoude.
de gentiane.
d'iris de Florence.
d'orcanette.
Les racines de pain de pourceau.
de renouée.
Les feuilles d'absinthe.
d'ache.
d'aigremoine.
d'alliaire.
d'aloës.
de bourse à berger.
de bugle.

Les feuilles de centaurée (petite.)
de chardon bénit.
de chardon hémorrhoïdal.
de chélidoine.
de cochléaria.
de concombre sauvage.
de creſſon.
de cynogloſſe.
d'eupatoire.
de fougere.
de germandrée.
d'herbe à Robert.
de lierre terreſtre.
de menthe.
de mille-feuille.
d'orpin.
de pervenche.
de perſicaire.
de pied de lion.
de piloſelle.
de pirole.
de prêle.
de renouée.
de ronce.
de ſabine.
de ſanicle.
de ſcordium.
de ſcrophulaire.
de tabac.
de tanaiſie.
de verge d'or.
de véronique.
Les fleurs de mille-pertuis.
de verge d'or.
Les roſes rouges.
Les ſemences d'ancolie.
de chardon bénit.
L'orge entiere.
Les lupins.
La coloquinte.
Le vin ; l'huile d'olive.
Les baumes de copahu.
du Pérou.
de Tolu.
L'aloës.
Le bdellium.
Le benjoin.
Le camphre.
L'euphorbe.
La myrrhe.
L'oliban.
Le ſtorax.
L'opium.
Le ſucre.
Le ſavon.
La ſoude.
La ſuie.
Les cendres de ſarment de vigne.
de genêt.
Le jaune d'œuf.
Le miel.
L'os de ſéche.
Le ſel ammoniac.
Le ſel marin.
L'urine.
L'alun.
Le vitriol.
Le verd de gris.
La litharge.
La pierre hématite.
L'eau de chaux.
L'huile de mille-pertuis.
de térébenthine.
Le collyre de Lanfranc.
L'eau-de-vie vulnéraire.
de la reine de Hongrie.
phagédénique.
divine de Fernel.
Le baume d'Arcæus.
du Commandeur.
de Fioraventi.
de Lucatelli.
verd, ou de Metz.

L'onguent


a, 1.
Dictame blanc.
Dictamus albus.

L'onguent des Apôtres.
basilicon.
egyptiac.
de la mere.
mondificatif.
de ſtyrax.
de céruſe noire.
L'emplâtre diapalme.
divin.
manûs Dei.
La boule de Mars.
L'eſprit de vin.
La teinture d'aloës.
La teinture de myrrhe.
L'huile de myrrhe par défaillance.
de camphre.
de girofle.
de gaïac.
L'eſprit de vitriol.
L'eau de Rabel.
Le précipité blanc.
rouge.
La pierre divine.
médicamenteuſe.
L'*æs uſtum.*

DIAGREDE. *Voyez* SCAMMONÉE.

DIAPHORÉTIQUES. *Diaphoretica medicamenta.* Les diaphorétiques pouſſent par les ſueurs. Toutes les plantes, qui ont cette vertu, ſont apéritives, fondantes, diurétiques & emménagogues. Quelquefois cependant il faut obſerver que les diurétiques & emménagogues proprement dites, ſont plus fondantes, & plus atténuantes que les ſudorifiques. Les plantes ſudorifiques ſont en grand nombre : les unes viennent dans notre pays ; les autres nous viennent du pays étranger ; & celles-ci ſont ſpécialement employées en médecine pour faire ſuer ; car, de toutes celles que nous fournit notre pays, il n'y a que le buis & le genievre qui égalent celles que nous fournit le pays étranger. *Voyez*, Introduction, *pag.* 83, & l'article SUDORIFIQUES.

DIAPHORÉTIQUE MINÉRAL. *Voyez* ANTIMOINE.

DICTAME BLANC ; Diptame *ou* Racine de Fraxinelle. *Dictamnus albus ; Dictamnum album*, off. *Diptamus.*

Cette racine, ou plutôt ſon écorce, dit M. GEOFFROI, telle qu'elle ſe trouve dans les boutiques, eſt un peu épaiſſe, blanche, roulée comme la cannelle, d'un goût un peu amer, avec une lé-

gere âcreté, d'une odeur agréable & forte, lorſqu'elle eſt récente.

La plante eſt nommée, par les botaniſtes, *Fraxinella*, Cluſii, Tournef. Inſt. rei herb. *Dictamnus albus vulgò*, ſeu *Fraxinella*, C. B. Pin. 222.

Ses racines ſont branchues, fibreuſes, groſſes comme le doigt; il s'en éleve à la hauteur de deux pieds des tiges branchues, velues. Ses feuilles, qui ſont aîlées, ſont rangées ſur une côte terminée par une ſeule feuille: elles ſont vertes en deſſus, & d'un verd clair en deſſous, fermes, luiſantes, crenelées, ſemblables pour la forme à celles du frêne; ce qui l'a fait appeller *fraxinelle*. Ses fleurs, qui naiſſent à l'extrémité des tiges, ſont diſpoſées en épi, compoſées de cinq pétales irréguliers, blancs, ou purpurins; panachées de lignes de couleur plus foncée, d'une odeur qui approche un peu de celle du bouc: dix étamines recourbées ſortent du calyce. Le piſtil ſe change en un fruit à cinq gaînes où ſont contenues des ſemences arrondies, ou en forme de poire, noires.

Les extrémités des tiges & des calyces des fleurs ſont couvertes d'une infinité de veſſicules remplies d'une huile eſſentielle, d'une odeur preſque bitumineuſe dont la matiere ſe répand autour d'elle en ſi grande abondance, durant l'été, qu'il ſuffit d'en approcher une bougie pour que cette atmoſphere s'enflamme dans le moment.

Il ne paroît pas que les Grecs ni les Arabes aient connu cette plante, dont la racine ſeule eſt d'uſage. On l'apporte de Languedoc & de Provence où elle croît.

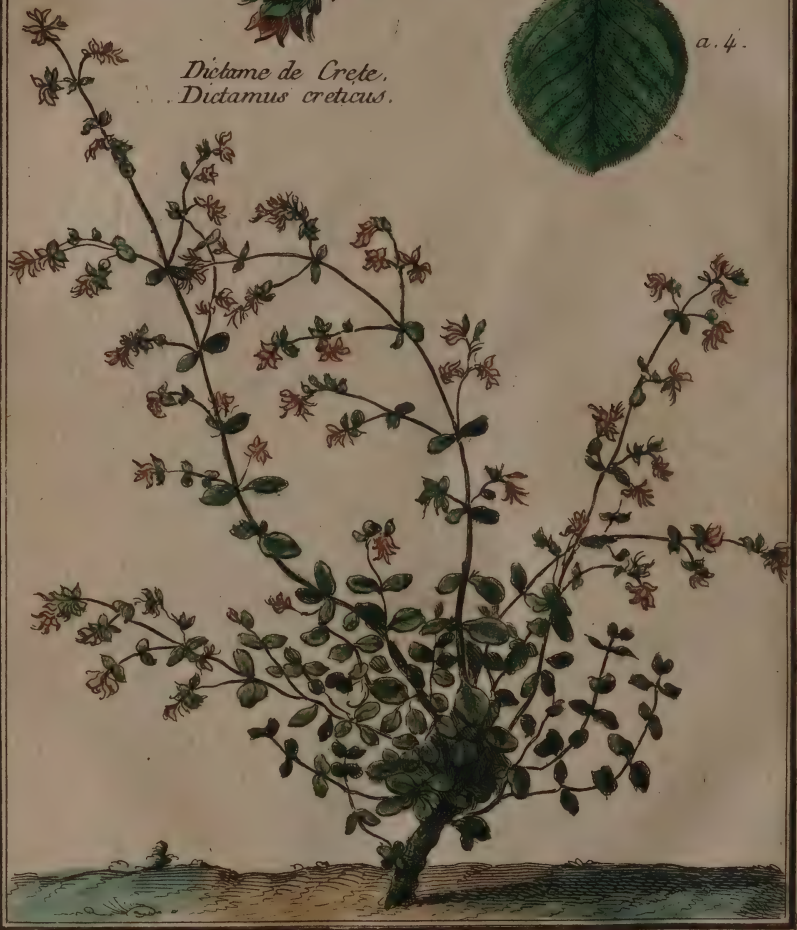
Elle eſt employée comme antihyſtérique, emménagogue, vermifuge, cordiale, diurétique, antiſeptique, alexipharmaque. Elle ſe donne en ſubſtance depuis un demi-gros juſqu'à un gros; & en

a. 1.

a. 1.

a. 4.

Dictame de Crete.
Dictamus creticus.



infusion, depuis deux gros jusqu'à une demi-once.

Dictame de Crete. *Dictamnus creticus ; Dictamnus Creticæ*, off. Δίκταμνος, Dioscor.

On trouve, sous ce nom dans les boutiques, des feuilles arrondies, longues d'un pouce, tirant sur le verd, couvertes de duvet & d'un poil épais, attachées souvent à de petites tiges, au sommet desquelles pendent des especes d'épis de couleur de pourpre. On préfere celles qui sont récentes, bien nourries, entieres, qui ne sont point moisies, odorantes, d'une saveur brûlante.

Quant à la plante, elle est désignée sous les noms suivants : *Origanum creticum, latifolium, tomentosum*, seu *Dictamnus creticus*, Tournef. Inst. rei herb. *Dictamnus creticus*, C. B. Pin. 222. *Origanum foliis tomentosis, spicis nutantibus*, Linn.

Des racines, qui sont fibreuses & brunes, s'élevent à neuf pouces, des tiges lanugineuses, blanches, dures. D'entre les nœuds des tiges, sortent deux à deux des feuilles arrondies, d'une odeur agréable, & d'une saveur âcre & brûlante. Au sommet des branches, naissent en forme d'épi des fleurs d'une seule piece, en gueule, purpurines, portées sur un calyce cannelé, lequel devient un fruit où sont contenues quatre graines fort menues, arrondies.

Cette plante naît d'elle même dans la Grece & dans l'isle de Crete sur le mont Ida. On la cultive en plusieurs endroits.

Elle a été très vantée par les anciens à cause de ses vertus. Elle a toutes les propriétés des aromatiques. C'est un bon vulnéraire apéritif, lequel est convenable dans l'asthme & dans les suppurations du poûmon. Le dictame est aussi cordial, emménagogue, alexipharmaque. Hippocrate, dit Ga-

LIEN, regardoit le dictame comme un des plus puissants remedes pour favoriser l'expulsion de l'arriere-faix. Son usage est encore aujourd'hui le même ; & on peut l'employer, mais, de l'avis cependant des maîtres de l'art, pour hâter l'accouchement, pour expulser le fœtus mort, les moles, &c....

En poudre, il se prescrit depuis demi-gros jusqu'à un gros ; & en infusion dans de l'eau ou du vin, on double la dose.

DIETE. Διαιτα. *Diæta : victûs ratio.* On appelle ainsi en général la maniere que chacun suit dans l'usage ordinaire qu'il fait des choses naturelles ; ce qui ne se borne pas seulement au boire & au manger, mais qui regarde encore le repos, l'exercice, le bain, les plaisirs de l'amour, le sommeil, la veille, &c. car celui qui use de ces toutes choses avec modération, observe une bonne diete, un bon régime ; celui qui en abuse au contraire, observe une mauvaise diete, un mauvais régime.

Mais ce n'est pas être exact, que de prendre le mot *diete* dans cette signification : il convient particuliérement au régime convenable dont la médecine donne les regles ; leur ensemble forme une branche essentielle & très importante de cette science qu'on appelle *diététique* (διαιτητικα, *diætetica*).

Elle est divisée en deux parties ; l'une s'occupe de la conservation de la santé ; l'autre de la guérison des maladies : car les malades & les personnes en santé ont chacun une diététique particuliere. Elle est très utile dans ceux qui sont sains, en ce qu'elle sert nonseulement à les conserver tels, mais qu'elle regle encore les mœurs ; (c'est le grand objet de l'hygiene). En effet, une mauvaise maniere de vivre corrompt les mœurs, & répand dans

l'œconomie animale des germes de maladies, lesquels avec le temps, soit d'eux mêmes, ou acquérant des forces & de la malignité par divers changements de l'air, engendrent les maladies les plus graves. Au reste, la diéte des personnes saines n'est ni simple ni unique, mais aussi multipliée, aussi variée, qu'il y a de différences dans les tempéraments, & les constitutions de l'air, lequel doit être considéré pour beaucoup dans la maniere de vivre. Mais la diététique s'occupe tout entiere de la guérison des maladies; c'est elle qui ordonne & regle le régime le plus propre pour soutenir les forces, & combattre le mal. La maniere de le diriger demande la plus grande attention; car il faut connoître l'espece de la maladie, son invasion, ses temps, le tempérament du malade, ses habitudes, ses forces actuelles, & avoir égard aux saisons & aux constitutions de l'air. De-là sont venus les termes de *diæta tenuis*, *diæta tenuissima*, *diæta exquisita*, *dieta attenuans*, &c.

DIGESTIFS; ou MATURATIFS, ou SUPPURATIFS. *Digerentia*, *maturantia*, *suppurantia* ou *suppurativa medicamenta*.

Quoique la formation du pus dans les plaies & les tumeurs soit absolument l'ouvrage de la nature seule; les maturatifs cependant & les digestifs favorisent cette opération; ils y contribuent en entretenant dans la partie qui vient à suppuration une chaleur douce, en relâchant les vaisseaux, & calmant les douleurs.

Les digestifs, les maturatifs, dit un célebre professeur, procurent une grande suppuration; ils aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour se délivrer du poids importun du sang & des humeurs qui croupissent dans quelques parties, & qui n'obéissent pas à la loi générale de la circulation.

La premiere voie que la nature prend, c'eſt la réſolution, lorſqu'il arrive quelque embarras dans une partie. Le ſang, ne pouvant repaſſer par les vaiſſeaux engorgés & obſtrués, doit ſe détourner en plus grande quantité dans les vaiſſeaux libres voiſins; ces vaiſſeaux ſe diſtendent; leur battement & leurs oſcillations augmentent, à raiſon de la tenſion de leurs parois & de l'impulſion du ſang: ils agiront donc avec force ſur les vaiſſeaux engorgés, par les coups redoublés de leur diaſtole; ils rendront aux molécules qui ſéjournent dans les vaiſſeaux obſtrués, leur premiere fluidité; & la liberté de la circulation ſera rétablie.

Si donc l'embarras des vaiſſeaux n'eſt pas inſurmontable; ſi les matieres, qui en occaſionnent l'engorgement, ne ſont pas trop endurcies, tenaces, & compactes par l'action des vaiſſeaux voiſins, la nature procurera aux humeurs qui ſéjournent, la diviſion & le degré d'atténuation néceſſaire pour qu'elles obéiſſent de nouveau au mouvement de la circulation; & la tumeur ſe terminera par réſolution.

Mais, ſi les molécules du ſang, qui ſéjournent dans les vaiſſeaux obſtrués, ſont trop engorgées, trop groſſieres, & réſiſtent trop à leur réſolution; les oſcillations des vaiſſeaux libres voiſins, qui battent ſans ceſſe ſur les vaiſſeaux engorgés, les briſeront peu-à-peu, & les ſépareront: les oſcillations des vaiſſeaux entiers continuant, & les vaiſſeaux rompus, le ſang & les humeurs épaiſſies, ſeront mêlées, battues pêle-mêle, confondues, & réduites dans une humeur blanche viſqueuſe, connue ſous le nom de *pus;* c'eſt la ſeconde voie par laquelle la nature ſe ſoulage & ſe délivre: on la nomme *ſuppuration.*

Dans la réſolution, les vaiſſeaux engorgés & les

humeurs cédent à l'action des vaisseaux libres : dans la suppuration, les vaisseaux engorgés, loin d'être débarassés, sont détruits. Les agents sont les mêmes dans les deux cas. Il n'y a de différence que dans la forme & la durée des battements des vaisseaux libres, & dans la résistanc de l'humeur qui fait l'engorgement.

De quelle utilité peuvent donc être les maturatifs, si la nature elle seule travaille à la formation du pus? Les maturatifs ne peuvent pas produire par eux-mêmes une goutte de pus, mais la nature a besoin souvent de leur secours pour éloigner ces obstacles qui la gênent dans son travail, modérer ses efforts, & les diriger.

Pour que la suppuration se fasse facilement, il ne faut pas que les vaisseaux obstrués résistent trop à leur rupture; & il faut que l'humeur engorgée cede enfin aux battements des vaisseaux, & qu'elle change de nature. Par le moyen des maturatifs, on donne de la souplesse aux vaisseaux obstrués : on en diminue la résistance; & on diminue aussi l'humeur concrete, en bouchant les pores de la transpiration; en conséquence, les vaisseaux cutanés & ceux de la tumeur suppurante sont plus distendus; ils se contractent, & battent avec plus de force : enfin la chaleur se conserve, & augmente dans la partie sur laquelle on applique les maturatifs; d'où il résulte que l'action des fluides, sur les solides, doit augmenter; ainsi on peut dire que les maturatifs conservent & entretiennent l'action des vaisseaux libres sur les vaisseaux obstrués, en même temps qu'ils diminuent la résistance des vaisseaux engorgés, & la ténacité du sang qui forme l'engorgement que favorise la collection du pus dans un même endroit; & qu'elles la déterminent plus près de la peau, en en relâchant le tissu.

Les maturatifs ſont émolliens, & agiſſent de même : on les joint aux réſolutifs, lorſqu'il eſt néceſſaire de ranimer les oſcillations des vaiſſeaux. La ſuppuration étant la voie la plus avantageuſe à la nature, après la réſolution, l'uſage des maturatifs eſt aſſez fréquent, pour rappeller la ſuppuration des plaies, des tumeurs, des contuſions qui doivent ſuppurer néceſſairement.

Les digeſtifs, maturatifs & ſuppuratifs ſont :

Les racines de bryone.
de concombre ſauvage.
de guimauve.
de lis.
de patience.
de ſcille.
L'ail.
L'oignon.
Les feuilles d'acanthe.
de guimauve.
de mauve.
d'ortie.
d'oſeille.
de pariétaire.
de poirée.
de ſeneçon.
Les fleurs de camomille.
de mélilot.
Les ſemences de creſſon des jardins.
de moutarde.
de ſtaphiſaigre.
Les farines d'avoine.
de blé.
d'ers ou orobe.
de fenugrec.
de feves.
de lin.
de lupin.
d'orge.
Les farines de ſeigle.
La mie de pain.
Le vieux levain.
Les figues graſſes.
L'huile de noix.
d'olives.
La poix de Bourgogne.
Le ſtyrax liquide.
La térébenthine.
La gomme ammoniac.
élémi.
Le bdellium.
L'euphorbe.
Le galbanum.
Le labdanum.
L'opopanax.
Le ſagapenum.
Le tacamahaca.
Le ſavon noir.
Le miel.
Le jaune d'œuf.
Le lait.
Le beurre.
Les graiſſes ou axonges.
Les huiles de camomille.
de lis.
de mille-pertuis.
de roſes.
de vers de terre.
Le baume d'Arcæus.
La thériaque.

a. – 1.
a.1.
Digitale,
Digitalis, Off.
a.2.
a.2.

L'onguent d'altæa.
basilicum.
brun ou de la mere.
de styrax.
L'emplâtre diachylon simple.
diachylon composé.
de mucilage.
Le sparadrap.

DIGESTION; opération de chymie. *Voyez* INTRODUCTION, pag. 25.

DIGITALE; Gants de Notre-Dame. *Digitalis*, off. *Digitalis purpurea*, J. B. *Digitalis purpurea folio aspero*, C. B. Pin. 243. *Campanula sylvestris*, TRAGI. *Aralda Bononiensibus*, GESNER. *Virga regia major flore purpureo*, CÆSALP. *Digitalis foliis calycinis, ovatis, acuminatis*, ROYEN. 292.

De ses racines, qui sont nombreuses, menues, ameres, s'éleve, de deux ou trois pieds, une tige grosse comme le pouce, velue, anguleuse, creuse, rougeâtre. Ses feuilles, qui ressemblent assez à celles du bouillon-blanc, sont pointues, oblongues, velues, dentelées, d'un verd foncé en dessus, lanugineuses en dessous. Ses fleurs sont d'une seule piece irréguliere, en tuyau, comme partagées en deux levres, assez ressemblantes à un dé à coudre, de couleur d'écarlate en dehors, de couleur de pourpre en dedans. Ses étamines sont blanches ou purpurines, recourbées. Du calyce, qui est ordinairement composé de cinq feuilles, sort un pistil grêle, purpurin, attaché à la partie postérieure de la fleur, en maniere de clou. Sa base devient un fruit ou coque pointue & arrondie, partagée en deux loges où sont contenues de petites semences rousâtres.

Cette plante croît sur les montagnes, & se cultive dans les jardins, à cause de sa fleur. Ses feuilles sont ameres.

Elle est un peu d'usage aujourd'hui. Prise intérieurement, elle purge, & excite le vomissement.

PARKINSON dit qu'elle eſt efficace contre l'épilepſie, en décoction; mais RAY obſerve qu'il faut être très réſervé dans ſon uſage, parcequ'elle purge violemment, & qu'elle cauſe des vomiſſements énormes. Extérieurement, ſes feuilles broyées ſont vantées par les Anglois contre les écrouelles, la goute, & le rhachitis. QUINCY cependant n'en convient pas.

DISCUSSIFS & RÉSOLUTIFS. *Diſcutientia, & reſolventia medicamenta.*

On appelle ainſi toute ſubſtance qui eſt capable de fondre une humeur arrêtée ou engorgée dans quelqu'endroit, & de la faire rentrer dans les voies de la circulation. Pour avoir une idée juſte des remedes qu'on appelle communément *diſcuſſifs* & *réſolutifs*, il faut auparavant examiner la façon dont une humeur peut s'arrêter dans une partie: or tous les engorgements viennent, ou du vice des ſolides, ou du vice des fluides.

1°. Les ſolides peuvent pécher en deux manieres, ou par trop de tenſion, ou par trop de relâchement; d'abord les ſolides dans les inflammations douloureuſes, les irritations, ſe criſpent, ſe reſſerrent, & arrêtent le fluide contenu dans leur capacité: s'ils ſont trop relâchés, s'ils ont perdu leur ton, les humeurs l'emporteront, les dilateront à l'excès, & ils perdront toute action; dans ces deux cas, le fluide perd peu à peu de ſon humidité, s'épaiſſit de plus en plus, & l'engorgement eſt manifeſte.

2°. Quant au vice des fluides, ils ne peuvent pécher que par épaiſſiſſement; car, s'ils étoient trop diſſous, il eſt conſtant qu'ils parcourroient librement les petits vaiſſeaux, & ne trouveroient nul obſtacle.

Suivant ces principes, il eſt conſtant que les diſcuſſifs

cuſſifs & les réſolutifs ne ſeront pas les mêmes dans tous ces cas ; ils ſeront même oppoſés : en effet, ſi l'engorgement dépend de l'éréthiſme des ſolides, d'une inflammation ou de quelque douleur, les remedes, en ce cas, ſeront les réſolutifs émollients-relâchants, tels que les émollients, les farineux qui donnent une huile par expreſſion, un mucilage fin & ſubtile : au contraire, ſi l'engorgement dépend de l'atonie des vaiſſeaux comme l'œdême, l'hydropiſie, la leucophlegmatie, on n'aura pas recours aux émollients, mais plûtôt aux ſtimulants, toniques, nervins, tels que les apéritifs, les ſudorifiques, les emménagogues, les amers & les aromatiques ; ſi l'engorgement dépend de l'épaiſſiſſement des humeurs, on pourra, par les émollients délayés de beaucoup d'eau, écarter leurs molécules, & empêcher leur contact ſi immédiat : par les ſtimulants, les toniques, on pourra exciter un jeu plus libre des vaiſſeaux, & faire enſorte que les humeurs ſoient broyées plus exactement ; dans ce dercier cas, on emploiera les médicaments tirés de l'une ou de l'autre de ces claſſes, ſuivant la néceſſité.

Il y a donc deux ſortes de réſolutifs fort différents ; 1°. les ſtimulants & ceux qui agiſſent en conſéquence de leur huile ou de leur mucilage, comme font les émollients ; ils conviennent dans les inflammations, phlogoſes, douleurs & tenſions : par contre-coup, ils ſont anodyns, ſomniferes, narcotiques, ſi la douleur & l'inſomnie viennent de l'inflammation & du tiraillement des parties ; adouciſſants, car rien n'eſt plus capable d'empâter les âcres de nos humeurs, que leur mucilage ; diſcuſſifs ; car, en relâchant inſenſiblement, ils diſſipent de même l'humeur engorgée.

Ces ſubſtances, à l'intérieur, ſont très nourriſſan-

tes, comme il eſt évident; aſtringentes, *per accidens*; c'eſt-à-dire, qu'en épaiſſiſſant, elles arrêtent les hémorrhagies dépendantes des colliquations. Elles conviennent dans les flueurs blanches, les flux immodérés des regles ou des hémorrhoïdes; mais il faut bien prendre garde que ces maladies ne dépendent d'une foibleſſe des fibres, car les farineux relâcheroient encore davantage : l'union des molécules ſanguines ne ſe feroit nullement; & le mal, au lieu de diminuer, augmenteroit plûtôt. Les farineux ne conviennent nullement aux vaporeux & aux hypochondriaques; ils leur cauſent des vents & des peſanteurs exceſſives. A l'extérieur, les réſolutifs farineux s'appliquent en cataplaſmes ſeuls ou avec d'autres drogues; leur décoction s'ordonne en douches, fomentations ou en bains; on la donne auſſi à l'intérieur. Tous les farineux ſervent d'aliments. *Voyez auſſi* l'INTRODUCTION, *p.* 145 *& ſuiv.*

DISTILLATION. *Voyez* INTRODUCT. *pag.* 27.

DIURETIQUES. *Diuretica medicamenta. Voyez* l'INTRODUCTION, *p.* 91.

DOLYCHOS. C'eſt une eſpece de féverole ou haricot. *Voyez* ces mots.

DOMPTE-VENIN. *Aſclepias albo flore*, C. B. Pin. 303. *Aſclepias*, ſive *Vincetoxicum multis, floribus albicantibus*, J. B. *Vincetoxicum*, DODON. Pempt. 407. *Hirundinaria*, TRAGI. *Hirundinaria flore albo*, PARKINS. *Ciſſion*, *Ciſſophyllon*, *Hederalis*, RUEL. *Aſclepias caule erecto, ſimplici, herbaceo, foliis cordato-lanceolatis, racemis conglomeratis alternis*, LINN. *Aſclepias foliis ex ovato-lanceolatis, glabris, floribus racemoſis albis*, HALLER, Helv. 525.

Ses racines ſont fibreuſes, blanches, d'un goût âcre, un peu amer, déſagréable, nauſéabonde,

Dompte-venin.
Asclepias.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 2.

d'une odeur forte. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi & plus, ſont velues, noueuſes, plian-tes. Ses feuilles, aſſez ſemblables à celles du lierre, naiſſent oppoſées deux à deux, un peu velues ſur les bords, portées ſur des queues courtes. De l'aiſ-ſelle des feuilles, naiſſent des pédicules qui ſe par-tagent en pluſieurs autres; ils ſoutiennent des fleurs blanchâtres, d'une ſeule piece, en cloche, ou-vertes, diviſées en cinq pa ties, dont les ſommets, diſpoſés en roſettes, ſont blancs. Le calyce ſe par-tage auſſi en cinq portions. Le piſtil, qui eſt attaché en maniere de clou à la partie poſtérieure de la fleur, devient un fruit compoſé de deux gaînes mem-braneuſes où ſont renfermées pluſieurs ſemences rouſſes, applaties, garnies chacune d'une aigrette.

Cette plante croît ſur les montagnes & dans les bois; elle ſe trouve aux environs de Paris, & principalement dans le bois de Boulogne.

Ses racines rougiſſent un peu le papier bleu: ſes feuilles le rougiſſent moins.

Elle eſt miſe au nombre des alexipharmaques. On la vante (*in E. N. C. dec.* j, *an* j, *obſ.* 57) pour l'engorgement des glandes : Ludovic, *Pharmac.* 625, pour l'hydropiſie : Tragus, pour pouſſer l'urine, pour provoquer les regles, & pour faciliter la ſortie du mucus des poûmons. Tournefort la recommande extérieurement contre les ulceres ſor-dides & les tumeurs des mammelles. Forestus, *lib.* 27, *obſ.* 21, dit avoir guéri une hernie avec étranglement, en fomentant la partie avec une décoction de cette racine. Récente elle excite le vomiſſement, ce qui fait que quelques-uns la ſoup-çonne vénéneuſe (Haller; & ſur tout à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec l'apocyn : c'eſt pourquoi Ehrhardus, après Lonicerus, la proſ-crit, & ne veut pas qu'on la faſſe entrer dans

l'essence alexipharmaque de STAHL. HOFFMANN, *Syst. t.* IV, *part.* iij, *pag.* 431, trouve qu'elle a quelque chose d'anodyn à la fin de son effet. Sa dose en poudre est jusqu'à un demi-gros, & en décoction, jusqu'à une demi-once.

I°. DORONIC. *Doronicum radice scorpii*, C. B. Pin. *Doronicum latifolium*, CLUS. *Aconitum pardalanches minus*, MATTH. *Doronicum romanum*, off. DALE, Pharmac. *Doronicum foliis cordatis obtusis, radicalibus petiolatis, caulinis amplexicaulibus*, LINN.

Ses racines sont petites, fibreuses, noueuses, ayant quelque ressemblance avec le scorpion. Sa tige, qui s'éleve de neuf à dix pouces, est cylindrique, cannelée, lanugineuse, divisée en un petit nombre de rameaux, dont les sommets sont chargés de fleurs radiées. Leur disque est formé de plusieurs fleurons jaunes; & la corolle, de demi-fleurons de même couleur. A ces fleurs, succedent des semences noirâtres, aigrettées.

Sa racine entre dans plusieurs compositions officinales, telles que le *Diamargaritum chaud* d'*Avicenne*, le *diamoschus*, l'*électuaire de perles*, &c. On la trouve dans les boutiques; elle est tubéreuse, genouillée, & comme articulée, composée de différents nœuds, plus petits qu'une noisette, garnis de fibres jaunâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût douçâtre, visqueux & un peu styptique.

La racine de cette plante, qui se trouve sur les Alpes, est aromatique & douçâtre, dit M. VOGEL. Dans le siecle précédent, plusieurs en regarderent l'usage comme suspect; d'autres, d'après leurs propres expériences, déclarerent que son usage n'étoit nullement dangereux. MATTHIOLI, *Epist. p.* 302, en a donné une demi-once à un chien, sans

a.1.
a.1.
b.1.
Doronic romain,
Doronicum romanum.
Doronic d'allemagne,
Doronicum arnica.

qu'il en ait reſſenti aucun mauvais effet : GESNER, *Hort. p.* 257, *epiſt. pag.* 18, 74, 78, en a pris lui-même deux gros, & n'en pas été incommodé. On croit qu'elle remédie à la foibleſſe de la tête & de la matrice ; & qu'elle eſt ſpécifiquement utile contre le vertige. Mais M. HALLER nous apprend que les habitants des Alpes ne s'en ſervent plus ; & LUDOVICI a éprouvé qu'elle n'eſt d'aucune utilité dans les maladies de la tête.

II°. DORONIQUE *ou ARNICA. Doronicum plantaginis folio alterum*, C. B. Pin. 185. *Doronicum germanicum, foliis ſemper ex adverſo naſcentibus, villoſis*, J. B. *Arnica*, off. DALE, Pharmac. SCHROD. *Ptarmica montana*, Hiſt. Lugd. *Aliſma alpinum*, ſeu *Herba plantaginis foliis, flore doronici, ſternutamenta movente*, GESNER, de Hort. *Doronicum foliis caulinis oppoſitis*, LINN. *Arnica foliis ovatis, integris, conjugatis*, HALLER, Helv. *Arnica lapſorum danacea*, FEHRII, Ephem. N. C. an. IX & X.

Sa racine eſt oblongue & fibreuſe. Ses feuilles, ſur-tout celles qui ſont couchées à terre, reſſemblent aux feuilles du plantain velu ; elles ſont plus molles, & légerement garnies de poils. Sa tige eſt cylindrique & velue ; elle a ordinairement quatre feuilles à ſa baſe : dans ſa longueur, elles ſont plus éparſes, & oppoſées deux à deux. Sa fleur, qui reſſemble à celle de la premiere eſpece de doronic, eſt d'un jaune doré. Ses ſemences ſont menues, noires, oblongues, aigrettées.

Elle croît ſur les montagnes, dans les bois & dans les prés, en Suiſſe, en Bohême, ſur la chaîne des montagnes & des mines de la Miſnie.

Les feuilles, & les pétales de la fleur, fraîches & écraſées, font éternuer, & excitent le prurit aux narines, lorſqu'on les en approche. Cette plante a la vertu de réſoudre, de diviſer, d'atténuer le ſang

extravasé & grumelé, après les contusions, les chûtes considérables. Elle opere par les urines & les sueurs. Quelquefois le sang extravasé se porte à l'estomac, & sort par le vomissement; tantôt répandu dans les intestins, il sort par les selles, ou quelquefois enfin par la partie affectée, s'il y a une ouverture. On l'a employée avec succès pour la pierre, la colique néphrétique, les douleurs opiniâtres de côté, la goute, la paralysie, l'hydropisie naissante, la cachexie, les fievres quartes opiniâtres, les obstructions de la matrice & des ulceres, l'asthme humide. Mais, dans tous ces cas, il faut que le remede soit ordonné par un médecin circonspect & prudent, à cause des accidents qui peuvent survenir.

Les feuilles & les fleurs de l'*arnica* se donnent en infusion ou en décoction, à la dose d'une pincée ou deux, pourvu qu'on ait fait précéder les relâchants : pendant l'usage de ce remede, si les forces du malade le permettent, il est bon qu'il se promene dans sa chambre doucement, parceque ce doux exercice diminue la vivacité des douleurs qui suivent ordinairement.

L'odeur & la saveur de l'*arnica*, dit M. Vogel, sont nauséabondes, un peu âcres & ameres. Intérieurement, en décoction, elle résout puissamment le sang arrêté & coagulé; ce qui l'a fait nommer la *panacée des blessés*, par Fehrius (E. N. C. *ann.* IX, X *obs.* 2,) qui le premier en a recommandé l'usage. Elle a depuis été recommandée pour la même fin, par les médecins de Berlin (*Act. med. berol. Dec.* j, *vol.* j, *pag.* 46. X, *p.* 81. *Decad.* ij, *vol.* j, *pag.* 43, 66. IV, *pag.* 92, 94. V, *pag.* 19); & par les médecins de Breslaw (*Act.* 1719, 1721, 1722, 1724, 1726). On rapporte (*Commerc. noric.* 1736, *p.* 282) le cas singulier d'un sphacele

de l'abdomen, à la suite d'un coup de pied de cheval, guéri par la décoction de l'*arnica*. On fait encore l'éloge de sa vertu dans les endroits cités, & ailleurs, dans la suppression des lochies (*Commerc. norimb.* 1735, *pag.* 282); dans les regles difficiles (*ibid.* 1734, *p.* 4); dans la colique hémorrhoïdale (*Act. berol. Decad.* j, *vol.* j, *pag.* 52); dans le vomissement de sang, dans l'épilepsie occasionnée par la peur (*Act. bresl.* 1724, *pag.* 218); dans les tumeurs des mammelles, dans les douleurs de la hanche, dans la fausse pleurésie, & dans les fievres intermittentes. Une pincée ou deux, au plus, suffisent en décoction : si la dose étoit plus forte, il s'ensuivroit la cardialgie, des nausées, des vomissements; ce qu'on ne peut pas toujours éviter, même à petites doses; à plus forte raison, lorsquelles sont grandes; GMELIN, *Flor. sib. tom.* ij, *pag.* 153.

Ses feuilles, en poudre, provoquent la sortie du mucus des narines; *Act. N. C. vol.* iij, *obs.* 47.

III°. DORONIC RAMPANT. *Doronicum radice dulci*, C. B. Pin. 184. TOURNEF. Inst. rei herb. *Doronicum folio subrotundo, ferrato*, J. B. 3. 17. *Doronicum brachiatâ radice*, PARK. Theat. 320. *Doronicum radice repente*, GESN. 621. *Conyza media asteris flore*, C. B. Pin. 265. *Aster pratensis autumnalis conyzæ folio*, TOURNEF. Inst. rei herb. 482. *Aster foliis amplicaulibus, crispis, subtùs incanis, luteo flore radiato*, HALLER, Helvet. 726.

Cette plante croît dans les fossés & dans les lieux humides.

Deux médecins, CAMERARIUS & C. HOFFMANN, ont donné de grands éloges à la décoction de cette plante, contre la dysenterie, & l'ont nommée l'*herbe dysenterique*. Dans les boutiques

du Brandebourg, on la vend, au lieu de l'*arnica*; quoiqu'elle différe de cette plante par sa figure, sa saveur & son odeur.

Les chasseurs & les bergers, qui vivent sur les montagnes, & qui appellent cette plante du nom de *racine de bouc sauvage*, la regardent, ainsi que la grande espece de doronic, comme un remede excellent contre le vertige; RAY, *Hist. plant.*

DOUBLE FEUILLE; Herbe à deux feuilles; Herbe aux charpentiers, *ou* aux coupures. *Ophris bifolia*, C. B. Pin. 87. TOURNEF Inst. rei herb. *Bifolium majus*, sive, *Ophris major*, quibusdam J. B. *Pseudo orchis Bifolium*, DODON. Pempt. 242. *Bifolium sylvestre vulgare*, PARK. *Perfoliata sylvestris mas*, BRUNSF. *Ophris foliis ovatis*, LINN.

De sa racine, qui est grise, fibreuse, & qui s'étend de tous côtés, s'éleve, à la hauteur d'un pied plus ou moins, une tige ronde, dont le milieu est garni seulement de deux feuilles opposées, nerveuses, larges, lesquelles ressemblent à celles du plantain. Sa fleur, qui croît au sommet de la tige, est composée de six pétales, dont les cinq supérieurs sont taillés en maniere de casque, & l'inférieur semble représenter une figure humaine: ils sont verdâtres ou d'un verd blanchâtre. Le calyce se change en un fruit où sont renfermées trois graines extrémement menues.

Cette plante, qui fleurit en Mai & en Juin, croît dans les bois, dans les brouissailles, dans les prés humides; elle se trouve aux environs de Paris.

Sa racine est d'une saveur un peu amere mêlée de quelque viscosité un peu acrimonieuse. La saveur des feuilles & de la tige est visqueuse.

On fait peu d'usage en médecine de la double feuille, qu'on regarde cependant comme vulnéraire, détersive & consolidante.

Ophris.
Double feuille,
a.1.
b.1
b.1.
Petite Serpentaire,
Ophioglossum.

Il y en a une autre eſpece qui ne differe de la précédence qu'en ce qu'elle porte trois feuilles. On lui attribue les mêmes vertus : elle eſt nommé, par les botaniſtes, *orphris trifolia.*

DOUCE-AMERE. *Voyez* MORELLE.

DOUCETTE. *Voyez* MACHE.

DOUCHES. *Voyez* EAU ; & l'article BAIN, *p.* 434.

DOUCHES faites avec de l'eau de fourmis. *Voyez* FOURMI.

DOUVE. *Voyez* GRENOUILLETTE D'EAU.

DRAGON (SANG). *Voyez* SANG DRAGON.

DRASTIQUES. Δραστικὰ φάρμακα. *Draſtica*, ou *activa medicamenta.*

Ce mot, qui eſt grec, ſignifie *actif.* Il ſe dit des remedes qui agiſſent promptement & avec force. On donne en particulier le nom de *draſtiques* aux forts purgatifs. *Voyez* PURGATIFS.

DROPACISME. *Dropax ; Picatio ; Ceropiſſus.* Médicament topique, ſous la forme d'emplâtre ou de cérat, dont les anciens ſe ſervoient contre la ſtupeur des parties paralyſées ou atrophiées. Ils l'employoient auſſi pour faire tomber le poil ou l'arracher. Il étoit ſimple ou compoſé.

Le ſimple ſe faiſoit de poix avec un peu d'huile qu'on étendoit ſur du linge ; on l'appliquoit chaudement ſur la partie malade, après l'avoir raſée lorſqu'elle étoit couverte de poils ; on l'enlevoit avant qu'il fût entiérement refroidi : après l'avoir fait chauffer une ſeconde fois, on le remettoit encore ſur la peau, & on le levoit de même avant qu'il fût abſolument froid ; ce que l'on répétoit ſouvent.

Le compoſé, outre l'huile & la poix, étoit encore fait avec quatre parties, ou de poivre, ou de cendres de ſarment, ou de pyrethre, lorſqu'on

avoit dessein d'attirer fortement. Mais le dropaciſme n'eſt plus d'uſage aujourd'hui.

EAU

EAU. On diſtingue de deux ſortes d'eaux; ſçavoir, l'eau ſimple, & l'eau minérale : celle-ci contient des molécules métalliques : l'eau ſimple en contient auſſi, mais elles s'y trouvent en très petite quantité.

L'eau ſimple ſe tire des puits, des rivieres, des fleuves, des lacs, des fontaines & de la pluie. Il importe peu de quelle eſpece elle ſoit, pourvu qu'elle ait les qualités requiſes pour faire une eau pure & ſalubre; ſçavoir, d'être claire, limpide, légere; qu'elle s'échauffe promptement; qu'elle ſe refroidiſſe de même; qu'elle cuiſe facilement les légumes, les viandes; qu'elle diſſolve ſans peine les ſavons; qu'elle ſoit ſans odeur & ſans ſaveur: d'où il eſt facile de comprendre, qu'une eau bourbeuſe, épaiſſe, peſante, difficile à s'échauffer, difficile à ſe refroidir, qui a de la peine à cuire les légumes, les viandes, à diſſoudre les ſavons, qui a quelque goût, quelqu'odeur, eſt une eau qui contient des particules hétérogenes, & très mauvaiſes.

L'eau de pluie eſt toujours chargée de parties lixivielles qui ſe trouvent dans l'air, d'œufs d'inſectes : l'eau des marais, des lacs qui croupiſſent, ſe corrompt : l'eau de puits eſt peſante, a toujours quelqu'odeur, quelque goût. Toutes ces eaux ſont donc très mauvaiſes.

La meilleure eau eſt celle de fontaine qui circule; car quelque bonne qu'elle ſoit, ſi-tôt qu'elle ſéjourne

séjourne dans quelques bassins, elle prend toujours une mauvaise qualité. L'eau de riviere, de fleuve, n'est pas absolument mauvaise, mais souvent elle se trouve chargée des immondices des grandes villes; telle est la Seine qui passe au travers de Paris, c'est pourquoi il est très nécessaire de la purifier avant que de s'en servir. On peut aussi purifier l'eau de pluie, de marais & de puits; & toutes ces eaux, après être purifiées, deviennent assez salubres.

La premiere façon de purifier l'eau est de la faire bouillir un peu : l'ébullition détruit à la vérité les œufs des insectes qui pourroient s'y trouver, & lui fait déposer quelque chose; mais elle ne prive pas l'eau des sels, & ne lui enleve pas toutes les molécules terreuses & métalliques qu'elle contient : ainsi ce moyen est défectueux.

La seconde maniere est de la faire passer à travers des fontaines sablées, comme on le pratique à Paris; mais ces fontaines sont de cuivre, & quoique bien étamées, il s'en détache toujours quelques molécules qui deviennent très nuisibles.

Quelques modernes ont proposé, pour purifier l'eau, de la faire bouillir avec une grande quantité de mercure; on peut bien par là détruire tous les œufs des insectes, mais on ne lui enlevera point toutes les molécules terreuses & métalliques qu'elle peut contenir. M. Lamy a proposé de la mettre dans un bassin dont les deux ouvertures soient séparées par des éponges exactement serrées : l'eau en passant par ces éponges, dépose tout ce qu'elle contient d'hétérogene; &, pour l'avoir plus pure, il la fait tomber dans un réservoir où elle est obligée de passer deux ou trois fois par gradation au travers des éponges également disposées : il couvre ces bassins de lames de plomb sur lequel l'eau n'a

aucune atteinte : voilà la meilleure maniere. L'eau ainſi purifiée donne la boiſſon la plus naturelle ; c'étoit celle de nos peres : quelques peuples encore aujourd'hui ſont dans cet uſage, & ils s'en trouvent très bien : ſi elle eſt nuiſible, ce n'eſt qu'aux perſonnes d'un tempérament phlegmatique, pour leſquelles le vin eſt meilleur : l'eau avec le vin eſt une très bonne boiſon.

L'eau eſt d'un uſage infini en médecine. Elle ſert pour toutes les opérations de pharmacie : à l'intérieur, on la fait prendre en boiſſon, ou en lavement ; bue à une certaine doſe, c'eſt un excellent diurétique, un diaphorétique ; c'eſt le ſeul délayant que nous ayons : elle ſeule peut ſe charger des ſels, les étendre ; ainſi c'eſt un bon relâchant, un bon rafraîchiſſant : on la recommande comme un ſpécifique dans les fievres intermittentes, ſpécialement les fievres quartes. Un médecin anglois en faiſoit prendre une pinte, ou une pinte & demie, à un adulte ; il le faiſoit coucher, & le couvroit bien : elle pouſſoit par les ſueurs ou les urines ; & à la troiſieme priſe, ordinairement il diſſipoit les fievres quartes les plus opiniâtres : cette pratique a eu beaucoup de ſuccès en Angleterre.

Rhovida, médecin eſpagnol, donnoit auſſi l'eau pour les fievres, mais il la preſcrivoit froide, & même glacée : un capucin, qui avoit été domeſtique de Rhovida, ſuivoit cette pratique à Naples, dans toutes les fievres chaudes & inflammatoires ; il en faiſoit prendre une quantité énorme, cinq à ſix pintes par chaque fois ; il faiſoit promener ſes malades, & les empêchoit de ſuer : cette méthode lui a réuſſi ; & elle eſt encore aujourd'hui très ſuivie à Naples.

Pour nous, nous ordonnons l'eau dans les inflammations, chargée de quelque teinture légere,

mais elle opere plus par son principe aqueux, que par aucun des ingrédients qu'on y mêle.

On prescrit l'eau en lavement pour les chaleurs d'entrailles, les inflammations du bas ventre, les constipations, dans les vapeurs hystériques & hypochondriaques, dans les urines âcres, les inflammations de la vessie, dans les gonorrhées : ces lavements font un très grand bien aux tempéraments secs, bilieux & atrabilaires. L'intendant de la musique du Roi, pour peu qu'il s'efforçât, étoit sujet à une esquinancie : pour prévenir cet accident, le célebre DUMOULIN lui conseilla de prendre tous les matins un lavement d'eau pure ; par ce remede simple, il a absolument évité les rechûtes.

On emploie l'eau en bains, demi-bains, bains de vapeurs, & en douches. Les douches sont chaudes ou froides ; elles se font, en laissant tomber l'eau de fort haut sur la partie : les douches chaudes ont assez peu d'efficacité ; mais les froides conviennent sur des membres affoiblis & paralytiques ; sur la tête, elles conviennent dans la manie & la folie. Un Hollandois, s'étant adonné à la boisson pour dissiper un chagrin cuisant qui le devoroit par l'absence de son pays, devint fou, maniaque & furieux ; on le ramena en Hollande, croyant que cela se dissiperoit ; il y resta long-temps, sans aucun soulagement : on consulta le docteur MICHELOTTI qui lui fit raser la tête, & lui fit des douches à froid de fort haut : elles furent continuées pendant un certain temps, & il guérit radicalement. Ces sortes de douches ont beaucoup d'efficacité dans les vertiges qui ne sont point accompagnés de fievres.

Les bains sont chauds ou froids.

Pour préparer un bain chaud, on met une certaine quantité d'eau fraîche, dans une baignoire, on y verse de l'eau bouillante pour l'échauffer ;

on la mêle, afin que la chaleur se répande également; on couvre la baignoire, afin que l'eau cuve un peu, avant que la malade s'y mette : il faut prendre garde qu'elle ne soit ni trop chaude ni trop froide; trop chaude, elle mettroit le sang en agitation, & occasionneroit un trop grand reflux vers la tête : trop froide, elle supprimeroit la transpiration; elle resserreroit les parties inférieures; le sang se porteroit à la tête, & pourroit produire l'apoplexie, des défaillances, à cause de la trop grande abondance qui se porteroit au cœur. Il est donc nécessaire de se servir d'un ou de plusieurs thermometres, afin de prendre le juste degré de chaleur de l'eau. Le bain chaud est assez en usage chez les grands, pour nétoyer la peau; il est fort recherché en Perse, en Allemagne, chez les Turs : autrefois les Romains en faisoient leurs délices, & nous faisons mal de les abandonner entierement.

Quelques-uns ajoutent aux bains, des sels, des plantes émollientes ou aromatiques, suivant le cas, des huiles, du lait, cela n'est point mauvais; mais j'estimerois autant les bains d'eau seule, que les bains d'huiles ou de lait seul. On reste dans le bain une heure ou deux suivant les forces : les hypochondriaques, pour en recevoir du soulagement, doivent y rester jusqu'à ce qu'ils tombent en foiblesse, puis on leur donne un bouillon, ou un verre de vin, ou du vin & du bouillon ensemble; on les met dans un lit bien chaud, & on les laisse dormir deux ou trois heures.

On se prépare, pour prendre les bains, par la saignée & la purgation.

Ils sont très avantageux dans les maladies des reins, la néphrétique, dans les maladies cutanées, les maladies hystériques & hypochondriaques, pour détendre & détruire les humeurs âcres : on les or-

donne auſſi, avant que d'adminiſtrer les frictions mercurielles : ils ſont contraires dans les inflammations, & dans les fievres aiguës, les obſtructions, dans les poitrines foibles & délicates, ſujettes au crachement de ſang, quand on a quelque viſcere endommagé, dans tous les épuiſements, après l'acte vénérien, ou quelque paſſion de l'ame, & quand l'eſtomac eſt plein.

Les bains froids ſe prennent à la riviere & à la mer dans l'été : on ſe met nud, & l'on plonge pluſieurs fois la tête dans l'eau, à la différence du bain chaud où l'on ne ſe met que juſqu'au col. Pluſieurs praticiens font grand cas du bain froid : nos anciens, comme on peut le remarquer dans l'hiſtoire des Romains, paſſoient, du bain froid, dans le bain chaud. Les Moſcovites au contraire paſſent, du bain chaud, dans le bain froid.

Le bain froid a de tout temps été regardé comme fortifiant : les habitans du nord l'emploient encore aujourd'hui dans cette vue ; ils plongent même leurs enfants, ſi-tôt qu'ils ſont nés, dans des eaux glacées, pour les rendre infatigables, diſent-ils : Hippocrate l'a recommandé ; cependant il a remarqué, dans ſa longue pratique, que la boiſſon trop froide cauſe des reſſerrement de cœur, & de la rigidité dans les fibres de l'eſtomac ; mais, d'un autre côté, il a auſſi examiné que les boiſſons trop chaudes relâchoient conſidérablement les fibres de l'eſtomac, les mettoient dans l'aronie, & rendoient les digeſtions difficiles ; & qu'ainſi il vaudroit mieux boire froid, que chaud ; les accidents ſeroient moins grands, puiſqu'on a vu des perſonnes telles que le cardinal de Fleury, s'être accoutumées dès leur jeuneſſe à boire à la glace, avoir continué pendant leur vie, & être parvenues à une très belle vieilleſſe : donc les bains froids doi-

vent être plus salutaires, que les chauds. Les Anglois les ordonnent beaucoup, & avec succès, dans les maladies des nerfs, telles que les convulsions & la paralysie.

Le demi-bain se prend chaud jusqu'à la ceinture; ce bain partiel a les effets du bain général. Il en est de même du lavement des pieds : Huxham a observé qu'il est très utile dans la convalescence des fievres intermittentes, quand les regles sont difficiles : il dit qu'une demoiselle, aux approches de ses regles, avoit oppression de poitrine, difficulté de respirer, maux de tête insupportables, & qu'elle en a été délivrée sur-le-champ, en mettant ses pieds dans l'eau chaude : on pourroit aussi les administrer dans les obstructions.

L'*eau commune*, c'est-à-dire, l'eau de source pure, n'a ni odeur ni saveur, dit M. Vogel. En boisson, elle attenue, adoucit l'âcreté des humeurs, tempere l'orgasme du sang, excite l'excrétion de l'urine, fortifie les fibres relâchées, relâche celles qui ont trop de roideur, suivant qu'on la boit, ou fraîche, ou chaude. Extérieurement en douches, elle fortifie les parties foibles, résout les engorgements & concrétions; sous la forme d'épithême & froide, elle discute les inflammations, arrête les hémorrhagies, ranime le mouvement languissant du cœur; appliquée chaude, soit sous la forme du bain total ou de bain partiel, elle ouvre les pores de la peau, relâche les fibres trop serrées, facilite la transpiration, calme les douleurs spasmodiques, guérit les congestions des parties supérieures Reçue dans la bouche, sous la forme de vapeurs, elle guérit l'enrouement; Hilscher, *Prog. de insigni quodam raucitati remedio. Iena*, 1747.

EAU DE MER. *Aqua marina.* Elle n'eſt point potable, à cauſe de ſa ſalûre & de ſon amertume; mais elle poſſede de grandes vertus en médecine. HIPPOCRATE, *epidem.* vij, 33, dit qu'elle lâche le ventre, bue froide ou chaude. Suivant DIOSCORIDE, elle diſſout & évacue la pituite; & ſuivant RUSSELL, *de tab. gland.* elle leve les obſtructions des viſceres & l'engorgement des glandes, remédie à la colique bilieuſe des gens de mer, diſſipe les pierres de la veſſicule du fiel; guérit la jauniſſe, l'atrophie & les ulceres ſcorbutiques, ſi l'on en boit tous les jours une livre. En lotion, dit DIOSCORIDE, elle eſt utile pour la gale, la gratelle, les dartres & les démangeaiſons: en fomentation, pour les engelures des talons, ou mules. Si l'on ſe baigne dans de l'eau de la mer, dit le même auteur, elle eſt ſalutaire contre les plaies & morſures envenimées, quoique ce moyen ſoit regardé aujourd hui comme inutile par pluſieurs, tels que NUNGENT, DU CHOISEL. Les perſonnes foibles ſe trouvent bien de s'y baigner. La vapeur de l'eau de mer bouillante ſoulage les hydropiques, les douleurs de tête, & l'ouie dure.

EAUX MINÉRALES; *aquæ minerales.* On les diviſe en thermales ou chaudes; *aquæ thermales ſeu calidæ:* & en en acidules ou froides; *aquæ acidulæ ſeu frigidæ.*

I°. *Eaux acidules ou froides.*

Toutes les eaux acidules ont pour principe une eau très pure, où eſt contenue abondamment un eſprit minéral élaſtique d'une nature vitriolique, avec lequel ſe trouve mêlées quelques particules ſalines & terreſtres. Par de telles parties & premierement par ce principe ſpiritueux expanſif, les eaux

acidules pénétrent les plus petits vaisseaux du corps, augmentent la circulation des humeurs, remédient aux stagnations, levent les obstructions ; mais, par leur principe salin, elles détergent, & stimulent, & excitent différentes excrétions ; enfin par le principe terrestre, elles rompent & altérent les humeurs acides & corrompues. La maniere d'en faire usage est différente ; la plus ordinaire est de s'astreindre à certaines regles consacrées, eu égard au temps & à la quantité : on les trouve indiquées dans l'histoire des eaux particulieres donnée par différents auteurs. L'autre est moins assujétissante, & a été proposée il y a trente ans par *Frid. Slare*, c'est de ne s'astreindre ni au temps, ni au lieu, ni à une certaine quantité ; ce qui ne semble point déraisonnable, & s'accorde assez avec l'expérience.

En général, les eaux minérales froides passent pour des remedes rafraîchissants, apéritifs, diurétiques, emménagogues. Elles ont procuré quelquefois la guérison des fievres intermittentes, rebelles, des ophthalmies opiniâtres, des dysenteries malignes, des flueurs blanches. Ces eaux ne conviennent point aux phthisiques, ni à ceux qui sont incommodés de toux. Elles sont aussi nuisibles aux estomacs froids.

1°. Eaux de Boulogne. *Aquæ bononienses.* Ces eaux sont auprès de Boulogne sur mer, ville de Picardie en France ; elles sont froides, ferrugineuses. Par leur nature & leurs propriétés, elles sont semblables aux autres eaux minérales, & se prennent de la même maniere.

2°. Eaux de Cransac. *Aquæ cranenses.* Cransac est un bourg du bas Rouergue en France, à cinq lieues nord-oueſt de Rhodez. Ses eaux minérales n'ont aucune odeur sensible, leur saveur est un peu âcre & vitriolique. Douze onces de ces eaux

ont donné par l'évaporation dix-huit grains d'un sel gris, tirant sur le blanc, d'un goût salé, & légerement vitriolique. On les regarde comme apéritives & purgatives, & on les emploie avec succès dans les maladies provenantes d'obstructions; *Histoire de l'Academie royale des Sciences, an.* 1705, *pag.* 67.

Ces eaux, dit M. *Lieutaud*, passent pour contenir du fer, du vitriol, & un peu de soufre. Elles remettent l'estomac en état de faire ses fonctions, & elles purgent avec douceur. Il paroit y avoir peu de différence entr'elles & celles de Passi; aussi se prescrivent-elles pour remplir les mêmes indications, & s'administrent-elles de même.

3°. Eaux de Daniel. Elles sont dans le diocese de Lodeve, ville de France au bas Languedoc. Elles sont d'une merveilleuse efficacité dans l'ardeur des visceres, l'effervescence du sang, la salure & l'âcreté des humeurs, & dans les autres affections qui traînent après elles la langueur & l'abattement: elles conviennent pour ceux chez lesquels le sang & les visceres sont échauffés, mais lorsqu'il n'y a point de saburre; ce qui les fait employer pour le cancer, la lepre, les écrouelles, l'herpes, le marasme & la fievre lente qui ne dépend pas de l'ulcere du poûmon.

4°. Eaux d'Egra. *Aquæ Egranæ.* Auprès d'Egra, ville de Bohême, est une source renommée depuis très long-temps. Guinthier, d'Andernach, célebre médecin de la faculté de Paris, dit que ces eaux levent les obstructions des visceres, de la rate, du foie; qu'elles chassent les fievres & corrigent la putridité des humeurs; qu'elles fortifient l'estomac, rétablissent l'appétit, arrêtent les regles trop abondantes, & les autres hémorrhagies; & qu'en bain, elles guérissent les

ulceres invétérés, les dartres, la gale, & les autres affections de la peau.

Ces eaux, dit M. Vogel, contiennent abondamment un sel médiocrement purgatif; ce qui les rend propres pour dissoudre les humeurs visqueuses & lentes, pour dissiper l'engorgement des viscères, pour nétoyer la saburre des premieres voies, & leur procurer une issue par les selles.

5°. Eaux de Forges. *Aquæ forgienses.* Elles sont à Forges, bourg de France dans la haute Normandie à neuf lieues de Rouen, & à vingt-cinq nord-oueſt de Paris : elles sortent de trois sources, distinguées par les noms de la *cardinale*, la *royale*, la *reinette*.

L'eau la plus usitée de ces trois sources, est celle de la *royale;* elle se transporte pour les malades qui ne peuvent se rendre sur le lieu. Quoique ceux qui ont analysé les eaux de Forges, ne soient pas d'accord dans tous les points, ils le sont cependant en ce qu'ils conviennent unanimement que ces eaux sont impregnées d'un principe ferrugineux, & qu'il les faut ranger dans la classe des fontaines martiales. Ils paroissent aussi s'accorder assez sur les vertus médicinales. On les regarde comme purgatives, diurétiques, tempérantes, apéritives & corroboratives par leur qualité légerement astringente. Ce qui fait qu'on les recommande dans les obstructions des viscères du bas-ventre, l'affection mélancholique, les douleurs de colique, les suppressions d'urine, la foiblesse d'estomac, les vomissements habituels, les flux de ventre immodérés, &c. Mais on les regarde comme nuisibles dans les affections paralytiques, le crachement de sang & les autres maladies de la poitrine.

Ces eaux conviennent dans la suppression des regles, & dans leur écoulement trop abondant;

on les prescrit aussi pour d'autres maladies de la matrice, telles que les affections vaporeuses, les pâles couleurs, les flueurs blanches, la stérilité. Il faut bien se garder de les faire boire aux scorbutiques & aux poitrinaires. On en ordonne la boisson depuis une livre jusqu'à six.

6°. Eaux de Meine. *Aquæ meinenses.* Elles portent le nom d'un bourg situé à quatre lieues de Nismes, ville de France en Languedoc. Ces eaux, dit Barbeyrac, ne sont point minérales; c'est mal-à propos qu'on les a mises dans cette classe : ce sont des eaux de source qui ont beaucoup de légereté; on les prescrit pour boisson ordinaire, afin de délayer le sang. M. Lieutaud dit qu'elles ont les mêmes vertus, que celles de Montfrin.

7°. Eaux de Miers. *Aquæ merienses.* Elles se trouvent auprès du village de ce nom situé dans le Querci, province de France, à neuf lieues nord de Cahors, à peu de distance de la Dordone. Leur saveur est amere, & leur odeur comme ferrugineuse. On dit qu'elles rafraîchissent & qu'elles purgent en même temps; qu'elles sont désobstruantes & diurétiques. On les donne avec succès contre les fievres intermittentes rebelles, les maladies des reins & de la vessie, les flueurs blanches, les affections vaporeuses & hypochondriaques. Elles souffrent difficilement le transport, à moins qu'on n'ait l'attention de bien boucher les bouteilles, autrement elles se gâtent très promptement.

8°. Eaux de Montfrin. *Aquæ monferinenses.* Montfrin est un bourg de Languedoc en France, proche le Rhône, & à quatre lieues nord-est de Nismes. Les eaux de ce lieu rafraîchissent, calment, purgent, levent les obstructions, font couler les urines. Elles conviennent dans les affections convulsives. Le temps, qu'on choisit pour en faire

uſage, eſt la canicule : la quantité eſt depuis deux livres juſqu'à ſix, pendant environ quinze jours. Si on les prend à petite doſe, & pour boiſſon ordinaire, on en continue plus long-temps l'uſage.

6°. Eaux de Passy. *Aquæ paſſianæ.* Le lieu où elles ſont, eſt un village ſitué à quelque diſtance & à l'occident de Paris. Pluſieurs perſonnes, & en différents temps, en ont fait l'analyſe, dont on trouve le rapport dans les mémoires de l'académie des Sciences, & ailleurs. Il en réſulte qu'elles ſont ferrugineuſes, un peu vitrioliques. Elles ſont rafraîchiſſantes, apéritives, ſtomachiques, purgatives, diurétiques. On les emploie dans la cachexie & les pâles couleurs, dans l'affection hypochondriaque & hyſtérique, dans les pertes & les regles dérangées, dans le dégoût & le manque d'appétit. On en fait boire depuis deux livres juſqu'à trois.

10°. Eaux de Provins. *Aquæ provinenſes.* Provins, ville de France, eſt ſitué dans la Brie champenoiſe, à dix-neuf lieues ſud-eſt de Paris. Ses eaux, par leur nature & leurs vertus, ſont fort approchantes de celles de Forges. Elles conviennent dans les mêmes maladies, & ſe prennent de la même maniere. Elles ont une ſaveur ferrugineuſe.

11°. Eaux de Pyrmont. *Aquæ pyrmontanæ.* Pyrmont, *Petri mons.* Ce château, près duquel ſont ces eaux célebres, eſt en Allemagne dans le cercle de Weſtphalie, près du Wéſer. Elles ont beaucoup d'efficacité, dit M. Vogel. Elles lâchent le ventre, & facilitent l'excrétion des urines en même temps : elles levent les obſtructions des viſceres, ſoutiennent leur ton, corrigent les mauvaiſes diſpoſitions des humeurs. Elles ſont très utiles dans les maladies chroniques & rebelles. On peut con-

fulter, sur ces eaux, un ouvrage qui a pour titre : Jo. Phil. Seipii *Beschreibung des pyrmontischen mineral - Wassers und stahlbrunnens.* Hannover, 1750, *in*-8°.

12°. Eaux de Sainte-Reine. *Aquæ reginenses.* Elles se trouvent auprès d'un village de ce nom, en Bourgogne, à neuf lieues nord-est de Dijon. Elles n'ont point de saveur, & sont estimées rafraîchissantes, calmantes, apéritives, diurétiques; mais elles possedent bien foiblement ces propriétés. On fait usage de ces eaux pendant douze ou quinze jours, à la dose de deux livres par jour, & même de six.

13°. Eaux de Seltz. *Aquæ selteranæ.* Seltz, où elles ont leur source, est une petite ville de la basse Alsace, située sur le Rhin, à neuf lieues sud-est de Strasbourg. Elles contiennent, dit M. Vogel, beaucoup plus de sel alkali que toutes les autres eaux acidules, mais aucunes parties martiales. Quoique d'une nature fort douce, elles excitent cependant l'écoulement abondant des urines, fondent les humeurs visqueuses, & sont spécialement favorables dans la goute & dans l'asthme. On les boit seules, ou mêlées avec du lait. On les ordonne aussi pour boisson ordinaire seules ou avec l'addition d'un peu de vin.

Ces eaux sont bonnes encore dans les maladies de poitrine, contre le rhumatisme, l'affection hypochondiaque & hysterique, les maladies de la peau. En les transportant, il faut avoir l'attention de boucher exactement les bouteilles, sans quoi elles se gâteroient aisément.

14°. Eaux de Schwalbach. *Aquæ schwalbacenses.* Elles portent le nom d'un lieu distant de quelques milles de Francfort sur le Mein. Ces eaux tiennent à-peu-près le milieu entre celles de Pyr-

mont & d'Egra : ainſi elles ſont employées dans les mêmes cas, & ſont particulierement recommandées dans les affections hypochondriaques & mélancholiques.

15°. Eaux de Spa. *Aquæ ſpadanæ.* Spa, où ſont leurs ſources, eſt un bourg d'Allemagne à neuf lieues ſud-eſt de Liege. Il y a cinq ſources principales qui ſont : *Pouxhon*, *Geronflerde*, *Saviniere*, *Watpotz* & *Tonnelet.* Ces eaux, dit Hoffmann, *Diſſ. de Preſſeux*, ſont les plus légeres de preſque toutes les acidules; elles ſont principalement utiles dans les maladies des reins & de la veſſie, dans les ſuites de gonorrhées, & pour les ulceres vénériens.

Les eaux de Spa, dit M. Lieutaud, *Mat. med.* ſont froides, acidules, ferrugineuſes. Peu de temps après qu'elles ont été priſes, elles dépoſent, au fond du vaiſſeau qui les contient, une ſubſtance qui reſſemble beaucoup à de l'ochre. Outre la vertu dépurative que la plus grande partie des médecins s'accorde à leur attribuer, on les recommande comme toniques, ſtomachiques, apéritives & diurétiques. Elles ſont utiles dans les ſuppreſſions des regles & dans leur écoulement exceſſif. Les hypochondriaques, les ſcorbutiques, les cachectiques, les hydropiques ſe trouvent bien de leur uſage : elles rétabliſſent les digeſtions, remédient aux embarras des reins; & on les a vu réuſſir dans la gonorrhée bénigne, & dans les flueurs blanches. Les eaux de Spa peuvent ſe tranſporter au loin. On les boit pendant environ neuf jours, depuis une livre juſqu'à quatre chaque jour.

16°. Eaux de Tillerborn. *Aquæ antonianæ.* La ſource de ces eaux eſt auprès d'un monaſtere de S. Antoine, dans un lieu nommé *Tillerborn*, peu diſtant d'Andernach, petite ville d'Allemagne

ſur le Rhin, dans l'archevêché de Cologne. Elles coulent entre des rochers, & contiennent du ſel, du vitriol & du fer : leur ſaveur eſt aſſez agréable. Elles levent, dit GUINTHIER d'Andernach, les obſtructions des viſceres; chaſſent les pierres des reins & de la veſſie; corrigent la malignité des humeurs; conviennent dans l'œdême & la leucophlegmatie; font évacuer les humeurs qui ſe ſont amaſſées dans la poitrine & l'eſtomac. En bain, elles réſolvent les tumeurs molles, guériſſent la goute & les fievres.

Suivant M VOGEL, ces eaux ont une ſaveur bien plus agréable que toutes les autres acidules, & ſont d'une nature très tempérée; elles contiennent beaucoup d'eſprit minéral, de terre calcaire & de ſel commun, mais peu de ſel alkali. Elles ſont utiles ſur-tout aux hypochondriaques.

17°. EAUX DE VALS. *Aquæ vallenſes.* Vals, dont elles portent le nom, eſt un bourg de France, dans le bas Vivarais, à cinq lieues du Rhône. Elles ſont fournies par quatre ſources qui contiennent un ſel fixe alkalin : elles fermentent beaucoup, ſi l'on y verſe de l'eſprit de vitriol, ainſi que tous les alkalis, & changent en une couleur verte très foncée la teinture de mauve & de violette. Ces ſources ſont : la *Saint-Jean*, la *Marquiſe*, la *Marie*, la *Dominique*.

La *Saint-Jean* contient plus de ſel, & convient mieux à l'eſtomac que la *Marquiſe*.

La *Marquiſe* contient plus de ſel que la *Marie*, dont l'eau prend plûtôt la voie des urines que celle des inteſtins.

Quand on preſcrit les eaux de Vals, voici ce que l'on doit obſerver : ceux qui ont l'eſtomac délicat, en prendront tous les jours le matin, quatre ou cinq verres, puiſées à la fontaine de la *Saint-Jean*, &

les verres suivants à celle de la *Marquise*. Les malades de la pierre ou de la gravelle boiront, les trois derniers jours, de l'eau de la *Marie*, pour nétoyer les reins.

Quant à la *Dominique*, son eau excite le vomissement, à cause du vitriol qu'elle contient; elle est rarement d'usage, excepté dans les fievres quartes rebelles, & la jauniſſe opiniâtre. L'infusion de noix de galle, faite avec l'eau de cette source, donne de l'encre, ce qui prouve la présence du vitriol.

On estime particuliérement l'eau puisée à la *Marquise*, qui passe pour la meilleure des eaux acidules rafraîchissantes, & on la vante comme apéritive & diurétique. On en fait usage dans la jauniſſe, les pâles couleurs, les flueurs blanches, la stérilité, la suppression des regles. On le continue pendant dix ou douze jours le matin; on en boit par intervalles douze ou quinze verres dans l'espace d'une heure, ou une heure & demie; &, lorsqu'elle s'est évacuée par les urines ou par les selles, on prend un bouillon; avant que se mettre à l'usage des eaux; &, après l'avoir cessé, on prend une purgation convenable.

On peut le prolonger pendant deux ou trois semaines dans les maladies opiniâtres, comme dans les obstructions invétérées des viscères, dans la fievre quarte, dans le chlorosis, dans l'ictere: alors on se purgera à la fin de chaque semaine; & on reprendra les eaux, après quatre ou cinq jours d'interruption.

18°. Eaux de Vesoul. *Aquæ vesullenses.* Vesoul est une ville de France en Franche-Comté, située au pied d'une montagne appellée *Motte de Vesoul*, à neuf lieues nord de Besançon. Ces eaux, qui n'ont ni odeur ni saveur, deviennent cependant

dant ameres, lorsqu'on les fait bouillir. Elles sont rafraîchissantes, antispasmodiques, stomachiques, relâchantes, apéritives, diurétiques. Elles sont bonnes pour arrêter le vomissement, la diarrhée; pour faciliter la sortie des graviers des reins & de la vessie; & pour guérir les fievres intermittentes anciennes & opiniâtres.

19°. Eaux de Wildungen. *Aquæ wildungenses.* Les trois sources, d'où sortent ces eaux, sont proche de Wildungen, ville d'Allemagne au comté de Valdeck, dans le Cercle du Haut-Rhin. Elles sont fort douces, dit M. Vogel; & ont beaucoup d'affinité avec celles de Tillerborn. Elles sont très utiles aux scorbutiques & aux gouteux; ils peuvent en faire leur boisson ordinaire.

20°. Eaux d'Youset. *Aquæ ysallienses.* Elles prennent leur source au petit village d'Youset dans le bas Languedoc, entre Uzès & Alais, à trois lieues Est de cette derniere. Le bitume, dont tout ce territoire abonde, communique, à ces eaux qui en sont très chargées, une saveur désagréable. Elles sont relâchantes, diurétiques, désobstruantes, vulnéraires, dépuratives. Ainsi on les prescrit dans les obstructions des visceres, dans les maladies du poûmon, dans les démangeaisons. On en boit pendant huit ou dix jours, depuis une livre jusqu'à quatre.

II°. *Eaux chaudes ou thermales.*

Les eaux thermales conviennent en beaucoup de choses avec les eaux acidules, dit M. Vogel, surtout à raison des substances qu'elles contiennent, & par leur usage, & leur efficacité; mais elles en different, en ce qu'elles portent avec elles un degré de chaleur plus ou moins considérable; ce

qui en détermine l'usage extérieur, & le fait varier.

Des expériences souvent répétées ont découvert quels sont les minéraux que renferment les eaux thermales ; mais on y rencontre pourtant rarement, dit un médecin célebre, (comme le pensent néanmoins la plûpart) le vitriol, l'alun, le nitre, le soufre, & les autres substances qui se trouvent dans les boutiques ; & les eaux, qu'on appelle *nitreuses* ou *vitriolées*, ne contiennent point de nitre ni de vitriol, mais plûtôt des sels terrestres fixes, lesquelles ont une certaine analogie avec le tartre, & mieux encore avec un sel alkalin nitreux. Ces sels fixes non-seulement se changent en cristaux, après une légere évaporation, mais encore restent au fond du vase, si l'on fait évaporer toute l humidité. Ces sels sont fixes, & souvent alkalins ; ce qui est démontré clairement par la fermentation qu'ils produisent avec les acides, & par la couleur verte qu'ils font prendre aux teintures de fleurs de mauve & de violette ; & par la fermentation qu'ils excitent à la dissolution du mercure précipité rouge.

Les eaux thermales ne contiennent pas seulement des sels fixes, mais aussi des parties terrestres peu différentes de celles qui sont balayées, dissoutes, & emportées avec les sels par les eaux courantes.

Outre les sels & la terre, il y a dans les eaux minérales une portion volatile & spiritueuse qui ne peut être fixée par aucun art, ni par la distillation, ni par la précipitation, & qui se dissipe tout entiere ; ce qui fait que sa nature nous est inconnue, quoique ce soit dans elle que consistent les propriétés des eaux : en effet, cette partie volatile & spiritueuse étant échappée, les eaux deviennent vapides, & n'ont plus aucune utilité. Cependant si l'on examine les eaux thermales à leur source,

lorſqu'elles ſont encore chaudes, on remarque qu'elles procurent un autre changement aux teintures de mauve, de tournesol, ou d'écorce de grenades, car elles leur donnent une couleur rouge: preuve manifeſte qu'elles cachent un eſprit acide très mobile, & qu'on ne peut retenir, puiſqu'il s'eſt diſſipé au bout de deux ou trois heures.

Lorſque les eaux thermales ne paſſent pas, & qu'on apperçoit que le bas ventre devient enflé, que les paupieres s'œdématient, que la tête s'appeſantit, ou que le malade ſe plaint de laſſitude, de douleur de tête, d'oppreſſion, il faut, ſans perdre de temps, faire évacuer par la voie des inteſtins ces eaux qui ſurchagent & excitent ces ſymptomes. Ainſi, pour faciliter l'excrétion des eaux thermales, on ajoute dans le dernier verre deux onces de ſyrop de fleurs de pêcher, & une once de manne de Calabre, ou une once de ſel polycreſte de Seignette. Mais, ſi ces remedes ne ſont pas ſuffiſants pour procurer la ſortie des eaux, on a recours aux lavements purgatifs faits d'une décoction émolliente dans laquelle on a mis infuſer deux on trois gros de ſenné mondé, & diſſoudre une once de catholicon, & deux gros de ſel marin: ſi, par ces clyſteres, on n'obtenoit aucun ſoulagement, on donneroit une potion purgative préparée avec une infuſion de ſenné dans un verre des mêmes eaux, dans laquelle on feroit diſſoudre enſuite deux onces de manne de Calabre, & on y ajouteroit quinze grains de jalap.

Il arrive quelquefois que l'évacuation des eaux thermales eſt empêchée par de vives douleurs de colique, qui ſe font ſentir auſſi tôt après les avoir bues; alors on peut aider leur ſortie avec les mêmes remedes auxquels on unit des narcotiques.

Un médecin, M. Sydobre, a vu aux eaux de Balaruc un homme de condition, dont la foibleſſe de l'eſtomac étoit ſi grande, qu'il vomiſſoit toute potion purgative auſſi-tôt qu'il l'avoit priſe : il ſe plaignoit d'une ardeur conſidérable dans l'abdomen avec des douleurs de colique, reſſentoit du froid aux extrémités ; & les eaux de Balaruc, qu'il prenoit, ne paſſoient point. M. Sydobre lui preſcrivit une potion cathartique, faite avec la manne de Calabre & quelques grains de jalap, où étoient diſſous deux grains de laudanum liquide : ce purgatif lui procura le plus grand ſoulagement ; il excita des ſelles abondantes, & guérit par ce moyen le malade de ſes douleurs de colique.

On prend les mêmes précautions à l'égard des eaux acidules.

1°. Eaux d'Aix-la-Chapelle. *Aquæ*, ou *Thermæ aquiſgranenſes*. Aix-la Chapelle eſt une ville d'Allemagne dans le Cercle de Weſtphalie, au duché de Juliers. Il y a dans cette ville ſix bains d'eaux thermales ; elles ſont d'une nature ſulphureuſe. Extérieurement elles ſont très avantageuſes dans les maladies ſpaſmodiques, & utiles à ceux dont les premieres voies ſont farcies d'une ſaburre bilieuſe, acide & viſqueuſe ; elles conviennent dans la goute, dans la paralyſie, dans les rétractions des muſcles & dans les affections cutanées. Elles ſont également efficaces ſous la forme de vapeur & en douches, pour réſoudre les humeurs, & rendre leur flexibilité aux parties qui l'ont perdue. Elles rétabliſſent le cours des regles.

Intérieurement elles ſont inciſives, diurétiques, relâchantes ; elles guériſſent la fievre quarte, remédient à la ſtérilité, arrêtent les pertes. On les fait prendre depuis une livre juſqu'à quatre. On peut conſulter, ſur ces eaux, un ouvrage qui a pour

titre : GOTTL. SPRINGSFELD, *Iter medicum ad thermas aquisgranenses & fontes spadanos.* Leipsiæ, 1748, *in*-8°.

2°. EAUX D'AIX en Provence. *Aquæ* ou *Thermæ sextienses.* Ces eaux sont connues depuis long-temps; Quant à la ville d'Aix, elle fut bâtie par C. Sextius Calvinus, proconsul de cette partie de la Gaule, près du lieu où il vainquit les Salies, vers l'an 630 de la fondation de Rome dans une plaine abondante en sources d'eaux salutaires; ce qui lui fit donner le nom d'*Aquæ*, avec l'addition de *Sextiæ.* Les dégats, que les Barbares firent à ces bains dans leurs incursions, en firent cesser l'usage; & ce ne fut qu'en 1600 qu'on le reprit, sur la recommandation & les éloges de JACQ. FONTANUS & d'ANTOINE MERINDOLUS.

Dans l'analyse qu'en a donnée EMÉRIC en 1707, il dit que la chaleur de ces eaux a fait monter la liqueur du thermometre qu'on y a plongé dans leur source, depuis le quarante-huitieme degré jusqu'au cent treizieme. Elles sont plus légeres, chaudes que froides; & refroidies, elles sont plus légeres, que l'eau commune. Elles sont savonneuses & très propres à dégraisser les draps. Les vertus médicinales, qu'on leur a reconnues, sont d'être purgatives, diurétiques, désobstruantes, incisives, détersives; ainsi on les emploie avec succès pour faire sortir les graviers des reins & de la vessie; pour guérir la stérilité, rappeller l'écoulement des regles, arrêter les flueurs blanches; résoudre les tumeurs œdémateuses, squirrheuses & scrophuleuses. Elles soulagent dans les coliques bilieuses, & dans les obstructions du foie, de la rate, du pancréas & du mésentere. Elles sont utiles dans la perte de l'appétit, la lienterie, la diarrhée, les naufées, les vomissements. Leur usage convient aussi dans

la toux, l'asthme, l'hydropisie de poitrine commençante, l'enrouement, le vertige, l'affection comateuse, les douleurs de tête, la disposition à l'apoplexie ou ses suites, la paralysie, les ulcérations, la gonorrhée, le rhumatisme, la sciatique & toutes les maladies de la peau.

On prescrit ces eaux en boisson, en douches, en bain. Quand on les boit, on commence par quatre verres, & on augmente jusqu'au nombre de dix; on peut en boire jusqu'à six livres. On en continue l'usage pendant douze jours.

3°. Eaux de Saint Amand. *Aquæ amandinæ.* Elles portent le nom d'une petite ville de France, dans les Pays-Bas, à trois lieues nord-oueſt de Valenciennes. Elles sont tiedes, d'une saveur insipide, d'une odeur sulphureuse & comme nidoreuse. Elles sont dépuratives, tempérantes, relâchantes, diurétiques, désobstruantes. Ainsi on les ordonne dans la cachexie, le scorbut, l'affection hypochondriaque, les obstructions des viscères, les regles & le flux hémorrhoïdal supprimés, la gonorrhée bénigne, la difficulté d'uriner, les flueurs blanches, les maladies de la peau. Elles se prennent depuis deux livres jusqu'à six; & on en continue l'usage pendant quinze ou vingt jours.

Les boues de ces eaux sont un excellent topique contre les douleurs de rhumatisme, la paralysie, l'enflure des membres & leur retirement, l'ankylose.

4°. Eaux d'Ancause, lieu situé dans le pays de Comminges, aux monts Pyrénées. Elles sont limpides, & d'une saveur légerement austere. Elles contiennent, suivant *Pierre Gatin de Plantin* (qui en 1611 a donné un traité sur leurs vertus & propriétés) du soufre, du bitume, & des sels vitrioques & nitreux. Les premiers principes se ma-

nifeſtent au goût & à l'odorat : on y reconnoît la préſence du vitriol, par leur ſaveur auſtere & ſtyptique, & par la nature du ſol ſur lequel elles coulent, qui eſt parſemé de pyrites vitrioliques. De ce que ces eaux ſe recouvrent d'une pellicule jaunâtre & de couleur d'or, on avoit inféré qu'elles contenoient des particules de ce métal ; mais il eſt bien plus vraiſemblable de l'attribuer à la diſſolution du ſoufre qu'elles renferment.

C'eſt à cauſe de ce ſoufre, qu'elles ſont utiles dans les convulſions, les tremblements & les contractions des nerfs ; qu'elles appaiſent les douleurs, diſcutent les tumeurs, & levent les obſtructions du foie, de la rate & de la matrice : elles ſont convenables dans la ſyncope, la paſſion cardiaque, & les autres maladies qui proviennent de la foibleſſe des organes. A cauſe du vitriol dont elles ſont imprégnées, elles ſont eſtimées propres à évacuer le phlegme & l'humeur mélancholique ; à fortifier par ſon aſtringence le tiſſu des chairs, & à remédier à la putréfaction. Le nitre, qui y eſt diſſous, les rend purgatives, déterſives & bonnes contre les affections des nerfs, ainſi que dans les maladies de la poitrine & de l'eſtomac, occaſionnées par un amas trop abondant de ſéroſités.

On prend les eaux d'Ancauſe, après avoir fait précéder les remedes généraux, au printemps & en automne, ſoit à la fontaine même ou dans ſon voiſinage : on s'y rend pour cela le matin, & on partage en trois parties égales la quantité que l'on en doit prendre, obſervant que chaque doſe ne ſoit pas aſſez forte pour ſurcharger l'eſtomac. On ſe promene entre ces différentes doſes, afin d'en faciliter l'évacuation, & l'on obſerve ſoigneuſement de ne pas ſe livrer au ſommeil de toute la journée.

5°. Eaux de Bade, ou Baden, *Aquæ*, ou *Thermæ badenſes*. On connoît ſous ce nom trois eſpeces d'eau thermales.

[α] Celles de Bade ou Baden, (*Thermæ inferiores*) petite ville d'Allemagne, en Suabe, à huit lieues nord-eſt de Strasbourg. Elles contiennent beaucoup de ſel, de l'alun, & un peu de ſoufre, qu'elles dépoſent aux parois des canaux dans leſquels elles coulent.

En boiſſon, elles conviennent aux affections du foie, de la rate & de l'eſtomac; dans la cachexie: elles diſſipent l'œdême, la leucophlegmatie, l'aſthme, la difficulté de reſpirer; appaiſent les douleurs de colique & celles des reins; ſont bonnes contre le calcul, & la difficulté d'uriner; remédient à la ſtérilité, & aux flueurs blanches.

En bain, elles diſſipent les fluxions & catarrhes, & les autres maladies dont on vient de parler; elles conviennent dans les maladies des yeux, ſur-tout le larmoiement, & le tintement d'oreilles. On les fait prendre pour le tremblement & l'engourdiſſement des membres; pour les retractions & la rigidité des nerfs, la goute, la ſciatique & les autres affections des articles. Ces bains procurent enfin la guériſon de la gale, des dartres, & des autres maladies cutanées, ainſi que de l'enflure des jambes & des ulceres.

Mais ces eaux ſont plus convenables aux femmes d'un tempérament froid ſur-tout, qu'au hommes, à moins qu'ils ne ſoient de ce tempérament.

[β] Celles de Bade ou Baden, (*Thermæ ſuperiores*) ville de Suiſſe dans le canton du même nom à douze lieues ſud-eſt de Bâle. Elles contiennent beaucoup de ſoufre & un peu d'alun. Les influences de l'air ne leur apportent aucun chan-

gement, excepté qu'elles ſont quelquefois plus chaudes, & d'autres fois plus tiedes.

Quoique peu agréables à boire à cauſe de l'abondance du ſoufre qu'elles tiennent en diſſolution, elles ſont cependant très utiles dans les affections de l'eſtomac, les obſtructions des inteſtins, la difficulté de reſpirer, le reſſerrement de la poitrine, la dyſurie.

En douches ſur la tête, elles remédient aux catarrhes : elles fortifient la mémoire; réveillent la vue, l'ouie & l'odorat, léſés; remédient aux dégoûts, aux mauvaiſes digeſtions; levent les obſtructions des viſceres; remédient aux affections des reins, rappellent les regles ſupprimées; conviennent dans la ſuffocation hyſtérique, & les chutes du vagin; font ceſſer la ſtérilité des femmes: elles ſont même plus propres pour les maladies de celles-ci, que pour les maladies des hommes.

En bain, ces eaux ſont ſpécialement utiles contre les affections cutanées, la gale, les démangeaiſons, les dartres, les douleurs articulaires qui attaquent les mains, les hanches, les pieds.

Mais elles ſont nuiſibles, ſoit en boiſſon, ſoit en bain, aux corps chauds & ſecs; aux enfants, aux adoleſcents, & aux jeunes gens qui ſont peu éloignés de l'adoleſcence. Outre cela elles ne conviennent point dans la jauniſſe, le cholera, ni dans les affections chaudes du foie & de la rate.

Comme le lieu & le pays où elles ont leur ſource ſont froids, & que les neiges les couvrent longtemps, il ne faut les prendre qu'au commencement de l'été, c'eſt-à-dire, ſur la fin de Mai, au printemps: on peut en continuer l'uſage aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & dans les premiers jours de Septembre, lorſque la ſaiſon eſt encore favorable.

[γ] Celles de BADE ou BADEN, (*Therma auſ-*

triacæ) petite ville d'Allemagne dans l'archiduché d'Autriche, à six lieues sud-oueſt de Vienne. Elles contiennent beaucoup de soufre, peu de nitre, & très peu d'alun.

Bues, elles dissipent les catarrhes de la poitrine; elles sont utiles dans les affections du foie, de l'estomac & des intestins, dans la leucophlegmatie & l'œdême; incisent & atténuent la pituite; relâchent le tissu trop serré de la matrice, & rétablissent le cours des regles, remédient aux flueurs blanches.

Elles rapellent la mémoire; chassent les douleurs de tête provenantes de catarrhe, & dissipent le vertige, si on fomente la tête avec ces eaux, ou si on les verse sur cette partie en forme de douches; mais il faut auparavant avoir soin de purger : autrement il pourroit s'ensuivre quelqu'inconvénient. Ces douches & les fomentations conviennent dans le relâchement & la résolution des nerfs; guérissent la surdité, les vents & le tintement d'oreilles.

En bain, elles soulagent la goute commençante, & ne sont pas moins avantageuses à celle qui est ancienne & invétérée; elles rendent aux articulations la force que cette maladie leur avoit ôtée; elles sont d'ailleurs d'un grand secours dans les ulceres malins & rongeants, dans les éryſipeles & les cancers.

Mais ces eaux sont contraires aux bilieux, aux personnes maigres, aux enfants, aux jeunes gens, aux femmes grosses, à moins que ce ne soit vers le terme de l'accouchement, pour le rendre plus facile.

L'usage de ces eaux est plus salutaire aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, attendu que l'air du canton dans les autres saisons est trop froid, & que le pays est long-temps couvert de neiges.

6°. Eaux de Bagneres. *Aquæ bagnerienſes.* La petite ville (*Aquenſis vicus*) où ſe trouvent ces eaux, eſt ſituée en France au comté de Bigorre en Gaſcogne, à quatre lieues ſud-eſt de Tarbes, & à douze ſud-eſt de Pau, & diſtant de quatre lieues nord de Bareges.

Ces eaux ont très peu de ſaveur, quoiqu'elles laiſſent une légere ſenſation d'aſtriction. Elles ſont purgatives en boiſſon, diurétiques, déſobſtruantes. On les fait prendre dans la jauniſſe, la cachexie, la ſuppreſſion des regles & du flux hémorrhoïdal, dans les maladies chroniques de la poitrine où il faut inciſer. La doſe eſt depuis une livre juſqu'à quatre.

On les ordonne extérieurement dans la paralyſie; pour réſoudre les tumeurs rebelles; dans le rhumatiſme & les affections cutanées.

7°. Eaux de Bagnols. *Aquæ balneolenſes.* Elles ont leur ſource à Bagnols, village de Normandie, ſitué entre Argentan & Alençon. Elles ſont tiedes & ſulphureuſes. Elles ſont apéritives, diurétiques, toniques, & même quelquefois relâchantes. On les fait prendre dans l'obſtruction des viſceres & des reins; dans l'aſthme, dans la phthiſie; & pour les bleſſures des nerfs. La doſe en boiſſon eſt depuis une livre juſqu'à ſix.

On les emploie fréquemment en douches & en bain, pour le tremblement & la paralyſie, les contractions des membres, la maladie pédiculaire, & les maladies cutanées.

8°. Eaux de Balaruc. *Aquæ bellilucanæ.* Elles prennent leur ſource à Balaruc, bourg de France en Languedoc, à quatre lieues oueſt de Montpellier. Une livre de ces eaux donne un gros de ſel commun & un peu de terre. Elles ſont de peu d'utilité dans les obſtructions, & agiſſent à peine par

la voie des urines, mais par les selles; c'est pourquoi elles sont très propres à nétoyer l'estomac & les intestins, & à leur donner du ressort; elles sont bonnes dans la perte de l'appétit, dans les digestions difficiles, dans le vomissement, le hocquet, les rapports acides, & dans les autres affections semblables de l'estomac. Malgré le sel commun qu'elles contiennent, elles peuvent à peine pénétrer les petits vaisseaux lactés, & les vaisseaux sanguins, & s'insinuer dans l'intérieur des viscères, à cause de leur substance épaisse & acrimonieuse; comme donc elles irritent les membranes de l'estomac & des intestins, elles se précipitent au-dehors par les selles. Ces eaux sont très utiles pour tuer les vers de toute espece, les ronds, les cucurbitins, les ascarides. On les emploie avec succès en boisson, en douches & en bain, pour détruire & chasser la cause de la paralysie, souventcachée dans les premieres voies, & pour réveiller le sentiment & le mouvement des membres paralysés. En boisson, elles guérissent heureusement les accès des fievres rebelles. Sous la forme de douches, elles dissipent les douleurs rhumatismales provenantes de cause froide; elles appaisent les douleurs de tête. Il n'est pas moins utile d'y plonger souvent les membres qui ont souffert quelque violente distension ou écartement; elles leur rendent leurs forces perdues. Les eaux de Balaruc ne sont pas moins efficaces dans les blessures & les plaies; elles détergent les ulceres, favorisent la régénération des chairs, & en accélerent la cicatrice.

On les prescrit en boisson seulement pendant trois jours, quelquefois pendant six, mais rarement & jamais au-delà, à ceux qui ont l'estomac foible, & dont ce viscere aussi bien que les intestins sont farcis de matieres bilieuses & glaireuses.

La doſe eſt depuis deux livres juſqu'à ſix.

9°. Eaux de Bareges. *Aquæ baregienſes*, ou *valletrienſes*. Bareges (*Valletria*) eſt un petit village du comté de Bigorre en France; il eſt ſitué aux pieds des Pyrénées, à quatorze lieues ſud-eſt de Pau, & à cinq lieues ſud de Bagneres. L'eau de cette ſource eſt tellement bitumineuſe, qu'elle paroît de l'huile; elle eſt toujours chargée de beaucoup de floccons blanchâtres qui forment des concrétions glaireuſes; elle produit ſur la langue une ſenſation oléagineuſe; elle a l'odeur des œufs couvés; elle petille dans le gobelet.

Les eaux de Bareges ſont apéritives, inciſives, diurétiques, balſamiques, & rarement purgatives. Elles guériſſent les vieilles bleſſures, & ſur-tout les plaies d'armes à feu. Elles réuſſiſſent dans les tiraillements, les ſéchereſſes, calloſités, & même les paralyſies qui viennent à la ſuite des plaies ou bleſſures; dans les rhumatiſmes accompagnés d'amaigriſſement; dans les tumeurs & les ankyloſes; dans les ulceres, les dartres & autres affections de la peau. Elles ſont bonnes encore dans l'aſthme humide, dans certaines maladies de la poitrine, dans les écrouelles; les fiſtules, les carnoſités. Elles peuvent auſſi ſoulager ceux qui ſont attaqués de calcul ou de graviers. On les boit depuis une livre juſqu'à quatre.

10°. Eaux de Bones, *ou* Bonnes. *Aquæ bonenſes*. Bonnes eſt un petit village du Béarn. La ſource des eaux, qui portent ce nom, eſt dans la vallée d'Oſſau, au midi du Béarn dans les Pyrénées, à quatre lieues de Pau : elles coulent enſuite dans un vallon déſert & entouré de montagnes fort élevées. Ces eaux ſont tiedes; elles ont une odeur d'œuf couvé; elles ſont huileuſes, ſavonneuſes & ſpiritueuſes. Il y a long-temps qu'on en fait uſage pour les

plaies & les ulceres, à cause de leur vertu détersive ; elles guérissent aussi les abscès fistuleux, ceux qui surviennent à la suite des maladies aiguës, les ulceres des articulations avec carie, les ulceres de la vessie & des intestins, les tumeurs, les dartres & les autres maladies de la peau. Elles sont très bonnes dans les maladies de l'estomac, dont elles rétablissent le ton abattu ; elles se donnent avec succès dans les coliques, les vomissements, les indigestions, les gonflements, les diarrhées opiniâtres, & dans les pâles couleurs. En bain & en douches, ces eaux ont dissipé des tumeurs au foie, à la rate & au mésentere, & en général les gonflements des viscères du bas-ventre ; & même des attaques de goute & de colique néphrétique ont paru céder à ce remede. M. de Bordeu a fait prendre ces eaux minérales avec le plus grand succès, à l'un de ses fils qui, sur la fin d'une fievre putride, rendoit le pus par les urines, par les crachats & par les selles. Ses forces étoient tellement abattues, qu'il paroissoit sans ressource ; mais peu-à-peu l'excrétion du pus diminua, l'appétit se rétablit, & les forces revinrent avec l'embonpoint. Ainsi ces eaux dégagent la poitrine, non-seulement en portant à la peau, ou en augmentant la sécrétion des reins, mais encore en facilitant la transpiration du poûmon, & en procurant d'abondantes évacuations, par la trachée artere ; de-là vient qu'elles sont d'une si grande efficacité dans les rhumes, & qu'elles ont si bien réussi dans les embarras de poitrine qui restent à la suite des maladies aiguës, & même dans les abscès au poûmon. Ces succès ont enhardi à les employer dans les vraies phthisies pulmonaires, où elles ont réussi, même dans celles du dernier degré, avec des enflures aux jambes & aux cuisses, la chûte des

cheveux & tous les symptomes les plus effrayants.

Elles se prennent de même que les eaux de Bareges.

11°. Eaux de Bourbon l'Archambault. *Aquæ borbonienſes arcimbaldicæ.* Bourbon l'Archambault, Bourbon les bains, est une petite ville de France dans le Bourbonnois, à six lieues oueſt de Moulins. Ces eaux, qui sont fournies par trois puits qui communiquent ensemble, s'y élevent à la hauteur d'environ sept pieds. Elles bouillonnent dans les puits d'une maniere très sensible, & exhalent une fumée abondante : leur surface est un peu grasse & huileuse. Dans le verre, elles ont une limpidité cristalline qui les rend semblables à l'eau commune; elles n'ont aucune odeur. Elles font sentir dans la bouche une chaleur assez vive qui n'a rien d'âcre ni de brûlant, & qui y laisse un goût vif & salin, lequel y excite le sentiment d'une acidité obscure.

Ces eaux passent pour être composées d'une eau extrémement légere, limpide & coulante, animée par le mêlange d'un principe sulphureux, volatil, très pénétrant, & imprégnée d'un sel subtil, neutre, d'une espece nitreuse, & tenant le milieu entre le fixe & le volatil : tous ces principes acquierent encore une nouvelle activité par le degré de chaleur qui est naturelle à ces eaux.

Aussi sont-elles propres à délayer les humeurs visqueuses, à diviser les matieres épaisses qui occasionnent les obstructions, à leur redonner la fluidité qu'elles avoient perdue, & à les faire rentrer dans le torrent de la circulation : elles raniment le mouvement languissant des fluides. De-là vient qu'elles produisent de si bons effets dans les paralysies, & dans presque toutes les affections des nerfs. Elles sont bonnes pour la jauniſſe, la pierre des reins & de la veſſie; elles arrêtent le vomiſſe-

ment, la diarrhée. En boisson, la dose est depuis une livre jusqu'à quatre; quand on en boit trop à la fois, elles font vomir.

Ces eaux sont d'un très grand usage, en douche & en bain. Elles font alors l'office de résolutifs & de fortifiants : elles sont salutaires de cette façon dans la paralysie, la foiblesse des membres, les rhumatismes, le tremblement, & guérissent les incommodités qui restent après les contusions, les blessures, les entorses, les luxations, les fractures.

12°. Eaux de Bourbon Lanci. *Aquæ borbonienses anselmienses.* Bourbon Lanci est une ville de France au duché de Bourgogne, à sept lieues Est de Moulins, & à vingt nord-est de Macon. Elles sortent de sept sources, dont six sont chaudes & une septieme froide. Elles sont très limpides, & n'ont aucune odeur ni saveur sensibles : elles sont plus légeres d'un onzieme, que celles de Bourbon l'Archambault; & d'un dix-septieme, que celles de Vichi. Deux de ces sources sont plus chaudes d'un tiers, que celles de Bourbon l'Archambault; une est d'égale chaleur, une autre un peu moins & les deux autres ne sont que tiedes. Ces fontaines étoient en grande recommandation chez les Romains, qui les décorerent de bâtiments magnifiques que Henri III fit rétablir.

Elles sont sulphureuses, bitumineuses, alumineuses & styptiques, suivant Jean Baukius; mais, par l'analyse chymique, on découvre qu'elles sont seulement nitreuses. Elles éteignent la soif; temperent les chaleurs d'entrailles; procurent le sommeil; reveillent l'appétit : elles sont utiles dans les intempéries chaudes & bilieuses, ainsi que contre les fievres tierces & quartes, opiniâtres. Elles fortifient l'estomac; évacuent les humeurs superflues; divisent celles qui sont visqueuses & épaisses; augmentent

augmentent les évacuations par les ſelles, les urines & les ſueurs : elles chaſſent le phlegme, le ſable & le gravier des reins ; ellles ſupprimment les diarrhées habituelles. Elles paroiſſent produire des effets contraires ; car elles rétabliſſent les regles ſupprimées, & en arrêtent l'écoulement immodéré : elles fortifient les nerfs affoiblis, & remédient à leur trop grande rigidité. Elles ſont utiles dans la goute ſereine, la ſurdité, la paralyſie, le tremblement des membres, l'extinction de la voix ; l'aſthme, le flux hépatique, l'aſcite, la tympanite, la ſciatique, le rhumatiſme, l'iſchurie, les convulſions & les ſpaſmes, les abſcès des inteſtins & du méſentere, la ſtérilité, les affections hyſtériques, les vers, les flueurs blanches, la gale, les vieux ulceres ; les maladies de la peau. On les boit chaudes durant dix ou douze jours, depuis deux livres juſqu'à quatre par jour. On en fait des douches & des bains.

13°. Eaux de Bourbonne. *Aquæ vervonenſes.* Bourbonne les bains eſt un bourg de France en Champagne, dans le Baſſigni, à ſept lieues Eſt de Langres. On y trouve pluſieurs ſources d'eaux minérales chaudes, dont la plus élevée & la plus chaude, ſert pour l'uſage interne. Au-deſſous ſont les *bains des pauvres*, du milieu deſquels ſortent des ſources d'une eau très chaude ; mais dont la chaleur eſt tempérée par le mêlange de celles que quelques ſources froides fourniſſent dans le voiſinage. Un peu plus bas ſont les *bains du Seigneur* qui tirent leur eau chaude de la ſeconde fontaine : enſuite viennent les *bains des Patrices*, dont la chaleur eſt la moins forte, à cauſe du mêlange de leurs eaux avec celles d'un plus grand nombre de ſources froides.

Dans celles où la chaleur eſt la plus grande, les plumes d'un oiſeau qu'on y plonge, ſe détachent de ſon corps.

Leur ſaveur eſt ſalée, & leur odeur ſulphureuſe & déſagréable.

Les eaux de Bourbonne ſont inciſives, reſolutives, atténuantes; elles chaſſent les humeurs épaiſſies & viſqueuſes, par les ſelles & les ſueurs, ſoit qu'on les boive ou qu'on s'en ſerve en bain. Elles ſont d'un grand ſuccès dans la céphalalgie, dans le tremblement des membres, la paralyſie, les convulſions, le calcul, la catalepſie, les maux de dents, la toux invétérée, l'aſthme, les palpitations de cœur provenantes d'une collection d'humeurs ſéreuſes; dans les dérangements d'eſtomac, la colique, l'ictere, les obſtructions anciennes du foie, de la rate, du pancréas, du méſentere & de la matrice; dans les ſquirrhes de ces parties, dans l'œdeme, les ſuffocations hyſtériques, les pâles couleurs, la goute, les rhumatiſmes, les maladies de la peau, & les fievres intermittentes rebelles qui doivent leur origine aux obſtructions.

Elles ſont nuiſibles aux tempéraments chauds & bilieux, à ceux qui ont une diſpoſition à la phthiſie pulmonaire, ainſi qu'à ceux qui ſont attaqués d'hémorrhagie, d'inflammation, d'éryſipele, d'ulceres, d'abſcès ou de fievres continues.

On en fait uſage en boiſſon ou en bain, au printemps ou en automne, pendant deux ou trois ſemaines, après avoir fait prendre les remedes généraux. Quand on s'y baigne, le malade ne doit reſter dans le bain, les premiers jours, qu'un quart d'heure; il y demeurera davantage les jours ſuivants, ſelon le dégré & l'état de ſes forces.

Au sortir du bain, on le fait mettre dans un lit bien chaud; il y sue, on l'essuie, & on observe soigneusement de lui faire éviter le froid. Les malades, qui les boivent, commencent par trois ou quatre verres, augmentant par degré jusqu'à quinze & davantage, suivant que les eaux passent plus ou moins facilement.

14°. EAUX DE CARLSBAD, *ou* EAUX CAROLINES. *Thermæ carolinæ.* Carlsbad est une petite ville de Bohême, dans le cercle d'Ellenbogen, sur la Toppel; elle est renommée depuis long temps par ses bains d'eaux chaudes, où l'on fait cuire des œufs & des poulets. On leur a donné le nom de *Carlsbad*; c'est-à-dire, *bains de Charles*, parcequ'ils furent découverts sous le regne de Charles IV en 1370, par un petit chien qui, en chassant, s'y brûla les pattes.

Ces eaux sont limpides, & imprégnées de soufre & d'alun. En bain, elles sont bonnes contre les douleurs de l'épine & des hanches, disoit déja de son temps GUINTHIER d'Andernac, contre les membres paralytiques & retirés: elles guérissent les maladies des articulations, & dissolvent la pierre des reins & de la vessie; elles remédient à la stérilité des femmes & aux flueurs blanches, aux maladies de la peau, telles que la gale, les dartres, la lépre, les tumeurs œdémateuses des jambes: mais elles ne conviennent pas aux personnes d'un tempérament sec & chaud, ni aux enfants, ni aux adolescents, ni aux gens maigres & exténués.

Voici ce que M. VOGEL en dit: ces eaux qui sont les plus chaudes de toutes, prises intérieurement, purgent très bien, augmentent la sécrétion de l'urine, excitent la sueur & la salivation, adouciſſent, par la quantité de terre calcaire

qu'elles contiennent, les acides; corrigent la lenteur des humeurs, fortifient le ton des viſceres; ce qui indique aſſez dans quelles maladies elles conviennent. Sous la forme de bain, elles ſont bonnes dans les mêmes cas, que les eaux d'Aix-la Chapelle. Intérieurement & extérieurement, elles remédient à la ſtérilité des femmes, qui provient du relâchement de la matrice, & à l'incontinence d'urine cauſée par l'atonie du ſphincter. Au reſte, elles paſſent pour avoir la propriété de diſſoudre la pierre de la veſſie; & elles operent ſur elle plus fortement que l'eau de chaux vive, ſelon SPRINGSFELD, *de prærogativâ thermar. carolinar. in diſſolvendo calculo præ aquâ calcis vivæ*, Lipſiæ, 1756, *in*-4°.

A peu de diſtance de cette fontaine, s'en trouve une autre qui eſt nommée par M. VOGEL *fons molaris*. Ses eaux ſont préférables aux premieres pour l'uſage interne, parcequ'elles ſont tiedes, plus ſubtiles, qu'elles contiennent moins de terre calcaire, mais beaucoup plus de ſel moyen, un peu amer.

15°. EAUX DE CAUTERETS. *Aquæ cauterienſes.* Cauterets eſt un village ſitué dans cette partie des monts Pyrénées, qui eſt dans la province de Bigorre, éloigné de ſept lieues oueſt de Bareges.

Il y a trois ſources d'eau minérale, & quatre bains. Toutes ces eaux ſont de même nature; elles different ſeulement du plus ou du moins, tant pour la chaleur, que pour les principes.

La *premiere* de ces ſources eſt celle de *Larraliere*; c'eſt la plus tempérée: elle eſt placée ſur la croupe d'une haute montagne au milieu d'une grande quantité de pieces de rochers qui ſe ſont ſéparées de la montagne, & ſe ſont écraſées dans leur chute. Elle paroît en jailliſſant à travers un fond de terre graſſe & noirâtre dans laquelle on découvre beaucoup de

petites paillettes de métal fort brillant. On trouve à l'entour de cette ſource, & parmi les pieces de rocher, beaucoup de marjolaine, de ſerpolet, de chamædrys, & une fougere extrêmement haute, plus verte & plus dentelée, que la fougere de la plaine. L'eau de cette ſource a une odeur ſemblable au foie de ſoufre, & un goût d'œuf couvé : elle teint l'argent à ſa ſource, dans l'eſpace d'une demi-minute, d'un noir plombé, avec des taches vertes & rouges.

Les eaux de Larraliere s'emploient comme un remede des plus efficaces dans la phthiſie même confirmée, dans l'aſthme humide, & dans les maladies de l'eſtomac : rien n'en corrige mieux les aigreurs, & n'en rétablit la force d'une façon plus prompte & plus aſſurée.

La *ſeconde* eſt celle de *Manhourat*, plus vive que la premiere. Elle eſt ſituée au pied d'une montagne voiſine le long du Gave. Elle ne fut découverte que vers 1720. Les habitants s'étant apperçus d'un petit filet d'eau qui ſe mêloit avec celle du Gave, & qui formoit un peu de fumée, & entendant d'ailleurs bouillonner l'eau dans le ſein du rocher, ſe ſervirent de la poudre à canon pour l'ouvrir. Ils trouverent une cavité conſidérable dans laquelle étoit la ſource, & remarquerent que toute la ſurface intérieure de cette cavité étoit enduite d'une matiere graſſe & grisâtre, dont on ſe ſert aujourd'hui avec ſuccès pour aider la réſolution des tumeurs, & diſſiper les douleurs fixes de rhumatiſme. Cette matiere graſſe ſe renouvelle chaque jour. Le rocher, où ſe trouve cette ſource, eſt couvert de ſapins & de hêtres blancs dont le bois brûle aiſément, & forme un feu clair le jour même qu'il a été coupé. L'eau de cette ſource frappe le nez d'une odeur plus vive de ſoufre : ſon goût eſt auſſi

plus fort ; elle perd toute sa qualité, quand on la transporte. Dans l'espace d'une demi-minute, elle brunit l'argent à sa source, avec des taches d'un rouge vif, & d'autres bleuâtres.

La *troisieme*, qui est la *fontaine du bois*, est la plus vive ; elle tire son nom du lieu où elle se trouve. Son eau est si vive, qu'on n'en fait aucun usage ; elle est plus forte que les deux autres, & pour l'odeur & pour le goût : elle brunit l'argent dans le même espace de temps, avec des taches jaunes, vertes, bleues, & d'un rouge brillant.

On trouve dans le cours de ces trois sources un sédiment gras & cotonneux au toucher, que l'on emploie dans le pays comme resolutif. On s'en sert aussi pour adoucir & blanchir la peau. C'est une espece de fard. Prises à la source, toutes ces eaux troublent le plus souvent le ventre dans le commencement, & procurent dans la suite une constipation assez opiniâtre ; ce qui s'observe dans l'usage intérieur du mars.

La premiere saison de ces eaux commence vers la fin du mois de Mai jusqu'à la fin de Juillet : la seconde commence vers le dix ou douze de Septembre, & finit vers le commencement de Novembre. On boit jusqu'à deux ou trois pintes de ces eaux ; on commence cependant par n'en prendre qu'une pinte pendant quelques jours ; & on augmente insensiblement. Il arrive quelquefois qu'elles portent à la tête dans le commencement ; & qu'elles occasionnent une constipation opiniâtre : ces accidents ne doivent point allarmer, ni éloigner les personnes auxquelles ils surviennent par l'usage de ces eaux ; une saignée & un purgatif les dissipent sans retour.

Quant aux quatre bains qui sont à Cauterets, le *premier* se nomme le *petit bain des peres*, parcequ'il

appartient, de même que les deux suivants, aux moines de Saint-Sever, qui sont tenus de les entretenir pour l'utilité publique. Le second s'appelle le *bain du milieu*, & le troisieme, *bain du haut* ou *bain supérieur*. Ces trois bains sont entretenus par la même source; ainsi ils sont essentiellement les mêmes, quoiqu'on observe qu'ils different un peu par leur chaleur : cette différence provient du plus ou moins d'éloignement de la source. Le *quatrieme* se trouve à Larraliere d'où il tire son nom : c'est le plus fréquenté.

16°. Eaux de Dax. *Aquæ tarbellicæ*. Dax *ou* Acqs, où se trouvent ces eaux, est une ancienne ville de France en Gascogne, capitale des Landes, à dix lieues nord-est de Baionne, & à cent soixante de Paris. La fontaine minérale de cette ville, qu'on appelle communément la *fontaine chaude*, ou la *fontaine du bain*, est située dans l'enceinte, & à l'extrémité de la ville vers le nord, à deux cents pas ou environ de la riviere dans laquelle elle va se dégorger par un ruisseau qui passe sous les murs du rempart. La quantité de ces eaux n'augmente ni ne décroît jamais : les sécheresses les plus extrêmes, comme les pluies les plus abondantes, & le plus long temps continuées, n'y ont jamais apporté de changement sensible. Sa chaleur est aussi constamment la même; elle est telle qu'on ne peut y tenir la main un seul instant, sans ressenrir une vive douleur; & elle n'est pas fort éloignée de celle de l'eau bouillante. Elle est à peine diminuée au bout de huit heures que les eaux ont été puisées.

Elles contiennent, 1°. une partie spiritueuse, aérienne, élastique, bitumineuse, très subtile.... 2°. une modique portion de sel fort doux, composé d'un acide marin ou vitriolique léger, qui aban-

donne, à la plus petite occasion, la terre absorbante ou alkaline très fine, qui lui sert de base ou de matrice.

Intérieurement elles sont employées avec succès contre les maladies occasionnées par la transpiration supprimée subitement, pourvu qu'il n'y ait point de fievre; ainsi elles sont utiles dans les rhumes & autres affections catarrhales de la tête & de la poitrine, qui viennent de la même cause. Elles sont bonnes contre la foiblesse de l'estomac, le vomissement habituel, les diarrhées. La vertu tonique qu'elles possedent, les rend excellentes dans les fievres intermittentes, si on les prend chaudes le matin dans l'intervalle des accès, & qu'on en fasse sa boisson ordinaire le reste du jour, après les avoir laissé refroidir. Pour l'usage intérieur on peut, dans beaucoup d'occasions, les substituer à celles de Cauterets.

Extérieurement en douches & en bain, elles sont très utiles contre les douleurs & les rhumatismes, qui reconnoissent pour cause l'éréthisme ou le spasme des parties membraneuses; contre la paralysie, les engourdissements, & toutes les fois qu'il s'agit de rendre le ton aux parties. Les personnes sensibles & délicates s'en trouvent bien, parceque ces eaux operent avec plus de bénignité & moins de violence, que celles qui sont plus chargées de parties minérales.

17°. Eaux de Digne. *Aquæ dinienses.* Leur source est au pied d'une montagne, qui est éloignée d'un quart de lieue vers le midi de la ville de Digne en Provence.

Les bains sont partagés en quatre parties; l'*étuve*, le *bain de S. Jean*, le *bain de S. Gilles*, & les *bains des vertus.*

L'étuve est une espece de caverne creusée dans

le toc ; du fond de laquelle ſort une ſource d'eau chaude & limpide, qui ſe rend dans le bain de S. Jean, d'où elle paſſe dans celui de S. Gilles qui eſt plus bas, & que l'on appelle auſſi le *bain des pauvres*. Le bain des vertus eſt ſitué encore au deſſous ; il doit ſon nom à ſon efficacité qui eſt ſupérieure à celle des autres. Il eſt fourni de pluſieurs ſources qui donnent une eau très limpide, douceâtre au goût, & qui, au toucher, paroît comme graſſe ou onctueuſe, mais moins chaude que celle de l'étuve, qui dépoſe une eſpece de limon gras, & d'un brun foncé.

Les eaux de Digne, ſuivant DE LAUTARET, contiennent du ſoufre, du nitre, du bitume & du vitriol, deſorte, cependant que le ſoufre y domine. RICHARD y reconnoît auſſi du ſoufre, du nitre, du ſel marin, & quelque choſe d'alumineux : le ſoufre ſe manifeſte par ſon odeur, & le bitume par l'onctuoſité du limon qu'elles dépoſent ; le nitre ſe fait voir en forme d'efflorescence aux bouches des fontaines, quand il fait froid ; & ſa préſence eſt très ſenſible, quand on jette le ſédiment de ces fontaines ſur des charbons ardents : car il fuſe comme le ſalpêtre, & détonne comme lui. Le ſel marin ſe reconnoît au goût, & à la décrépitation : quant au vitriol & à l'alun, on ne les ſoupçonne que ſur de ſimples conjectures. DUCLOS, dans l'analyſe qu'il a faite de ces eaux, dit qu'elles ſont limpides, d'un goût un peu ſalé ſans être déſagréable.

Ces eaux paſſent pour inciſives, apéritives, fortifiantes, diurétiques, relâchantes. Elle rendent le ton à l'eſtomac affoibli, levent les obſtructions, débarraſſent les viſceres engorgés, guériſſent les écrouelles ; conviennent dans l'aſthme & dans la toux, ainſi que dans toutes les maladies

des nerfs. On en boit depuis une livre jusqu'à quatre.

En bain, elles s'emploient avec succès contre l'épilepsie, le tremblement des membres, la paralysie, les convulsions, la colique venteuse; l'obstruction du foie, & de la rate; l'ischurie, la dysurie, la stérilité, les flueurs blanches, la goute, les maladies de la peau. Mais elles sont nuisibles à ceux qui sont sujets à des hémorrhagies, ou attaqués actuellement de maladies aiguës.

Les douches ont les mêmes vertus. On applique la boue de ces eaux sur les parties paralysées, sur les membres roides ou retirés, sur les rhumatismes douloureux, sur les ankyloses &c.

18°. Eaux d'Embs. *Aquæ embsenses.* Embs est un lieu de la Wettéravie en Allemagne, où il y a cinq bains, dont deux, avec la fontaine, appartiennent au Landgrave de Darmstadt; & les trois autres à la maison de Nassau-Dietz. Ces eaux sont chaudes, imprégnées de soufre, d'alun, de vitriol & d'un peu de nitre.

En boisson, elles incisent les humeurs épaisses, visqueuses, & les évacuent; elles soulagent dans l'asthme & la difficulté de respirer; elles calment les douleurs de colique, brisent les pierres des reins; elles sont bonnes contre les maladies de la matrice.

Sous la forme de bain, elles sont d'un grand secours dans les affections des nerfs & des articulations; elles facilitent la sortie des corps étrangers entrés par force dans les chairs; procurent la guérison des vieux ulceres, & des abscès; quant aux plaies mal guéries, elles les rouvrent, y rétablissent la suppuration, les détergent, & les amenent à cicatrice: elles sont bonnes contre la stupeur & la paralysie des membres, contre la

goute des pieds & des mains, avec enflure ; elles redonnent des forces aux parties viriles languiſſantes ; elles arrêtent les flux de ventre ; elles diſſipent la gale & les autres maladies de la peau.

Elles ſont nuiſibles aux perſonnes bilieuſes & maigres, aux enfants, aux adoleſcents, aux femmes groſſes.

Les eaux d'Embs, dit M. Vogel, ſont très légeres & ſubtiles, parcequ'elles ne contiennent point de parties terreuſes ; elles s'inſinuent dans l'intérieur des viſceres, diſſolvent les congeſtions qui s'y ſont faites, & les évacuent par les voies urinaires. Extérieurement elles ont les mêmes vertus que les eaux carolines, & celles d'Aix-la-Chapelle.

19°. Eaux de Jaude. Sa ſource eſt dans un des fauxbourgs de la ville de Clermont en Auvergne. Elles ſont très limpides. M. Duclos, qui en a publié l'analyſe, dit qu'elles ſont d'une ſaveur un peu acide, vineuſe, & qui produit ſur la langue un ſentiment de ſéchereſſe ; que le ſédiment, qui reſte après leur évaporation, eſt couleur de feuille morte ; que la moitié de ce ſédiment eſt un vrai nitre ; que ce ſel ou ce nitre, à meſure qu'il ſe fond dans le creuſet, prend une couleur plus ou moins rouge.

On les emploie dans les mêmes cas, que les eaux de Vic-le-Comte.

20°. Eaux de Hirshberg, *ou* Hirschberg. *Thermæ hirſchbergenſes.* Hirſchberg, où ſont ces eaux, eſt une ville de Siléſie dans la province de Javer, ſur le Baber. Elles contiennent des parties ſulphureuſes-bitumineuſes avec une terre martiale. Auſſi ouvrent-elles le ventre ; & excitent-elles quelquefois le vomiſſement : elles ſont en même temps diurétiques & diaphorétiques. Leur uſage

convient dans les maladies chroniques produites par l'atonie. Extérieurement elles ſont utiles dans toutes les affections ſpaſmodiques.

21°. Eaux de la Malou. Elles ſont en Languedoc proche d'un village nommé *Bédarieux*. Ces eaux, qui ſont chaudes & onctueuſes, s'emploient utilement en bain, contre la roideur & la ſéchereſſe des nerfs & des tendons, (quoique celles de Barreges leur ſoient de beaucoup préférables) : elles ſont utiles pour empêcher le retour des douleurs de rhumatiſme ; elles calment les hémorrhoïdes ; elles rendent la ſoupleſſe aux articulations ; & produiſent ſouvent de bons effets dans les maladies de la peau. On ne preſcrit point, ou au moins très rarement en boiſſon, les eaux de la Malou, dont on pourroit cependant eſpérer autant de ſuccès pour les maladies de la poitrine, que de celles de Cauterets.

22°. Eaux de Saint-Marc, *ou* Saint-Mars. Elles ſe trouvent à peu de diſtance de Chalmaziere en remontant le ruiſſeau qui vient de Royat ; elles ſont éloignées d'une demi-lieue environ de Clermont en Auvergne. Elles viennent de deux ſources différentes peu éloignées l'une de l'autre, à quelques pas du ruiſſeau de Royat, l'une à ſa droite, & l'autre à ſa gauche. La fontaine ſupérieure a formé par ſucceſſion de temps une incruſtation pierreuſe, qui forme la canal par lequel elle coule ; au bout de ce canal, il s'eſt également formé à la longue une protuberance pierreuſe qui, peut dans la ſuite, donner lieu à la formation d'un pont pareil à celui de Saint-Allyre.

Ces eaux ſont chaudes à la ſource, & conſervent encore leur chaleur dans leur cours ; car elles font élever la liqueur du thermometre, non-ſeulement dans le baſſin de la ſource même, mais auſſi dans

le canal par lequel elles s'écoulent. On prétend, (& c'eſt la tradition du pays) qu'il y a eu autrefois des bains chauds dans cet endroit; ces eaux, à la vérité, ſont aſſez chaudes pour l'entretien des bains.

L'analyſe, qu'on en a faite, prouve qu'elles contiennent du feu, du ſel marin & une terre crétacée. Elles peuvent s'employer dans le même cas, que celles de Vic-le-Comte.

23°. Eaux des Martres de Veyre. Elles ſont à un quart de lieues de Vic-le-Comte en Auvergne, & ont été découvertes en 1602. Elles contiennent plus de parties minérales, que celles de Vic-le-Comte : le ſol, par où elles coulent, eſt plein de marcaſſites ferrugineuſes, bitumineuſes & vitrioliques. Elles ſortent de deux ſources, ont les mêmes vertus, & conviennent dans les mêmes cas, que celles de Vic-le-Comte.

24°. Eaux du Mont-d'or. *Aquæ montis aurei.* Le Mont-d'or eſt une des plus hautes montagnes de l'Auvergne, en France, au ſud-oueſt de Clermont, entre la Dordone oueſt, & l'Allier Eſt.

Les bains du Mont-d'or, dit M. Le Monnier, (*Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1744, *pag.* 157, *& ſuiv.*) ſont ſitués au pied d'une des côtes de la montagne, à ſept lieues de Clermont dans un vallon fort étroit, où coulent les premiers ruiſſeaux qui forment la riviere de Dordone : la côte au pied de laquelle ils ſont bâtis, s'étend du ſud-oueſt au nord-eſt; elle eſt à-peu près expoſée au couchant, très eſcarpée, fort pierreuſe, & ſa hauteur eſt d'environ deux cents toiſes. Il paroît, par les bâtiments qui les renferment, par le nom de Céſar que portent un de ces bains, & encore mieux par des pierres cylindriques ornées de bas-reliefs qu'on trouve diſperſées aux environs, qu'il y a déja

long-temps qu'on les fréquente. De trois bains qu'il y avoit autrefois, il n'en exiſte plus que deux; ſçavoir, le *bain de Céſar* & le *grand bain;* on a démoli (depuis ſoixante ans) celui qu'on appelloit le *bain des chevaux :* la ſource qui lui fourniſſoit, coule maintenant à l'air libre, & s'appelle la *fontaine de la Magdeleine.*

Le *bain de Céſar* eſt dans une petite tourelle fort étroite, taillée dans le roc : l'eau ſort avec beaucoup d'impétuoſité du fond d'une cuve de fer qui paroît avoir trois pieds de diametre. La chaleur de ce bain a fait monter la liqueur du thermometre à trente-ſix degré & demi au-deſſus de la congélation. Le *grand bain* eſt à quelques pas plus bas; c'eſt une ſalle quarrée, bâtie à la romaine, au fond de laquelle il y a deux auges de pierre, chacune de cinq pieds de longueur : ce ſont ici proprement les bains dont on uſe au Mont d'or; car peu de perſonnes peuvent ſupporter la chaleur du bain de Céſar, au lieu que celle du grand bain n'eſt que de trente-cinq degrés. Enfin l'eau de la *fontaine de la Magdeleine* qui coule en plein air à quelques pas au-deſſous, m'a paru chaude de trente-ſix degrés.

Toutes ces ſources, qui ne ſont pas fort éloignées les unes des autres, & qui vraiſemblablement ont la même origine, vont ſe perdre dans la Dordone qui coule au milieu du vallon.

Les eaux du Mont-d'or ont un gout aigrelet, piquant, & qui monte au nez à-peu-près comme fait la biere nouvelle : ce goût, qui n'eſt bien ſenſible que dans les eaux nouvellement puiſées, eſt couvert enſuite par un autre goût fade & lixivieux auquel la plûpart des malades ne ſçauroient s'accoutumer; elles n'ont pas d'odeur bien marquée, ſinon une legere odeur de leſſive dont on s'apper-

çoit dans les salles des bains, sur-tout dans la grotte du bain de César, où les vapeurs se tiennent concentrées comme dans une étuve : au reste elles sont très claires, légeres à l'estomac, douces au toucher jusqu'à paroître savonneuses; & pour peu qu'on les agite dans une bouteille de verre, elles rendent quantité de bulles, beaucoup plus même que n'en rend un pareil volume d'eau commune échauffée au même degré.

Il résulte, des différentes expériences de cet académicien, que ces eaux contiennent ce qu'on appelle communément de la *sélénite*, du *sel marin*, du *sel alkali minéral*, un peu de *sel* de Glauber, & une *matiere grasse* & *bitumineuse*. Je ne sçaurois avancer au reste, ajoute-t-il, qu'elles contiennent un acide minéral développé particulier, malgré leur goût aigrelet, puisque cet acide ne s'est fait appercevoir par aucun effet. La sélénite, le sel de Glauber & le sel marin, démontrent au reste la présence de l'acide vitriolique & de l'esprit de sel.

En comparant cet essai d'analyse avec les observations de M. Boulduc sur les eaux de Bourbon l'Archambault, on trouve que ces eaux contiennent à-peu-près le même principe; & il y a lieu de penser qu'elles ne different que dans la proportion de ces differentes matieres.

Les effets les plus sensibles des eaux du Mont-d'or, tant des bains, que de la fontaine de la Magdeleine, sont de relâcher le tissu de la peau, & de faciliter la transpiration; de porter dans toute l'étendue du corps une chaleur plus grande que celle du sang; de sortir en forme de sueur & d'urine, sans occasionner aucune fonte d'humeurs, ni sans aucune diminution des forces.

Les bains du Mont-d'or ont la réputation de gué-

rir les rhumatiſmes, les ſciatiques, & même certaines paralyſies; d'amollir & de fondre les humeurs extérieures; de déterger les vieux ulceres. On emploie la douche avec ſuccès pour rétablir les mouvements dans les articulations, humecter les tendons deſſéchés; enfin pour rétablir la force & la chaleur, non-ſeulement dans les parties affoiblies par quelqu'accident, mais encore dans toute l'habitude du corps; en quoi elles conviennent dans beaucoup de maladies chroniques.

Les eaux de la *fontaine de la Magdeleine* ont, depuis quelques années, beaucoup de réputation pour guérir l'aſthme, & pour fortifier les poitrines délicates: on y envoie des phthiſiques, & ſouvent même avec ſuccès; mais je crois que le voyage; l'uſage du lait fort fréquent dans ces montagnes, faute ſouvent d'autre nourriture; l'air qu'on reſpire dans un vallon où le barometre n'eſt élevé que de vingt quatre pouces & demi, & où la température varie à chaque inſtant du froid au chaud, du ſec à l'humide; je crois, dis je, que toutes ces circonſtances contribuent davantage au rétabliſſement de ces poitrines affectées, que l'uſage des eaux de la Magdeleine, que je ne regarde cependant pas comme inutiles dans ces occaſions.

Parmi le grand nombre de malades qui étoient venus chercher du ſoulagement aux bains du Mont-d'or, je n'en ai vu qu'un dont j'aie été témoin de la guériſon: c'étoit un laboureur âgé de ſoixante ans, tout contrefait par les rhumatiſmes; il avoit le corps plié en deux, & ne pouvoit reſter pendant quelque temps dans la même ſituation, ni faire le moindre mouvement, ſans reſſentir des douleurs très aiguës. Dès qu'il fut arrivé au Mont-d'or, il ſe fit tranſporter dans le bain de Céſar; ſans aucune préparation, il prit un bain d'une demi-heure, &

& ne ſua ce jour-là que médiocrement : le ſecond & le troiſieme jour, il ſua davantage ; & commença à mouvoir ſes bras & ſes jambes, ſans reſſentir de douleurs : enfin cette guériſon fut ſi rapide, qu'au ſixieme bain, je le vis ſortir, s'habiller lui ſeul, & marcher à l'égliſe : il avoit prodigieuſement ſué la nuit précédente, & n'avoit point eu d'autre évacuation : il continua encore à prendre le bain ; & je le laiſſai, en partant, dans un auſſi bon état que pouvoit être un homme de cet âge.

25°. Eaux de la Motte. *Aquæ*, ou *Thermales mottenſes*. La Motte, où elles ont leur ſource, eſt un village de France en Dauphiné, à ſix lieues de Grenoble, du côté du midi. Elles ſont très chaudes ; leur odeur eſt ſulphureuſe & bitumineuſe : elles ſont purgatives. Elles redonnent à l'eſtomac le ton qu'il a perdu, rétabliſſent les digeſtions. Elles conviennent dans les obſtructions & les engorgements ſquirrheux, & ſont diurétiques. Extérieurement ; ſoit en bain ou en douche, elles fortifient, réſolvent, détergent, & remédient aux maladies de la peau.

26°. Eaux de Plombieres. *Aquæ plumberianæ*. Plombieres eſt une petite ville de Lorraine, au pied du mont de Voge, à deux lieues de Remiremont, & à trois de Luxeuil en Franche-Comté. Des médailles, des inſcriptions, & d'autres monuments trouvés dans les ruines des anciens bâtiments, donnent lieu de croire que ces eaux étoient connues des anciens Romains. On y compte quatre bains principaux : le *premier* & le plus conſidérable eſt long de huit pieds, large de trois, & profond de quatre : le *ſecond* eſt le *bain des pauvres* ou *des gouteux* ; les eaux en ſont moins chaudes que celles du précedent : le troiſieme que l'on nomme *du*

Chêne, dont les eaux servent principalement pour les usages internes : le *quatrieme* est celui *de la Reine*.

Ces eaux contiennent du soufre, du bitume, de l'alun, du plomb & du nitre ; aussi leur saveur est-elle grasse & savonneuse. Elles sont stomachiques, & quelquefois purgatives ; dépuratives, incisives, apéritives, diurétiques, & même anodynes.

En boisson, elles conviennent dans les maladies des reins & de la vessie ; dans les fluxions & catarrhes ; dans les fievres opiniâtres ; dans les flueurs blanches ; dans la dysenterie, dans les engorgements squirrheux ; dans les écrouelles ; dans la stérilité des femmes qui provient de l'obstruction de la matrice. Elles se boivent depuis une livre jusqu'à six.

En bain, elles remédient aux mêmes maladies ; mais elles sont bonnes principalement pour la paralysie & la contraction des membres ; pour le tremblement, le rhumatisme, les tumeurs, les ulceres malins & rebelles, le cancer, les fistules, l'éléphantiasis & toutes les affections cutanées.

27°. Eaux de Rennes, *ou* Bains de Rennes. Ces bains sont au nombre de deux ; ils sont auprès d'Alet, (*Alecta*) petite ville de France dans le bas Languedoc, à six lieues sud de Carcassonne, & quinze lieues sud oueſt de Narbonne. Ils different beaucoup, & par leur chaleur, & par leurs effets.

Le *premier*, qui est onctueux, produit d'excellents effets dans les maladies de la peau, dans l'herpès, par exemple, dans la gale &c. pourvu que les malades aient fait auparavant les remedes convenables. Comme ce bain, en ouvrant les organes sécrétoires de la peau, & en rendant la transpiration plus égale & plus facile, résout & dissipe

les herpès, la gale & les autres puſtules cutanées, les habitants du canton l'appellent le *bain des Ladres*. Quoique ce bain ſoit onctueux, il eſt rarement utile dans la ſéchereſſe des tendons & des nerfs: les bains de la Malou & les eaux de Bareges lui ſont de beaucoup préférables.

Le *ſecond*, dont les eaux ſont plus chaudes que celles de Balaruc, s'emploie contre la paralyſie; & a ſouvent guéri des paralyſies qui n'avoient pu l'être par les eaux de Balaruc. Les eaux de ce bain ne ſont pas d'uſage intérieurement, mais ſeulement ſous la forme de bain & de douches, pour la paralyſie & l'engourdiſſement des membres.

28. Eaux de Tercis. Elles tirent leur nom du village où elles ont leurs ſources; il eſt ſitué ſur le confluent de l'Adour & d'une petite riviere nommée *Leui*, à une lieue de Dax ou Acqs, & à ſix de Baïonne. Le terrein d'où elles coulent, eſt aſſez ſabloneux, mais fertile.

Il y a deux ſources dont les qualités ſont préciſément les mêmes; ce qui donne lieu de penſer qu'elles ont toutes deux la même origine; & qu'elles ſe ſont ſéparées à quelque diſtance de l'endroit où elles paroiſſent.

Ces deux ſources ſont fort abondantes, & les plus grandes ſéchereſſes n'y ont jamais cauſé la plus petite diminution: la *premiere*, qui eſt ſpécialement conſacrée aux uſages extérieurs, eſt ſurtout ſi conſidérable, que l'eau du baſſin où l'on ſe baigne, ſe renouvelle en un inſtant; ce qui procure cet avantage que deux perſonnes, à moins qu'elles ne veuillent s'y baigner enſemble, ne trempent jamais dans la même eau.

La *ſeconde* ſource, qui ne ſert qu'à l'uſage in-

térieur, est également entourée d'un mur quarré & vouté.

Les eaux de Tercis sont du genre des eaux thermales : mais leur degré de chaleur est si tempéré, que les personnes, qui s'y baignent, y demeurent tout le temps nécessaire avec une espece de délice.

De l'analyse qu'on en a faite, il résulte qu'elles contiennent un sel alkali volatil; une portion de sel marin très modique; une partie onctueuse très subtile; & enfin une eau d'autant plus fine & plus légere, qu'elle se trouve dans celles-ci débarassée de cette matiere terreuse ou martiale, dont les autres sont ordinairement surchargées.

Elles purgent très doucement; elles passent aisément par la voie des urines; elles poussent vers l'habitude du corps, & favorisent l'insensible transpiration. Ce qui les rend salutaires dans les maladies du bas ventre; dans la saburre des premieres voies; dans les dégoûts & les indigestions; dans les vomissements opiniâtres; pour délayer & évacuer les matieres visqueuses, âcres, bilieuses, qui irritent l'estomac & les intestins; dans les coliques habituelles, les flatuosités, la diarrhée, la paresse du ventre; dans les pâles couleurs, la jauniſſe; dans les obstructions de la rate, du foie, du mésentere; dans certaines toux opiniâtres, humorales & accompagnées de difficulté de respirer, de palpitations, &c.

En bain, elles conviennent dans la paralysie, les engourdissements, les tremblements des membres, la foiblesse des parties, les rhumatismes.

29°. Eaux de Vic-le-Comte. (*Vicus comitis.*) Elles portent le nom d'une petite ville de France dans la basse Auvergne, à six lieues sud-est de

Clermont. Elles ſont très limpides, d'une ſaveur aigrelette, un peu vineuſe, & ne laiſſent point de ſéchereſſe ſur la langue, après qu'on les a bues. Elles contiennent du bitume qu'on reconnoit à l'odeur & au goût; du vitriol dont abonde le terroir où eſt leur cours; du fer, du nitre; & même, ſelon M. CHOMEL, du nitre.

Elles s'emploient avec ſuccès dans les maladies de l'eſtomac; dans les obſtructions du foie, de la rate, du méſentere; dans les différentes eſpeces d'hydropiſie; dans la céphalalgie; dans la gale & les autres maladies de la peau; dans le tremblement des membres, le vertige, le tintement d'oreilles, l'obſtruction de la matrice, la ſtérilité, la ſuppreſſion des regles, l'affection hypochondriaque, la dyſenterie, les vers, les maladies des reins & de la veſſie, la gonorrhée, &c.

30°. EAUX DE VICHI. *Aquæ vicienſes.* Elles ſont célebres depuis pluſieurs ſiecles; on ignore l'époque de leur découverte. Elles ſont plus anciennes que la ville de Vichi (en France dans le Bourbonnois, ſur la rive droite de l'Allier), qui en a tiré ſon nom : car Vichi vient de *vicus calidus*, bourg chaud, à cauſe de la chaleur de ſes ſources minérales. Elles ſont ſituées dans une plaine entre la riviere d'Allier, & la petite riviere de Sichon.

Il y a ſept ſources à Vichi qui ſont peu éloignées les unes des autres : la premiere s'appelle le *grand puits quarré;* la ſeconde, le *petit puits quarré;* la troiſieme, de la *grand grille de fer;* la quatrieme, le *gros boulet;* la cinquieme & la ſixieme, les *deux fontaines garnies* ou les *petits boulets;* la ſeptieme, la *fontaine des Céleſtins.* Cette derniere eſt froide; la quatrieme & la cinquieme ſont à peine tiedes; la troiſieme eſt plus que tiede; la

ſeconde eſt très chaude, & la premiere l'eſt encore davantage.

L'eau des *puits quarrés* eſt ſi chaude, que la liqueur du thermometre qui eſt à vingt-quatre degrés, quand on l'y plonge, s'éleve juſqu'au cinquante-ſeptieme. Elle répand une odeur forte, & qui ſent le ſoufre brûlant. Sa ſaveur eſt piquante & déſagréable. Elle conſerve long-temps ſa chaleur.

L'eau de la *grande grille* ne différe point de la précédente, ſi-non en ce qu'elle répand une odeur qui approche de celle du nitre fondu.

Celle du *gros boulet* n'eſt que tiede & peu limpide; elle eſt d'une ſaveur âcre & d'une odeur ferrugineuſe. Elle purge plus que les précédentes; elle eſt la ſeule, comme plus énergique, que l'on tranſporte dans les contrées éloignées.

L'eau des *fontaines garnies* ou des *petits boulets* eſt froide, d'une ſaveur un peu acide, moins ſalée que les ſupérieures. On s'en ſert avec ſuccès dans la jauniſſe, la colique néphrétique, &c.

On découvre, par l'analyſe dans les eaux de Vichi, un ſel, une terre légere & abſorbante, un ſoufre volatil & beaucoup d'air. Ce ſel eſt ſalé, amer & alkali; il fait efferveſcence avec tous les acides : c'eſt une eſpece de natrum d'Egypte; il a beaucoup de rapport avec le ſel de ſoude, avec celui qne l'on tire par l'incinération des plantes brûlées : ce ſel verdit le ſyrop violat, & rougit la teinture de tourneſol; mêlé avec une diſſolution de mercure, il lui donne une couleur trouble, qui approche de celle d'une orange mûre.

Les eaux de Vichi, en général, ſont apéritives & purgatives, plus ou moins, ſuivant la ſource d'où elles viennent. On les prend non-ſeulement en boiſſon, mais en bain & en douche.

En boiſſon, elles ſe prennent depuis une livre juſqu'à ſix & plus, dans les obſtructions de la rate, des reins, du méſentere; dans les crachements de ſang; les écoulements immodérés des regles & des hémorrhoïdes, les flueurs blanches; dans l'ictere, la cachexie, les pâles couleurs &c. Elles ſont très eſtimées contre les fievres quartes & autres fievres intermittentes. Elles conviennent pour rétablir les fonctions de l'eſtomac; elles diſſipent le vertige & les étourdiſſements.

En bain & en douche, on les emploie utilement contre les tumeurs froides, le rhumatiſme, la ſciatique, la goute, le tremblement des membres, la paralyſie, la gale, la gratelle & les autres affections de la peau. Le limon des eaux eſt bon appliqué ſur les tumeurs, & en particulier ſur les écrouelles.

31°. EAUX DE WISBAD. *Aquæ* ou *Thermæ wiſbadenſes.* Wisbad où elles ont leur ſource, eſt une petite ville d'Allemagne dans la Wetteravie, à deux lieues ſud de Maïence, & ſept lieues ſud-oueſt de Francfort ſur le Mein.

Elles contiennent du ſoufre, du ſel, & de l'alun; on y trouve auſſi un peu de cuivre & de nitre.

En boiſſon, elles ſont bonnes contre les obſtructions du foie & de la rate, contre l'anaſarque & l'ictere; elles pouſſent au-dehors le gravier des reins & de la veſſie; provoquent la ſécrétion de l'urine; rétabliſſent le ton des inteſtins & de l'eſtomac; guériſſent les douleurs de colique; excitent l'appétit.

Le bain, dans ces eaux, eſt recommandé particulierement pour le calcul; il en a procuré la ſortie. Il remédie au retirement & à la contraction des membres; appaiſe & diſſipe les convulſions; re-

médie auſſi à la ſtupeur & à l'engourdiſſement des membres.

En douche, elles conviennent dans les maladies de la tête, & contre le tintement d'oreilles.

Elles ſont nuiſibles aux enfants, aux adoleſcents, aux jeunes gens, à ceux qui ſont d'un tempérament trop chaud, aux perſonnes maigres, exténuées, bilieuſes, délicates, & lorſque les humeurs ſont trop exaltées. Quoiqu'elles ne ſoient pas auſſi chaudes, que celles de Bade, elles affoibliſſent l'eſtomac, & font perdre l'appétit; lorſque ces accidents arrivent, il faut auſſi tôt en ceſſer l'uſage.

Les eaux de Wisbad, dit M. Vogel, lâchent le ventre, & atténuent les humeurs viſqueuſes. L'ochre martiale très ſubtile, qu'elles contiennent, les rend extérieurement roborantes & diſcuſſives.

Eaux d'Alun. *Voyez* Alun.
de Belloste. *Voyez* Esprit de sel.
de Crane humain. *Voyez* Homme.
d'Excréments humains. *Voy.* Homme.
de Foie de cerf. *Voyez* Cerf.
de Frai de grenouille. *Voyez* Grenouille.
de Luce. *Voyez* Sel ammoniac.
Mercurielle. *Voyez* Mercure.
Mere du nitre. *Voyez* Nitre.
de Mille fleurs, *ou* Eau tirée de la fiente de vache, diſtillée. *Voyez* Bœuf.
de Millle fleurs, *ou* Urine de vache. *Voyez* Bœuf.
de Poumons de cerf. *Voyez* Cerf.

Ébene des Alpes. *Voyez* Aubour.
Écarlate (graine d'.) *Voyez* Kermès.

ECBOLIQUES. *Ecbolica medicamenta*; en grec Ἐκβόλια. Remedes qui pouſſent, qui font rejetter. Dioscorides donne ce nom à ceux qui facilitent l'expulſion du fœtus mort, hors de la matrice; ou qui hâtent l'accouchement.

ECHALOTTE. *Voyez* Oignon.

ECHAUFFANTS. *Calefacientia medicamenta.* Voyez Introd. *pag.* 155.

ECLAIRE. *Voyez* Chélidoine.

ÉCORCE de la racine d'Acacia. *V.* Acacia.
d'Aune. *Voyez* Aune.
de Bourgêne. *Voyez* Bourgêne.
du Cannelier ou Cannelle. *Voyez* Cannelle.
de Cascarille. *Voy.* Cascarille.
de Casse giroflée. *Voyez* Casse qui ſent le clou de girofle.
de *Cassia lignea*. *Voyez* Casse en bois.
de Chêne. *Voyez* Chêne.
de Citron. *Voyez* Citronnier.
de *Codagapala*. Voy. *Codagapala.*

Écorce de Culilawan, *ou* de *Caryophylloides*. *Culilawan cortex*, ſeu *Caryophylloïdes*. Elle eſt épaiſſe, dit M. Vogel, de couleur de brique; d'une odeur agréable, aromatique, foiblement mucilagineuſe & légerement aſtringente. Elle ſe tire d'un arbre étranger de l'iſle d'Amboine, une des Moluques dans les Indes orientales, duquel on ne connoît pas encore le caractere. Elle doit ſa ſaveur & ſon odeur aromatique à l'huile éthérée qu'elle contient. Elle eſt échauffante, ſtimulante & fortifiante; ce qui fait qu'elle remédie à la foibleſſe de l'eſtomac, qu'elle guérit la colique

froide, soit qu'on en prenne intérieurement, ou qu'on l'applique en forme de cataplasme sur l'abdomen, comme le pratiquent les habitants d'Amboine. Elle est utile aussi dans les maladies cachectiques & dans les flux de ventre : elle est bonne extérieurement dans les affections paralytiques, & dans les douleurs de tête provenantes d'un amas de sérosité ; dans ces cas, on la met dans des cucuphes. C'est un très bon masticatoire. En poudre, elle se donne jusqu'à un scrupule entier ; on en met deux gros dans une infusion vineuse.

Écorce éleutérienne ; c'est la Cascarille. *Voyez* ce mot.
de l'Encens. *Voyez* Oliban.
de Grenade. *Voyez* Grenade, *ou* Grenadier.
d'Iéble. *Voyez* Iéble.
de Mangle. *Voyez* Mangle.
de Mangostans. *Voyez* Mangostans.
de Maronnier d'Inde. *Voyez* Maronnier d'Inde.
de Mérisier. *Voyez* l'article des Cerisiers N°. IV.
d'Orange. *Voyez* Orange ou Oranger.
d'Orme. *Voyez* Orme.
du Pérou. *Voyez* Quinquina.

Écorce nommée Pocgereba. *Pocgereba cortex.* Elle été apportée depuis peu de l'Amérique ; elle n'a aucune saveur, mais elle est très efficace dans les flux de ventre, dit M. Vogel ; & elle est très vantée, pour cet usage, par les Américains. On a fait l'essai de ses vertus à Paris, & on a trouvé

qu'elle étoit utile dans les diarrhées, les dyſenteries & le flux hépatique. Trois onces ſuffiſent pour un adulte, & guériſſent la maladie en trois jours.

Écorce de Saule. *Voyez* Saule.
de Simarouba. *Voyez* Simarouba.
de Sureau. *Voyez* Sureau.
de Tamarisc. *Voyez* Tamarisc.

Écorce de Winter. *Cortex winteranus.* A l'article *Cannelle blanche*, on a dit que l'écorce de Winter étoit différente de cette premiere. M. Geoffroi le croyoit, & le dit. Cartheuser, Vogel & d'autres ſoutiennent avec raiſon que c'eſt la même choſe.

C'eſt la *Cannella peruana*, Sloan. Jam. ij, t. 191, f. 2; Catesby, Carol. ij, t. 50. *Laurus foliis enerviis obversè ovatis obtuſis*, Linn. mat. med. 196.

On trouve la deſcription de cet arbre à l'article Cannelle blanche.

Nous ajouterons ici ce qui auroit dû être à l'endroit indiqué, que nous tirons de la *mat. médicale* de M. Vogel.

Cette écorce, qui eſt aromatique, odorante, un peu amere, âcre, a été trouvée par Wilh. Winter, chevalier anglois, dans les environs du détroit de Magellan, & apportée, à ce qu'on croit, en Europe en 1667. Outre qu'elle facilite les digeſtions, & chaſſe les vents, elle eſt ſpécifiquement ſalutaire dans le ſcorbut; on rapporte en effet que, par ſon uſage ſeul, Winter a guéri ceux de ſon équipage qui étoient attaqués du ſcorbut, & en a garanti les autres. Willis (*de anim. brut. c.* jx. *pag.* 240, *opp.* ij) la recommande dans la paralyſie ſcorbutique; & Mœllenbrockius, *tract. de varis*, *c.* 13, *p.* 213, dans la goute ſcorbutique.

ÉCREVISSE de mer. *Voyez* CRABE.

ECREVISSE de rivieres, *ou* de ruisseaux. *Cancer fluviatilis*, off. *Gammarus* sive *Astacus fluviatilis*, VORM. 248. RONDELET. *Cancer macrourus, rostro supra serrato, basi utrinque dente simplici*, LINN.

C'est un poisson insecte crustacée, oblong & presque rond, plus ou moins gros, suivant l'âge & les lieux. Sa queue est large; sa couleur est verdâtre, tirant sur le brun livide; elle est rouge, lorsque l'écrévisse est cuite : son corps est couvert d'une écaille mince; elle en change tous les ans. Quoiqu'elle ait une tête, elle est très petite, & à peine visible; elle paroît toute en corps. Elle a devant les yeux deux antennes longues, déliées, qui se terminent en pointe, & peuvent se fléchir en tout sens, avec lesquelles l'animal sonde le chemin : outre celles-ci, il en a encore quatre autres plus petites, & très courtes. Du milieu du front, sort une petite corne, un peu large, dentelée des deux côtés. Le front est pointu, & âpre comme un aiguillon. Au dessus des antennes sont placés des yeux petits, d'une substance de corne, toujours saillants, & mobiles obliquement, sans paupieres, situés sur les côtés. Sa bouche est petite; des deux côtés de la bouche se trouvent deux appendices velues, propres à retenir la proie. Elle a dix pattes, cinq chaque côté : les deux antérieures sont les plus grandes & les plus épaisses; elles se nomment en latin *chelæ*; elles sont garnies à leur extrémité d'une grande pince; elles servent à l'écrevisse pour saisir sa proie, & l'approcher de sa bouche, mais encore pour attaquer & se défendre. Si, par quelqu'accident, une de ces pattes ou pinces est arrachée ou coupée, il en repousse une autre qui, au bout de quelques mois, tient la place de la premiere.

Cancer fluviatilis Ecrevisse.
idem.
Ecrevisses.
idem
fœmina.

Les écreviſſes ſe trouvent preſque par-tout dans les rivieres grandes & petites. Elles aiment beaucoup les grenouilles, & s'attachent aux cadavres des chiens & des chevaux; elles ſe mangent même les unes les autres. Quoique l'écreviſſe paroiſſe lourde, elle eſt cependant agile dans l'eau, où ſa queue lui ſert de nageoire. Les mâles ſont fort laſcifs; un ſeul tient dans ſon trou juſqu'à trois femelles pour leſquelles il ſe bat vigoureuſement, & il coupe les pattes à un autre mâle qui veut y entrer. La femelle eſt ovipare; ſous ſa queue qui eſt plus large que celle du mâle, l'on apperçoit certaines appendices un peu velues, quatre de chaque côté, avec des pinnules pareillement velues, où pondent les femelles, qui même les ont doubles pour couvrir & conſerver leurs œufs; au lieu que chez les mâles elles ſont ſimples & petites. De plus entre la partie ſupérieure de la queue & les dernieres jambes, le mâle porte des eſpeces d'éperons pointus & ſaillants, leſquels ſont plus petits & plus liſſes dans les femelles. Les petits ſuivent peu la mere.

Sa *chair* eſt fort agréable, ſavoureuſe, échauffante, apéritive, nourriſſante; elle convient à des tempéraments phlegmatiques, mais elle eſt dure, coriace, & occaſionnent des démangeaiſons à la peau, ſi on en fait trop d'uſage.

On pile les écreviſſes entieres dans un mortier; on y mêle peu-à-peu de l'eau & du vin blanc; on paſſe le tout, on la fait boire, & on dit cette émulſion apéritive, reſtaurante & rafraîchiſſante.

On met, dans des bouillons, quatre ou cinq écreviſſes; ces bouillons ſont apéritifs, fondants, reſtaurants: ils conviennent dans la dyſenterie, dans les acides des premieres voies.

L'écreviſſe, ſéchée au four, miſe en *poudre*, eſt aſtringente, abſorbante, un peu ſtimulante, non

apéritive ni diurétique, comme on l'a prétendu.

Ce que l'on appelle pattes d'écrevisses, *chelæ cancrorum*, ce sont les pinces du crabe. *Voyez* l'article CRABE.

La *chair* & le *suc* exprimé de l'écrevisse de riviere étant rafraîchissants & humectants, dit M. VOGEL, ils sont très utiles pour les phthisiques, les gens épuisés & en consomption, ainsi que pour les scorbutiques, les hypochondriaques, les gouteux, & même les mélancholiques. En effet, RIVINUS (*diss. med. pag.* 142.) assure qu'une femme mélancholique, qui avoit en aversion tous les remedes, fut guérie par le seul & fréquent usage des écrevisses. Mais SCHULZIUS (*diss. de vip. usu med.* § 38.) a connu un homme qui, en se mettant chaque année à manger des écrevisses, dissipa heureusement des symptômes scorbutiques dont il étoit attaqué. Le suc des écrevisses exprimé est recommandé sur-tout dans les affections des intestins, où il y a inflammation & corrosion causées par l'âcreté des matieres; ce qui a coutume d'arriver dans la dysenterie, dans la superpurgation, ou après avoir pris quelque poison. On met de ce suc dans des clysteres; ils appaisent non-seulement la trop grande ardeur, mais ils calment & adoucissent la douleur, & consolident les ulcérations de ces parties. Les anciens ont cru que la cendre d'écrevisses brûlées étoit excellente contre la morsure d'un chien enragé; mais je crains fort, ajoute M. VOGEL, que ce remede ne soit trop foible pour un si grand mal.

Les *yeux* d'écrevisses viennent des Indes orientales ou occidentales: on préfere les premiers; ce sont des pierres formées d'une matiere blanchâtre, laiteuse qui se durcit dans leur estomac; elles sont formées par couches; on les distingue des factices, en ce que ces dernieres tiennent à la langue, ont une

une espece d'astriction, sont pesantes, point par couches, & qu'on n'y peut voir de vaisseaux sanguins à leur surface. Les yeux d'écrevisses sont absorbants, mais je doute de leur vertu apéritive & diurétique : la dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros. On les prépare aussi en les porphyrisant, puis on en fait des trochisques avec de l'eau, & on les fait sécher à l'ombre. On donne les yeux d'écrevisses, un quart d'heure avant que de prendre le lait, & ils l'empêchent de cailler dans l'estomac ; si on les emploie dans la dysenterie ou dans quelques inflammations, on peut y joindre l'antimoine diaphorétique. Les yeux d'écrevisses ne passent point dans le sang ; ainsi s'ils deviennent diurétiques, c'est parcequ'ils ont formé un sel neutre avec quelque acide : ils peuvent faire du bien dans la phthisie, en absorbant les âcres : voici la recette de HARTMANN avec laquelle il dit avoir guéri grand nombre de phthisiques.

℞ *Des yeux d'écrevisses de riviere.*
Des racines d'iris de Florence en poudre.
Des fleurs de soufre, ana un scrupule.
Antihectique de Poterius.
De l'opiat de Laudanum, cinq grains.
Mêlez, faites une poudre dont la dose sera de demi-gros.

Elle fait des merveilles dans la phthisie, surtout pulmonaire, dit HARTMANN : pour moi, j'en ai vu de bons effets. Les yeux d'écrevisses & l'antihectique de Poterius embarrassent les âcres ; le laudanum calme ; les fleurs de soufre adoucissent, & l'iris incise les humeurs tenaces & visqueuses.

Les *yeux* d'écrevisses (*cancrorum lapides*, vulgò

oculi cancrorum) ſont de petites pierres orbiculaires, convexes d'un côté, applaties & ſinuées de l'autre, liſſes, cruſtacées, blanchâtres, dures, de la groſſeur d'un pois coupé en deux, qu'on trouve dans les mois d'été dans l'eſtomac de ces animaux. Elles ſont d'une nature alkaline : préparées, elles abſorbent puiſſamment les acides; elles excitent l'urine & les ſueurs; ce qui les a fait placer au nombre des ſubſtances bézoardiques. Saturées avec le ſuc de citron, ou le vinaigre, elles appaiſent l'ardeur de la fievre, & remédient à la ſtagnation du ſang. Baglivi, *pag.* 115, les recommande calcinées pour la toux ſéche. On en fait de factices dans certains pays.

ÉCUREUIL. Σκίουρος, Græcor. *Sciurus*, Latin. *Sciurus palmis ſolis ſaliens*, Linn. *Sciurus rufus, quandoque griſeo admixto*, Brisson. Cet animal a, depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue, ſix pouces & demi, dit M Brisson. Sa tête, depuis les narines juſqu'à l'occiput, eſt longue de deux pouces, & ſa queue de huit. Ses oreilles ſont courtes & couvertes de poils très longs. Il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, tous armés d'ongles longs, recourbés & aigus. A la place du pouce qui manque aux pieds de devant, eſt un ongle très court & obtus. Tout ſon corps eſt couvert de poils roux, ou d'un roux mêlé de gris, excepté la gorge & le ventre qui ſont blancs. Sa queue eſt ornée de poils très longs; &, lorſqu'il la releve par deſſus ſon dos, elle lui couvre tout le corps.

Les écureuils different entr'eux par la couleur, ſuivant les pays où ils naiſſent. Il y en a en abondance dans la Pologne & dans les forêts ſeptentrionales. Le caractere de ce genre d'animal, ſelon M. Brisson, eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque

Alce, Elan.

mâchoire & point de dents canines ; les doigts ſont onguiculés & point de piquants ſur le dos. Sa queue eſt longue & couverte de poils rangés, de façon qu'elle paroît plate.

Ces animaux s'aſſeient ſur leurs feſſes ; &, comme les ſinges, ſe ſervent de leurs pattes de devant pour manger : ils ſe tiennent le jour dans les arbres, & ſautent de branches en branches. Ils ſont fort légers, & preſque toujours en mouvement. Leur queue eſt longue & groſſe, en comparaiſon du corps ; ils la portent le plus ſouvent haute & relevée ſur le dos. Quand l'écureil veut paſſer une riviere, il ſe met ſur une écorce, & ſa queue lui ſert de voile. Il s'en ſert auſſi pour ſe garantir de l'ardeur du ſoleil. Il fait ſon nid dans les arbres : il ſe nourrit de noiſette qu'il amaſſe l'été pour l'hyver.

Lémery dit qu'il contient beaucoup d'huile & de ſel volatil ; que ſa *chair* eſt bonne à manger, mais qu'on ne la mange qu'en certains pays. Sa *graiſſe* eſt relâchante, émolliente, réſolutive : en en faiſant entrer dans l'oreille, elle en appaiſe les douleurs.

EGLANTIER. *Voyez* Rose de chien.

ELAN ; Elant ; Elend *ou* Ellend. *Alce*, off. *Cervus cornibus, à caulibus palmatis*, Linn. *Magnum animal ; magna beſtia.*

Cet animal à quatre pieds eſt à-peu-près de la taille du cerf, auquel il reſſemble encore par la grandeur des oreilles & par la petiteſſe de ſa queue, comme auſſi par les cornes qui ne ſe trouvent point dans les femelles : mais il differe du cerf par la longueur & par la couleur du poil, par la grandeur de la levre ſupérieure, par la petiteſſe du cou, & par la roideur des jambes.

Celui qui fut diſſéqué par MM. de l'Académie des Sciences, avoit plus de cinq pieds & demi,

depuis le bout du muſeau juſqu'au commencement de la queue qui n'étoit longue que de deux pouces. Son col n'avoit que neuf pouces de long ; les oreilles neuf, ſur quatre de large. La couleur du poil n'étoit pas éloignée de celle du poil de l'âne ; il avoit trois pouces de long, & ſa groſſeur égaloit celle du plus gros crin de cheval. La levre ſupérieure étoit grande & détachée des gencives.

Les cornes du mâle, lorſqu'elles ſont encore tendres & cartilagineuſes, ſont revêtues d'une peau molle & lanugineuſe qui les garantit du froid, juſqu'à ce qu'elles aient acquis une dureté convenable. En naiſſant, ces cornes ſont d'abord rondes, de la longueur de trois ou quatre doigts ; elles s'étendent enſuite de chaque côté vers le dos & en façon d'aîle, & aquierent quelque fois la groſſeur de deux travers de doigt, avec quelques pointes éminentes comme des doigts à la circonférence. Elles ſont beaucoup plus larges que celles du cerf ; elles vont même juſqu'à ſept & huit pouces, mais ne s'élevent guere plus haut que deux pieds : l'élan met bas ſes cornes tous les ans aux mois de Février & de Mars ; il ſent alors une grande démangeaiſon en deſſous, de-là vient qu'il les frotte continuellement contre les arbres pour s'en délivrer ; mais elles ne tardent pas à renaître, car vers le mois d'Août ſa tête eſt ornée d'un nouveau bois.

L'élan habite les contrées ſeptentrionales, & particuliérement en Lithuanie, en Moſcovie, en Pologne, en Suede, en Lapponie, en Pruſſe. Il aime les lieux ombrageux & humides. Il broute l'herbe, ſe plaît à manger les écorces des arbres, & rumine, après avoir mangé, comme font les bœufs & les cerfs ; il ſe nourrit auſſi des feuilles d'aune, de bouleau, de tremble, de ſaule, & de la mouſſe qui croît ſur les arbres. Ils vont ordinaire-

ment en troupe ; ſont bons nageurs, car ils paſſent à la nage de grandes rivieres & des lacs très larges. Il eſt très vîte à la courſe. Il a une force extraordinaire ſur-tout dans les pieds de derriere. Il eſt doux, & ne fait de mal à perſonne, à moins qu'il ne ſoit attaqué. Il ſe défend très adroitement avec les pieds de devant. Il entre en rut vers le mois d'Août, & la femelle met bas vers la fin de Mai ou au commencement de Juin : elle ne fait qu'un faon ou deux à la fois, rarement trois, auſſi n'a-t-elle que deux pis aux mammelles. Les faons ſuivent leur mere pendant deux ou trois ans. L'élan peut s'apprivoiſer, en le prenant très jeune, lorſqu'il tette ſa mere.

Les Allemands l'ont nommé *Elend*, c'eſt-à-dire, miſere, ou animal miſérable, ſoit parcequ'on a cru qu'il tomboit tous les jours du haut mal, ſoit parcequ'il habite les déſerts les plus ſtériles, ſoit à cauſe de ſon extrême timidité ou de ſon cri lamentable. On dit que l'épilepſie, à la quelle il eſt ſujet, eſt cauſée par de petits vermiſſeaux ou inſectes qui lui picotent la membrane pituitaire, & ſe nichent fort avant dans ſon cuir.

Pour tout remede, cet animal nous fournit ſon pied : cependant on pourroit tirer de ſes cornes les mêmes principes que des cornes de cerf, & ils auroient les mêmes propriétés ; c'eſt-à-dire, qu'on pourroit, par la calcination, en tirer un abſorbant ; par la diſtillation, on en pouroit tirer l'eſprit & le ſel volatil, & l'huile qui, étant rectifiée comme il convient, auroit les mêmes propriétés que l'huile de Dippel.

Les anciens, croyant que cet animal ſe délivroit de l'attaque de l'épilepſie, en fourrant ſon pied dans ſon oreille, ont demandé le pied gauche de derriere de cet animal, & ont voulu qu'on le coupât à l'ani-

mal vivant : ils ont attribué à ce pied des vertus sans égales ; ils ont dit qu'il étoit antiépileptique, anticonvulsif, alexitere. Ils en ont fait des amulettes, des bagues, qu'ils ont fait porter aux enfants, pour les préserver de l'épilepsie, des convulsions : ils en ont mis dans leurs couches, dans leur berceau ; tout cela est autant de fariboles. Le pied d'élan ne contient point de parties volatiles, mais seulement une terre, une gélatine ; & la terre est si embarrassée dans cette gélatine, que les acides ne peuvent mordre. Tout ce donc qu'on en pourroit tirer, est une gelée, comme celle de corne de cerf : on en pourroit aussi tirer les mêmes principes que de la corne de cerf ; mais ils sont en si petite quantité dans le pied de l'élan, & il est si cher, qu'il n'y auroit pas grand avantage à entreprendre ces préparations. Le magistere de pied d'élan est une pure imagination, ainsi que le magistere de corne de cerf : la fumée, reçue du pied d'élan qu'on brûle, est un antihystérique.

On cherche dans sa corne, une vertu absorbante, diaphorétique & antiépileptique ; mais sur-tout dans l'ongle du pied, qu'on prend en substance à la dose d'un scrupule, ou qu'on porte pendue au cou. Mais cette vertu n'est fondée, dit M. VAN SWIETEN, pag. 494, que sur une fausse relation qui consiste à dire que l'animal, souvent attaqué d'épilepsie, se secoure lui même, en se frottant l'oreille avec l'ongle de son pied.

ELECTUAIRE. *Voyez* CONFECTION.

ELATÉRION ; suc exprimé du concombre sauvage. *Voyez* ce mot.

ELÉMI. On la nomme ordinairement, mais improprement, *gomme élémi*, puisque c'est une résine. Elle est de deux sortes.

La *premiere* est le VRAI ÉLÉMI, qui vient de l'Inde ou de l'Ethiopie. C'est, dit M. GEOFFROI,

une réſine jaunâtre, ou d'un blanc qui tire tant ſoit peu ſur le verd; ſolide extérieurement, quoiqu'il ne ſoit pas entiérement ſec; mol & charnu intérieurement, formé en morceaux cylindriques, qui brûlent, lorſqu'on les met ſur le feu, d'une odeur forte qui n'eſt pas déſagréable, & qui approche de celle du fenouil. Ces morceaux ſont ordinairement enveloppés de grandes feuilles de roſeaux ou de palmier. Cette eſpece d'élémi ſe trouve rarement dans les boutiques. HERMANN penſe que ce concret réſineux vient d'un certain prunier de l'Inde; & d'autres croient qu'il découle de l'olivier d'Ethiopie; ce dernier ſentiment eſt le plus ſuivi.

La *ſeconde* eſt l'ELÉMI BATARD, qu'on ſubſtitue au précédent, parcequ'il eſt commun dans les boutiques. On l'apporte du Bréſil, de la nouvelle Eſpagne & des iſles de l'Amérique.

L'arbre qui porte cette réſine, s'appelle *Icicariba Braſilienſibus*, MARCG. 98. *Icicariba, & illius gummi* Icica *ſive* Elemmi, PISON, 121. *Arbor braſilienſis, gummi Elemi ſimile fundens, foliis pinnatis, floſculis verticillatis, fructu olivæ figurâ & magnitudine*, RAI, Hiſt. 1546. *Terebinthus major betulæ cortice, fructu triangulari*, SLOAN. Jamaïc. CATESBY, Carol. I. t. 30.

Cet arbre eſt grand, & s'éleve autant que le hêtre. Son tronc n'eſt pas fort gros; ſon écorce eſt liſſe & cendrée. Ses feuilles ſont compoſées de deux & quelquefois de trois paires de folioles; longues de trois doigts, pointues, d'un verd gai, luiſantes; partagées dans toute leur longueur par une côte, & parſemées de nervures. Vers la baſe des feuilles compoſées, ſortent de petites fleurs ramaſſées en grappe, à quatre pétales verds & diſpoſés en forme d'étoile. Quelques étamines jaunâtres occupent le milieu de la fleur. Il leur ſuccede des fruits de la

groſſeur & de la figure d'une olive, & de la couleur de la grenade. Ils renferment une pulpe qui a la même odeur que la réſine de cet arbre.

Pour avoir cette réſine, on fait une inciſion à l'écorce; elle en découle pendant la nuit; elle eſt très odorante; elle a la conſiſtance de la manne, d'une couleur verte & un peu jaunâtre. En preſſant un peu l'écorce extérieure de l'arbre ſans l'ouvrir, il s'en exhale une odeur vive.

Cette réſine, dans les boutiques, eſt quelquefois blanchâtre, tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre; tranſparente, approchant de la réſine du pin; de conſiſtance, tantôt plus molle, tantôt plus ſéche.

Elle contient beaucoup d'huile eſſentielle, dans laquelle conſiſte ſa plus grande activité; c'eſt elle qui paroît donner uniquement de l'odeur & de la ſaveur aux infuſions & aux extraits aqueux & ſpiritueux.

On ne l'emploie que fort rarement, ou pour mieux dire, jamais intérieurement, parcequ'elle ne peut ſe diſſoudre dans l'eſtomac : on s'en ſert donc ſimplement dans les remedes extérieurs, comme dans les fumigatoires, les maſſes odorantes, les onguents, les baumes, les emplâtres qui ont la vertu fortifiante, nervine, céphalique, anticatarrhale & vulnéraire : d'autres fois, on la mêle aux eſpeces dont on ſe ſert pour faire des fumigatoires utérins, dans la ſtérilité, les flueurs blanches, & la ſuppreſſion chronique des regles.

Elle diſſout les tumeurs, ſelon M. Vogel; mondifie & conſolide les ulceres : elle eſt excellente dans les plaies de tête, des tendons & des nerfs. En parfum, elle appaiſe les douleurs de rhumatiſme : il ajoute qu'intérieurement, elle eſt roborante & diurétique; & qu'elle eſt ſpécialement

Elephas, Elephant.

utile dans la gonorrhée ancienne, & les flueurs blanches, en la faisant prendre sous la forme de pilules, mêlée avec d'autres substances appropriées.

ÉLÉPHANT. Ελεφας, Græc. *Elephas*, Latinor. *Elephas naso cylindraceo elongato*, Linn.

C'est le plus grand de tous les quadrupedes à pieds pleins, sans corne. Sa hauteur est de huit à dix pieds. Quoique vivant naturellement en liberté & sauvage, il s'apprivoise aisément; il devient un animal domestique, dont on peut tirer beaucoup de services & d'utilité. Il est fort massif, & grossièrement formé. Sa tête est grosse; les yeux très petits; le museau supérieur s'alonge en un canal creux, rond, composé de quantité d'anneaux mobiles, & assez long pour toucher la terre, sans que l'animal baisse la tête: le bout de ce canal est plat, percé de deux trous ou narines; on le nomme *trompe*, c'est le conduit de la respiration. Avec cet instrument, il aspire l'eau pour boire; il porte l'eau ou autre nourriture par dessus à sa bouche, & en fait tout ce qu'il veut: il a quatre dents à la mâchoire supérieure, & deux autres dents ou défenses, grosses & très longues qui sortent en dehors, une de chaque côté de l'origine de la trompe, qu'on nomme *ivoire*. La mâchoire inférieure se termine en pointe, & est garnie de quatre dents. Les oreilles sont grandes, pendantes. Les pieds tout ronds, sans distinction apparente de doigts. Sa couleur générale est le gris; elle est très rarement blanche: la peau sans poil, grenée, ridée & comme gercée, quelques poils longs çà & là; la queue assez longue.

Cet animal se trouve en Asie & dans quelques isles de l'Asie, & en Afrique. Leur nourriture ordinaire est l'herbe, le blé, des feuilles & des branches d'arbres, des roseaux, des joncs, toutes

ſortes de fruits, de grains & de légumes. Ils ſouffrent patiemment la faim, & l'on aſſure qu'ils peuvent paſſer huit ou dix jours, ſans aucun aliment. On dit qu'il vit très long-temps; & que la femelle porte un an le ſeul petit qu'elle met bas. Cette maſſe énorme eſt cependant agile, puiſque ſa courſe eſt plus vîte que celle du cheval le plus léger. Sa trompe & les deux dents qui ſortent de ſa bouche ſont ſes armes défenſives. Il n'attaque perſonne qu'on ne l'ait attaqué : lorſqu'il entre en fureur, il eſt terrible. S'il ſaiſit avec ſa trompe un chaſſeur qui l'a bleſſé, après l'avoir élevé fort haut, il le lance très loin. Le tigre, qui eſt ſon ennemi, l'attaque par ſa trompe; &, quand il l'a déchirée, l'animal périt par la faim, ne pouvant plus manger. Les Négres en mangent la *chair*, quoiqu'elle ſoit dure & coriace.

La *dent* (ou *ivoire*) eſt la ſeule partiede l'élephant qui ſoit d'uſage en médecine : une ſeule peut peſer juſqu'à cent, cent vingt, cent cinquante & même juſqu'à deux cents livres. On rape l'ivoire; on le met dans des ptiſanes, il fournit un mucilage ou gelée, à-peu-près comme la corne de cerf; on l'emploie dans la diarrhée & la dyſenterie; il emporte les âcres, relâche & détend les fibres irritées : c'eſt l'effet que produit la corne de cerf.

On le donne en poudre comme abſorbant. Ce qu'on appelle *ſpode* ou *ſpodium* eſt l'ivoire calciné juſqu'à blancheur; c'eſt un abſorbant & un aſtringent puiſſant qu'on met en uſage dans les flux de ventre, après avoir fait prendre les remedes abſtergents.

On le fait brûler, pour en tirer une teinture noire dont les peintres ſe ſervent : il ſert encore à beaucoup d'autres uſages dans les arts; on en

Veratrum,
Ellebores blancs,

a. 1.

b. 1.

a. 1.

b. 1.

à fleurs noires,
fl. Nigro.

à fleurs vertes,
fl. Subviridi.

en fait aussi des dents artificielles, mais on lui préfere la dent de cheval marin.

ELLEBORE. Ἑλλέβορος *ou* Ἑλλέβόρον, Græcor. *Elleborus* & *Veratrum*, Latin.

Les anciens ont fait grand usage de l'ellébore, à cause de sa grande vertu purgative. Ils en distinguoient de deux sortes; l'un *blanc* & l'autre *noir*: on les distingue encore de même aujourd'hui.

I°. *Ellébore blanc.*

1°. Ellébore blanc à fleur verte. *Veratrum flore subviridi*, Tournef. Inst. rei herb. *Helleborus albus, flore subviridi*, C. B. Pin. *Helleborus albus flore ex viridi albescente*, J. B. *Helleborum album*, sive *Veratrum*, Lobel. icon. *Veratrum caule ramoso*, Linn.

Ses racines sont fibreuses, blanches, nombreuses, sortant d'une tête comme bulbeuse & jaunâtre. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi & plus, est cylindrique, ferme, droite; elle est garnie de feuilles placées alternativement, ressemblantes à celles du plantain, longues de sept ou huit pouces & plus, fort larges, un peu velues, d'un verd clair. Depuis environ le milieu de la tige jusqu'à son extrémité, sortent des grappes de fleurs composées de six pétales disposés en rose, d'un verd blanchâtre : au milieu sont six étamines qui entourent le pistil; celui-ci devient un fruit où sont ramassées en maniere de tête trois gaînes applaties, membraneuses, de la longueur d'un demi-pouce, contenant des semences oblongues, blanchâtres, semblables à des grains de blé, bordées d'un feuillet membraneux.

2°. Ellébore blanc à fleur noire. *Veratrum flore atro-rubente*, Tournef. Inst. rei herb. *Helle-*

borus albus flore atro-rubente, C. B. Pin. *Helleborum album flore nigro*, J. B. *Helleborum album floribus atro-rubentibus, præcox*, Lobel. icon.

Cette espece differe de la précédente par ses feuilles qui sont plus longues, plus minces & plus penchées; par sa tige, qui est plus élevée, & garnie d'un petit nombre de feuilles; mais sur-tout par sa fleur qui est d'un rouge-noir.

Ces plantes viennent en Italie, en Russie, en Hongrie, en Suisse sur les Alpes, & sur quelques montagnes de France.

Leur racine, qu'on trouve dans les boutiques, est oblongue, tubéreuse, quelquefois plus grosse que le pouce, brune en dehors, blanchâtre en dedans, accompagnée d'un grand nombre de fibres blanches; d'un goût âcre un peu amer, un peu astringent, désagréable, & qui cause des nausées.

Il faut plûtôt la mettre au nombre des poisons, dit M. Vogel, que parmi les médicaments. Elle est très mordicante; elle purge très violemment par haut & par bas, & cause de cruelles anxiétés, le resserrement du larynx & des convulsions mortelles, donnée seulement à la dose d'un scrupule; de sorte qu'on est extrémement surpris que Brassavole ait pu en faire prendre un gros entier. Appliquée sur une plaie, elle tue promptement, suivant les témoignages de Césalpin, *de venen. p.* 141, de Lang. *Epist. l.* j, *p.* 168, de Craton, *l.* ij, *Prax. p.* 220, de Matthioli, *p.* 1226, *ep.* 1219: & elle cause une putréfaction si grande, qu'au rapport d'Arcæus, *de vuln. curat. p.* 70, les chairs deviennent molles subitement. Les anciens cependant l'employoient pour exciter le vomissement, dans les maladies longues & difficiles à guérir; dans l'épilepsie par exemple, & dans la folie

Helleborus niger.
Ellebores noires.

a. 1.

à fleurs de rose. Flore roseo.

. Orientalis. d'Orient.

b. 1.

accompagnée de gaieté ; CELSE, *l.* ij, *c.* 13, *l.* iij, *c.* 18 ; mais ils avoient soin de la corriger auparavant ; DIOSCOR. ARETÉE, *de cur. chron. c.* 3. AETIUS, *l.* 3, *c.* 124. SCHULZ. *Diss. de Helleborism. veter.* C'est, outre cela, un des plus violents sternutatoires, non-seulement en le prenant par les narines, mais encore lorsque la dose intérieure est un peu trop forte : *Act. berol. dec.* ij, *vol.* vj, 74. C'est pourquoi on augmente aujourd'hui la force des autres sternutatoires avec quelques gouttes d'essence d'ellébore. Les succès heureux, que les anciens en ont obtenus en la prescrivant intérieurement pour les maladies nommées, MATTHIOLI, *pag.* 1222, & GESNER, *Epist.* 69, nous avertissent qu'il ne faut pas absolument en proscrire l'usage : je conseille cependant de ne jamais donner la poudre séparement, mais de faire infuser pendant une nuit, avec de la cannelle ou de l'anis, les fibres de la racine, depuis un scrupule jusqu'à deux dans un bouillon gras, ou dans du vin léger, ou dans de l'hydromel, ou dans une décoction adoucissante ; la faire bouillir un peu, si on le souhaite, & prescrire cette boisson. Si l'on veut mettre la poudre en usage, il ne faut pas que la dose excede sept grains. M. HALLER dit qu'il a vu les mulets manger cette plante dans les prés, sans en ressentir aucune incommodité ; GOETT. *anz. an.* 1755, *p.* 1428.

II°. *Ellébore noir.*

1°. ELLÉBORE NOIR à fleur de rose. *Helleborus niger angustioribus foliis*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Helleborus niger flore roseo*, C. B. Pin. *Helleborus niger legitimus*, CLUS. Hist. *Helleborus scapo subnudo bifloro, foliis pedatis*, LINN.

Sa racine est tubéreuse, noueuse ; il en sort un

grand nombre de fibres ſerrées, noires en dehors, blanches en dedans; d'un goût âcre, mêlé de quelqu'amertume & excitant des nauſées; d'une odeur forte lorſqu'elle eſt récente. Il ne s'en éleve aucune tige. Ses feuilles, qui naiſſent du ſommet de la racine, ont ſept à huit pouces de longueur portées ſur une tige cylindrique, épaiſſe, ſuccu-lente; marquées de taches de couleur de poupre. Ces feuilles ſont diviſées juſqu'à leur queue le plus ſouvent en neuf portions, en maniere de digita-tions, formant comme autant de petites feuilles, froides, liſſes, d'un verd foncé, & dentelées. Les fleurs ſont compoſées ordinairement de cinq pétales diſpoſés en roſe, arrondis, d'abord blanchâtres, enſuite purpurins, enfin verdâtres, ſans calyce. Un grand nombre d'étamines occupent le centre: au milieu des étamines eſt un piſtil compoſé de cinq ou ſix gaînes qui deviennent autant de gouſſes membraneuſes, ramaſſées en maniere de tête: cha-que gouſſe eſt véritablement un muſcle digaſtrique concave. Ses ſemences ſont ovoïdes, luiſantes, noi-râtres & rangées ſur deux lignes dans la cavité de la ſilique.

Cette plante, qui fleurit au printemps, croît dans l'Autriche, en Toſcane, en Suiſſe, ſur les Alpes, ſur les Pyrénées; elle ſe cultive dans les jardins à cauſe de la beauté de ſa fleur, & de ſon utilité en médecine.

Il y a longtemps qu'on fait uſage de cette eſpece, comme purgative, parcequ'elle évacue doucement les humeurs; & qu'en même temps c'eſt un puiſ-ſant réſolutif; elle leve les obſtructions des viſce-res, & provoque l'écoulement des regles; MAT-THIOLI, *page.* 1222: MEAD, *monit. med. p.* 158. Mais elle étoit employée, par les anciens, comme un ſpécifique dans les maladies cauſées par l'atra-

bile, ainſi que dans la folie accompagnée de triſteſſe; Cels. *l.* ij. *c.* 12. Les modernes au contraire l'ont preſcrite dans l'autre eſpece de folie, accompagnée de gaieté & dans la manie; Crat. *l.* vij. *p.* 616. & Pechlin; elle a été miſe en uſage dans la fievre quarte par Matthioli, *p.* 1222. On en donne la poudre à la doſe d'un demi-gros; l'extrait, à un ſcrupule & au de-là; & ſon eſſence à une cuillerée. En décoction, on en preſcrit une demi-once. Schulz ne croit pas qu'on puiſſe ſans danger en continuer l'uſage, & ne peut approuver, qu'on mêle ſon extrait dans les pilules de Becher, *Mat. med. p.* 152. On s'en ſert en ſéton à l'égard des bêtes de ſomme; & pendue vers les oreilles, cette racine a produit la réſolution de violents catarrhes, qui venoient de la tête, ſur-tout dans le temps de la peſte des bœufs; Matth. *ep.* 219. Boccon. *oſſ. p.* 180. & dans la peſte des hommes, Lang. *ep. p.* 579. Inſérée dans les cauteres ouverts, elle excite un plus grand écoulement d'humeurs; Wedel. *amœnit.* 87. & dans quelques-uns elle purge de la ſorte, Walæus, *meth. med. p.* 42. Si on lave, avec la décoction, la tête des enfants pleine d'achores, elle les guérit; Haller.

2°. Ellébore noir d'Orient. *Helleborus niger orientalis ampliſſimo folio, caule prælto, flore purpuraſcente.* Corollar. Inſt. rei herb. *Helleborus niger orientalis*, Bellon. *Voyez* la figure ci-deſſus.

Ses racines reſſemblent à celles de l'eſpece précédente, mais elles ſont plus groſſes, plus longues, ſans âcreté, ni odeur; & fort ameres. Ses feuilles, qui ſont également ſemblables aux feuilles de la précédente, ſont plus amples, & ont preſque un pied de long. Sa tige, qui s'éleve de plus d'un pied, eſt branchue. Du reſte, elle n'en differe, ni par ſes grains, ni par ſes capſules.

Cette espece est très commune non seulement dans l'isle d'Anticirrhe vis-à vis le mont Œta, dans le golfe de Zeiton, près de l'isle de Négrepont, mais encore plus sur les bords du Pont-Euxin, & sur-tout au pied du mont Olympe, près de la fameuse ville de Prusе ; ce qui fait croire à M. Tournefort que c'est le véritable ellébore noir d'Hippocrate & des anciens.

3°. Ellébore noir à fleur d'œil-de-bœuf. *Helleborus niger, tenuifolius buphthalmi flore*, C. B. Pin. *Ranunculus fœniculaceis foliis, hellebori nigri radice*, H. reg. monspel. Tournef. Inst. rei herb.

Cette espece s'éleve d'un pied. Sa fleur est jaune & en rose Elle fleurit au printemps.

On se sert quelquefois de ses racines, au lieu de celles du vrai ellébore noir, mais c'est mal-à-propos, dit M. Geoffroi ; car elles ne purgent point du tout, comme l'ont observé Dodonée & Tournefort.

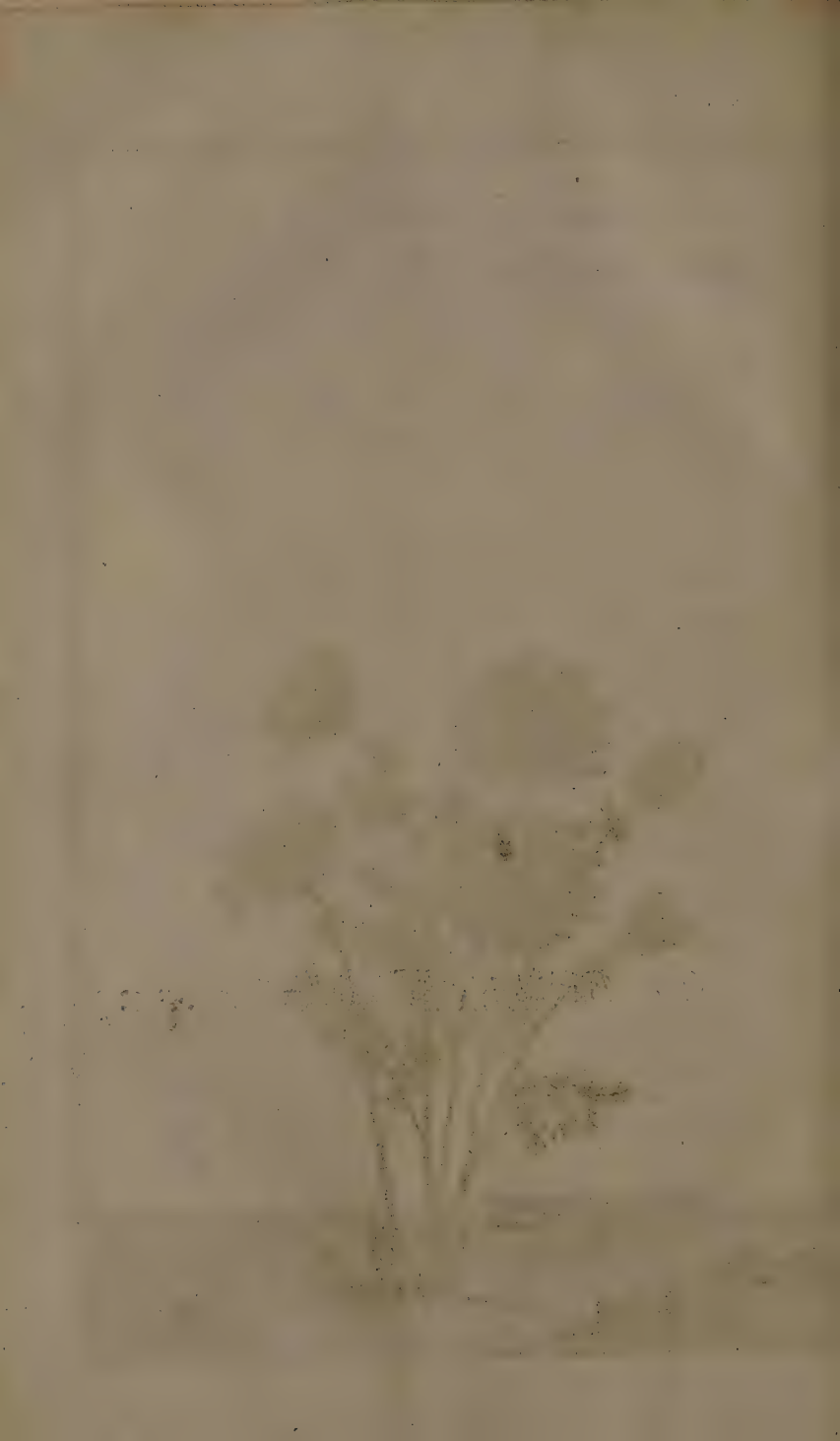
Cependant M. Vogel, dans sa *Mat. méd.* s'exprime ainsi :

Dans la haute Saxe & en France, on se sert, au lieu du véritable ellébore, de la plante nommée *Adonis perennis dodecapetalos*, Haller, Helv. 320. *Helleborus niger ferulaceus* Theophrasti, Lobel. Advers. p. 345. *Helleborus* Hippocratis, Tabern. p. 721. On peut fort bien lui substituer celle-ci qui purge de même, quoique Dodonée & Tournefort disent le contraire. Elle est également utile dans la folie, comme je l'ai moi-même éprouvé dans la pratique. Ceux qui font venir de l'ellébore noir de Francfort & de Hambourg, ne reçoivent point d'autre racine que celle-ci qui se tire de la Thuringe & d'Erfort.

4°. Ellébore noir à fleur verte. *Helleborus*

Helleborus niger buphtalmi fol.

Ellebore noire à fleur d'œil-de-bœuf



Ellebore noir commun pied de Griffon

Veratrum Helleboraster.

niger hortensis flore subviridi, C. B. Pin. *Helleborus niger vulgaris, flore viridi vel herbaceo, radice diuturnâ*, J. B. *Veratrum nigrum, secundum*, Dodon.

Cette espece, qui fleurit au printemps, ressemble, par ses feuilles, à l'ellébore noir à fleur de rose, mais elles sont plus étroites, d'un verd plus foncé, & dentelées tout autour. Sa tige s'éleve d'environ un pied, & son sommet se partage en plusieurs petits rameaux d'où pendent des fleurs plus petites, de couleur pâle. Ses racines sont fibreuses, un peu plus grêles & moins noires : elles peuvent se substituer à celles du vrai ellébore noir.

5°. Ellébore noir commun; Pied de griffon; Pommelée *ou* herbe de cru. *Helleboraſtrum*, off. *Helleborus niger fœtidus*, C. B. Pin. 185. Tournef. Inst. rei herb. 272. *Helleborus niger, sylvestris, adulterinus, etiam hyeme virens*, J. B. 3 append. 880. *Veratrum nigrum tertium*, Dodon. Pempt. *Helleborus caule infernè angustato multifolio, multifloro, foliis caule brevioribus*, Linn.

Sa racine est oblique, ligneuse, fibreuse, couverte d'une écorce noirâtre, blanchâtre en dedans, un peu amere avec une légere acrimonie. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, est ronde, dure, rameuse, d'un verd rougeâtre, & d'une odeur virulente, revêtue de beaucoup de feuilles portées sur un pédicule long, oblongues, dentelées en leur bord, veinées, d'un verd noirâtre. Ses fleurs, qui sont placées aux extrémités de la tige & des branches, sont composées de plusieurs pétales en rose; elles sont grandes, verdâtres. Au centre sont plusieurs étamines dont les sommets sont applatis. A ces fleurs succedent des fruits à gaines membraneuses où sont contenues des semences presque rondes & noires.

On trouve cette plante dans les lieux incultes & montagneux, le long des haies & sur le bord des champs. Sa fleur paroît au mois de Février, & même au mois de Janvier, lorsque le temps est doux.

Ainsi que les autres especes d'ellébore, celle-ci est caustique. On en fait rarement usage en médecine. Sa racine est plus souvent employée dans les maladies des animaux, en forme de séton, surtout pour les bœufs; on l'applique au fanon.

Dodonée & Tragus disent que cette plante a une qualité vénéneuse, & ne veulent pas qu'on s'en serve intérieurement. Quelques gens de la campagne se purgent avec elle cependant, mais il peut s'ensuivre de grands inconvénients.

ÉMERAUDE. *Smaragdus.* Pierre précieuse, verte, resplendissante, diaphane & agréable à la vue; elle est fort tendre, & se brise aisément.

On la distingue en orientale & occidentale.

L'*orientale* est plus estimée, plus dure, & d'un verd éclatant & agréable.

L'*occidentale* n'est pas si brillante, & est souvent tachée de petits nuages; elle vient du Pérou.

Il y a une autre espece d'émeraude de notre pays ou fausse émeraude, qu'on peut appeller *émeraude bâtarde.* Elle est fort tendre & d'un verd pâle; elle se trouve dans les montagnes de Suisse & d'Auvergne.

Sur les charbons ardents, les fragments d'émeraude donnent une petite flamme, & perdent ensuite leur couleur; ce qui prouve qu'elle contient un soufre de cuivre.

On croyoit autrefois qu'elle arrêtoit les hémorrhagies, les dysenteries, le flux hémorrhoïdal.

Elle est du nombre des cinq fragments précieux, autrefois si vantés, qui sont le *grenat*, l'*hyacinthe*,

le *ſaphir*, la *ſardoine* & l'*émeraude*, auxquels les Arabes d'abord & d'autres enſuite ont attribué mille vertus miraculeuſes, & ſur-tout d'être cordiales, fondés ſur je ne ſçais quelle expérience, dit Boet. de Boodt, *gemmar. & lap. hiſt.* & dans ce deſſein, ils les ont fait entrer, ou ſeules, ou conjointement dans pluſieurs préparations pharmaceutiques. Ils ont enſuite ajouté dans la pharmacie d'autres pierres précieuſes tranſparentes; l'améthyſte, par exemple, qui, portée ſur ſoi, diſoient-ils, diſſipoit l'ivreſſe, diminuoit le ſommeil, réſiſtoit au venin; la topaze, dont ils vantoient les vertus contre l'épilepſie & la mélancholie; le rubis qu'ils recommandoient comme alexipharmaque dans les maladies malignes. Mais il y a long-temps que tant d'éloges hyperboliques ont été détruits par Eraste, Poterius, Ludovici, Rivinus & d'autres.

EMERIL. *Smiris*, ou *Smyris*, off. *Smerillus*. Σμίρις ou Σμύρις, Dioscor. (Il vient du verbe σμάω qui ſignifie *nétoyer.*) *Ferrum intractabile ſquamoſo-ſtriatum*, Linn. *Ferrum mineraliſatum, minera duriſſima, rapaci, ſolida, magneti refractaria, colore fuſco vel ferreo*, Wall. Mineral. p. 344.

C'eſt une ſubſtance d'une dureté ſans égale: on en diſtingue de trois eſpeces; ſçavoir, l'émeri commun, l'émeri rouge & l'émeri du Pérou.

Le rouge ou ferret d'Eſpagne eſt peu employé ici.

Celui du Pérou eſt d'une belle couleur d'or; il en contient, & il eſt très rare ici. Les chymiſtes le recherchent, croyant que c'eſt une ſemence d'or. Ils en tirent avec l'acide marin une teinture qui eſt très belle; ils verſent cette teinture ſur du mercure, & ils croient l'avoir fixé; mais ce n'eſt que le ſel marin qui l'a attaqué.

L'émeri commun se tire du Piémont, d'Allemagne & d'Angleterre : on préfere celui d'Angleterre; les Anglois ont des moulins exprès pour le moudre, car nous ne pourrions pas le mettre en poudre. Les bijoutiers, pour user le diamant & toutes les pierres précieuses, s'en servent beaucoup : il use le verre, & sert à débrutir les glaces. Il est peu employé en médecine; on pourroit seulement prendre ce qui se trouve sous la meule des lapidaires, qu'on appelle *potée de l'émeri*, & la faire entrer dans des cataplasmes résolutifs : on pourroit aussi s'en servir pour nétoyer les dents; mais, si on en faisoit trop d'usage, on en détruiroit l'émail.

GALIEN le recommandoit contre le relâchement des gencives, & pour raffermir les dents.

ÉMÉTIQUES. *Emetica; vomitoria medicamenta.* Voyez INTRODUCTION, p. 56.

EMETOCATHARTIQUES. *Emetocathartica medicamenta.* On donne ce nom aux remedes qui purgent par haut & par bas; ce sont des émétiques auxquels on a associé des purgatifs.

EMMÉNAGOGUES. Εμμεναγωγα φάρμακα. *Emmenagoga medicamenta.* Voyez INTRODUCTION, pag. 121.

ÉMOLLIENTS. *Emollientia medicamenta.* On appelle *émollient* tout remede qui ramollit les parties. La dureté de ces parties provient, ou de la roideur des solides, ou de la sécheresse de nos humeurs. La roideur des parties se rencontre dans les inflammations; la sécheresse des humeurs, dans les tumeurs dures & squirrheuses. Il n'est point ici question de ramollir les tumeurs squirrheuses; mais de relâcher seulement les parties, quand leur dureté provient de la tension & de la crispation : & ainsi les émollients ont deux effets; l'un de relâcher les parties tendues, l'autre d'enlever la cause de

l'éréthisme

l'éréthisme qui dépend de quelqu'acrimonie : or c'est ce qu'operent très bien les émollients. Leur mucilage est fin, délayé dans beaucoup d'eau; il pénetre les pores de nos solides, & les relâche, & en même temps embarrasse l'acrimonie qui s'y trouve.

Presque toutes les plantes émollientes se ressemblent, leurs feuilles sont veloutées; elles ont une saveur fade, un mucilage fin, délayé de beaucoup d'eau; elles conviennent toutes dans les tumeurs douloureuses inflammatoires, dans la tension & la roideur de nos parties pour l'extérieur. A l'intérieur, leur usage est plus rare : on les donne dans les inflammations intérieures & la dysenterie, dans l'acrimonie des humeurs. On les ordonne en décoction alors; mais il faut que l'eau soit peu chargée de leur mucilage; car, à la longue, il relâcheroit trop, & détruiroit le ton de l'estomac : &, comme ce mucilage est fade & dégoutant, il est très à propos d'édulcorer ces décoctions avec du sucre ou quelque syrop. A l'extérieur, on les ordonne en bain simple & en bain de vapeurs, douches & fomentations. On tire la pulpe de ces plantes, après qu'elles sont bien cuites : on les applique en cataplasme, ni trop chaud, ni trop froid : on les renouvelle de quatre en quatre heures. Ces plantes par contre-coup sont évacuantes, lorsque quelqu'évacuation est supprimée par la crispation du sphincter de l'anus; résolutives, car en relâchant nos parties, elles facilitent la résorbtion de la matiere arrêtée; adoucissantes, calmantes, narcotiques, lorsque la douleur & l'insomnie proviennent de la tension des fibres. Elles sont contraires dans les relâchements, dans les maladies comateuses, l'hydropisie, l'œdême, la leucophlegmatie, la paralysie. Il n'en faut point continuer

l'usage trop long-temps : enfin, en affoiblissant le ton des solides, elles pourroient, dans le squirrhe, faire plus de mal que de bien.

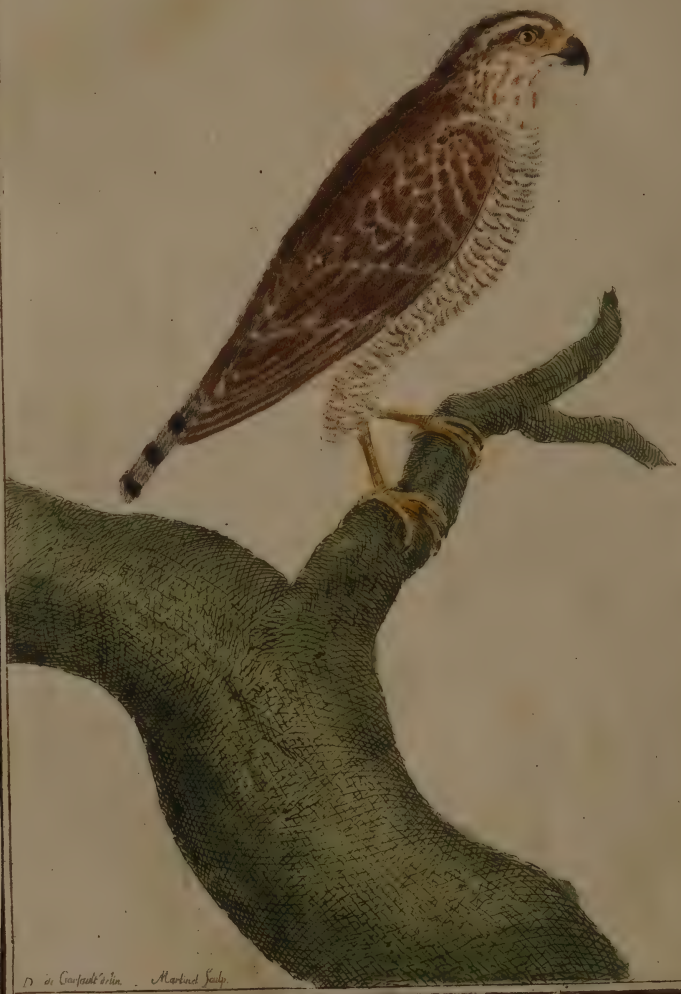
Il y a un grand nombre d'émolliens : on pourroit encore y comprendre les béchiques incrassants qui donnent un mucilage pareil à celui des émolliens, beaucoup de plantes apéritives, telles que la scorsonere & la bardane qui n'ont aucune odeur. *Voyez* INTROD. *pag.* 128 *& suiv.*

EMPLATRE; *Emplastrum.* L'emplâtre est un médicament topique, plus épais & plus dur que l'onguent, qui peut s'étendre au feu ou par la chaleur; on l'applique, pour différentes indications, sur la peau, où il s'attache plus fortement que l'onguent.

Les pharmacopées indiquent suffisamment dans quelle proportion doivent entrer les ingrédients des emplâtres; elles apprennent qu'ils ont tous pour base l'huile & la cire; & qu'ils tiennent leur consistance de la cire, de l'huile, de la résine, de la gomme, de la poix, & de différentes préparations du plomb.

On les divise en officinaux & en magistraux. Ces derniers sont rarement d'usage, parcequ'on en trouve toujours de préparés dans les boutiques, pour toutes les indications qu'on a à remplir : ainsi lorsqu'on a dessein d'arrêter une inflammation externe, & de modérer l'ardeur du sang, on applique l'emplâtre de mucilage, ou l'emplâtre blanc de Rhasis, ou celui de céruse; pour exciter la suppuration, on a recours à celui de grand diachylon gommé; il accélere la suppuration par les parties très volatiles de la gomme, qui en s'insinuant par les pores jusque dans le sang, augmentent son mouvement, & divisent les concrétions qui se sont faites; c'est pourquoi on applique l'emplâtre grand diachy-

Accipiter, Epervier, Mouchet.



D. de Constant del. Marbeuf Sculp.

lon gommé, ſpécialement ſur les tumeurs qui ont de la peine à venir à ſuppuration, telles que ſont les furoncles, les bubons vénériens & autres de cette nature ; on ſe ſert auſſi dans le même deſſein & à l'égard des mêmes eſpeces de tumeurs, de l'emplâtre avec le galbanum, qu'on rend plus efficace & plus actif, en y ajoutant un peu d'aimant arſenical lequel eſt compoſé de parties égales de ſoufre, d'antimoine crud & d'arſenic. L'emplâtre divin s'emploie avec ſuccès pour reſoudre les tumeurs ; ſon effet vient particulierement de la gomme & des aromats qui entrent dans ſa compoſition.

On retire beaucoup d'utilité de l'emplâtre de Vigo avec mercure, pour les tumeurs & les exoſtoſes véroliques ; & l'emplâtre de diapalme, à cauſe de la litharge qu'il contient, eſt excellent pour deſſécher les ulceres. Enfin, dans les plaies de tête, les chirurgiens mettent ſouvent en uſage l'emplâtre de bétoine, à cauſe de ſa vertu céphalique ; cependant il a peu d'efficacité. Dans toutes les plaies, il eſt plus avantageux d'avoir recours à des plumaceaux trempés dans le vin, l'eau-de-vie, ou l'eau vulnéraire, qu'aux emplâtres qui, en arrêtant la tranſpiration, attirent ſouvent ſur les bleſſures de nouvelles fluxions.

EMULSION. *Emulſio.* C'eſt une eſpece de lait qu'on tire par expreſſion des amandes douces pelées, des quatre ſemences froides, des graines de pavot blanc, qu'on broie dans un mortier en verſant de temps en temps deſſus de l'eau de fontaine, ou une décoction d'orge, ou quelqu'eau diſtillée, ou la décoction de quelque plante On diſſout dans l'émulſion, des ſyrops, ſelon les différentes indications que l'on a à remplir. La quantité de liqueur ne doit pas excéder huit ou dix

onces ; & dans une formule, il eſt plus à propos de fixer cette quantité, que de mettre ſimplement *quantité ſuffiſante*. Il ne faut point ajouter, dans l'émulſion, d'eſprits acides ; ils la rendroient trouble, & les parties ſulphureuſes des ſemences ſe précipiteroient.

L'émulſion eſt indiquée pour une infinité de cas : elle tempere l'efferveſcence du ſang, épaiſſit les fluides, corrige leur acrimonie, provoque le ſommeil. On la preſcrit le matin & le ſoir ; mais il ne faut en preſcrire que pour une doſe à la fois, parce qu'elle ſe corrompt & s'aigrit promptement, ſurtout l'été.

Quant à la doſe des herbes, des racines, & des fleurs pour les décoctions qui doivent édulcorer les émulſions, elle eſt la même que celle des bouillons.

Mais il arrive ſouvent que les malades ne peuvent ſupporter celles qui ſont faites avec une liqueur froide ; en ce cas, il faut les faire cuire un peu, afin que les ſoufres cruds des ſemences étant corrigés par-là, & diſſous par la coction, elles ne s'aigriſſent point ; qu'elles s'arrêtent moins longtemps dans l'eſtomac ; qu'elles n'y contractent aucune altération ; & qu'elles ſe mêlent plus promptement & plus aiſément dans le ſang. Ainſi, on preſcrira les émulſions chaudes, lorſque l'eſtomac eſt foible, & rempli de ſaburre. On les empêche encore de s'aigrir dans l'eſtomac, ſi on y ajoute un demi-gros de corail rouge préparé ; & pour les rendre plus agréables, on y verſe deux onces d'eau de fleurs d'oranges. Lorſqu'on ſoupçonne des vers dans les premieres voies, on mêlera dans l'émulſion un demi-gros de barbotine, (ſemence contre les vers), & on la fera avec de l'eau de pourpier. Quoique les juleps & les potions paroiſſent mieux

convenir dans ces cas, il arrive souvent qu'en même temps qu'il y a des vers dans les premieres voies, l'indication, qui se présente, est de modérer l'ardeur du sang, & de tempérer son acrimonie, comme dans la péripneumonie & dans l'esquinancie inflammatoire.

ENCENS. Gomme-résine. *Voyez* OLIBAN.

ENCENS d'EAU. Plante. *Voyez* PERSIL DES MARAIS.

ENCENSIER *ou* ROMARIN. *Voyez* ROMARIN.

ENDIVE commune. *Voyez* CHICORÉE, deuxieme espece.

ENDIVE petite. *Voyez* CHICORÉE, troisieme espece.

ENDIVE frisée. *Voyez* CHICORÉE, quatrieme espece.

ENS MARTIS. *Voyez* FER.

ENS VENERIS. *Voyez* CUIVRE.

ENULE CAMPANE. *Enula Campana*. Voyez AUNÉE.

EPAISSISSANTS. *Voyez* Introduction *pag.* 45.

EPERVIER. *Accipiter*. off. *Fringillarius*, BELLON. *Fringillarius accipiter, vulgò* Nisus *dictus*, ALDROV. *Falco cerâ viridi, pedibus flavis, pectore albo undulis transversis fuscis, caudâ fuscâ fasciis nigricantibus*, LINN.

Cet oiseau, qui approche du pigeon pour la grandeur, a le bec court, crochu, bleuâtre, noir vers la pointe; la partie supérieure duquel est couverte à sa base d'une peau ou cire jaune-verte. Sa langue est épaisse, noirâtre, un peu fendue. Ses yeux sont grands, vifs; l'iris est jaune. Le sommet de la tête est de couleur obscure ou brune, variée cependant au dessus des yeux & vers le derriere de la tête, de plumes blanches dont le fond est blanc, de même

que tout le deſſus du corps, le col, les épaules, le dos & les aîles, à l'exception de quelques plumes des aîles proche du dos qui ont des tâches blanches. Le deſſous du corps, ſçavoir le col, la poitrine, le ventre, les côtés, les revers des aîles, bigarrés de blanc & de brun. La queue, qui eſt longue, eſt traverſée par cinq ou ſix raies noirâtres droites, blanches au bout; ſes cuiſſes ſont fortes; ſes jambes longues, grêles, jaunes; les ſerres noires.

L'épervier eſt carnacier, & fait la guerre aux oiſeaux, tels que la perdrix, l'alouette, le moineau, le pinçon. Il eſt courageux & hardi; ſon vol eſt rapide; il ſert pour la fauconnerie.

La femelle pond cinq œufs à chaque couvée, ils ſont blancs, piquetés, vers leur bout mouſſe, de taches ſanguines en maniere de couronne. Il fait ſon nid ou ſon aire ſur les arbres fort élevés; ordinairement ſur les ſapins, auſſi bien que ſur des rochers & de vieilles tours.

La *chair* de l'épervier encore jeune eſt aſſez tendre, & ſe mange volontiers. Elle étoit preſcrite par les médecins anciens contre l'épilepſie, & pour fortifier l'eſtomac.

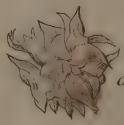
Ses *ſerres* pulvériſées paſſent pour abſorbantes & aſtringentes, & ſe donnent en poudre dans la dyſenterie; on la fait prendre à la doſe d'un demi-gros & même d'un gros, dans de l'eau de plantain; ou bien l'on en forme des bols avec le ſyrop de guimauve ou de grande conſoude.

On prétend que ſes *excréments*, à la doſe d'un ſcrupule dans un verre d'eau d'armoiſe, facilitent l'accouchement; pourvu qu'il n'y ait chez la femme en travail, ni éréthiſme, ni inflammation. On dit auſſi qu'ils font diſparoître les taies des yeux; ſous la forme de liniment, unis avec du miel.

La *graiſſe* paſſe pour avoir la même vertu, ainſi

Stachys major.
Epi fleuri.

Lapathum Spinacia mas. Epinard mâle.



a. 2.

Dessiné par M.r de Garsault

que la propriété de guérir les affections cutanées.

EPI FLEURI ; Sauge molle ; Sauge sauvage, *ou* de montagne. *Stachys major germanica*, C. B. Pin. 236. Tournef. Inst. rei herb. *Salvia sylvestris*, Cæsalp. *Stachys foliis oblongo-cordatis, floribus verticillatis*, Linn.

De la racine, qui est ligneuse, fibrée, jaunâtre, vivace, s'éleve à deux pieds environ une ou plusieurs tiges grosses, quarrées, velues, moëlleuses en dedans. Des nœuds de la tige, sortent des feuilles opposées, semblables à celles du marrube blanc, mais plus longues & plus blanches ; dentelées en leurs bords, velues, d'une odeur assez agréable, d'une saveur astringente, sans âcreté. Ses fleurs, qui sortent d'entre les feuilles du sommet de la tige, sont verticillées & disposées en maniere d'épi, purpurines, quelquefois blanches, en gueule ou tuyau découpé en deux levres ; la supérieure est creusée en cuilleron & relevée ; l'inférieure est partagée en trois. Aux fleurs succedent quatre semences presque rondes, noirâtres.

Cette plante, qui, dans toutes ses parties, a une odeur forte, croît dans les lieux incultes & sur les montagnes. Elle se cultive dans les jardins, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

On s'en sert peu en médecine ; suivant Dioscoride, elle est diurétique, emménagogue, ecbolique. Elle est recommandée par Boerhaave contre l'épilepsie, les vapeurs & l'apoplexie.

EPILAVANDE. *Voyez* Cuscute.

EPIMARRUBE. *Voyez* Cuscute.

EPINARD. *Lapathum Spinacia dictum*, off. On en distingue de trois especes.

I°. Epinard male dont la graine est épineuse. *Spinacia vulgaris, capsulâ seminis aculeatâ*, Tour-

NEFORT, Inſt. rei herb. *Spinacia mas*, J. B. *Lapathum hortenſe*, ſeu *Spinacia*, *ſemine ſpinoſo*, C. B. Pin. *Olus hiſpanicum*, *Spinacia vulgaris*, TRAG. 325.

II°. EPINARD FEMELLE *ou* STÉRILE. *Spinacia vulgaris*, *ſterilis*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Spinacia femina*, Lugd. *Lapathum hortenſe*, ſeu *Spinacia ſterilis*, C. B. Pin. 115.

De la racine, qui eſt menue, blanche, ſimple, garnie de quelques fibres, s'élevent à un pied des tiges cylindriques, creuſes, cannelées, rameuſes. Les feuilles ſont fort ſemblables à celles de l'arroche: elles ſont ordinairement découpées des deux côtés à leur baſe, & terminées par des pointes aiguës.

Les fleurs & les fruits naiſſent ſur des individus diſtingués.

Dans celui qui ne porte que des fleurs ſtériles, elles ſont ſans pétales, compoſées de pluſieurs étamines, dont les ſommets ſont verds ou purpurins, portées ſur un calyce à quatre feuilles.

On ne trouve point de fleur ſur l'individu qui porte les fruits: ce ſont des embryons verds qui naiſſent de l'aiſſelle des feuilles; ils ſont nombreux, ramaſſés en grappes, leſquels ſe changent en un fruit ou capſule un peu groſſe, applatie, ovalaire, épineuſe, remplie d'une graine en forme de poire.

III°. EPINARD MALE dont la graine n'eſt pas épineuſe. *Spinacia vulgaris*, *capſulâ ſeminis non aculeatâ*, TOURNEF. Inſt rei herb. *Spinacia ſemine non pungente*, *folio majore rotundiore*, J. B. *Lapathum hortenſe*, ſeu *Spinacia ſemine non ſpinoſo*, C. B. Pin. *Spinachia nobilis*, TRAG.

Cette eſpece s'éleve davantage: elles a auſſi les feuilles plus grandes & plus arrondies. Ses ſemences ſont ramaſſées comme en petites grappes, aſſez ſemblables

. Lapathum Spinacia fœmina.
Epinard femelle.

Epine blanche,

Mespilus Oxiacantha.

a. 1.

a. 1.

a. — 1.

a. 3

a. — 2.

a. 4.

a. 2.

Dessiné par Mr de Garsault

Gravé par Martinet

ſemblables aux lentilles, arrondies, ſans épines, de couleur cendrée.

L'épinard ſe cultive dans les potagers, & eſt d'un très grand uſage dans la cuiſine. Il croît dans toute ſorte de terres, & vient promptement.

Cette plante eſt émolliente, relâchante, humectante. Ceux qui ont le ventre pareſſeux, peuvent en faire uſage, comme d'un médicament alimenteux. Les épinards conviennent aux tempéraments ſecs, bilieux & chauds, & non pas aux tempéraments pituiteux. L'eau diſtillée paſſe pour être bonne contre les flueurs blanches.

Reduits en marmelade, on les applique avec ſuccès ſur les hémorrhoïdes; ils peuvent auſſi procurer de bons effets, ſous la forme de cataplaſme, dans les inflammations, & les douleurs du foie & & du bas-ventre.

ÉPINE-BLANCHE: Aubépin; Aubépine; Noble épine. *Meſpilus apii folio, ſylveſtris, ſpinoſa*, ſive *Oxyacantha*, C. B. Pin. *Oxyacantha vulgaris*, ſive *Spinus albus*, J. B. *Oxyacantha vera veterum*, Schwenc. *Cratægus foliis obtuſis bis trifidis*, Linn.

Sa racine eſt longue, & s'enfonce profondément en terre. Son tronc, ſans être fort gros, eſt ferme, rameux, armé d'épines très fortes & très piquantes, couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée. Ses fleurs ſont ramaſſées en bouquets, portées ſur de longs pédicules, blanches, en roſe, compoſées de cinq pétales blancs dont les étamines ſont rougeâtres. Ses fruits, dans leur maturité, ſont rouges, remplis d'une pulpe molle, glutineuſe, douçâtre; au milieu ſont un ou deux oſſelets, ordinairement ronds.

Cet arbriſſeau, qui eſt très commun, parceque toute ſorte de terre lui convient, fleurit en

Mai, & répand aux environs une odeur agréable & suave.

Il est astringent, & convient dans les diarrhées & les hémorrhagies.

L'eau distillée de ses fleurs, ou l'esprit qu'on en tire en les distillant avec le vin dans lequel on les a fait macérer, procure beaucoup de soulagement, dit TRAGUS, dans la pleurésie & la colique.

Les baies, avant leur maturité, passent pour puissamment astringentes, & sont recommandées, par quelques auteurs, contre toute sorte de flux : mûres, elles le sont moins ; on a même dit qu'elles étoient laxatives. L'eau distillé de ces baies, ou leur infusion dans du vin, chasse le sable & le calcul des reins & de la vessie : ces fruits, séchés & réduits en poudre, ont la même vertu.

ÉPINE-BLANCHE SAUVAGE. *Voyez* CHARDON COMMUN.

ÉPINE DE BOUC. Plante de laquelle distille la gomme adraganth. *Voyez* ADRAGANTH (GOMME.)

EPINE-DE-CHRIST. Paliure ; Porte-chapeau ; Argalou des Provençaux. *Rhamnus folio subrotundo, fructu compresso*, C. B. Pin. *Rhamnus*, sive *Paliurus folio jujubino*, J. B. *Paliurus*, DODON. Pempt. *Paliurus*, sive *Rhamnus tertius Dioscoridis*, PARK. *Spina Christi*, *seu judaïca*, quorumd. *Rhamnus aculeis geminatis, inferiore reflexo, floribus trigynis*, LINN.

De la racine, qui est dure & ligneuse, pousse une tige qui s'éleve quelquefois fort haut ; ses rameaux sont longs & épineux. Ses feuilles sont petites, presque rondes, pointues, semblables à celles du jujubier. Ses fleurs sont petites, jaunes, ramassées au haut des branches, composées de cinq pétales, disposés en rond dans la rainure d'une rosette placée au milieu du calyce. Cette rosette

Epine de Christ.

Paliurus.

d. par Mr. de Garsault et Gravé p. l'Artinet

devient par la suite un fruit fait en forme de bouclier ou de chapeau ; il renferme un noyau sphérique divisé en trois loges, dans chacune desquelles est ordinairement contenue une semence presque ronde, luisante, douce comme la graine de lin.

Cet arbrisseau croît en Italie, en Provence, en Languedoc ; il aime les lieux humides & incultes. On l'a nommé *épine-de-Christ*, parcequ'on a cru que la couronne d'épines, que les Juifs mirent sur la tête de Jésus-Christ, étoit faite des branches de cet arbrisseau ; ses épines, en effet, sont très aiguës & très roides.

La décoction des fruits écrasés, & bue pendant un temps assez considérable, débarrasse les reins & la vessie, des sables & des graviers ; elle convient dans l'asthme humide. RAY dit que la racine, la tige & les feuilles dont on boit la décoction, arrêtent les flux de ventre. Ces mêmes parties pilées, & appliquées en forme de cataplasme, guérissent les cloux ou furoncles. Sa graine est diurétique, au rapporte de DEIDIER, *consult. t.* j. qui en a fait usage.

EPINE-VINETTE. *Berberis dumetorum*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Berberis vulgò*, *quæ* Oxyacantha *putata*, DODON. Pempt. *Amirbaris*, AVICEN. *Uva ursi* ; quorumdam. *Berberis pedunculis racemosis*, LINN.

Les racines de cet arbrisseau sont branchues, jaunâtres, fibreuses, rampantes. Ses jets ou tiges sont longs de quatre à cinq pieds, & garnis de fortes épines. Ses feuilles sont petites, oblongues, crénelées tout autour, & environnées de piquants mols, d'un verd gai, d'une saveur acide. Ses fleurs, qui ont une odeur forte, sont ramassées en grappes, & composées de six pétales jaunes,

disposés en rond, d'autant d'étamines de même couleur, & d'un pistil verdâtre qui devient un fruit cylindrique, mol, rouge, remplis d'un suc acide, & d'un ou de deux noyaux.

Cet arbrisseau, qui est fort commun en Europe, croît dans les forêts.

Ses baies contiennent un suc acide qui étanche la soif, abat la trop grande ardeur, arrête les diarrhées; ce suc exprimé, ou leur décoction, est très utile dans les maladies aiguës, bénignes & malignes, & même dans la peste.

On prépare avec les baies une gelée semblable à celle de groseilles, mais elle est plus délicate; on fait avec son suc un syrop qui a les propriétés de celui de limon; après que ce suc a fermenté, si on le fait évaporer à pellicule, puis cristalliser, on obtient un sel essentiel acide qui a les propriétés des acides. L'écorce de berbéris & sa racine sont astringentes, & conviennent dans les mêmes cas que les balaustes.

EPITHÊME. Ἐπίθημα. *Epithema.* Espece de médicament topique, tantôt solide, tantôt liquide, qu'on employoit autrefois pour fortifier & rafraîchir le cœur, le foie; contre le poison, & dans la peste & les maladies malignes. On l'appliquoit sur la région du foie, & de la rate.

L'épithême liquide est une espece de fomentation spiritueuse, dans laquelle on trempe un morceau de flanelle, de drap, ou du linge qu'on étend sur les parties malades.

L'épithême solide est une espece de cataplasme spiritueux, cordial, stomachique, composé de substances aromatiques qu'on étend sur de la peau, & qu'on applique sur la région du cœur & de l'estomac.

Les épithêmes sont rarement d'usage aujour-

d'hui ; car on ne doit espérer aucun effet de ce remede extérieurement appliqué, pour le cœur & la rate ; on les prescrit cependant quelquefois pour tempérer l'ardeur du sang dans les chaleurs & les inflammations du foie ; ou pour ranimer le mouvement du sang dans la foiblesse du pouls & la syncope.

L'épithême liquide se compose d'eaux distillées, (& rarement de décoction) ; de poudres & de confection. La quantité de liqueur ne doit pas excéder une livre ou une livre & demie ; on ordonne les confections à une once ; & les poudres, à deux gros ou demi-once.

Epithême pour l'ardeur du foie.

℞ *Eaux de chicorée & de pourpier*, ana livre & demie.

Sel de prunelle, trois gros.

Mêlez, & faites un épithême dont on fomentera très souvent dans la journée la région du foie, avec des linges qu'on y aura trempés.

Epithême roborant dans les fievres malignes.

℞ *Eaux de pourpier & de rose*, ana dix onces.

Confection d'hyacinthe & alkermès, ana demi-once.

Poudre de l'électuaire diamargaritum froid, demi-once.

Mêlez, faites un épithême pour appliquer sur la region du cœur.

L'épithême solide se prépare avec des conserves, des confections, des poudres & des sucs. Les con-

ſerves ſe preſcrivent à trois onces ; les confections à deux gros ; les poudres à un gros ; les ſucs à une quantité ſuffiſante.

L'épithème ſolide a coutume d'être appliqué après le liquide, mais ſon uſage n'eſt preſque plus connu ; quoiqu'on puiſſe regarder comme des épithêmes ſolides, les jeunes animaux ouverts vivants, qu'on applique ſur la tête raſée, ſur la région du cœur, & ſur l'abdomen. Si l'on vouloit cependant s'en ſervir, on les preſcriroit de cette maniere.

Epithême pour ranimer les forces éteintes.

℞ *Conſerve de bugloſe & de roſe*, ana une once & demie.

Confection alkermès & d'hyacinthe, ana un gros.

Poudre de vipere, un gros.

Mêlez, avec ſuffiſante quantité de ſuc de grains de kermès, & faites un épithême ſolide pour appliquer ſur la région du cœur.

EPITHYM. *Voyez* CUSCUTE, deuxieme eſpece.

EPONGE. *Spongia ad uſum præſtantiſſima, foraminibus exiguis pervia*, TOURNEF, 575. *Spongia tenax ſubramoſa, ramis difformibus perforatis*, ROYEN.

L'éponge eſt une plante imparfaite, ou un végétal marin qui croît ſous l'eau au fond de la mer, ſur les rochers & les pierres, d'une ſubſtance qui reſſemble un peu à un floccon de laine ou autre poil, qui eſt d'une nature élaſtique, pleine d'un grand nombre de petites cavités & de pores qui la traverſent en ſerpentant. Preſque toutes les éponges viennent de la mer méditerranée.

Soumise à la distillation, elle a cela de remarquable qu'elle donne un esprit urineux parfaitement semblable à celui que donnent les substances animales.

Non calcinée & prise intérieurement, elle est regardée comme un poison, parcequ'elle enfle dans l'estomac & ne s'y digere point.

On s'en sert en chirurgie pour élargir les plaies, quand elles sont trop petites : brûlée, elle donne une poudre excellente pour nétoyer les dents ; cette même poudre est aussi excellente contre les écrouelles.

On trouve quelquefois dans les éponges de petits corpuscules qui, par le secours du microscope, paroissent de petites coquilles qu'on dit être bonnes, mises en poudre, pour le sable & le gravier des reins, pour les écrouelles & pour les vers des enfants. Brûlées toutes ensemble, elles donnent une poudre extrêmement absorbante, & rendent une odeur semblable à celle de la corne brûlée ; BOERHAAVE.

ÉPONGE d'églantier. *Voyez* ROSE DE CHIEN.

EPULOTIQUES. Ἐπουλοτικὰ φάρμακα. *Epulotica medicamenta.* Médicaments topiques propres à cicatriser les plaies & les ulceres. *Voyez* CICATRISANTS.

ÉPURGE *ou* Catapuce ordinaire. *Voyez* TITHYMALE.

ÉRABLE de Canada. *Voyez* SUCRE.

ERRHINES. Φάρμακα ἔρρινα. *Errhina*, ou *nasalia medicamenta.*

On appelle *errhines* ou *sternutatoires* les substances qui excitent une irritation vive sur la membrane pituitaire, provoquent l'éternuement & une sécrétion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

La membrane pituitaire, qui revêt intérieurement les différents sinus & les différentes cavités du nez, est parsemée d'une infinité de petites glandes qui séparent l'humeur que l'on appelle vulgairement *morve*. Cette membrane reçoit les nerfs olfactifs des rameaux du nerf maxillaire supérieur & inférieur : les nerfs ne sont nulle part plus à découvert. C'est par leur moyen que la membrane pituitaire reçoit l'impression des corps odoriférants, & qu'elle entretient une sympathie avec les organes de la respiration.

Tous les errhines, ainsi que les sternutatoires, sont des substances âcres & irritantes; ainsi l'ébranlement qu'ils produisent sur les nerfs olfactifs & sur les rameaux des nerfs de la cinquieme paire qui se répandent dans la membrane pituitaire, entraîne sympathiquement les muscles de la respiration; il se fait une forte inspiration, & à peine est-elle achevée qu'elle est subitement interrompue par une exspiration forcée qui chasse l'air avec violence. Dans les différentes cavités du nez, cette irritation est encore suivie de la contraction des fibres nerveuses de chacune des glandes pituitaires. Il se fait donc une excrétion plus abondante de mucus.

Les errhines & les sternutatoires, par l'éternuement qu'ils excitent, dégagent le poûmon & les cavités du nez, des matieres qui y croupissent. L'air sortant avec violence du poûmon, & parcourant avec rapidité les anfractuosités des narines, entraîne & balaie ce qui se rencontre dans son passage.

L'éternuement est un mouvement convulsif qui ébranle puissamment le genre nerveux : & tout le corps se ressent des secousses dont l'éternuement est accompagné. Les sternutatoires peuvent donc

être employés utilement dans les affections soporeuses, dans l'apoplexie, dans les accouchements laborieux & difficiles, lorsque les forces du malade sont très affoiblies; enfin l'évacuation abondante, qui s'excite par le moyen des sternutatoires, dégage la membrane pituitaire, prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroissances polypeuses; procure une révulsion utile pour les parties voisines menacées ou attaquées de fluxions.

Les errhines sont utiles dans les affections soporeuses, pour reveiller les malades; dans l'accouchement où les forces de la femme sont affoiblies, & pour faire sortir le fœtus mort; dans le catarrhe & l'enchifrenement, pour favoriser l'excrétion de de la mucosité. Ils conviennent dans l'ophthalmie opiniâtre, dans la cataracte, l'épiphora, la surdité, & les autres affections qui dépendent de l'afflux des humeurs.

Les errhines peuvent se préparer & se prescrire sous trois formes; 1°. liquide, 2°. molle, 3°. séche. Ils sont tous composés de substances âcres qui sont capables d'irriter la membrane pituitaire.

Les errhines liquides se préparent avec les sucs de plantes âcres; tels que ceux de bétoine, de marjolaine, de rue, &c. Les malades, qui veillent, les inspirent; &, avec un pinceau, on les introduit dans les narines de ceux qui sont assoupis. Le suc de concombre sauvage (*cucumeris asinini*) forme un errhine liquide, mais on le met rarement en usage, à cause de son âcreté qui excite l'inflammation des narines. La quantité des matieres qui entrent dans les errhines, ne doit pas excéder six onces.

Les errhines mous, qui se prescrivent pour les mêmes cas, sont préparés de cire amollie avec de l'huile, auxquelles on ajoute des poudres irritan-

tes. La dose de toutes ne doit pas aller au-delà d'une once.

Les errhines secs, qu'on appelle proprement *ptarmiques* ou *sternutatoires*, se font de poudres âcres qui peuvent secouer fortement les nerfs olfactifs, exciter l'éternuement, & procurer l'excrétion de la sérosité des narines. Les malades les inspirent, lorsqu'ils veillent; on les leur souffle dans les narines avec un chalumeau ou un tube, s'ils sont endormis. Ces sternutatoires sont bons dans l'apoplexie & les autres affections soporeuses, dans les violentes douleurs de tête, & dans les affections chroniques du cerveau. Le poids des errhines secs peut monter jusqu'à deux onces.

ERS. *Voyez* OROBE.

ESCARBOT (GRAND.) *Voyez* CERF-VOLANT.

ESCARBOUCLE. *Voyez* RUBIS.

ESCHAROTIQUES. Εσχαροτικα φάρμακα. *Medicamenta escharotica, seu crustas inducentia.* Ce sont des caustiques qui, appliqués sur la peau ou sur la chair, brûlent l'une & l'autre, & y forment des croutes ou eschares. On voit que cet effet est produit par des substances caustiques, âcres, rongeantes. *Voyez.* CAUSTIQUES.

Les escharotiques, dit un sçavant professeur, détruisent la tissure des solides & des fluides; ils brisent, rongent & déchirent les fibres & les vaisseaux, à-peu-près comme le feu sur les matieres qu'on lui expose. Ils excitent d'abord une grande douleur; ils changent l'organisation de la partie sur laquelle on les applique; ils confondent ensemble fibres, vaisseaux & liqueurs dont il se forme une espece de croûte que l'on appelle *eschare*, qui recouvre la plaie qu'ils ont faite;

faite ; ce qui les a fait appeller *escharotiques*.

Les parties des substances corrosives sont massives, & extrémement dures & aiguës : appliquées sur la peau, elles n'opèrent pas qu'elles n'aient été dissoutes par l'humidité, & qu'elles ne soient engagées entre les interstices des fibres des vaisseaux. Comme elles sont extrémement dures, & qu'elles présentent des angles fort aigus, lorsque les fibres, dans leurs oscillations, viennent à heurter les parties des escharotiques, elles se brisent contre leurs pointes ; ainsi c'est moins les parties corrosives qui agissent sur les fibres & les vaisseaux, que les vaisseaux & les fibres elles-mêmes, qui agissent contre ces parties qui n'ont aucun mouvement, ni sur le cadavre, ni sur les parties sphacelées ; ainsi c'est un mauvais signe, lorsque les escharotiques ne causent ou n'excitent aucune douleur, & ne changent point la couleur de la partie sur laquelle on les applique : on a lieu de penser qu'elle est tombée en mortification.

On applique les escharotiques sur les parties ulcérées ou non ulcérées, & sur les parties saines & entieres ; on les emploie pour détruire le charbon, & pour produire promptement une eschare, parce qu'il ne faut pas donner le temps à l'humeur maligne qui le produit, de séjourner & de s'étendre davantage. On les applique sur des abscès, pour donner issue au pus, lorsque les malades craignent l'application du fer ; sur les parties ulcérées, pour entretenir la suppuration, & la rendre plus abondante ; pour détruire & ronger les callosités, les chairs d'un mauvais caractere, fongueuses, baveuses, mollasses ; sur des parties saines & entieres, pour faire des cauteres artificiels, & détourner une humeur qui se jette sur quelque partie intéressante.

ESPARGOUTE. *Voyez* MATRICAIRE.

ESPRIT d'ALUN. *Voyez* ALUN.
de NITRE. *Voyez* NITRE.
de SANG. *Voyez* HOMME.

ESPRIT DE SEL (*spiritus salis*). Il eſt peſant, d'un jaune citron; quand on le regarde au travers de la lumiere, il paroît jetter une petite fumée: il a une odeur forte, plus agréable que celle de l'eſprit de nitre & de vitriol. On retire cet eſprit du ſel gemme & du ſel marin: voici le procédé.

On prend du ſel marin, qu'on fait décrépiter, du bol, ou ce qui vaut encore mieux, de l'argile trois fois autant que la peſanteur du ſel marin; on la fait exactement ſécher pour enlever tout le phlegme qu'elle contient: on mêle cette terre avec le ſel, on en remplit la moitié d'une cornue, on diſtille au feu de réverbere, on commence d'abord par un petit feu; il faut avoir ſoin que le lut des vaiſſeaux ſoit bien ſec. L'eſprit de ſel, dans cette opération, monte dans le récipient, parcequ'il ſe trouve ſéparé de ſa baſe. Voici comment cela arrive: l'acide du ſel eſt le plus foible de tous les acides minéraux; tous les autres acides en conſéquence ont plus d'affinité que lui avec les terres abſorbantes. Or l'argile contient de l'acide vitriolique; cet acide, étant en jeu par le feu, attaque la baſe du ſel marin, s'en empare, en chaſſe cet acide, & l'oblige de monter.

Suivant ces principes, il paroît qu'on pourroit faire la diſtillation de l'acide marin par un procédé bien plus court; on n'auroit qu'à mettre ſon ſel décrépité dans une cornue tubulée, verſer, par repriſes par le trou qui ſe trouve à la partie ſupérieure de la cornue, de l'huile de vitriol bien concentrée; de cette façon on auroit l'eſprit de ſel avec bien moins

d'embarras & en plus grande quantité ; & ce qui reſteroit dans la cornue, après la diſtillation, ſeroit un véritable ſel de Glauber : il ne lui manqueroit plus que la purification.

Cet eſprit, après ſa diſtillation, contient toujours une certaine quantité de phlegme ; ainſi pour le rectifier, on l'expoſe ſur un feu doux, & le phlegme s'évapore. Si on vouloit, on pourroit le rectifier en le diſtillant ; il n'y auroit qu'à changer de récipient, quand les vapeurs blanches paroiſſent ; mais ce procédé ſeroit dangereux, à cauſe de la ſubtilité de cet acide : cela ne pourroit ſe faire, ſans en perdre beaucoup ; & le lut du nouveau récipient, qui ne ſeroit point ſec, ne pourroit le contenir.

Cet acide attaque l'or, mais il le fait foiblement, étant ſeul : il faut le mêler avec l'acide nitreux ou un eſprit ammoniacal, il en réſulte une eau régale qui diſſout l'or avec violence. Cet acide eſt légerement ſtimulant, cordial, rafraîchiſſant, ſtomachique, aſtringent : on l'ordonne dans des potions & des ptiſanes, *ad gratam aciditatem.*

En qualité d'acide, il convient dans les fievres, dans les chaleurs qui tendent à alkaliſer nos humeurs, qui dévelopent un ſel volatil urineux ; alors il embarraſſe ce ſel volatil, bride les ſoufres exaltés, forme avec eux un ſavon ami de la nature : il entraîne ces matieres par les urines, & en prive nos humeurs : par-là, il devient diurétique & fondant, & convient dans les inflammations où nos humeurs ſont peu miſcibles ; car on ſçait que rien n'eſt plus capable de mêler des matieres hétérogênes qu'un ſavonneux ; &, puiſqu'il bride les ſoufres trop exaltés du ſang, il eſt évident qu'il eſt avantageux dans les fievres aiguës, malignes, putrides, bilieuſes, où la chaleur eſt conſidérable-

ment augmentée ; dans ces maladies, en rabattant la rarefcence des humeurs, il devient rafraîchiſſant, cordial, puiſqu'il matte la ſubſtance putride, & réveille les forces, en augmentant le ton des ſolides. Sa vertu fondante, atténuante & apéritive, eſt prouvée, en ce qu'il entraîne par les urines, les matieres avec leſquelles il ſe combine.

Cet eſprit convient encore dans les maladies chroniques ; telle eſt la cachexie ſcorbutique, ou le ſcorbut alkalin, dans leſquels nos humeurs ſont alkaliſées ; ou bien quand il ſe trouve dans nos humeurs une ſubſtance tartareuſe qui les rend de nature terreuſe & peu miſcible. Dans le premier cas, il rallie les globules ſanguins, ſe combine avec l'alkali, & l'entraîne par les urines ; dans le ſecond, il forme, avec la ſubſtance terreuſe, un ſel neutre qui paſſe par les ſueurs ou par les urines.

On donne cet eſprit dans les pertes d'appétit ; alors il titille l'eſtomac, réveille les forces, auſſi l'appelle-t-on, *ſpiritus eſuriens*. Il convient encore dans les bouffiſſures, dans l'œdême & les commencements de l'hydropiſie ; car, outre ſon action ſur les fluides, il remet les ſolides dans leur ton ; c'eſt par-là que ce remede du prieur de Cabriere a tant d'avantage dans les hernies.

L'eſprit de ſel avec du miel fait un très bon réſolutif pour les tumeurs : ſi elles ne peuvent ſe réſoudre, il les amene promptement à maturité ; on prétend que cet eſprit eſt un très bon antigangreneux ; quand on en lave les ulceres ſcorbutiques & les vieux ulceres, il fait tomber les mauvaiſes chairs, & ne s'oppoſe point à la régénération, comme l'eſprit de nitre.

Il ne faut jamais oublier que l'eſprit de ſel eſt nuiſible dans les irritations de poitrine, & qu'il

augmente la toux; il ne convient pas non plus dans les inflammations d'eſtomac, des inteſtins & des voies urinaires, il augmenteroit le mal.

On prépare l'eſprit de ſel de pluſieurs manieres: on le donne intérieurement avec du ſucre juſqu'à trente grains, ou bien on en fait un ſyrop avec du ſucre: mais ces ſortes de préparations ſont peu uſitées; on y ſupplée par le ſyrop de limon ou de berbéris.

L'eau de Belloſte ſe prépare avec l'eſprit de ſel, de l'eau-de-vie & du ſaffran. On la fait plus ou moins forte: ſi on la veut foible, on prend égale quantité d'eſprit de ſel, d'eau-de-vie, d'eau, & de ſaffran: ſi on la veut forte, on retranche l'eau; ſi on la veut encore plus forte, on emploie de l'eſprit de vin rectifié. Cette eau eſt un excellent réſolutif pour les contuſions, ſpécialement de la tête; on en fomente la partie, après l'avoir raſée: ſi on craint qu'il n'y ait commotion, on en fait reſpirer deux ou trois fois par jour; elle convient auſſi dans l'œdême.

Si on mêle, avec de l'eſprit de ſel rectifié, la moitié de ce qu'il faut, pour le ſaturer, d'alkali du tartre, c'eſt un des plus puiſſants apéritifs que je connoiſſe; il faiſoit la baſe de la teinture de *Meibomius*.

On dulcifie l'eſprit de ſel de pluſieurs manieres: pour le dulcifier, il faut le combiner avec de l'eſprit de vin; & prendre garde de noyer abſolument l'acide; il ne faut pas non plus que l'acide ſoit trop dominant: ainſi, ſur une once d'eſprit de ſel, on mettra deux ou trois onces d'eſprit de vin alkooliſé. On les met dans un matras à long col, on lui en adapte un autre, on lutte bien les vaiſſeaux, & on les met en digeſtion au feu de ſable pendant un mois. L'eſprit de ſel, ainſi dulcifié, a

une odeur très agréable, prend la nature des huiles essentielles aromatiques, conserve leurs propriétés & les siennes. Il a les mêmes vertus que les acides, on l'emploie spécialement dans les coliques venteuses : c'est un bon stomachique, & c'est à lui sur-tout que convient le nom de *spiritus esuriens* : c'est un très bon tonique ; mais, s'il s'agissoit de brider les soufres trop exaltés du sang, j'aimerois mieux l'acide marin pur.

L'acide marin, combiné avec l'alkali du tartre, fait le sel *febrifuge de Sylvius*; mais ce sel ne differe en rien du sel marin même : si on verse sur la base du sel marin, de l'esprit de nitre, on a le nitre quadrangulaire. Les cristaux de ce sel sont quarrés, & il se résoud à l'air.

Si on combine l'acide vitriolique avec la base du sel marin, on a le *sel admirable de Glauber :* quand on se sert d'huile de vitriol concentrée pour distiller l'acide marin, ce sel de Glauber est tout-à-fait dans la masse qui reste dans la cornue ; &, pour l'avoir beau, on n'a qu'à pulvériser cette masse, en faire une lessive, la filtrer, faire évaporer, puis mettre à cristalliser dans un lieu médiocrement froid, & on a un sel de Glauber très beau. Les cristaux de ce sel sont d'un très beau brillant, à six pans, taillés aux extrémités comme un diamant ; ils renferment plus d'eau qu'il ne leur en faut pour leur cristallisation, aussi sont-ils peu dissolubles dans l'eau : sur le feu, ils se liquéfient, avant que d'entrer en fusion, parceque la grande quantité d'eau, que contiennent ces cristaux, étant échauffée, elle les dissout ; à l'air, la surface des cristaux se charge d'une espece de farine ou efflorescence, parceque l'humidité superficielle se trouve dissipée.

Le sel de Glauber est apéritif, fondant, légérement stimulant, rafraîchissant, purgatif à certaine

doſe, comme une once. Autrefois on le mêloit dans les eaux minérales ; à préſent on lui préfere le ſel de Seignette : on peut auſſi, avec le ſel de Glauber, faire des eaux minérales artificielles, & imiter celles de Balaruc. On met ce ſel dans des apozemes & bouillons apéritifs, un demi-gros, ou un gros par bouillon. Ce ſel atténue les humeurs, & les diſpoſe à être évacuées par les purgatifs.

Le *ſel d'Epſom* eſt aujourd'hui plus employé que le ſel de Glauber : on l'appelle *ſal catharticum amarum*, à cauſe de ſon amertume : *ſal anglicanum*, parcequ'on le tire de la fontaine d'Epſom en Angleterre. Ce ſel eſt un mêlange de ſel marin & de ſel de Glauber ; par conſéquent, ſi on pulvériſe du ſel marin & du ſel de Glauber, & ſi on les mêle enſemble, on aura le ſel d'Epſom : ce ſel eſt plus diſſoluble dans l'eau, que le ſel de Glauber.

Le ſel d'Epſom eſt apéritif, fondant, légerement ſtimulant, purgatif à certaine doſe, comme une once ou une once & demie : on l'ordonne aux perſonnes qui commencent à s'œdématier, & il pouſſe par les urines. Avec ce ſel, on peut imiter les eaux de Balaruc, en en mettant un gros ſur chaque chopine d'eau ſimple : en qualité d'amer, il rétablit les digeſtions des enfants ; en qualité de fondant, il détruit les viſcoſités qui ſe trouvent dans leur eſtomac : on mêle utilement ce ſel aux apozêmes & aux bouillons rafraîchiſſants & apéritifs, un demi-gros ou un gros par bouillon. Ce ſel eſt très propre pour aider à tirer la teinture des purgatifs réſineux ; il les empêche de trancher : en qualité d'apéritif, un médecin de réputation dit qu'il l'a donné avec ſuccès dans une ſuppreſſion des regles, où tous les autres remedes avoient échoué.

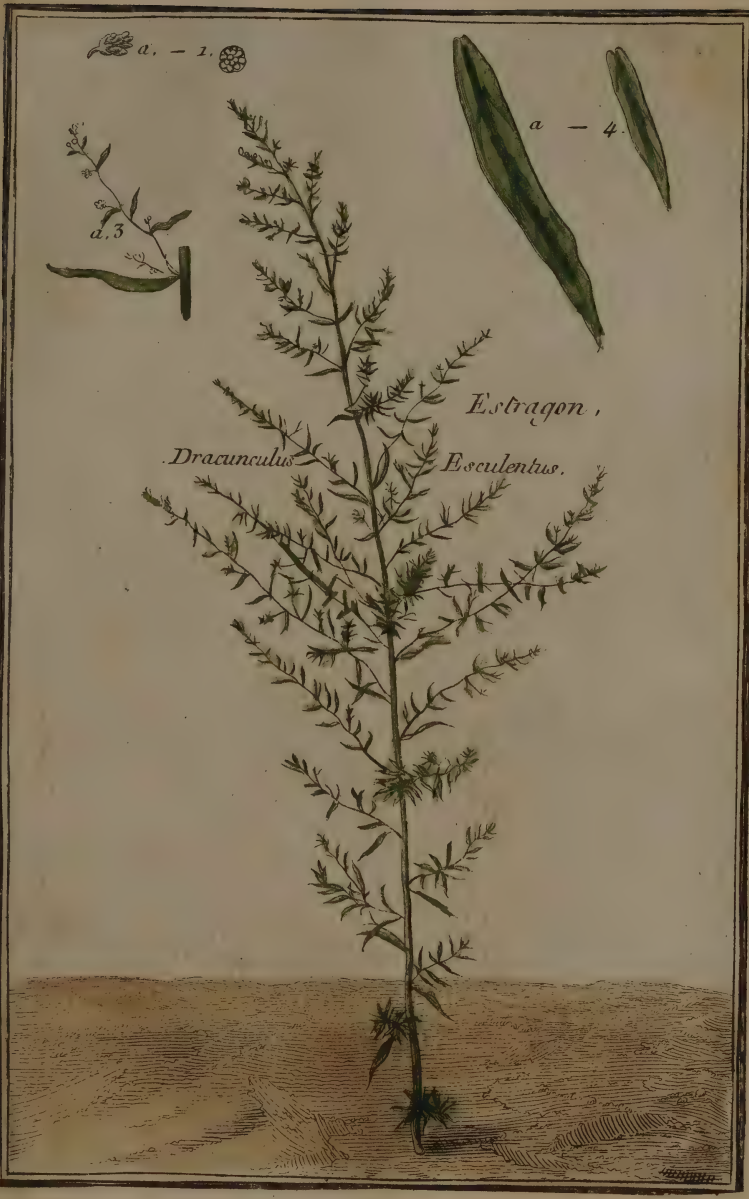
ESPRIT STYPTIQUE de pierre hæmatite. *Voyez* PIERRE HÆMATITE.

ESPRIT d'URINE. *Voyez* HOMME.
de VITRIOL. *Voyez* VITRIOL.

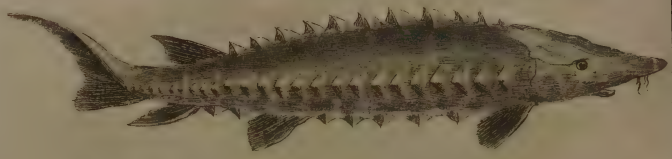
ESPRIT ACIDE du sel marin. *Voyez* SELS.
ESPRIT VOLATIL ammoniac aromatique. *Voyez* AMMONIAC (SEL.)
ammoniac urineux de pierre hæmatite. *Voyez* PIERRE HÆMATITE.
aromatique huileux. *Voyez* AMMONIAC (SEL.)
de corne de cerf. *Voyez* CERF.
de crâne humain. *V.* HOMME.
de crapaud. *Voyez* CRAPAUD.
de sel ammoniac. *Voyez* AMMONIAC (SEL.)
de soie. *Voyez* VERS A SOIE.
de toile d'araignées. *V.* ARAIGNÉE.
de vipere. *Voyez* VIPERE.

ESQUINE. *Voyez* SQUINE.
ESQUINOMENE. *Voyez* AGATY.
ESSENCE DE SUCCIN. *Voyez* SUCCIN.
ESTRAGON. *Dracunculus esculentus* sive *Tarchon*, off. *Abrotanum lini folio acriori & odorato*, TOURNEF. inst. rei herb. *Dracunculus hortensis*, C. B. Pin. *Draco herba*, DODON. Pempt. *Tarchon*, Avicen. & Sethi, GESNER, Hortor.

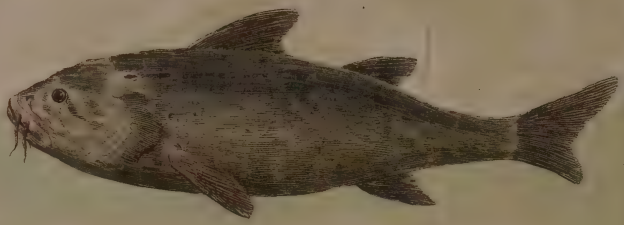
Ses tiges s'élevent de trois ou quatre pieds; elles sont dures, grêles, divisées en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont étroites, longues; semblables à celles du lin ou de l'hyssope, d'un verd foncé, sans aucune division; d'une saveur âcre, aromatique, mais agréable. A l'extrêmité des rameaux, naissent des fleurs extrémement petites, composées de plusieurs fleurons tubulés, découpés


a. — 1.
a — 4.
d. 3
Estragon,
Dracunculus Esculentus.

Acipenser, Esturgeon.



Ichthyocolla, Grand Esturgeon Poisson à Colle.



Dessiné par Mr de Garsault — Gravé par Martinet

en cinq portions, portés sur un embryon, & renfermés dans un calyce écailleux : cet embryon devient une petite semence non aigrettée.

La racine de cette plante, qui se cultive dans les jardins, est vivace. Elle est plus employée pour l'usage œconomique, (car elle entre dans les salades) qu'en médecine. Elle passe pour incisive, apéritive, digestive, carminative, diurétique, emménagogue. Je m'en suis bien trouvé, dit Chomel, dans la foiblesse d'estomac, les indigestions & les envies de vomir ; je l'ai fait prendre comme le thé, une grosse pincée de ses feuilles en infusion dans un demi-septier d'eau, avec un peu de sucre. Lobel dit que son eau distillée empêche la contagion de la peste. On a cru, mais faussement, l'estragon lithontriptique. On peu le prescrire dans les décoctions ameres, fébrifuges & diurétiques : une légere teinture de cette plante peut entretenir une sueur actuelle ou annoncée par la moiteur de la peau.

1°. ESTURGEON ordinaire ou commun. *Sturio*, off. *Acipenser*, Rondelet, de Piscib. *Sturio*, sive *Silurus*, Salv. de aquat. *Acipenser corpore tuberculis spinosis aspero*, Artedi & Linn.

L'esturgeon a la figure du corps longue, pentagone ou à cinq angles formés par autant de rangs d'écailles ou de boucles osseuses, armées à leur sommet d'une épine courte, forte, recourbée en arriere : son ventre est plat. Sa tête est de médiocre grosseur : ses yeux, qui sont petits, ont l'iris argentée ; son museau est long, large, mince, finissant en pointe ; les narines placées près des yeux ; percées l'une & l'autre de deux trous extérieurs ; quatre barbillons entre le bout du museau & la bouche ; celle-ci est petite & sans dents ; point de mâchoires, d'où il paroît qu'il se nourrit en suçant ;

deux ouïes de chaque côté. Son corps eſt couvert d'une peau chagrinée d'un bleu noirâtre ; le ventre argenté ; ſix nageoires, dont cinq ſous le ventre ; ſçavoir, deux au défaut de la tête, deux proche l'anus, une entre l'anus & la queue, une à l'extrémité du dos ; la queue relevée en croiſſant, un peu fourchue & bien plus courte en deſſous.

Ce poiſſon a juſqu'à quatorze pieds de longueur, & même au de-là. Quoiqu'il vive dans la mer ordinairement, il aime les eaux douces, & entre volontiers dans les grands fleuves. Sa pêche fait un objet de commerce très conſidérable pour certains peuples. On en ſale la chair qui ſe tranſporte au loin.

L'eſturgeon eſt d'une force très conſidérable dans l'eau & même ſur la terre, quand il a le ventre appuyé. D'un coup de queue, il renverſe l'homme le plus robuſte pour peu qu'il le touche, & caſſe de grandes perches par le milieu. On le prend de différentes manieres ; chaque peuple a la ſienne.

Les Romains faiſoient un grand cas de ſa *chair*, qui étoit ſervie ſur les tables les plus ſomptueuſes. Elle eſt encore eſtimée, lorſque le poiſſon eſt jeune : elle eſt cependant un peu difficile à digérer, & graſſe. La meilleure façon de l'apprêter eſt au court bouillon.

Les *œufs* d'eſturgeon ſe ſalent ; c'eſt ce que l'on nomme *caviari*, *caviar*, *caſiar*, *cavia*. Après avoir enlevé les parties nerveuſes qui y ſont mêlées, on les lave dans du vinaigre ou dans du vin blanc ; puis on les étend ſur une table pour les faire ſécher : en les met enſuite dans un vaiſſeau, & on les couvre de ſel. Alors on les écraſe ſimplement avec la main, ſans ſe ſervir pour cet effet d'aucun inſtrument, & on les enveloppe dans un ſac ou une

poche, d'un tiſſu clair pour les égoutter ; après quoi on les met dans un pot troué par le fond, afin que, s'il reſte encore quelqu'humidité, elle puiſſe ſortir. Enfin, après les avoir bien preſſés, on les enferme dans des barriques ; & on les envoie de la ſorte en divers lieux éloignés de la mer. Le caviar, ainſi préparé, eſt une maſſe qui reſſemble à-peu-près au ſavon verd de Hambourg pour la couleur & pour la ſubſtance, & qu'on tranſporte en grande quantité de Moſcovie, (où l'eſturgeon eſt fort commun) en Italie. Les Moſcovites, qui obſervent reguliérement trois carêmes, en mangent principalement dans ce temps. Le *caviar*, dit DALE, eſt nourriſſant, augmente la ſemence, & excite à l'amour.

Les *os* d'eſturgeon ſont apéritifs. Réduits en poudre, on en preſcrit pour l'intérieur, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, ſoit en bol, ſoit dans une potion diurétique. Ce remede eſt bon contre les rhumatiſmes, la goute ſciatique, & la gravelle.

On tire encore, de ce poiſſon, une eſpece d'ichthyocolle, ou colle de poiſon, griſe, jaunâtre, mais plus difficile à diſſoudre que celle dont il ſera parlé à l'article ſuivant. Elle a les mêmes vertus.

II°. ESTURGEON (GRAND). Poiſſon à colle. *Huſo germanorum*, GESNER, ALDROV. WILLUGHBY. *Acipenſer tuberculis carens*, ARTEDI, ſyn. 92. *Piſcis exos*, ſive *exoſſis : Piſcis major Danubii*, quorumd. *Voyez* la *figure* ci-deſſus.

Ce poiſſon a le muſeau très long ; quatre ou huit barbillons ſous le muſeau ; une ſeule nageoire ſur le dos proche de la queue ; deux paires de nageoires au ventre. Il reſſemble beaucoup au brochet par la figure ; ſon ventre eſt jaune comme celui de la carpe, ſon dos noir, le corps ſans écailles ; des cartilages au lieu d'os ; la tête groſſe &

large ; la bouche grande ; les yeux petits à proportion du corps.

Sa *chair*, quand elle eſt trop fraîche, fournit un aliment dur, coriace, fade & glaireux ; ainſi on doit la laiſſer mortifier, & la ſaler avant que d'en uſer. Alors elle eſt recherchée par les Moſcovites, comme un aliment fin & délicieux ; les œufs de ce poiſſon ſont auſſi regardés en Moſcovie comme un bon aliment.

On en tire la colle de poiſſon, que les Hollandois nous apportent : voici comme ils la préparent. Ils prennent les inteſtins, la peau, les nageoires, la queue de ce poiſſon, les font macérer dans l'eau, puis bouillir juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en pâte ; alors ils en forment différentes figures, comme triangles, cercles. On doit choiſir la colle de poiſſon d'une ſubſtance compacte, formée en petites écailles, tranſparentes, ſans goût, ſans odeur, en petits morceaux, & facile à ſe fondre dans l'eau. Pour la conſerver, on la met dans un lieu ſec ; plus elle eſt blanche, plus elle a d'utilité dans les arts.

La colle de poiſſon, telle que je la viens de décrire, eſt adouciſſante, anodyne, émolliente, deſſiccative, un peu réſolutive. On la donne à l'intérieur pour corriger les âcres, dans les coliques & dyſenteries qui en proviennent ; dans la dyſurie ; dans l'aſpérité de la gorge. On l'emploie fort utilement en lavement, à la doſe d'une demi-once ; on la donne dans des pertes & crachements de ſang, provenants de diſſolution ; alors elle embarraſſe les âcres, & épaiſſit les humeurs : elle convient auſſi dans les cas d'ulceres internes. A l'extérieur, elle adoucit la peau, rend le teint frais, & eſt bonne pour les taches du viſage. Appliquée ſur les vieux ulceres, elle abſorbe les âcres, adou-

cit

cit & incarne : autrefois on la faiſoit entrer dans beaucoup d'emplâtres.

Les cabaretiers en mettent dans leur vin : elle ſe fond, vient à la ſurface, embraſſe les feces du vin, & ſe précipite avec elles ; ce qui éclaircit le vin, ſans lui donner aucune mauvaiſe qualité. On en met pour faire prendre plus vîte les gelées de viande ; on en luſtre les rubans ; on en fait les fauſſes perles dont les femmes portent des colliers.

ESULE (grande & petite.) *Voyez* l'articles des TITHYMALES.

ÉTAIN. *Stannum*, off. *Jupiter*, chymicor. L'étain eſt, de tous les métaux imparfaits, celui qui approche le plus de l'argent : il a preſque la même blancheur. Pour le travailler, il faut lui donner de l'alliage, comme à l'argent. Dans les mines, ils ſont ſouvent confondus enſemble : je dis plus ; dans toutes les mines d'étain, il y a toujours quelque peu d'argent ; c'eſt ce qui a porté à regarder l'étain comme de l'argent qui n'a pas le degré néceſſaire, parcequ'il n'étoit pas reſté aſſez long-temps dans les entrailles de la terre.

L'étain eſt un métal imparfait, blanc, pâle, fort léger, c'eſt-à-dire, le plus léger des métaux ; il eſt ſonore, ductile ; &, quand on le ploie, il cracotte, qualité qui le diſtingue de tous les autres métaux. En latin on l'appelle *ſtannum* dont le mot étain eſt une traduction. Les Anglois, les Flamands, le nomment *tain ;* les anciens l'appelloient *plumbum album*, *plumbum candidum Plinii :* mais l'étymologie de cette dernière dénomination paroît très fauſſe, car l'étain a plus d'analogie avec l'argent qu'avec le plomb. Les alchymiſtes, le regardant comme le troiſieme des métaux, l'ont appellé *Jupiter*, parceque Jupiter tient ce rang parmi les planetes ; *Diabolus metallorum*, parcequ'il s'u-

nit facilement avec les autres métaux, & qu'on l'en ſépare difficilement; c'eſt ſur quoi eſt fondé tout l'art de l'étamage.

L'étain ſe trouve en beaucoup d'endroits, en France, en Angleterre, en Bohême, dans la Miſnie, mais le meilleur & le plus pur eſt celui d'Angleterre: & on en tire aſſez dans ce Royaume pour en fournir à toute l'Europe. Il eſt à remarquer que l'étain, dans ſa mine, ne ſe trouve jamais pur comme l'or ou l'argent: il eſt toujours mêlé avec quelque choſe dont il faut le ſéparer, mais ſpécialement avec quelques ſubſtances arſénicales. L'étain même le plus pur en contient toujours quelque peu; mais, dans ce cas, ces particules arſénicales ſont ſi embarraſſées par l'étain, qu'elles ne doivent point, ou très peu, nous inquiéter dans l'uſage que l'on fait de l'étain, ſoit pour les arts, ſoit pour la médecine.

Communément l'étain ſe trouve dans ſa mine combiné avec une eſpece de caillou de différentes couleurs. Pour l'avoir, il ſuffit de l'expoſer au feu, l'étain ſe fond & s'écoule; &, par ce procedé, on l'obtient pur. D'autrefois il eſt mêlé avec une certaine terre, & forme une maſſe fort dure; alors on expoſe cette maſſe au feu, puis on la broie dans un moulin; &, à meſure, elle tombe dans un courant d'eau qui délaie & emporte la partie terreuſe, tandis que les molécules ſtanniques plus peſantes ſe précipitent au fond; on les prend, on les ramaſſe, on les met dans un creuſet; &, comme elles ne contiennent pas aſſez de phlogiſtique pour obtenir une forme métallique, on leur redonne ce phlogiſtique néceſſaire, en y mêlant dans le creuſet de la poudre de charbon; la matiere entre en fonte, & on a de l'étain pur. Si cette terre, qui eſt unie avec l'étain, n'eſt qu'une marne facile à délayer

dans l'eau, le même procédé suffit, excepté qu'il n'est point nécessaire de la combustion ni du moulin.

En Angleterre, quand ils purifient l'étain, qu'ils l'ont fait fondre, & que la masse est refroidie, la surface de la masse est si molle, qu'on ne peut nullement la travailler : le milieu a un peu plus de consistance, mais cependant il est encore trop mou pour être mis en œuvre ; & le culot est si aigre, qu'on ne peut aussi le façonner. Voilà donc trois especes d'étain ; la surface est l'étain plane ; le milieu s'appelle *étain commun ;* & le culot, *étain sonnant.* L'étain plane, étant trop moû, est peu d'usage dans les arts : si on y ajoute une certaine quantité de bismuth, il prend de la consistance, & devient semblable à l'étain sonore. L'étain commun est aussi trop mou ; mais les Anglois y ajoutent du cuivre, & c'est celui dont on se sert le plus communément dans les arts : si on ajoute à l'étain sonnant une petite quantité de régule martial & de bismuth, il devient d'un très beau blanc ; il approche de l'argent : mais, si on y mettoit trop de bismuth, il deviendroit trop aigre ; si on ajoute à l'étain commun, par exemple, un huitieme de mercure, on lui ôte son cracotement ; il devient un très bel étain blanc, clair & sonore.

L'étain est le plus léger des métaux, il se fond facilement au feu ; il répand, à cause de l'arsenic qu'il contient, des vapeurs fort dangereuses & ennemies de la poitrine. Quand il est en fusion, il se forme à sa surface une espece de crême qui s'épaissit de plus en plus ; &, à la fin, le métal est calciné. Au miroir ardent, l'étain répand des fumées filandreuses, & il reste sur le support un verre blanc, semblable au cristal de roche, & qui a la figure de barbes de plumes. Si on jette de la limaille d'étain

ſur une chandelle ou des charbons ardents, il paroît une flamme bleuâtre qui indique du ſoufre dans l'étain, & cette flamme répand une odeur d'ail; ce qui eſt la propriété des ſubſtances arſénicales : d'où je conclus que la baſe de l'étain eſt une terre vitrifiable de la nature des cryſtaux de roche, & que ſon phlogiſtique eſt combiné avec des ſubſtances arſénicales. Le véritable diſſolvant de l'étain eſt l'eau régale; les autres acides minéraux ne font que le calciner: cependant l'eſprit de nitre l'attaque aſſez vivement, mais la diſſolution n'eſt jamais parfaite; c'eſt de-là qu'on infere qu'il y a abſolument de la différence entre l'étain & l'argent. L'étain, comme je l'ai dit, s'unit facilement aux autres métaux, mais ſpécialement au fer & au cuivre; & c'eſt ſur quoi eſt fondé l'art de l'étamage. Il ne s'altere point à l'air; ainſi le fer blanc, qui eſt du fer couvert d'une lame d'étain, devient plus durable, puiſque le fer à l'air s'altere, & ſe convertit en rouille : le cuivre s'y altere de même, ſe convertit en verdet qui eſt extrémement corroſif; ainſi, pour éviter les dangers qui pourroient réſulter de l'uſage des vaiſſeaux de cuivre, on les étame; mais cela n'eſt pas sûr, non pas que l'étain ait quelque mauvaiſe qualité, mais parceque les ouvriers l'alterent avec le plomb qui n'eſt pas ami de la nature. De plus, ſi l'étamage vient à s'uſer en quelques points, il ſe formera ſur ces points du verdet qui pourra devenir dangereux; je préférerois donc, dans l'uſage domeſtique, les vaiſſeaux d'étain en entier, aux vaiſſeaux de cuivre étamés.

On choiſit, pour l'uſage de la médecine, l'étain plane. On lui attribue de grandes vertus; on le dit pectoral, hyſtérique, adouciſſant, fondant, apéritif & vermifuge. Quant à ſes vertus pectorales, hyſtériques, adouciſſantes, &c. je ſoutiens qu'il ne

es poſſede nullement, quoi qu'en diſent les chymiſtes. En effet, il ſort du corps comme il y eſt entré, & il ne paſſe pas dans la maſſe du ſang.

Quant à ſa vertu vermifuge, il la poſſede effectivement, & ALSTON l'a, avec juſtice, beaucoup exalté : voici ſon remede.

℞ *Etain pulvériſé*, demi-once.
Mélaſſe ou ſyrop de ſucre, huit onces.

On mêle le tout en ſemble : le premier jour, on prend la moitié du mêlange ; le ſecond jour, on prend la moitié de ce qui reſte ; & le troiſieme, on prend le reſtant. ALSTON dit que ce remede ne lui a jamais manqué ; qu'il convient pour tuer les aſcarides, les ſtrongles, même le tænia : il dit qu'il l'a ordonné dans les enfants avec ſuccès ; que jamais il n'en a vu d'accidents : ce remede mérite d'être conſidéré.

La *chaux d'étain*, ou le *ſtannum uſtum*, ſe prépare ainſi : on fait fondre l'étain ; quand il eſt fondu, on tire la crême qui ſe forme à ſa ſurface, à meſure qu'elle ſe régénere ; & on parvient ainſi à réduire tout l'étain en chaux, c'eſt ce qu'on appelle *potaſſe* : on la calcine ; & le plomb, qui n'aura point été réduit en cendres, s'amaſſe au fond du creuſet. On a vanté cette préparation pour les vapeurs & les obſtructions de la matrice ; pour moi, je ne la crois bonne à rien ; c'eſt ſeulement un très petit abſorbant.

Pour pulvériſer l'étain, comme le demande ALSTON dans ſon remede vermifuge, on prend une boëte de bois qui ferme exactement, on l'enduit par-tout de craie en dedans, on a ſoin qu'il n'y en reſte ſeulement que la blancheur, puis on y

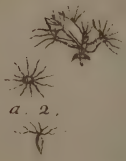
met une petite quantité d'étain fondu, on la ferme, on la secoue continuellement, & à la fin, l'étain se réduit en poudre, que l'on porphyrise encore après.

Le *sal jovis* ou *sal stanni* se fait ainsi. On prend de la potasse, on la fait dissoudre dans de bon vinaigre, on filtre la dissolution, on évapore, & on crystallise ; on obtient un sel douçâtre comme le sucre de Saturne; on a dit ce sel hystérique, & on l'a ordonné à la dose de cinq, six ou dix grains ; mais il n'est nullement hystérique ; son usage même est dangereux, & c'est avec raison qu'on ne s'en sert point.

L'antihectique de la Poterie qu'il ne faut pas confondre avec l'antihectique de Poterius, se fait en prenant égale quantité de régule martial & d'étain, on les fait fondre ensemble : quand la matiere est fondue, on la verse dans un cône de fer, & on y frappe deux ou trois coups de marteau pour séparer le régule jovial d'avec les scories ; puis on pulvérise ce régule avec du nitre, on en fait la projection dans un creuset : la matiere se calcine, & il reste une poudre bleuâtre. C'est un très bon absorbant qui convient dans tous les cas d'aigres des premieres voies; & quoiqu'il ne passe pas dans la masse du sang, il ne laisse pas de convenir dans les maladies de poitrine, parcequ'alors l'estomac est en défaut, & que la digestion se fait mal ; alors il s'engendre des aigres que ce remede détruit très avantageusement ; il balaie les premieres voies, & rétablit leurs fonctions : on l'associe avec avantage aux amers ; il faut que sa dose soit raisonnable.

L'aurum musivum, or musive, n'est rien du tout ; l'*étain fumant* n'est qu'une curiosité ; la *céruse d'étain*, ou le *blanc d'Espagne* ne sert point en méde-

Eupatoire, . . . Eupatorium Cannabinum.



cine ; on peut le faire avec le précipité du bismuth : on en a dit un mot en parlant du bismuth.

L'étain, dit M. Vogel, est un métal imparfait, mou, blanc, & le plus léger de tous les métaux. S'il est bien pur, il n'est point nuisible, & est d'une très grande vertu pour expulser le *tænia*, ou vers solitaire ; ce qui est confirmé par les expériences d'Alston, (*medic. essais of. Edimb. vol.* v. *p.* j. *pag.* 89. & celles de Mead, *monit. & precept. med. p.* 74) ; quoiqu'il ne possede pas absolument & constamment cette propriété, suivant les expériences mêmes d'Alston & d'autres médecins, (Doeveren, *differt. de vermib. p.* 72) surtout contre cette espece de tænia dont les articulations se détachent, (*idem, pag. c.* & 68.) On peut prendre la rasure d'étain à la dose d'une dragme, deux fois par jour, ou bien mêlée avec du syrop ou de la conserve d'absinthe sous la forme de bol. On peut employer dans la même intention, l'eau dans laquelle on aura éteint ce métal fondu, ou au moins très échauffé, suivant le témoignage de Pitcairn, *Elem med. c.* 19. & Pietsch. *Tr. von. convulsion, pag.* 101. Quelques-uns en recommandent l'usage contre l'hydrophobie, mais c'est mal-à-propos, dit M. Van Swieten, *cap. de hydrophobiâ, t.* iij.

Étain de glace, *ou* Bismuth. *Voyez* Bismuth.

I°. EUPATOIRE des anciens. *Voyez* Aigremoine.

II°. Eupatoire d'Avicenne, *ou* ordinaire. *Eupatorium cannabinum*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Eupatorium vulgare*, Dodon. Pempt. *Eupatorium Avicennæ creditum*, Gesner. *Herba sanctæ Kunigundis*, Trag. *Cannabina aquatica*, sive *Eupatorium mas*, Lobel. Icon. *Eupatorium foliis digitatis* Linn.

De la racine qui eſt fibreuſe, oblique, s'éleve; de quatre à cinq pieds, une tige cylindrique, droite velue, moëlleuſe; & répandant quand on la coupe, une odeur aromatique. Ses feuilles, qui reſſemblent aſſez à celles du chanvre, ſont oblongues, pointues, dentelées, d'une ſaveur amere. Ses fleurs diſpoſées en paraſol, ſont compoſées de pluſieurs petits fleurons en tuyau; diviſées en cinq portions; purpurines, garnies de piſtils fourchus, portés ſur un embryon, & renfermés dans un long calyce écailleux. Ses graines ſont aigrettées & oblongues.

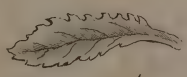
Cette plante, qui aime le bord des ruiſſeaux & les lieux humides, fleurit en été. Elle ſe trouve aux environs de Paris.

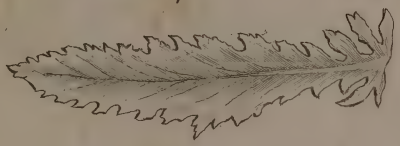
Elle eſt regardée comme vulnéraire, diurétique, emménagogue, apéritive. Elle a une vertu roborante & diſcuſſive; ce qui l'a fait recommander contre l'ictere, par RAY, qui dit avoir appris, des payſans hollandois, cette propriété : HERMANN la preſcrit contre l'hydropiſie. Elle poſſede les mêmes propriétés que le chanvre, & ſon uſage n'eſt point ſuſpect à l'intérieur : cependant elle n'eſt plus guere employée.

III°. EUPATOIRE femelle *ou* bâtard. *Voyez* CHANVRE AQUATIQUE.

IV. EUPATOIRE de Méſué. *Ageratum*, off. *Eupatorium Meſuæ*, quorumdam. *Ageratum foliis ſerratis*, C. B. Pin. *Ageratum*, pleriſque; *Herba julia*, quibuſdam, J. B. *Ptarmica lutea ſuaveolens* TOURNEF. Inſt. rei herb. *Balſamita minor*, DODON. *Mentha corymbifera minor*, CORD.

De la racine qui eſt ligneuſe, ondée, fibreuſe, s'élevent, d'un pied & demi & plus, pluſieurs tiges menues, cylindriques, tantôt rougeâtres, tantôt d'un verd pâle. Ses feuilles ſont étroites, profondément dentelées, odorantes. Ses fleurs, qui naiſ-





Eupatoire de Mesvé. Ageratum.

Euphorbe.

Euphorbium.

ſent, par bouquets, au ſommet des tiges, ſont compoſées de fleurs radiées, dont le diſque eſt occupé par pluſieurs fleurons jaunes, & la corolle par des demi-fleurons de même couleur, portés ſur des embryons qui deviennent de petites ſemences oblongues, d'un jaune-pâle.

On trouve cette plante dans le Languedoc auprès de Montpellier; elle ſe cultive dans les jardins.

L'amertume, qui eſt dans cette plante, l'a fait mettre dans la claſſe des ſtomachiques. Pluſieurs médecins l'ont recommandée dans les obſtructions des viſceres, & pour tuer les vers des inteſtins. Cependant elle eſt aujoud'hui de peu d'uſage.

Ses feuilles & ſes ſommités, extérieurement & ſous la forme de cataplaſme, ont la vertu de réſoudre les tumeurs.

EUPHORBE. *Euphorbium*, off. Ευφορβιον, Dioscoridis. *Euforbion*, & *Forbion*, Arabum. Gomme-réſine, tantôt jaune, tantôt d'un jaune-noirâtre, ſelon qu'elle eſt plus ou moins pure, & d'une ſaveur cauſtique très âcre.

La plante, qui la produit, eſt une eſpece de tithymale auquel les botaniſtes ont donné les noms de *Tithymalus mauritanicus*, *aphyllos*, *anguloſus*, *ſpinoſus*, *ex quo* euphorbium officinarum, Hermann. *Euphorbium antiquorum verum*, Commel. Hort. med. Amſtel. *Euphorbium cerei effigie*, *caulibus craſſioribus*, *ſpinis validioribus armatum*, Commel. Hort. j, *p.* 21. Seb. Theſ. j. *Schadidacalli*, Hort. malab. *Euphorbium polygonum ſpinoſum*, *cerei effigie*, Isnard, Act. Acad. Sc. Pariſ. 1720. *p.* 500. *Euphorbia aculeata nuda multangularis*, *aculeis geminatis*, Linn.

C'eſt un arbriſſeau qui, dans les terres ſablonneuſes, s'éleve de dix pied & plus. Sa racine,

qui eſt groſſe, s'enfonce droit en terre, & jette des fibres de tous côtés ; elle eſt ligneuſe, couverte d'un écorce brune, & d'un blanc de lait en dedans. Sa tige eſt ſimple, anguleuſe & comme articulée, & entrecoupée de différents nœuds ; garnie d'épines, roides, pointues, droites, placées deux à deux ; l'écorce de cette tige & des branches eſt d'un verd-brun en dehors ; le dedans eſt rempli par une pulpe blanchâtre, laiteuſe. De petites appendices épaiſſes, rondes, laiteuſes, portées ſur de courts pédicules, & placées ſeule à ſeule ſous les épines, tiennent lieu de feuilles à ſes branches. D'entre les épines ſortent trois fleurs enſemble, portées ſur un petit pédicule cylindrique, verd, laiteux ; elles ſont compoſées d'un calyce d'une ſeule piece, partagé en cinq portions, & de cinq pétales de figure de poire, convexes, épais : il s'éleve du milieu de ces fleurs cinq ou ſix étamines fourchues, rouges par le haut : le piſtil eſt un ſimple ſtyle qui porte un petit embryon arrondi. A ces fleurs ſuccedent des fruits ou capſules à trois loges, applaties, laiteuſes, vertes d'abord, & qui, dans la ſuite, rougiſſent un peu ; d'un goût aſtringent. Elles renferment trois ſemences rondes, cendrées extérieurement, blanchâtres intérieurement.

Cette plante croît abondamment en Libye, en Mauritanie, en Ethiopie, & autres endroits de l'Afrique, dans le Malabar, & dans les Indes occidentales. Les Africains font des inciſions le long des plus gros troncs, d'où il coule une grande quantité de ſuc laiteux très âcre, qui s'épaiſſit peu-à-peu, & forme la gomme-réſine qu'on appelle *euphorbe*. Celle qui eſt jaunâtre, paſſe pour la meilleure, parcequ'elle n'eſt pas ſi chargée de ſable & autres impuretés, que la noire. On l'apporte

porte en Barbarie, des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer, par la voie de Salé, d'où on la transporte en Europe.

Il n'eſt point parlé du ſuc de l'Euphorbe dans HIPPOCRATE. Suivant DIOSCORIDE, il fut découvert du temps du Juba, roi de Libye : PLINE, dit qu'il fut découvert par Juba lui-même, lequel lui donna le nom d'*uphorbe*, ſon médecin, frere du célebre Antoine Muſa, médecin de Céſar Auguſte. Cependant SAUMAISE, *de homonymis*, remarque qu'il eſt fait mention de l'euphorbe dans un auteur plus ancien que Juba, ſçavoir, le poëte Méléagre qui vivoit du temps de Ménippe le cynique, dans ſon poëme intitulé Στεφανος, (*la Couronne*).

L'euphorbe eſt le plus âcre & le plus vif de tous les hydragogues : c'eſt un véritable poiſon. Il purge violemment, & cauſe la défaillance, une ſueur froide, & ſouvent des ulceres dans les inteſtins. MÉSUÉ a connu les dangereux effets de cette ſubſtance, puiſqu'il ne l'ordonnoit jamais ſeule. FERNEL avoit imaginé un moyen de la corriger; pluſieurs après lui, en ont imaginé d'autres; mais, malgré ces corrections, l'uſage de l'euphorbe n'eſt pas sûr ni exempt de danger. LUDOVIC, HOFFMANN, WEDELIUS, TIMÉE, défendent d'employer ce purgatif; ils permettent d'y avoir ſeulement recours dans les maladies où les membranes des viſceres ſont attaquées de paralyſie, & ne peuvent être ébranlées, que par des remedes très forts & très irritants, comme dans les affections ſoporeuſes, la léthargie, l'apoplexie, la paralyſie, où on le donne depuis deux grains juſqu'à cinq ou ſix; mais il faut que ce ſoit avec beaucoup de précaution.

Quelques-uns ont conſeillé d'en ſoufler un ou

deux grains dans le nez pour l'apoplexie, la léthargie & autres affections soporeuses; mais cet usage est très dangereux; la membrane pituitaire peut s'enflammer, où s'ensuivre une grande hémorrhagie. On a dit encore qu'il étoit bon pour déterger les vieux ulceres & contre la carie des os; mais il est plus prudent d'employer des secours moins dangereux, & d'abandonner l'euphorbe à la médecine hippiatrique.

EUPHRAISE. *Euphrasia*, off. C. B. Pin. Tourn. Inst. rei herb. *Ophthalmica*, sive *Ocularia*, Cordi. *Euphrasia foliis ovatis acutè dentatis*, Linn.

Sa racine est simple, menue, tortueuse, ligneuse, blanche, fibreuse. Sa tige, qui s'éleve de huit à dix pouces, est noirâtre, velue, cylindrique. Ses feuilles sont arrondies, lisses, luisantes, découpées en forme de crête de coq, d'un verd foncé, d'une saveur visqueuse, un peu amere. De l'aisselle des feuilles, au sommet des rameaux, naissent des fleurs d'une seule piece, irrégulieres, blanchâtres, & marquées de lignes purpurines & jaunâtres, partagées en deux levres. Le calyce, qui est divisé en quatre portions, & sans pédicule, renferme un pistil qui devient une capsule brune, applatie, partagée en deux loges où sont contenues plusieurs petites semences oblongues, cendrées.

Cette plante n'est pas rare dans les prés, dans les forêts, sur les montagnes, aux environs de Paris.

Le suc, des feuilles d'euphraise qui sont ameres, rougit très peu le papier bleu.

Cette plante passe pour incisive, astringente, tonique, céphalique, & sur-tout ophthalmique.

Si l'on en croit Fabrice de Hildan, l'euphraise est un remede excellent pour rétablir la vue affoi-

Euphraise.

Euphrasia.

blie & les inflammations des yeux. BOERHAAVE cependant, *de ocul. morb.* n'en fait pas beaucoup de cas. C. HOFFMANN dit que l'infusion de cette plante, dans du vin, & appliquée sur l'œil d'un ami de LOBEL, le rendit presqu'aveugle.

EVACUANTS. *Evacuantia medicamenta.* L'action des altérants ne se borne pas toujours, dit un habile professeur, à changer les mauvaises dispositions des fluides & des solides du corps humain; ils deviennent quelquefois évacuants: de même les évacuants, du secours desquels on doit naturellement espérer d'éprouver quelqu'évacuation, sont quelquefois simplement altérants; ce qui ne doit pas être imputé à l'infidélité de ces substances, mais aux circonstances dans lesquelles on les emploie.

On sçait que les sécrétions dépendent de la liberté des tuyaux, du dégagement de la matiere des sécrétions, de la force contractive des solides qui chasse les fluides dans les vaisseaux sécrétoires. L'effet des altérants est de corriger l'état des fluides qui gênent le mouvement de la circulation, & de réveiller la force contractive des solides: par conséquent il ne sera pas étonnant que, levant les obstacles qui s'opposent à la facilité ou liberté des sécrétions, ils les rétablissent. Ce que nous disons des sécrétions doit aussi s'entendre des évacuations.

Les évacuants seront simplement altérants, ou par ce que leur action sera insuffisante, ou trop violente pour produire l'effet qu'on en attend: par exemple, un purgatif, à petite dose, ne purgera pas; il ranimera seulement, ou fera raréfier le sang, ou deviendra diurétique, s'il passe dans le sang, parcequ'il dégagera sa sérosité; il peut aussi devenir sudorifique; mais, lorsqu'on le donnera à trop

forte dose, il augmentera, par l'irritation qu'il causera, la rigidité des fibres, & enflammera les membres de l'estomac & des intestins. On conçoît qu'alors l'évacution sera impossible, parceque les fibres étant alors dans une grande tension, ne peuvent se mouvoir; par conséquent elles ne pourront pas jouir du mouvement péristaltique qui leur est nécessaire pour évacuer, les glandes étant pareillement trop irritées. Il ne suffit pas, pour produire une évacuation, que les fluides soient décomposés, que l'humeur de la sécrétion soit dégagée, il faut augmenter la force qui chasse les humeurs dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires. Les évacuants agiront assez dans certains cas pour altérer les fluides, & n'auront pas assez de force pour reveiller la contraction des solides, autant qu'il est nécessaire pour rendre l'évacuation sensible.

Pour procurer seulement une évacuation, il faut être certain que la matiere de cette évacuation ne manque pas absolument, mais qu'elle est seulement retenue dans le sang; qu'il ne s'agit que de la dégager, & de lever les obstacles qui s'opposent à sa filtration; autre circonstance à laquelle on doit avoir égard, pour ne se pas tromper sur l'effet des évacuants: car un remede peut souvent produire des effets apparents fort différents, quoique son effet intime soit toujours le même, & que la méchanique par laquelle il agit, soit contraire. Les apéritifs divisent & atténuent constamment les humeurs; les narcotiques raréfient le sang, & causent une stupeur sur les nerfs; les vomitifs & les purgatifs irritent l'estomac & les intestins, & font contracter leurs fibres; les sudorifiques agitent la masse du sang, dégagent la lymphe, la divisent & l'atténuent; les diurétiques dégagent la sérosité & dissol-

vent les sels lixiviels du sang ; ainsi des autres : &, si l'effet apparent ne suit pas le mouvement intestin, ce n'est pas aux remedes, mais aux circonstances où se trouve le corps, qu'on doit l'attribuer.

L'action des évacuants dépend, comme celle des altérants, de la figure, de la masse, de la pesanteur & du mouvement de leurs parties infiniment petites. Elle differera de celle des altérants, en ce qu'elle sera plus vive & de plus longue durée. Ainsi les évacuants dégagent puissamment la matiere des sécrétions ; ils donnent beaucoup de branle aux solides ; ils augmentent la vîtesse du sang, & par conséquent les sécrétions & les évacuations ordinaires, d'autant plus qu'ils écarteront les obstacles qui s'opposent à l'évacuation que la nature fait envain tous ses efforts pour établir.

Si nous n'avons pas recours aux principes chymiques qu'on retire des plantes, pour en expliquer les vertus ; voici les raisons sur lesquelles nous sommes fondés.

1°. C'est qu'il n'est pas prouvé qu'ils y soient contenus, tels que le feu nous les représente, puisque les analyses faites sans le secours du feu, sont bien différentes de celles qu'on exécute par le moyen des fourneaux.

2° C'est qu'il est inutile qu'il se fasse, dans le corps humain, une décomposition & une dissolution des principes du mixte, pour qu'il opere les différents changemens ; car son effet est méchanique ; il ne s'agit que de donner plus de branle aux solides, de rallier ou diviser les molécules des fluides : il seroit ridicule de penser qu'il n'y eût que les seuls sels ou soufres qui en fussent capables, puisqu'il suffit pour cela que les parties des médicaments soient simplement matérielles, & que d'ailleurs les sels eux mêmes n'agissent pas en tant qu'ils

ſont ſeuls, mais comme corps, & à raiſon de leur mouvement.

3°. Les effets, que l'on attribue à l'action des ſels contenus dans les médicaments, peuvent être produits, & le ſont réellement par l'application du corps, dont le ſel ne peut pas être ſoupçonné l'auteur; par exemple, l'irritation excitée pendant un certian temps avec la barbe d'une plume ſur la membrane pituitaire qui tapiſſe tout l'intérieur des narines, ſur les levres, ſur le fond de la gorge, devient un ſternutatoire; elle excite le vomiſſement, la ſueur, l'excrétion de l'urine & des excréments; enfin produit des convulſions. Les parties des médicaments, ſans être ſels, ne peuvent-elles pas produire, par leur dureté & l'irrégularité de leur ſurface, des effets ſemblables.

4° Quand on conviendroit que les principes des mixtes ſeroient tels que la chymie la plus induſtrieuſe nous les repréſente, on n'en concluroit rien de poſitif pour l'effet du mixte, puiſque, par exemple, le ſel, que l'on retire du ſenné, ne purge pas à la doſe de ce qu'il eſt contenu dans le ſenné : bien plus, tous les principes du ſenné réunis enſemble, ne purgent pas à la même doſe que l'on donne le ſenné.

5°. Le ſel, ſimplement ſel, ne peut pas produire tous les différents effets que l'on remarque dans l'application des médicaments. On en convient; mais on dit qu'il eſt différemment modifié. En quoi conſiſte cette modification ? ſi ce n'eſt que les molécules, qui réſultent de ce mêlange & de cette union de principes, préſentent des ſurfaces différentes, & qu'elles n'ont plus le poids, la maſſe, la force, & les qualités du ſel, du ſoufre, de la terre & de l'eau ſimplement. Cette molécule peut-elle être nommée *ſel* ou *ſoufre?* ſon action

dépend-elle du sel ou du tout qui en résulte? Elle ne dépend pas simplement du sel, c'est donc du tout qui en résulte. Ce sont donc les affections de ce tout qu'il faut examiner, & non recourir au sel, & le faire présider sur toutes les opérations de la nature.

6°. Il ne convient nullement d'expliquer des faits cachés, par des voies ou des notions encore plus obscures. Or il est certain que les différentes combinaisons des principes chymiques dans les différents individus des plantes, sont encore très peu connues malgré les différentes tentatives que l'on a faites pour les découvrir; enfin cette combinaison, qui peut monter à l'infini, nous étonne, mais ne nous éclaire pas. Nous nous en tiendrons donc à l'observation des phénomenes & des changements qui suivent l'usage des médicaments, pour établir la maniere dont ils operent; &, comme ce ne peut être que suivant les loix de la méchanique que nous y aurons recours, nous serons dispensés de remonter jusqu'à la composition intrinseque de chaque partie du médicament; recherche d'ailleurs infidele & plus spéculative que pratique.

On met au nombre des évacuants, les *sudorifiques*, les *masticatoires*, les *béchiques*, les *vomitifs*, les *purgatifs*, les *diurétiques*, les *emménagogues*.

EXCRÉMENTS d'aigle. *Voyez* AIGLE.
d'âne. *Voyez* ANE.
de brebis. *Voyez* BREBIS.
de chat. *Voyez* CHAT.
de cheval. *Voyez* CHEVAL.
de chien. *Voyez* CHIEN.
d'hirondelle. *Voyez* HIRONDELLE.
humains. *Voyez* HOMME.

EXCRÉMENTS de lion. *Voyez* LION.
de mouton. *Voyez* BREBIS.
d'oie. *Voyez* OIE.
de rat. *Voyez* RAT.
de sanglier. *Voyez* COCHON.

EXFOLIANTS *ou* EXFOLIATIFS. *Exfoliativa, Exfoliantia*, seu *Desquamatoria medicamenta.*

Les exfoliants font détacher, du corps de l'os, la partie qui est gâtée ou corrompue. Lorsqu'un os a été découvert & exposé à l'air, sa superficie devient raboteuse; elle change de couleur; elle jaunit, noircit, se corrompt peu-à-peu. Cette partie, qui est gâtée, se sépare du corps de l'os, & se leve par lames très minces. Les médicaments, qui accélerent cette séparation, sont nommés *exfoliants.*

La carie est à l'os, ce que la gangrene est aux parties molles; c'est le défaut de vie dans une partie de l'os. Par l'action des vaisseaux entiers de l'os, ou de la partie qui jouit de la vie, il se fait une séparation de la partie d'os qui est privée de la vie.

Pour procurer l'exfoliation de l'os, & pour arrêter le progrès de la carie, il faudra, ou rétablir la circulation rallentie dans le corps de l'os par le moyen des résolutifs puissants & pénétrants, ou mondifier ou nétoyer la partie cariée & vermoulue par le secours des détersifs forts. Enfin les corrosifs font détacher jusqu'au vif les lames osseuses.

EXPECTORANTS. *Expectorantia*, seu *Anacathartica medicamenta.* Voyez INTRODUCTION, *pag.* 102 *& suiv.*

EXTRACTION. *Voyez* Introd. *p.* 26.

EXTRAIT de Saturne. *Voyez* PLOMB.

Phasianus, Faisan.

FAI

FAISAN ordinaire *ou* commun. *Phaſianus*, off. *Phaſianus à Phaſide Colchidis fluvio dictus.*

Cet oiſeau a trente-ſix pouces environ depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue; l'étendue des aîles déployées eſt de trente trois pouces. Son bec eſt ſemblable à celui des oiſeaux qui ſe nourriſſent de grain; il eſt blanchâtre. Ses yeux ſont entourés d'une couleur rouge écarlate, ſemée de petits points noirs : l'iris eſt jaune. Sur le devant de la tête à la baſe de la mâchoire ſupérieure, ſe trouvent de petites plumes noirâtres mêlées d'un pourpre éclatant. Le ſommet de la tête & la partie ſupérieure du col teints d'un verd obſcur reluiſant comme de la ſoie, ou d'un blanc luiſant avec quelque mêlange de roux; à chaque côté de la tête, proche des oreilles, ſont placées des plumes élevées, que PLINE a nommées de *petites cornes*. Les côtés du col & de la gorge ſont d'un pourpre brillant : toutes ces couleurs changent ſuivant les aſpects, en verd & en pourpre foncé. Le dos eſt plus clair : ſes plumes, ainſi que celles de l'eſtomac & du ventre, imitent les écailles de poiſſon, d'un roux très vif, bordées d'un bleu pourpre : le deſſus de l'aîle gris; la queue, dont les plumes ſont étagées en deſſous, eſt également griſe, & longue de huit pouces. Les cuiſſes & la région de l'anus ſont tannées brun; les jambes & les pieds d'un gris-roux.

Toutes ces belles couleurs, qui ſe remarquent dans le mâle, & qui en font un oiſeau très agréable à la vue, ne ſe trouvent point dans la femelle,

dont la couleur eſt pour l'ordinaire d'un gris & d'un roux mêlangés.

Le faiſan vit dans les bois, ſe perche, & ſe nourrit de fruits ſauvages & de différents grains qu'il va chercher dans les champs voiſins. Il vit auſſi long-temps que la poule domeſtique. Vers la mi-mai, il fait ſon nid à terre dans les buiſſons les plus épais : il le compoſe de feuilles, de paille & d'herbes ſéches. La femelle pond juſqu'à quinze œufs. Les petits n'écloſent qu'après trente jours d'incubation; dès qu'ils ſont éclos, ils ſuivent leur mere comme font les perdreaux, & ſe nourriſſent alors de ſauterelles, & d'autres inſectes, d'œufs de fourmis. Le faiſan eſt gourmand, & même carnaſſier.

Cet oiſeau a été eſtimé de tous les temps; les grands ſeigneurs en font élever dans des lieux particuliers, qu'on nomme *faiſanderie*.

On le ſert ſur les tables les plus recherchées, comme un mets délicieux. Sa *chair* en effet, lorſqu'il eſt jeune & bien nourri, eſt nourriſſante, d'un bon ſuc, & donne un aliment excellent. Comme elle ſe digere aiſément, on peut en permettre & même en conſeiller l'uſage aux convaleſcents, & à ceux qui ſont épuiſés par de longues maladies.

On dit que ſon uſage eſt ſalutaire aux épileptiques, & à ceux qui ſont ſujets aux convulſions.

Son *fiel* eſt propre pour éclaicir la vue, & diſſiper les taches de la cornée.

Sa *graiſſe*, à l'extérieur, réſout les tumeurs, fortifie les nerfs, & appaiſe les douleurs de rhumatiſme.

FAUSSE BRANCHE-URSINE. *Voyez* BERCE.

FAUSSE CAMOMILLE. *Voyez* ŒIL-DE-BŒUF.

FAUX ACORUS. *Voyez* ACORUS, troiſieme eſpece.

FAUX AMOME. *Voyez* AMMI VULGAIRE.

FAUX CRESSON. *V.* CRESSON, septieme espece.

FAUX ÉBENE DES ALPES. *Voyez* AUBOUR.

FAUX NARD. *Voyez* AIL SERPENTIN.

FÉBRIFUGES. *Febrifuga medicamenta.* Remedes contre la fievre. Par le moyen des fébrifuges, dit un professeur célebre, on vient à bout de corriger le vice des liqueurs qui entretient les fievres d'accès ou intermittentes.

La fievre est la fréquence du pouls précédée ordinairement de frissons, accompagnée de chaleur avec un dérangement sensible des fonctions du corps humain.

On appelle fievres intermittentes celles qui quittent le malade par intervalles, & reviennent de nouveau. C'est par la différence des périodes de la fievre intermittente qu'on en distingue les especes.

La fréquence du pouls suppose nécessairement une contraction fréquente du cœur & des arteres. Le cœur se contractera souvent, si le sang acquiert de la vélocité, ou si le genre nerveux est irrité, comme il arrive à l'occasion d'une douleur vive dans quelque partie du corps que ce soit; sur-tout si elle est tendineuse : cette douleur, causant une tension considérable dans le genre nerveux, sollicite toutes les parties élastiques du corps à l'effervescence, & produit des oscillations plus fréquentes. Les arteres se contracteront avec force, & pousseront le sang dans les veines avec plus de rapidité; par conséquent, le sang reviendra au cœur en moins de temps : le cœur aussi se contractera plus subitement; ainsi de suite, tout se contractera plus vîte, & la circulation sera plus prompte. La vélocité du sang doit aussi augmenter, s'il y a embarras dans les vaisseaux capillaires sanguins; pour lors le sang,

ne pouvant parcourir les vaisseaux obstrués, doit se porter en plus grande quantité aux libres; mais ces vaisseaux n'en peuvent recevoir qu'à raison de leur diamètre. Il faut donc que la vélocité compense le volume, & que le sang passe avec plus de rapidité dans les vaisseaux libres, d'autant plus qu'il conserve le mouvement qui lui avoit été imprimé par celui du cœur & des arteres; mouvement qui étoit suffisant pour lui faire parcourir tout l'espace des vaisseaux obstrués, & des dernieres voies de la circulation. Par les vaisseaux collatéraux, le sang va immédiatement se décharger dans les principes des veines; le chemin est infiniment plus court, que s'il eût continué sa route par les vaisseaux capillaires, & ensuite par les lymphatiques, sous la forme de lymphe. Il parvient donc plus-tôt aux veines, & avec plus de vélocité; il est emporté au cœur plus vîte. Le cœur se contractera donc avec plus de vîtesse, ainsi le pouls sera plus fréquent; mais les humeurs, qui devoient être contenues dans tous les vaisseaux, & sous la forme du sang & de la lymphe, circulant alors dans un moindre nombre de vaisseaux, leur volume y doit augmenter; d'autant plus que les vaisseaux capillaires étant obstrués, les sécrétoires sont comprimés, ne recevant plus la matiere des sécrétions; cela augmente encore le volume du sang, à proportion du défaut de la sécrétion: il y aura donc tension dans les vaisseaux, & le pouls sera plein, à raison de la tension des fibres. Si la force contractive & le mouvement du sang augmentent aussi, le pouls sera plus fréquent, plein & fort. Il est donc constant que la fievre suit nécessairement l'engorgement des vaisseaux sanguins capillaires, sur-tout s'il est considérable; & l'engorgement n'est pas une fausse supposition. Il est aisé de le reconnoître par

par les frissons, la difficulté de respirer, les douleurs sourdes, les tumeurs inflammatoires, les dépôts, les hémorrhagies & les autres symptômes qui précédent ou accompagnent la fievre. Ce qui peut donner lieu à cet engorgement, sont des matieres grossieres, visqueuses, ou aigres, qui, diminuant la fluidité du sang, le font séjourner dans les vaisseaux capillaires, & rendent ses globules incapables, par leur grosseur, de pouvoir pénétrer les ouvertures des petits vaisseaux. Les premieres voies transmettent, dans la masse du sang, les matieres de ce caractere, lorsque les digestions sont dérangées, lorsque le chyle n'est pas assez travaillé, qu'il est peu coulant; & qu'au lieu d'une qualité douce & balsamique, il a contracté de l'aigreur, de la viscosité, & qu'il est chargé de parties grossieres & indigestes.

Nous n'entrons point dans le détail de toutes les causes qui peuvent faire séjourner le sang dans les vaisseaux capillaires & y produire des obstructions. Si, par les secousses des solides & l'effort des vaisseaux, les matieres, qui causoient l'embarras & l'engorgement, sont divisées & altérées au point de circuler avec facilité, & d'être séparées des fluides par les différents couloirs sécrétoires & excrétoires; le calme succede, la fievre cesse, l'accès est terminé, & les fonctions retablies: mais, s'il passe toujours des premieres voies, ou qu'il reste dans la masse du sang, de quoi en altérer la qualité; dès qu'il y en aura une quantité capable de produire l'engorgement nécessaire pour exciter l'accès de fievre, alors elle se manifestera de nouveau. La différence de ces accès dépendra de la qualité & de la quantité des matieres qui pénétrent les voies de la circulation, & du temps qu'elles mettent à y parvenir, & à s'y accumuler.

Il faut donc, dans les premieres voies, corriger le vice des humeurs qui y croupiſſent, & de celles qui y abondent, reſtituer aux fibres de l'eſtomac & des inteſtins leur tenſion néceſſaire, détruire dans la maſſe du ſang la matiere qui entretient les accès de la fievre, & rétablir la liberté de la circulation dans tous les canaux & tuyaux capillaires. Les purgatifs émétiques emportent avec promptitude les matieres qui ſéjournent dans les premieres voies; & il arrive aſſez ſouvent qu'en interrompant tout-à-coup le tranſport qui s'en faiſoit dans la maſſe du ſang, la fievre ceſſe, ſans qu'il ſoit beſoin d'avoir recours à d'autres expédients : mais, lorſque le ſang & les humeurs ſont infectés par le mélange des mauvais ſucs des premieres voies, que les glandes des inteſtins ne fourniſſent qu'une humeur gluante & viſqueuſe qui tapiſſe les parois de l'eſtomac & des inteſtins, qui émouſſe le ſentiment de leur velouté, & énerve leurs fibres; lorſque quelque viſcere a perdu ſon reſſort, & qu'il eſt diſpoſé à recevoir l'engorgement, ces ſecours ne ſuffiſent pas, il faut recourir aux fébrifuges.

Les plantes fébrifuges ſont la plûpart d'un goût âcre & très amer; elles réchauffent l'eſtomac, elles réveillent l'appétit; elles accélerent la circulation des liqueurs, & les raréfient. On peut donc inférer de là, qu'elles corrigent la qualité des ſucs des premieres voies; qu'elles ſont donc capables de diviſer puiſſamment les matieres viſqueuſes & d'abſorber les aigres. Si elles reveillent l'appétit, c'eſt parcequ'elles rétabliſſent & excitent l'oſcillation des fibres de l'eſtomac; elles les réchauffent, parcequ'elles rétabliſſent la facilité de la circulation dans les vaiſſeaux du méſentere, de l'eſtomac & des inteſtins. Enfin lorſque les parties médicamenteuſes de ces plantes pénétrent les voies de la circulation,

elles décomposent les molécules grossieres ; elles rompent la viscosité des fluides ; elles absorbent, dans leurs pores, les aigres qui soutenoient la lenteur des fluides. Elles ne peuvent diviser les fluides & hâter l'oscillation des solides, qu'elles ne raréfient la masse du sang, & qu'elles ne distendent les vaisseaux : il est donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs ; précaution que la nature de la fievre exige, & sans laquelle, l'impétuosité des liqueurs, dans le mouvement turbulent de l'accès, pourroit occasionner des dépôts très fâcheux ; & les fébrifuges fatigueroient le malade, & souvent sans fruit.

Nous connoissons, dans les plantes fébrifuges, des parties médicamenteuses, dures, puisqu'elles divisent les fluides ; qu'elles les décomposent ; & qu'elles raniment les oscillations des vaisseaux. Nous y admettons des parties poreuses & absorbantes, puisqu'elles corrigent les aigres ; ce que nous déduisons de leurs effets. L'impression, qu'elles font sur la langue, semble nous le désigner.

Les fébrifuges sont :

Les racines d'acorus.
d'aunée.
de bistorte.
de cabaret.
de fenouil.
de galenga.
de gentiane.
d'impératoire.
de pissenlit.
de quinte-feuille.
de serpentaire de Virginie.
Les feuilles d'absinthe (grande.)
d'absinthe (petite.)
Les feuilles d'ache.
d'argentine.
d'aurone.
de bétoine.
de camomille.
de centaurée (petite.)
de cerfeuil.
de chardon bénit.
de chicorée.
d'eupatoire.
de fumeterre.
de germandrée.
de méniante.
de pissenlit.
de sariette.

Les feuilles de scordium.
de tanaisie.
de tormentille.
de verveine.
Les fleurs de camomille.
de chausse trappe.
de pêcher.
Les noyaux de pêches.
La noix de cyprès.
de galle.
Les semences de chanvre.
de thalictron.
Les cubebes.
Le poivre.
Les écorces de cerisier sauvage.
de frêne.
de quinquina.
de tamaris.
La cascarille ou chacril.
Le *cassia lignea*.
L'aloës.
Le benjoin.
La gomme gutte.
La myrrhe.
La suie.
Les coquilles d'œufs.
L'urine humaine.
Les cloportes.
L'eau commune.
Les eaux de Balaruc.
de Bourbon l'Archambault.
Les eaux de Bourbon-Lancl.
de Bourbonne.
de Miers.
de Vals.
de Vichi.
Le sel ammoniac.
cathartique amer.
L'antimoine.
Le fer.
L'eau de chardon bénit.
de menthe.
Le syrop d'absinthe.
de fleurs de pêcher.
de mercuriale.
de quinquina.
L'extrait d'absinthe.
de gentiane.
de quinquina.
Les trochisques d'agaric.
alhandal.
La thériaque.
La poudre *de duobus*.
de tribus.
de viperes.
Le sel d'absinthe.
de centaurée (petite.)
de tartre.
La crême de tartre.
Le tartre chalybé.
L'antimoine diaphorétique.
Le kermès minéral.

FÉBRIFUGE de Sylvius. *Voyez* ESPRIT DE SEL.

FÉLOUGNE. *Voyez* CHELIDOINE (GRANDE.)

FEMME. *Voyez* HOMME.

I°. FENOUIL commun. *Fœniculum vulgare minus, acriori & nigriori semine*, J. B. TOURNEF. Inst. rei herb. *Fœniculum vulgare italicum, semine oblongo, gustu acuto*, C. B. Pin. *Fœniculum*, sive *Marathrum vulgatius*, Adv. LOBEL. *Fœniculum vul-*

a. - 1.

Fenouil. Fœniculum.

a. 1.

gare germanicum, C. B. Pin. *Anethum fructu ovato*, Linn.

Sa racine, qui eſt vivace, eſt groſſe comme le doigt & plus, blanche, droite, d'une ſaveur aromatique, & un peu amere. Sa tige s'éleve de cinq à ſix pieds; elle eſt droite, cylindrique, noueuſe, remplie d'une moëlle fongueuſe, & diviſée en pluſieurs branches au ſommet. Ses feuilles ſont amples partagées en lobes étroits, d'un verd foncé d'une ſaveur douce, d'une odeur agréable; elles ſont portées ſur des pédicules, qui embraſſent la tige & les branches en maniere de gaîne. Du ſommet des tiges & des rameaux, ſortent de grands paraſols arrondis, dont les fleurs ſont en roſe, à cinq pétales jaunes, odorants, appuyés ſur un calyce qui devient un fruit compoſé de deux ſemences oblongues, noirâtres, convexes d'un côté, applaties de l'autre; d'une ſaveur âcre & un peu forte.

Dans les pays chauds, cette plante vient parmi les cailloux : on la cultive dans les jardins.

II°. Fenouil doux. *Fœniculum dulce majore & albo ſemine*, J. B. *Fœniculum dulce*, C. B. Pin. 147. *Fœniculum*, ſive *Marathrum vulgatius dulce*, Lobel, Icon. 775.

Cette eſpece differe de la précédente, en ce que ſa tige eſt moins haute, plus grêle, & ſes feuilles plus petites. Ses ſemences ſont plus grandes, blanchâtres, moins âcres.

On emploie la graine, les feuilles & les racines de fenouil. La graine porte improprement le nom d'*anis doux*; c'eſt avec elle qu'on fait, par infuſion dans de l'eau-de-vie, un ratafiat qu'on nomme *eau d'anis* : ce ratafiat eſt très bon; il eſt carminatif, ſtomachique, rétablit les digeſtions; il nuit ſinguliérement aux eſtomacs chauds. L'infuſion de la graine de fenouil convient dans les maladies des

yeux & des oreilles, dans les fievres malignes, putrides, éruptives, la petite-vérole, la rougeole, les fievres peſtilentielles. La racine eſt diurétique, diaphorétique; elle convient dans la petite-vérole & la rougeole. On dit que la racine & les feuilles de fenouil, bouillies dans du lait & appliquées en cataplaſme ſur le ſein des nourrices, fait revenir leur lait. On l'a regardée comme fébrifuge; dans ce cas, on donnoit trois onces du ſuc dépuré. Le fenouil, à l'extérieur, eſt réſolutif: les huiles, ſoit diſtillées, ſoit par expreſſion, n'ont rien de particulier.

La ſemence de fenouil, dit M. Vogel, contient une huile éthérée que le froid condenſe. Elle eſt du nombre des quatre ſemences chaudes; ſon uſage eſt le même que celui de l'anis. Quant à ſa racine, dit le même, c'eſt une des cinq racines apéritives majeures; ce qui indique aſſez dans quel cas il faut la preſcrire. Avec quatre onces de ſon ſucre, Zacutus Lusitanus a guéri pluſieurs eſpeces de fievres, & ſur-tout la fievre quarte, dans l'eſpace de dix jours. Craton a vu un moine être délivré de la cataracte en dix jours, en appliquant ſur l'œil la décoction de la racine faite dans du vin.

III°. Fenouil annuel; Viſnage; Cure-dent d'Eſgagne. *Viſnaga*, J. B. *Gingidium umbellâ oblongâ*, C. B. Pin. 151. *Viſnaga Gingidium appellatum*, Parkens. *Fœniculum annuum, umbellâ contractâ oblongâ*, Tournef. Inſt. rei herb.

De ſa racine, qui eſt annuelle & fibreuſe, s'éleve, de deux pieds, une tige droite, liſſe, genouillée, reſſemblante à celle de l'aneth. Ses feuilles ſont découpées en grandes lanieres; elles ſont liſſes, unies. Du ſommet de la tige, ſortent des fleurs en ombelles, blanchâtres, garnies à leur

a.1.

Fenouil annuel.

Visnaga.

a. – 1.
a,2.
Fénu grec.
Fœnum-græcum.
a,2.

baſe de petites feuilles; elles ſont compoſées de cinq pétales taillés en forme de cœur, du milieu deſquels s'élevent cinq étamines capillaires à ſommets ſimples. A ces fleurs, ſuccedent des fruits ovales, où ſont contenues deux graines convexes d'un côté, & applaties de l'autre, velues, d'une ſaveur âcre.

Cette plante croît naturellement dans les pays chauds, comme en Italie, en Eſpagne, en Languedoc. Elle ſe cultive ici dans les jardins; elle donne ſes fleurs en été. Ses ſemences ſont mûres dans l'automne.

On lui a donné le nom de *cure-dent*, parceque les pédicules des ombelles, étant ſéchés, acquierent aſſez de conſiſtance & de fermeté pour ſervir en effet de cure-dents.

Suivant J. Bauhin, cette plante a les mêmes vertus, que le fenouil: ainſi elle eſt apéritive, diurétique, emménagogue; mais on en fait cependant peu d'uſage en médecine.

IV°. Fenouil marin. *Voyez* Passe-pierre.

V°. Fenouil de porc. *Voyez* Queue de pourceau.

FENUGREC. *Fœnum-græcum ſativum*, C. B. Pin. 348. Tournef. Inſt. rei herb. *Fœnu-græcum*, J. B. *Trigonella leguminibus ſeſſilibus ſtrictis, erectiuſculis, acuminatis*, Linn.

De la racine, qui eſt blanche, ſimple, menue, ligneuſe, s'éleve, d'environ un pied, une tige grêle, verte, creuſe, rameuſe. Comme dans le trefle des prés, le fenugrec porte trois feuilles ſur une même queue; mais elles ſont plus petites, légerement dentelées tout au tour, plus larges que longues, vertes en deſſus, cendrées en deſſous. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des fleurs légumi-

neuſes, blanchâtres, auxquelles ſuccédent des ſiliques longues de ſix à ſept pouces, un peu applaties, courbées, terminées par une longue pointe; elles contiennent des ſemences preſque rhomboïdes, d'une odeur un peu forte, ſillonnées, jaunâtres.

Cette plante, qui ſe cultive dans pluſieurs pays, à cauſe de ſa graine, fleurit en été.

Ses ſemences, dit M. Vogel, ſont remplies d'un mucilage balſamique qui appaiſe les douleurs des yeux, diſſipe puiſſamment les inflammations, ſoulage dans la conſtipation & les difficultés d'uriner, calme les douleurs de colique, des reins & de la veſſie, & fait venir les abſcès à maturité. C'eſt pourquoi on l'ajoute dans les fomentations, les clyſteres & les cataplaſmes; ou bien on en fait une ſimple décoction dans l'eau ſimple, ou dans du moux : ce dernier ſur-tout eſt employé pour des fomentations contre les inflammations, tant externes, qu'internes. La décoction dans l'eau emporte les lendes qui ſont ſur les cheveux, & nétoie les ulceres de la tête.

Le fénugrec convient avec les autres farineux, mais il eſt plus adouciſſant. Sa décoction eſt déterſive-aſtringente, convient dans les ulceres externes, & dans ceux qui reſtent aux inteſtins ſur la fin des dyſenteries.

FER. Σίδηρος, Græcor. *Ferrum*, Latinor. *Mars*, Chymicor.

Le fer eſt le plus commun des métaux, & le plus utile. Ce métal eſt dur, peu ductile, ſec, ſonore : il a une ſaveur aſtringente; il eſt d'un brun-ſale, quand il n'a point été poli; mais, quand il l'a été, il eſt d'un blanc-pâle. On l'a appellé *ferrum*, parcequ'ordinairement il eſt employé à

faire des armes ; *chalybs*, mais c'eſt ſpécialement l'acier qui porte ce nom. Les chymiſtes l'ont appellé *Mars*, parcequ'ils croyoient qu'il recevoit les influences de cette planete.

On trouve du fer dans preſque toutes les contrées de l'Europe, ſpécialement en France, & en Allemagne ; l'Amérique & les autres pays ſi fertiles en mines d'or & d'argent, ſont privés d'un métal auſſi utile. Il s'en trouve des mines en Normandie, dans le Berri, l'Anjou, la Champagne & la Lorraine.

Le fer, dans ſa mine, ſe trouve, ou ſous ſa forme naturelle, ou combiné avec des ſubſtances étrangeres : quand il eſt ſous ſa forme naturelle, on le trouve en petites baguettes, mais ce fer eſt peu employé. Celui dont on ſe ſert le plus ſouvent eſt trouvé dans ſa mine, ſous la forme de pyrites martiales, ou combiné avec une eſpece de marne & même des cailloux ; il eſt de différente couleur, tantôt brun, tantôt tirant ſur le jaune.

Pour ſéparer le fer d'avec ſa mine, il n'eſt pas beſoin de tant d'appareils, que pour les autres métaux ; il ſuffit de la fondre, & l'on a ce que l'on appelle *fonte* ou la *gueuſe*. En Allemagne, la gueuſe ſoufre la lime ; & M. de RÉAUMUR a découvert depuis peu le moyen de rendre la nôtre pareille. La gueuſe ſert ordinairement à faire des boulets de canon, des mortiers & autres ouvrages groſſiers.

Pour avoir une fonte plus pure, il faut la laiſſer en fuſion pendant vingt-quatre heures, & remuer la matiere avec une barre de fer ; par là on favoriſe l'union des molécules ferrugineuſes. Il faut obſerver que le fer a beſoin d'addition pour entrer en fuſion ; en France, on y mêle une marne fort vitreſcible, & quelques matieres animales, pour

lui redonner du phlogistique, à mesure qu'il en perd.

Si on fait fondre de nouveau la fonte, on en tire une écume qu'on appelle *mâche fer* qui ressemble assez à de l'émail; on la tient en fusion pendant un certain temps, puis on bat la masse sur une enclume, & il s'en détache des écailles qui sont une matiere à demi-vitrifiée; les molécules hétérogênes s'en séparent par ce moyen, & les ferrugineuses se trouvent plus rapprochées; puis on forme la tôle, le fer-blanc, des verges, dont on fait le fil d'archal, en les faisant passer par des filieres : c'est de ce fer qu'on se sert en médecine.

Il y a du fer qui, pour être converti en acier, n'a besoin que d'être chauffé par reprises & battu; il y en a d'autre qui a besoin pour cela de la cémentation. Pour y parvenir, on fait un lit avec du sel de tartre, de la raclûre de corne, de la marne vitrescible, puis un lit de verges de fer, & ainsi de suite; on donne le feu, & dans ce procédé, le fer se charge davantage de phlogistique & est converti en acier. On connoît que l'acier est bien pur, quand, en le cassant, ses molécules sont claires, petites & bien unies : au contraire, il ne vaut rien, quand elles sont grosses & écartées les unes des autres. Si on fait rougir l'acier, & qu'on le trempe tout rouge dans de l'eau froide, on fait l'acier trempé : on estime spécialement la trempe des Anglois.

Le fer est peu fusible, fort peu malléable, aigre; si on jette de la limaille de fer sur une chandelle allumée, il paroît une lueur blanchâtre sans odeur; son goût indique une partie saline; il est dissout par l'esprit de nitre : il s'en éleve une fumée épaisse, sulphureuse, inflammable, si l'on en approche de la lumiere; étant en fusion avec le nitre,

nitre, il scintille d'abord, puis il paroît tranquille; & ensuite il détonne, c'est une marque que son phlogistique est fort embarrassé; tenu long-temps en fusion, il perd son phlogistique, se calcine, & se convertit en une terre rougeâtre, ou un safran de Mars Cette terre est la base du fer; & ce qu'il y a de singulier, c'est que cette terre entre plutôt en fusion, que ne fait le fer même : on peut la revivifier, en lui ajoutant du phlogistique, lorsqu'elle est rouge; ce qui est une propriété singuliere à la base du fer. Lorsque le fer est rouge, si on y jette du soufre, il s'unit aussi-tôt avec lui, & entre en fusion; la limaille de fer, avec du soufre & de l'eau, fermente à l air libre, se bourfoufle, se gonfle, scintille, & prend feu.

Si on expose le fer au miroir ardent, il s'éleve quantité de fumée; & il reste, sur le support, une matiere à demi-vitrifiée, qui peut se révivifier en l'exposant seulement sur les charbons : cette terre du fer, qui reste après que son phlogistique est dissipé, est très difficile à vitrifier, & differe en cela de la base des autres métaux.

Le phlogistique du fer est un bitume, puisque, comme les bitumes, il étincelle étant en fusion, & répand une flamme blanche sans odeur; ce n'est pas du soufre, car il fait une flamme qui n'est pas blanche, & il répand beaucoup d'odeur. De tous ces principes, je conclus que le fer est formé d'une terre rouge peu vitrescible, & d'un bitume; & sa saveur indique aussi un sel vitriolique.

Tous les acides attaquent le fer; l'eau même l'altere; & on le reconnoît par-tout où il est, en ce qu'il a la propriété d'être attiré par l'aimant. Le fer se trouve très souvent formé dans la combustion de certains corps; &, à la longue,

comme on l'a remarqué, il devient aimant. Pour empêcher que le fer ne se rouille à l'air, on lui donne un vernis huileux.

On préfere, pour les arts, le fer d'Allemagne; sans doute parceque les Allemands le préparent mieux que nous : en médecine, on se sert du fer battu.

Le fer est tonique & stimulant à un très haut degré; & secondairement, il est apéritif & fondant : car d'abord son action porte sur les fibres; il les titille, les agace, les tend davantage; & elles deviennent plus vibratiles : alors elles broient davantage les liquides. Ceux-ci sont donc alors plus atténués, & repoussés de l'endroit où ils étoient arrêtés; ainsi dans les excrétions augmentées, à cause du relâchement, le fer devient salutaire, & fait l'office d'astringent. Suivant cette théorie, il seroit très nuisible dans les obstructions provenantes de spasmes & d'irritations, mais aussi il triomphe dans les obstructions occasionnées par le relâchement; ce qui est cause qu'il est si utile dans la cachexie, l'œdême, l'hydropisie & toutes les maladies qui dépendent *à serosâ colluvie*; qu'il agit spécialement dans les obstructions de la partie muqueuse du sang, mais il n'agit pas de même sur la partie lymphatique; c'est pourquoi il est contraire dans le squirrhe & les écrouelles.

Du temps de Dioscoride, le fer étoit fort employé dans les excrétions augmentées; & il étoit regardé comme un bon stomachique : aujourd'hui on le donne dans les dévoiements, les diarrhées, & sur la fin des dysenteries; dans les relâchements d'estomac, quand l'appétit est dérangé, & qu'il y a saburre dans les premieres voies : il convient dans la cachexie, l'hydropisie, les vapeurs hystériques & hypochondriaques, & les obstructions

à ſerosâ colluvie. Dans toutes ces maladies, il nétoie l'eſtomac, l'agace, l'échauffe, & procure de bonnes digeſtions.

Il faut avoir ſoin, avant que d'employer le fer, de déſemplir les vaiſſeaux, crainte de l'engorgement; & de délayer les humeurs, parceque les fibres entrant en ſpaſme, il pourroit fort bien ſe faire quelqu'obſtruction.

On ſe ſert communément de limaille de fer bien pure, exempte de cuivre, & réduite en alkool. La doſe eſt de dix ou douze grains; un ſcrupule au plus : il faut toujours la donner à petite doſe, de crainte de ſurcharger l'eſtomac. On la met auſſi dans un nouet, & on la fait bouillir dans les bouillons, les apozêmes & les décoctions appropriées aux maladies ci-deſſus : d'autres éteignent un fer rouge dans du vin; & ce vin devient aſtringent.

Le fer n'entre point dans nos vaiſſeaux, ſous la forme métallique; & il ſort du corps, comme on l'a pris. S'il pénetre dans nos humeurs, c'eſt quand il eſt ſalſifié par les acides qu'il a trouvés dans les premieres voies; & qu'il a formé avec eux un vitriol de mars imparfait : auſſi le fer n'opere-t-il point d'effet, que quand il y a des aigres dans les premieres voies; ſans cela, il ſurchargeroit & cauſeroit plutôt du mal. C'eſt pourquoi il faut toujours le donner à petite doſe, crainte qu'il ne ſe trouve pas aſſez d'aigres pour le ſalſifier tout entier.

On connoît que l'uſage du fer fait du bien, quand le pouls s'éleve; que le viſage devient plus coloré, les yeux plus brillants; que l'appétit revient; & que les matieres fécales ſont noires : au contraire, ſi les matieres fécales ſont blanches ou jaunes-pâles, que l'appétit ſoit toujours dérangé,

les yeux abattus, le visage pâle, le pouls petit, foible & concentré, c'est un signe que le fer ne fait aucun bien ; & il faut en cesser l'usage.

A l'extérieur, le fer n'a pas grande utilité : on le fait entrer dans certains emplâtres, où je crois qu'il n'a pas grande vertu. Il y a des boues ferrugineuses, comme à Forges, qu'on peut appliquer en cataplasme sur des parties affoiblies, atrophiées & languissantes ; mais j'estimerois autant la boue qui se trouve sous le pavé de Paris ; ce n'est qu'une boue ferrugineuse, à cause du fer qui s'élime des roues & de dessous les pieds des chevaux.

On a distingué le *safran de mars* en *safran de mars astringent*, & en *apéritif* ; mais, suivant notre théorie, ces deux safrans n'agissent l'un & l'autre, qu'en qualité de toniques.

Pour faire le safran de mars apéritif, on met des lames de fer à la rosée de Mai : elles se couvrent de rouille, on la ramasse ; c'est le safran de mars apéritif. Le safran de mars astringent se fait, en calcinant le fer : il perd son phlogistique, il reste une terre rougeâtre ; c'est le safran de mars astringent : on le prépare aussi, en faisant rouiller du fer dans du vinaigre. Il y a aussi la *poudre cachectique* qui se prépare, en mettant fermenter du soufre & de la limaille de fer ensemble ; & on les arrose d'un peu d'eau, puis on calcine la matiere ; le soufre se dissipe, le fer perd son phlogistique ; & il reste une terre martiale qui est la poudre cachectique.

Toutes ces préparations ne sont que du fer privé de phlogistique : elles peuvent s'employer dans tous les cas où convient la limaille ; elles peuvent même être préférées, en ce qu'elles se falsifient plus facilement dans les premieres voies, que la limaille de fer ; puisqu'il faut que la limaille perde

ſon phlogiſtique, avant que de s'unir aux acides; ce qui n'eſt pas néceſſaire dans ces préparations qui ſont totalement privées de phlogiſtique.

Pour faire le *ſel de mars aſtringent*, on prend de la limaille de fer exempte de cuivre, on la jette dans de l'eau bouillante, on y verſe de l'huile de vitriol, on remue la matiere, & on la laiſſe un peu de temps ſur un feu doux; puis on la filtre, on évapore, & on met cryſtalliſer : on obtient de beaux cryſtaux qui ſont un véritable vitriol de mars : ce ſel peu s'employer, au lieu de limaille de fer; il eſt déja ſalifié, c'eſt un bon vermifuge. En Allemagne, on le donne à un ou deux grains au plus; en France, on va même juſqu'à douze.

Un médecin de Marſeille faiſoit prendre, une heure avant chaque repas, un grain de ce ſel aux hydropiques, après qu'on avoit évacué les eaux; & il continuoit pendant cinquante jours : il tenoit ce remede de HARTMAN; je le crois très bon.

Le *ſel de mars de riviere* ſe fait ainſi : on prend de l'huile de vitriol, on y ajoute le double d'eſprit de vin alkooliſé : & on met le tout dans un vaſe de fer neuf : il ſe forme, à ſa ſurface, des cryſtaux qui ne ſont qu'une eſpece de vitriol de mars dulcifié. Ce ſel convient dans l'hydropiſie, la cachexie, l'œdême, les obſtructions formées par des relâchements, les pâles couleurs, & pour retablir le ton de l'eſtomac. La doſe eſt de dix & même vingt grains.

Il y a un grand nombre de teintures de mars qui different peu les unes des autres. La *teinture de mars tartariſée* ſe prépare ainſi : on prend du ſel de tartre & de la limaille de fer, on la fait bouillir dans de l'eau de puits, juſqu'à ficcité; on reverſe de nouvelle eau, & on fait bouillir; puis on décante l'eau, on la fait évaporer juſqu'en con-

ſiſtance de ſyrop ; & on y verſe un peu d'eſprit de vin : ſa doſe eſt d'un ſcrupule ou un gros ; on en peut même donner juſqu'à trois : elle convient dans tous les cas où l'on donne la limaille.

La *teinture de Ludovic* en differe ſeulement, en ce qu'au lieu de ſel de tartre, on emploie les cryſtaux de tartre ; elle a les mêmes propriétés.

Si on prend de la teinture de mars tartariſée, qu'on y ajoute des cryſtaux de tartre, & qu'on faſſe bouillir juſqu'à ſiccité, on fait ce qu'on appelle *tartre chalybé ſoluble :* ſa doſe eſt depuis vingt grains juſqu'à un gros, qu'on met dans les bouillons & apozêmes appropriés aux maladies où l'on donne la limaille de fer

Si on prend égale quantité de limaille de fer & de ſel ammoniac, & qu'on faſſe ſublimer, on obtient les *fleurs de mars*, *l'ens martis*, qui ont à-peu-près les mêmes propriétés, que le tartre chalybé ſoluble.

La *boule de mars* ſe fait, en prenant une partie de limaille de fer & deux parties de tartre : on verſe de l'eau-de vie deſſus ; on fait bouillir juſqu'à ſiccité ; on y remet de l'eau-de-vie, & l'on fait bouillir comme deſſus ; on réitere le procédé, juſqu'à ce que la matiere ſoit comme bitumineuſe ; on en fait des boules, qu'on appelle *boules de mars.* C'eſt un bon remede à l'extérieur ; on en diſſout dans les eaux vulnéraires ; & elles conviennent pour baſſiner des plaies & des contuſions, des entorſes, &c. On peut auſſi en diſſoudre dans de l'eau, & la faire prendre à l'intérieur, comme une eau minérale artificielle.

Quelques uns lavent le mâche-fer, & le donnent à l'intérieur ; mais il contient des parties hétérogênes ; & ainſi il n'eſt bon à rien.

Le fer, dit M. Vogel, eſt le métal le plus dur,

soluble dans tous les acides, ami de l'aimant. Il possede une vertu tonique, astringente, apéritive, & capable d'absorber l'acide ; ce qui le rend d'une très grande utilité dans les affections hypochondriaques (Lentil. *Iatromn. p.* 232, 234) ; dans la cachexie, le chlorosis (*A. N. C. vol.* vij, *observ.* 17) ; dans les flueurs blanches (*E. N. C. dec.* iij, *an.* 9 & 10, *pag.* 297) ; dans l'hydropisie commençante (Sydenham, *pag.* 632) ; dans la suppression des regles, la cardialgie & la goute hors de l'accès (Werlh. *in comm. Norimb.* 1734, *pag.* 115) ; dans la céphalalgie (*A. N. C. vol.* vij, *observ.* 17) : on le donne, dans ces cas, en limaille deux fois par jour, à la dose de quatre ou de six grains, en le combinant sur-tout avec le double de crême de tartre ; &, pour l'hydropisie, on l'associe avec la poudre de jalap. On peut le mêler aussi avec les extraits. Donné à la dose d'un gros, pendant quelques jours, il fait sortir les vers, & même le solitaire, quoiqu'il ne procure pas constamment cet effet ; (Van Doeveren, *Diss. de vermib. intest. pag.* 68, 71. Mêlé avec la racine de jalap & autres substances, au poids de quelques grains, il augmente leur vertu purgative. Mais l'usage du fer est nuisible, lorsqu'il y a pléthore ; lorsque l'estomac & les intestins sont remplis de saburre & de sucs putrides ; qu'il y a trop de tension dans les solides, dans les obstructions invétérées des visceres, & dans les ulceres du poûmon & des autres visceres ; (Van Swieten, iij, *pag.* 659, 660. Edward Wright, *Diss.*) Il faut prendre garde que, dans les maladies hypochondriaques sur-tout, son usage n'attire le resserrement du ventre, l'oppression de poitrine, la diminution de l'urine ou celle de la transpiration ; pour éviter ces inconvénients, il faut le combiner avec de doux laxatifs

(STARCKE, *in A. N. C.*) Le vin ou l'eau, dans lesquels on a éteint un fer rouge, est d'un grand secours dans le flux cœliaque, la dysenterie, la lienterie, le cholera, & à ceux qui ont l'estomac foible; DIOSCORIDE. La rouille de fer a été vantée par CHIRAC comme un excellent remede contre le cochemar.

FERMENTATION. *Voyez* Introd. *p.* 15.

FERMENTATION putride. *Voyez* Introduction, *p.* 22.

FERMENTATION spontanée. *Voyez* Introduction, *p.* 20.

FEU. *Ignis.*

Dans l'introduction, on a parlé du feu, comme agent des chymistes, & comme principe des mixtes; actuellement on va le considérer comme remede.

Le feu peut être regardé à juste titre, comme un très grand remede; c'est lui qui sert à nétoyer les appartements infectés, soit parcequ'il y a longtemps qu'on ne les a habités, soit parcequ'il y a eu des malades; ou quelques substances qui y soient passées par la fermentation putride: rien alors n'est si propre à purifier l'air, que le feu; par exemple, un homme, qu'on traite de la vérole par les grands remedes dans un petit appartment, le corrompt bien-tôt. L'air n'étant point renouvellé, la respiration du malade l'infecte, lui fait perdre son ressort, le rend très dangereux; le médecin, la garde, personne ne peut le supporter. Il faut alors le purifier, en y brûlant quelque chose dans le milieu de la chambre; on lui ôte toutes ses mauvaises qualités; c'est une pratique aussi très nécessaire dans les maladies du poûmon. Un malade se trouve très bien, si on lui fait recevoir la vapeur de pastilles balsamiques, faites avec le

benjoin ou le ſuccin ; on peut auſſi de cette façon purifier très avantageuſement l'air des mines qui, faute d'être renouvellé, ſe corrompt, & ſuffoque les mineurs.

L'expérience apprend que les maladies épidémiques, comme peſte, petite-vérole, rougeole, & autres fiévres malignes, arrivent moins l'hyver, que l'été ; ſans doute parceque le feu, qui eſt plus commun dans l'hyver que dans l'été, purifie l'air, & lui enleve toutes les molécules contagieuſes qu'il pourroit contenir ; c'eſt ce qu'Hippocrate avoit fort bien connu. Pour délivrer Athênes & la Grece d'une peſte qui les déſoloit, il fit mettre le feu à des forêts entieres ; ce qui lui réuſſit à ſon gré. Le roi de Perſe ne tarda pas à lui envoyer des ambaſſadeurs, pour le prier de lui accorder la même grace qu'il avoit accordée à la Grece. Nous voyons encore tous les jours des exemples de ce bon effet, qui arrivent naturellement dans la Norwege, où le feu prend de temps en temps à quelques forêts, & rend l'air ſupportable aux habitants.

En partant de ces principes, pour détruire une épidémie qui ſe diſpoſeroit à ravager une ville, mon deſſein ſeroit d'allumer de grands feux généraux tout autour de la ville, dans les places publiques, & d'obliger chaque particulier d'en entretenir continuellement chez lui même. S'il ſe trouvoit quelques forêts dans le voiſinage, il ſeroit auſſi à propos d'y mettre le feu, & rien ne ſeroit ſi propre à balayer & purifier l'air.

Nous venons de conſidérer le feu, comme remede intérieur : à l'extérieur, il n'a pas moins d'utilité. On l'emploie ſous la forme de cautere : on en diſtingue de deux ſortes ; les cauteres actuels, & les potentiels : les cauteres actuels ſont le feu

même ; les cauteres potentiels ſont tout agent qui, comme le feu, peut faire eſcare. Il y en a de pluſieurs eſpeces ; *voyez* CAUSTIQUES, & PYROTIQUES.

Pour faire un cautere actuel, il faut un corps qui raſſemble le plus qu'il eſt poſſible de matiere de feu ; tels ſont les métaux : on donne aux cauteres actuels diverſes figures ; on les rougit avant que de les appliquer. Les anciens ont employé des cauteres faits avec l'or ; & pluſieurs d'entr'eux ont obſervé que l'eſcare tomboit plutôt ; que la douleur étoit moins grande ; que la ſuppuration étoit meilleure, que ſi on eût employé le fer : & ils ont obſervé la même choſe à l'égard de l'argent. Ils ſe ſont auſſi ſervis de cauteres faits avec le cuivre, mais cette pratique eſt blâmable ; la douleur eſt plus grande ; il ſurvient à la partie cautériſée des tremblements & des convulſions. Ils employoient auſſi le plomb fondu, des racines, comme d'ariſtoloche, des méches ; de la moëlle de plantes trempée dans de l'huile & brûlée ſur la partie ; de l'amadou, de l'huile & de l'eau bouillante, dont ils aſperſoient la partie ; de l'eſprit de vin & les graiſſes enflammées ; mais ces moyens ne valent rien : outre qu'on n'eſt pas maître de l'eſcare, il y a bien d'autres inconvenients à craindre ; d'où je conclus que rien n'eſt meilleur pour le cautere actuel que l'or ou l'argent, & à leur défaut le fer.

Les anciens ont beaucoup vanté le cautere actuel : les modernes l'ont rejetté comme une pratique cruelle : il n'y a plus à préſent que les maréchaux qui l'emploient ſur les chevaux. Il eſt vrai que les anciens en ont trop multiplié l'uſage, & ont mérité par-là le nom de *barbares*. En effet, peut-on ne pas donner ce nom à des gens qui faiſoient pour un rien d'énormes cautériſations à la tête ; qui, pour

la paracenteſe, appliquoient neuf cauteres actuels au ventre, comme on le voit dans PAUL ÆGINÈTE & ALBUCASIS. AMBROISE PARÉ a épargné beaucoup de douleurs aux malades, en inventant la ligature, & en la ſubſtituant à la cautériſation dans le cas d'une ſimple hémorrhagie. Mais, ſi les anciens ont été trop cruels dans ſon application, les modernes ont été trop timides à ſon égard, & n'en ont pas reconnu les avantages.

En effet, rien n'eſt meilleur que le cautere actuel pour détruire la carie des dents & des os, pour conſumer de mauvaiſes chairs : on l'emploie avec ſuccès dans les ulceres de mauvais caractere. Selon HIPPOCRATE, il faut employer le feu où les autres remedes blanchiſſent ; on a vu de très bons effets d'un bouton de feu appliqué à la partie poſtérieure de la tête, dans les douleurs invétérées de cette partie : on ſçait qu'un dépôt juge avantageuſement une goute ſciatique ; on pourroit donc ſuppléer à ce dépôt, par un cautere actuel.

On met en uſage le cautere potentiel pour faire eſcare, ouvrir des abſcès, conſumer les excroiſſances fongueuſes, détruire de mauvaiſes chairs & des calloſités ; on l'applique au bras à l'union du muſcle deltoïde avec le triceps, à la nuque du col, au jarret, à la partie intérieure de la cuiſſe ; mais l'endroit le plus commode, c'eſt au bras.

Avant que d'appliquer le cautere potentiel, on raſe la partie, on met deſſus un emplâtre agglutinatif, percé dans le milieu de la grandeur que l'on voudra donner à l'eſcare ; on place dans ce trou la pierre à cautere qui doit être ſéche ; on la recouvre de papier, de charpie, d'une ou deux compreſſes, & on bande la partie. Quand la douleur ceſſe, on leve l'appareil ; on apperçoit une eſcare noire, on applique deſſus un plumaceau chargé de ſuppu-

ratif : il se fait un cercle blanchâtre autour de l'escare, peu-à-peu elle tombe par la suppuration ; on panse le cautere alors avec un pois qu'on met dans le trou qu'a laissé l'escare, & par dessus une feuille de lierre ; on l'entretient ainsi ouvert. Il est d'une grande utilité dans beaucoup de maladies, dans les hémorrhoïdes, les regles, & quelques autres excrétions supprimées, pour détourner des fluxions d'humeurs âcres : il peut même prévenir la phthisie ; je ne sçais pourquoi on est si prévenu contre les cauteres, vu les grands avantages qu'on en retire.

FEUILLE INDIENNE, *ou* MALABATHRUM. Μαλαβαθρον & Φύλλον μαλαβαθρε, DIOSC. & GALEN. Μαλαβαθρον ἰνδικὸν, GALEN. Φυλλον ἰνδικὸν, ACTUAR. *Malabathrum indicum*, & *Folium indicum*, off. *Malabathrum*, PLINII. *Sadegi*, AVICEN. *Tamalapatra*, Garz.

C'est une feuille, dit M. GEOFFROI, semblable à celle du cannelier, dont elle ne differe que par l'odeur & le goût ; elle est oblongue, pointue, compacte, luisante, distinguée par trois nervures qui vont de la queue à la pointe ; d'une odeur agréable, aromatique, & qui approche un peu du clou de girofle. On doit choisir celle qui est récente, compacte, épaisse, grande & entiere ; & qui ne se casse pas facilement en de petits morceaux.

Les sentiments sont partagés sur la nature du malabathrum, ou feuille indienne : comme les Indiens nomment *Tamalapatra*, ce qui est nommé *Malabathrum* par les anciens grecs, on a été induit à croire par la ressemblance du nom, que c'est la même chose.

Ainsi, en attendant qu'il y ait des éclaircissements plus décisifs à cet égard, il faut dire avec tous

b.1.
b.4.
b.2.
b.5.
1. Senna alexandrina,
Séné d'Alexandrie,
Feuille indienne,
Malabathrum,
a.1.
a.2.

Feve de Marais.
Faba.
a. 1.

tous les botaniſtes que l'arbre qui porte cette feuille s'appelle *Canella ſylveſtris malabarica*, Raii, hiſt. 1562. *Katou-Katua*, hort. malab. *p.* 5. 105. *Canella arbor ſylveſtris*, Munt. *Tamalapathrum*, ſive *Folium indicum*, C. B. Pin. 409.

Cet arbre eſt aſſez ſemblable au cannelier de Ceylan; tant par l'odeur que par le goût; mais il s'éleve davantage. Ses feuilles ſont auſſi plus grandes, & ovalaires; Chomel dit qu'elles reſſemblent au laurier royal; elles portent trois nervures aſſez groſſes, depuis leur pédicule juſqu'à la pointe. De l'extrémité des rameaux, ſortent de petites fleurs en ombelles; elles ſont inodores, d'un verd-blanchâtre, à cinq pétales; du milieu s'élevent cinq petites étamines d'un verd jaunâtre, leſquelles ſoutiennent de petits ſommets. Ces fleurs ſe changent en de petites baies ſemblables aux groſeilles rouges.

Cet arbre, dont la fleur paroît aux mois de Juillet & d'Août, vient ſur les montagnes du Malabar; ſes fruits ſont en maturité dans les mois de Décembre & de Janvier.

Suivant Dioscoride, la feuille indienne poſſede les mêmes vertus que le nard. C'eſt un des ingrédients de la thériaque & du mithridat. Hors de-là, elle eſt peu d'uſage en médecine.

Elle contient, dit M. Vogel, une huile aromatique, d'où elle tire ſa vertu ſtimulante & échauffante; ce qui la rend recommandable ſpécialement contre la paralyſie de la langue.

I°. FEVE de marais. *Faba major hortenſis*, off. *Faba flore candido, lituris nigris conſpicuo*, C. B. Pin. 338. Tournef. Inſt. rei herb. 391. *Faba Cyamos*, J. B. *Bona*, ſive *Phaſeolus major*, Dodon. Pempt. *Vicia caule erecto, petiolis cirrho deſtitutis*, Linn.

Sa racine, qui eſt garnie de tubercules & de fibres, eſt en partie droite & en partie rampante. Ses tiges s'élevent de trois pieds & plus; elles ſont creuſes, quadrangulaires. Ses feuilles ſont arrondies, oblongues, un peu épaiſſes, liſſes, veinées, bleuâtres. Des aiſſelles des côtes, naiſſent ſur un même pédicule, pluſieurs fleurs légumineuſes dont l'étendard eſt blanc, panaché de veines purpurines, & poupré à ſa baſe; les feuilles latérales ſont noires au milieu, & blanches à leur bord. Du calyce, qui eſt verd, & partagé en cinq portions, ſort un piſtil, lequel devient une gouſſe longue, épaiſſe, charnue, velue, remplie de ſemences, appellées *feves*, au nombre de trois, de quatre, de cinq & rarement d'un plus grand nombre. Tout le monde ſçait qu'elles ſont en forme de rein; oblongues, applaties, larges; ordinairement blanches, quelquefois rouges; revêtues d'une écorce très épaiſſe: leur ſubſtance intérieure étant deſſéchée devient ſolide, dure, aiſée à ſe partager en deux parties.

Lorſque les graines de cette plante ont acquis leur maturité, elle ſe ſéche entierement. Elle ſe cultive dans les jardins potagers, & fleurit en été. Les feves ſont d'un très grand uſage en aliment; elles ne conviennent pas à tous les eſtomacs, quoique ce ſoit une ſubſtance farineuſe. En général, elles cauſent des vents, & tous les accidents qui en réſultent. Elles ſont nuiſibles ſur-tout aux perſonnes vaporeuſes & aux hypochondriaques. Les perſonnes délicates doivent auſſi s'en abſtenir, ainſi que celles qui ſont ſujettes au calcul, à la colique, au mal de tête, & au reſſerrement du ventre; les feves ne conviennent pas non plus à ceux qui menent une vie ſédentaire, ni aux gens de lettres.

a. 1.
Phaseolus.
Feve 2e. espece
ou Haricot.
a. 1.
a. 2.
a. 5.
a. 2.
Dessiné par M. Le Gaffaut
Gravé par Martinet

L'odeur des fleurs de feves eſt forte, & fait tomber dans leurs accès les hypochondriaques & les vaporeux. On tire de ces fleurs une eau qui nétoie les taches & les rouſſeurs du viſage. On tire auſſi des coques de feves, une eau qui eſt diurétique; & que BARTHOLIN, d'après ſa propre expérience, recommande contre le calcul & la néphrétique; (*Ep. cent.* j, *p.* 238. *Ep.* 55.)

Quant à la feve, elle eſt du nombre des quatre farines réſolutives; elle entre dans les cataplaſmes. Lorſqu'il convient d'arrêter les diarrhées, la bouillie faite avec le lait & la farine de feves de marais eſt un bon remede; CHOMEL dit en avoir fait uſage avec ſuccès.

La cendre des tiges eſt un excellent fondant, &. un puiſſant diurétique; on fait avec deux onces de cette cendre, une leſſive qu'on filtre, & qu'on donne à boire avec ſuccès dans l'hydropiſie

La farine de feves, dit M. VOGEL, eſt bonne pour réſoudre les tumeurs, & ſur-tout celles des mammelles, des teſticules & du ſcrotum : on l'emploie dans des ſachets contre l'éréſipele. Par l'addition du miel, elle devient maturative. En décoction, elle convient contre la toux rebelle.

II°. FÊVE; Fêverole; Haricot; Phaſéole, *ou* Phaſiole; Fêve peinte, *ou* à viſage; Fêve *ou* Pois de mer. *Phaſeolus vulgaris*, off. *Smilax hortenſis*, ſive *Phaſeolus major*, C. B. Pin. 339. *Dolichos*, Theophraſti, ANGUILL. *Faba turcica multicolor*, quorumd.

De ſa racine, qui eſt grêle, fibreuſe, ſort une tige longue, ronde, rameuſe, qui s'attache aux corps voiſins. Ses feuilles ſont larges, pointues, liſſes, ſoutenues ſur de longs pédicules verds. De l'aiſſelle des feuilles, naiſſent des fleurs légumineuſes, blanches ou purpurines. A ces fleurs ſuccedent des

gouſſes étroites, vertes, applaties, terminées en pointes, qui, en ſéchant, deviennent jaunâtres & membraneuſes. Elles renferment des ſemences en forme de rein, aſſez groſſes, polies; il y en a de blanches, de jaunâtres, de rougeâtres, de griſes, de violettes, de veinées & ſemées de taches de toutes ſortes de couleurs.

Cette plante, qui ſe ſeme dans les champs & dans les jardins, fleurit en été. On en mange les gouſſes vertes, & on en confit pour l'hyver. Quant à la graine, c'eſt également un aliment qui ſe ſert ſur toutes les tables. Sa ſubſtance farineuſe fournit une nourriture abondante & ſolide : quelques eſtomacs délicats cependant ne s'en accommodent point. Son uſage ne convient pas non plus aux perſonnes vaporeuſes & ſujettes aux vents.

Les fèves ou haricots ſont apéritifs, émolliens & réſolutifs : ils paſſent pour être diurétiques & emménagogues. Leur farine, ainſi que celle des fèves de marais, s'emploie en cataplaſme pour réſoudre & amollir les tumeurs. Elles conviennent l'une & l'autre dans les mêmes cas; & ce qui a été dit de la premiere, peut ſe dire également de celle-ci.

IIIº. Fève de saint Ignace. *Faba febrifuga; Faba ſancti Ignatii*, off. *Igaſur*, ſeu *Nux vomica legitima*, Serap. G. Camelli. *Mananaog*, Indorum. *Catbalogan*, & *Pepita de Biſayas*, Hiſpanorum.

La fève de ſaint Ignace eſt un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très dur, à demi-tranſparent & d'une ſubſtance comme de corne, ſemblable à la noix vomique, de la groſſeur d'une aveline; de la ſaveur de la graine de citron, mais plus amere; d'une couleur qui tient le milieu entre le blanc & le verdâtre. Ce fruit a été apporté par

Nux Vomica. Noix vomique.

a. 4.

Feve de St Ignace.
Faba S.te Ignacii.

a. 2.

a. 5.

a. 1.

a. 2.

les missionnaires Jésuites portugais, des isles Philippines.

Elle est produite par une plante nommée *Catalongay* & *Cantara*, G. Camelli, Act. philosoph. londin. n°. 250. *Cucurbitifera malabathri foliis, scandens*; Catalongay & Cantara *Philippinis orientalibus dicta, cujus nuclei* pepitas de bisayas, *aut* catbalogan, & faba sancti Ignatii *ab Hispanis*, igasur & mananaog *insulanis nuncupati*, Pluck. mant.

Cette plante, qui est grimpante, monte en serpentant au haut des plus grands arbres, suivant la description qu'en donne le pere G. Camelli. Son tronc est ligneux, lisse, poreux, quelquefois de la grosseur du bras; couvert d'une écorce raboteuse, épaisse & cendrée. Ses feuilles sont grandes, garnies de nervures, ameres, presque semblables à celles du malabathrum (*feuille indienne*,) mais plus larges. Sa fleur, qui ressemble à celle du grenadier, devient un fruit plus gros qu'un melon, couvert d'une peau fort mince, luisante, lisse & d'un verd-sale, ou de couleur d'albâtre : sous cette petite peau est une autre écorce d'une substance dure & comme pierreuse. L'intérieur de ce fruit est rempli d'une chair un peu amere, jaune, & molle, dans laquelle sont renfermés le plus souvent vingt-quatre noyaux de la grosseur d'une noix, lorsqu'ils sont frais, recouverts d'un duvet argenté, de figures différentes & inégales; en se séchant, ils diminuent, & n'ont plus que la grosseur d'une aveline.

Elle croît dans l'isle de Luzone & dans les autres isles Philippines.

Le commun du peuple, dit le pere G. Camelli, donne indifféremment la noix *igasur* pour guérir généralement tous les maux du corps humain, sans

avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la dose; plusieurs même la portent suspendue au cou; & s'imaginent que, par ce moyen, ils sont à l'abri & exempts de tout poison, de la peste, de la contagion, des enchantements magiques, des philtres, & spécialement du *sopto*; espece de poison qui, dit on, tue, en le respirant seulement; &, ce qui est bien plus, du Démon même. Il ajoute cependant quelques observations qui prouvent qu'il faut être circonspect dans l'usage de cette noix.

Elle peut être utile dans les affections comateuses, la stupeur, l'apoplexie, la léthargie, la paralysie, l'épilepsie, l'asthme & le catarrhe, les fievres intermittentes; dans la difficulté d'uriner, dans la suppression des regles & des lochies; contre les vers lombricaux; dans la diarrhée, les épreintes, les obstructions des visceres; contre les poisons, la morsure des animaux venimeux, & les plaies faites avec des traits empoisonnés.

On la donne en poudre, en infusion, ou en décoction. En poudre, on en fait prendre dix ou douze grains pour exciter le vomissement; à une dose moins forte, elle procure souvent une sueur très abondante. On prépare avec cette noix une huile, par le moyen de l'infusion: cette huile est un émétique qui se donne, depuis une once jusqu'à deux; cette même huile, appliquée extérieurement, est bonne pour les nerfs; elle guérit la gale & les douleurs de la goute.

M. B. Valentin dit qu'avec la fève de saint Ignace, on est venu à bout de guérir des fievres intermittentes, sur tout dans les enfants à la mammelle. Elle a été aussi employée avec succès contre les fievres continues, par Wedelius. On lit, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, *vol.* ij, *des*,

J, *p.* 34, que l'infusion est bonne sur-tout contre les fievres intermittentes; mais plusieurs, ajoute-t-on, soutiennent que ses vertus sont douteuses, & que son usage n'est pas sans danger. Les mêmes mémoires rapportent que ce noyau guérit le ténesme & les maladies spasmodiques; ce qui est appuyé d'une observation dans un enfant épileptique; *dec.* ij, *vol.* x. 12. Sa rasure prise, à la dose d'un demi-scrupule, procure le vomissement, souvent d'une maniere excessive; mais elle fortifie l'estomac, accélere la digestion; ce qui en rend l'usage utile dans les fievres intermittentes.

En un mot, on peut dire que la fêve de saint Ignace posséde des vertus peu différentes de celles de la noix vomique; cependant elle peut être employée en médecine, pourvu que son usage soit dirigé par un médecin sage, prudent & éclairé.

IV°. Fêve de Bengale. *Faba bengallensis, myrobalani species à nonnullis credita*, Sam. Dale.

C'est une excroissance compacte, ridée, ronde, applatie, creusée en maniere de nombril, large d'environ un pouce, brune en dehors, noirâtre en dedans, d'un goût styptique & astringent, sans odeur.

C'est le docteur Marloé, médecin anglois, dit Dale, qui, le premier, a fait connoître & mis en usage ce remede. Le même Dale pense que c'est une excroissance qui s'est formée sur le myrobolanier, à cause de la piquure de quelqu'insecte; ou plûtôt que c'est le myrobolan citrin lui-même, qui, blessé par cette piquure, a pris une forme monstrueuse.

La fêve de Bengale est d'une saveur très astringente, & est bonne pour arrêter le hémorrhagies, & le crachement de sang.

V°. Fêves purgatives des Indes occidentales. *Voyez* l'article des Ricins.

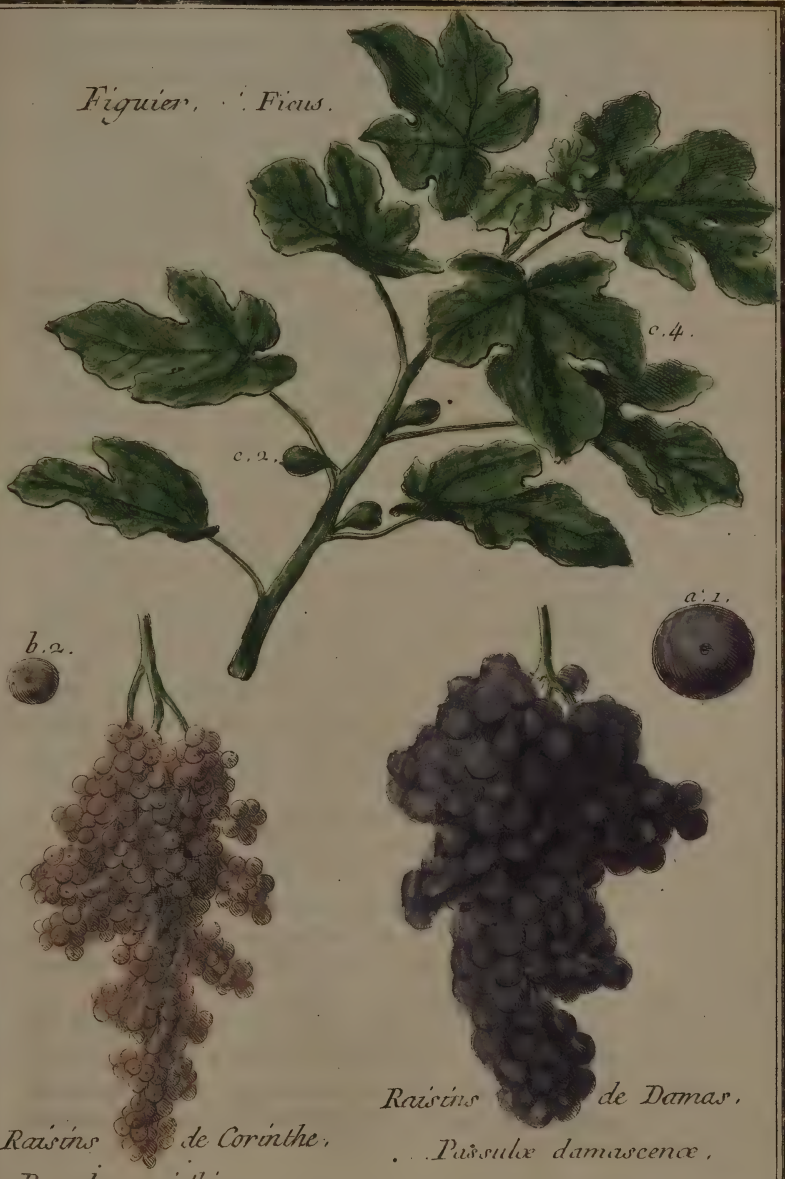
FIEL, ce que c'eſt. *Voyez* Bile.

Fiel de belette. *Voyez* Belette.
de belier. *Voyez* Brebis.
de bœuf. *Voyez* Bœuf.
de chamois. *Voyez* Chevre, troiſieme eſpece.
de chevre. *Voyez* Chevre, premiere eſpece.
de chien. *Voyez* Chien.
de cochon. *Voyez* Cochon.
de coq. *Voyez* Coq.
de lievre. *Voyez* Lievre.
de mouton. *Voyez* Brebis.
d'ours. *Voyez* Ours.
de taureau. *Voyez* Bœuf.
de vipere. *Voyez* Vipere.

FIENTE de belette. *Voyez* Belette.
de bœuf. *Voyez* Bœuf.
de bouc. *Voyez* Chevre, premiere eſpece.
de brebis. *Voyez* Brebis.
de caille. *Voyez* Caille.
de chevre. *Voyez* Chevre.
de cochon. *Voyez* Cochon.
de lievre. *Voyez* Lievre.
de pigeon. *Voyez* Pigeon.
de vache. *Voyez* Bœuf.

FIGUE & FIGUIER.

L'arbre, qui porte des figues, eſt nommé par les botaniſtes, *Ficus ſativa*, Tournef. Inſt. rei herb. 662. *Ficus communis*, C. B. Pin. 457. *Ficus foliis palmatis*, Linn.


Figuier. Ficus.
c. 4.
c. 2.
a. 1.
b. 2.
Raisins de Corinthe.
Passulæ corinthiacæ.
Raisins de Damas.
Passulæ damascenæ.

Il eſt d'une hauteur médiocre, touffu, branchu. Son tronc n'eſt pas tout à fait droit : ſon écorce, ſur-tout quand il eſt vieux, eſt un peu raboteuſe. Son bois eſt blanchâtre & moëlleux. Ses feuilles, qui ſont amples, ſont découpées en forme de main ouverte, en cinq parties; elles ſont rudes, dures & d'un verd foncé.

On a cru long-temps que le figuier ne portoit pas de fleurs; l'erreur venoit de ce qu'elles ſont cachées dans le fruit même. M. DE LA HIRE, médecin de Paris & de l'Académie des Sciences, a découvert & démontré publiquement les étamines des figues, & leurs ſommets couverts d'une pouſſiere très fine. Cette fleur eſt renfermée dans le fruit lui-même, ou plûtôt le fruit eſt le calyce dans lequel la fleur & les graines ſont cachées.

Telles ſont, ſelon M. LINNÆUS (*Gen. plantar.*) la diſpoſition & la forme des différentes fleurs du figuier. Le calyce des fleurs eſt commun, ou plûtôt c'eſt la figue elle-même. Il eſt en forme de poire, très gros, charnu, creux, fermé à ſa partie ſupérieure par beaucoup d'écailles triangulaires, pointues, dentelées & recourbées. Sa ſurface interne eſt toute couverte de petites fleurs, dont les extérieures ou les plus proches de ces écailles ſont les mâles, qui ſont en petit nombre; & au-deſſous de celles-là ſont les fleurs femelles, en très grand nombre. Chaque fleur mâle a ſon pédicule, & ſon propre calyce partagé en trois (quatre & cinq) parties dont les découpures ſont en forme de lance, droites & égales, ſans pétales : elle a trois étamines, (ou *cinq, ſelon le célebre Ponthédéra*); ce ſont des filets déliés de la couleur du calyce, qui portent chacun un ſommet à deux loges, & entre ces étamines eſt une apparence de piſtil. Les fleurs femelles ont chacune leur pédicule & leur calyce pro-

pre, partagé en cinq parties, dont les découpures ſont pointues, en forme de lance, droites, preſque égales; mais ſans pétales. L'embryon eſt ovalaire, & de la grandeur du calyce propre : il eſt ſurmonté d'un ſtyle en forme d'alêne, réfléchi, qui ſort de l'embryon à côté de ſon ſommet. Ce ſtyle eſt terminé par deux ſtigmates pointus, réfléchis, dont l'un eſt plus court que l'autre. Le calyce eſt placé obliquement, & renferme une ſeule graine aſſez groſſe, arrondie & applatie.

Les figues nouvelles ſe digerent très aiſément; elles relâchent le ventre; elles paſſent pour déterſives & pectorales : cependant ſi l'on en mange trop ſouvent, elles cauſent des vents, des obſtructions du foie & de la rate, & la bouffiſſure. Elles ſont d'ailleurs ſujettes à ſe corrompre dans l'eſtomac & dans les inteſtins; on prévient cet inconvénient en buvant abondamment.

Ce fruit, dit M. Vogel, eſt très rempli d'un ſuc doux mucilagineux, qui non-ſeulement fournit un excellent aliment (auſſi les habitants de l'Archipel en font-ils tous les jours uſage avec un peu de pain d'orge), mais encore a la vertu particuliere d'adoucir, de relâcher, d'amollir, de déterger, de mûrir; ce qui a engagé à l'employer dans l'aſpérité de la gorge, dans l'eſquinancie, l'enrouement, la toux, la difficulté d'uriner, les conſtipations; pour faciliter la maturité des abſcès & leur rupture, & pour diſcuter les tumeurs inflammatoires. On entretient les ulceres des veſſicatoires, & on les empêche de ſe fermer, en y appliquant des figues.

Il eſt ſurprenant que les figues ſoient adouciſſantes vû la cauſticité du ſuc, ou du lait de cet arbre & de ſes feuilles, lequel étant deſſéché pourroit égaler l'euphorbe. Elles ſont apportées ſéches des pays

a. 1.

a. 2.

a. 1.

a. 2.

Filaria . . Phillyrea.

pays chauds, on les nomme en latin *caricæ*; on choisit celles de Provence. C'est un bon aliment, recherché, mais leur suc visqueux doit empêcher d'en abuser: comme médicament, elles entrent dans les loocs, les ptisanes & les apozêmes béchiques, mais en petite quantité. On en met dans les gargarismes pour l'angine, par exemple, cinq à six figues grasses sur une chopine de petit lait; les figues ne sont pas si usitées qu'elles devroient l'être, & je crois que c'est qu'on n'en a pas en tout temps.

FIGUE BANANE; fruit d'une espece de bananier. *Voyez* BANANIER, deuxieme espece.

FILARIA *ou* PHILARIA. *Phillyrea vulgaris*, off. *Phillyrea folio liguſtri*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Phillyrea latiuſculo folio*, J. B. *Phillyrea latifolia, foliis ferè non ſerratis*, PARK. *Cyprus latiore folio*, DODON.

De la racine, qui est ferme, grosse, profondément enfoncée en terre, s'élevent de huit à dix pieds plusieurs tiges rameuses, revêtues d'une écorce blanchâtre, un peu ridée. Ses feuilles sont d'un verd foncé, opposées, toujours vertes, d'une saveur astringente. De l'aisselle des feuilles, naissent plusieurs fleurs ensemble, qui ont assez de ressemblance avec celles de l'olivier; c'est un godet découpé en quatre parties; elles sont petites, de couleur blanche verdâtre. A ces fleurs succedent des baies sphériques, de la grosseur de celles du myrte; disposées en petites grapes, noires dans leur maturité, & contenant un petit noyau dur & rond, d'une saveur douçâtre accompagné d'un peu d'amertume.

Cet arbrisseau, qui fleurit en Mai & en Juin, aime les lieux pierreux & incultes. Il vient facilement de bouture & de graine. Les herboristes confondent souvent, mais mal-à-propos, l'alaterne

avec la filaria; & les jardiniers vendent l'un pour l'autre sous le nom de *filaria*. Son usage le plus ordinaire est pour l'ornement des jardins; on en garnit des murs exposés à l'ombre, & on en fait des cabinets de verdure.

Il est peu employé en médecine. Suivant DIOSCORIDE, ses feuilles sont rafraîchissantes & astringentes, & conviennent dans les inflammations & les ulceres de la gorge; on forme des gargarismes avec leur décoction.

Les fleurs, pilées avec du vinaigre & appliquées sur le front, sont bonnes, dit M. LÉMERI, pour appaiser la douleur de tête.

FILIPENDULE. *Filipendula*, off. *Filipendula vulgaris*, an Molon Plinii? C. B. Pin. *Filipendula foliis pinnatis, foliolis uniformibus*, LINN. *Filipendula foliis longis, angustis, extremo trilobato, minimis pinnatis intermistis*, HALLER, Helv.

Sa racine est noirâtre, charnue; il en part des fibres menues, garnies à leur extrémité de tubercules de la figure d'une olive, noirâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'une saveur âcre avec un peu d'astriction. Ses feuilles sont nombreuses auprès de la racine, elles sont étroites, profondément découpées, d'un verd foncé; il y en a moins à la tige, laquelle est unique, droite, longue de neuf à dix pouces, & même d'un pied, rameuse, cannelée: son sommet est garni de fleurs en rose, disposées en parasol, composées de six pétales blancs, rougeâtres en dehors, peu odorants; elles ont plusieurs étamines dont les sommets sont jaunâtres. Du calyce, formé d'une seule piéce, s'éleve un pistil qui devient un fruit presque sphérique, où sont renfermées onze ou douze semences rudes, applaties, de figure rhomboïdale.

Filipendule,
Filipendula.

Cette plante croît dans les bois; & se trouve aux environs de Paris. Ses feuilles rougissent le papier bleu, mais moins que sa racine. Celle-ci est d'usage en médecine; elle est incisive, atténuante, diurétique. Elle est recommandée contre la diarrhée, & les flueurs blanches. Quelques-uns la regardent comme un spécifique contre la gravelle; & en font un secret contre cette maladie. On l'a vantée aussi contre les hernies, l'épilepsie, le vertige, la difficulté de respirer, le gonflement de l'estomac, les écrouelles. On l'emploie fraîche; quelques-uns la croient plus fondante, lorsqu'elle est séche. On en donne deux scrupules dans du vin blanc le matin à jeun, qu'on continue de prendre pendant plusieurs semaines.

FLAMBE. *Voyez* IRIS.

FLEUR DE JALOUSIE. *Voyez* AMARANTHE.

FLEURS d'antimoine. *Voyez* ANTIMOINE.
de benjoin. *Voyez* BENJOIN.
de bismuth. *Voyez* BISMUTH.
de casse. *Voyez* CASSE SOLUTIVE.
de cuivre. *Voyez* CUIVRE.
de mars. *Voyez* FER.
de pierre hématite. *Voyez* PIERRE HEMATITE.
de soufre. *Voyez* SOUFRE.
de zinc. *Voyez* ZINC.

FOIE de belette. *Voyez* BELETTE.
de bœuf. *Voyez* BŒUF.
de canard. *Voyez* CANARD.
de hérisson. *Voyez* HÉRISSON.
de lievre. *Voyez* LIEVRE.
de taupe. *Voyez* TAUPE.
de vipere. *Voyez* VIPERE.

FOIE d'antimoine. *Voyez* ANTIMOINE.
de soufre. *Voyez* ANTIMOINE, MERCURE, & SOUFRE.

FOLLETTE. *Voyez* ARROCHE BLANCHE.

FOMENTATION. C'est un médicament liquide qu'on applique chaud sur différentes parties du corps, suivant les indications qu'on a à remplir.

Les fomentations sont d'usage sur-tout dans les affections du bas-ventre, pour ramollir les viscères endurcis, pour appaiser leur ardeur, pour favoriser l'apparition des regles, & quelquefois pour faciliter l'accouchement, lorsque les parties sont dans une trop grande tension.

Elles se préparent avec des décoctions ou des eaux distillées. Dans celles qui se font de décoctions, entrent les mêmes substances que dans l'apozême; à l'égard des matieres qu'on y fait dissoudre ou qu'on y mêle, on doit avoir égard à leurs vertus pour la dose; mais, pour l'ordinaire, on se contente de quatre onces.

On peut regarder les fomentations comme une espece de demi-bain qu'on est à portée d'employer en tout temps. Elles procurent d'heureux effets dans la passion hypochondriaque, pour appaiser l'ardeur des viscères, & sur la fin des dysenteries: elles ne sont pas moins utiles dans la constipation pour relâcher le ventre; dans ce dernier cas sur-tout, on en retire souvent plus d'avantage que de tout autre remede.

On fait les fomentations au malade dans son lit, en hyver sur-tout, de peur qu'il ne soit saisi par le froid extérieur, & qu'il ne survienne, ou un rhumatisme, ou un catarrhe, ou quelqu'autre fluxion.

Quelquefois les fomentations rafraîchiſſantes ſe font avec de l'oxycrat ſeul. Dans le priapiſme, on fomente la verge avec de l'eau froide ou de l'oxycrat, dans lequel on aura diſſout un peu de ſel de Saturne. On preſcrivoit autrefois le ſantal citrin, à la doſe d'une once pour toutes les fomentations deſtinées à fortifier les viſceres; mais, comme on n'en obtient aucun avantage, on doit abandonner cette pratique.

On ordonne des fomentations particulieres pour réſoudre les tumeurs qui ſont ſurvenues ſur quelque partie; très ſouvent contre l'œdême des jambes qui arrive dans l'hydropiſie : on les prépare avec une décoction de racines de galanga & d'iris de Florence, de feuilles de menthe, de ſauge, de marjolaine, &c. faite dans de l'eau, & quelquefois dans du vin. On emploie même ſouvent l'eau-de-vie camphrée, lorſqu'on craint que la gangrene n'attaque les parties œdématiées; non-ſeulement on les baſſine, mais on y applique des linges trempés dans l'eau-de-vie.

Les engelures du talon, ou mules, ſe traitent auſſi avec des fomentations d'eſprit de vin, pourvu qu'elles ne ſoient point ouvertes ou ulcérées; car elles ſont dues à l'arrêt & à l'épaiſſiſſement de la lymphe. On emploie auſſi, dans ce cas, l'eau-de-vie ſeule, ou à laquelle on a mêlé de l'eſprit de ſel ammoniac, ou l'urine encore chaude, ou une décoction de raves ou de navets, aiguiſée, ſi l'on veut, de quelques grains de ſel ammoniac, ou bien d'une leſſive de cendres de ſarments.

Les fomentations ſont encore d'uſage dans les hernies, les hémorrhoïdes, & dans le gonflement des teſticules ſurvenu à la ſuite d'une gonorrhée virulente ſupprimée : pour ce dernier accident,

℔ Racines d'iris de Florence, & oignons de lis, ana deux onces.

Fleurs de camomille & de mélilot, ana une poignée.

Faites cuire le tout dans du bon vin, enſorte qu'il y ait trois livres de liqueur, qu'on paſſera á travers un linge.

Non-ſeulement on fomentera les teſticules pluſieurs fois le jour avec cette décoction, mais on les y tiendra même pendant une heure, dans un vaiſſeau de verre fait en forme de ventouſe.

FONTICULE *ou* CAUTERE. *Cauterium; Fonticuli; Fontanella.* Ce ſont de petits ulceres qu'on a coutume de faire en différentes parties du corps, avec le cautere actuel ou potentiel, pour procurer une évacuation douce & paiſible des humeurs vitiées & ſuperflues.

Quoiqu'il en ait été parlé au mot CAUTERE, on ajoutera ici quelque choſe ſur ſon uſage.

Les fonticules ou cauteres ſe font principalement à l'occiput, au bras, ou à la jambe, & autrefois à la fontanelle des enfants; mais ces eſpeces de cauteres, pratiqués ſur les ſutures du crâne, ne ſont point capables d'évacuer les humeurs ni d'en faciliter la ſortie, puiſqu'ils ſont appliqués ſur le ſommet de la tête : pour que cette évacuation ait lieu, il faut que l'ulcere factice ſoit placé ſur une partie déclive.

Quelquefois ces cauteres ſe font derriere les oreilles, dans les fluxions des yeux; on les fait très ſouvent doubles derriere le cou, ou de chaque côté de l'épine, entre la cinquieme & la ſixieme vertébre : chez les femmes, pour leur épargner le dé-

ſagrément d'une cicatrice qui peut s'appercevoir, on applique le cautere entre les deux épaules aux côtés de l'épine.

On le place auſſi ſur les lombes, dans les douleurs de la ſciatique : pour empêcher les humeurs de ſe porter ſur les pieds, on le place quelquefois à la cuiſſe, à quatre ou cinq travers de doigt au-deſſus du genou, afin d'éviter & de menager les tendons ; mais il occaſionne de la douleur, à cauſe de la rencontre du *faſcia-lata* : c'eſt pourquoi on l'applique avec moins d'inconvénient ſur la jambe, à quatre doigts au-deſſous du genou. Enfin on fait le cautere à la partie externe du bras au-deſſous du muſcle deltoïde.

L'ulcere ſe panſe, comme il a été dit, matin & ſoir : on y met un pois ou une petite boule faite de bois de lierre ; & par deſſus, du papier brouillard, ou une feuille de lierre ſoutenue d'une compreſſe & d'une bande, ou avec la toile de Gaultier, qui ſe prépare ainſi :

℞ *Cire jaune*, trois livres.
Térébenthine de Veniſe, quatre onces.
Cinnabre, trois onces.
Minium, une once.
Racine d'iris de Florence pulvériſée, ſix gros.
Muſc, quatre grains.
On fera fondre ſur le feu le tout mêlé enſemble ; on y trempera une toile, dont on ſe ſervira dans le beſoin.

On peut préparer des toiles avec parties égales d'axonge de bouc ou de mouton, & de cire blanche, liquéfiés & colorés avec de l'orcanette. Lorſque l'ulcere ſe remplit de chairs, on y inſere

une petite boule de cire ; &, ſi les chairs ſont trop abondantes, on les conſume avec de l'alun brûlé.

En Italie, on ouvre les fonticules avec un fer rouge, autrement cautere actuel ; en Angleterre, avec un inſtrument tranchant ; en France, avec la pierre à cautere faite, ou de cendre de ſarment & de ſavon, ou de cendre gravelée & de chaux vive : on la nomme *cautere potentiel*, auſſi bien que tous les remedes qui rongent & qui brûlent.

On entretient ces ulceres artificiels pendant environ deux années ; lorſqu'on veut les fermer, on y inſere des pois qui diminuent inſenſiblement de groſſeur, afin que la cicatrice ne ſe ferme que peu à peu, obſervant d'ailleurs de ne mettre par deſſus que du linge, & point de feuilles de lierre.

On ſe ſert auſſi de trochiſques pour cautériſer ; on les emploie, quand il s'agit de détruire les glandes ſcrophuleuſes : ils ſont compoſés de ſublimé corroſif, ou d'arſénic cryſtallin. On préfere le ſublimé ; & ils ſe préparent de la ſorte :

℔ *Sublimé corroſif*, une once.
Opiat laudanum, trois gros.

On met ſécher ſur une lame de fer le laudanum, & on le réduit en poudre : on mêle le tout avec le mucilage de gomme adraganth, & on en forme des trochiſques de la groſſeur d'un gros pois ; on en inſere un dans l'ouverture de la glande déja faite par le cauſtique, on l'y laiſſe pendant douze ou quinze jours : on traite enſuite l'ulcere avec l'onguent baſilicon, ou le digeſtif ſimple ; la glande tombe au bout de quelques jours.

a. 4.

Fougere mâle.

. Filix mas.

Les trochiſques ſeront plus doux, en les préparant de la maniere ſuivante :

℔ *Mie de pain fort blanc*, une once & demie.
Opiat laudanum,
Sublimé corroſif, ana un gros.

Mêlez le tout, & faites des trochiſques de la groſſeur d'un pois.

FORTIFIANS. *Roborantia medicamenta* Ces remedes ne ſont pas différents des cordiaux. *Voyez* ce mot.

I°. FOUGERE mâle. *Filix non ramoſa dentata*, C. B. Pin. 358. *Filix vulgò mas dicta*, ſive *non ramoſa*, J. B. *Dryopteris*, MATTH. *Filix mas non ramoſa, pinnulis latis, denſis, minutim dentatis*, GERARD, emacul. *Polypodium fronde duplicato pinnatâ, foliolis obtuſis, crenulatis, petiolo ſtrigoſo*, LINN.

Sa racine eſt épaiſſe, branchue, fibreuſe, noirâtre en dehors, pâle en dedans, inodore, d'une ſaveur d'abord douçâtre, enſuite un peu amere & un peu aſtringente. Il en ſort au printemps pluſieurs pouſſes, recourbées d'abord, & couvertes d'un duvet blanc, leſquelles deviennent enſuite des feuilles larges, hautes de trois pieds, droites, d'un verd gai : elles ſont compoſées de pluſieurs autres petites feuilles placées alternativement ſur une côte garnie d'un duvet blanc : chaque petite feuille eſt partagée en pluſieurs lobes obtus & dentelés tout autour. Dans le milieu des feuilles, regne une ligne noire ; chaque lobe eſt veiné en deſſus, & marqué en deſſous de deux rangs de petits points de couleur de rouille de fer. Ces points ſont les fruits de la fougere ; ils ſont compoſés d'un amas de veſſies ovalaires, fort petites,

entourées d'un cordon à grains de chapelet; par le raccourciſſement duquel, chaque coque s'ouvre en travers par une eſpece de reſſort, & jette beaucoup de ſemences menues. Au reſte, elle ne porte pas de fleurs; au moins, on ne les a pas encore apperçues.

Cette plante eſt fort commune, & ſe trouve par-tout dans les buiſſons, dans les champs, dans les forêts.

C'eſt ſur cette eſpece, dit BOERHAAVE, que les Anglois & les Hollandois font coucher les enfants rhachitiques. Ainſi que les plantes capillaires, celle-ci paſſe pour être utile aux hypochondriaques.

II°. FOUGERE commune, *ou* femelle. *Filix ramoſa major, pinnulis obtuſis, non dentatis*, C. B. Pin. *Filix major & prior*, TRAGO, ſive *ramoſa repens*, J. B. *Filix femina*, MATTH. 886. DODON. Pempt. GERARD, Hiſt. *Pteris fronde ſuprà decompoſitâ, foliolis pinnatis, pinnis lanceolatis, infimis pinnatifidis, ſuperioribus minoribus*, LINN. *Filix pinnis ramorum pinnatis, pinnulis non dentatis*, HALLER, Helv.

Sa racine, qui eſt quelquefois de la groſſeur du doigt, eſt noirâtre en dehors, blanche en dedans, rampante; ſi on la coupe un peu en biſeau, l'intérieur repréſente une eſpece d'aigle à deux têtes: il en ſort un ſuc viſqueux, ſon odeur eſt forte, ſa ſaveur amere. Le pédicule, qui s'éleve de quatre à cinq pieds, eſt rameux, ſolide, roide. Ses feuilles ſont découpées en aîles, leſquelles ſont diviſées en petites feuilles étroites, pointues, par fois légerement dentelées, d'autres fois entieres, vertes en deſſus, blanches par deſſous. Ainſi que dans la fougere mâle, les véſicules de celle-ci ſont ovalaires, mais placées ſur les bords des petites

a. 4.

Fougere femelle.

Filix fœmina.

rites feuilles qui, en automne, se réfléchissent, & forment des especes de sinuosités où naissent les fruits.

Cette espece se trouve dans les lieux incultes, dans les bois, dans les bruyeres.

Les feuilles de la fougere, cuites & appliquées en forme de cataplasme sur les vieux ulceres, ont procuré de très bons effets, dit SCHULZ. La cendre de fougere, est-il dit dans les *Act. Brest.* 1717, *p.* 244, entre dans la composition de la porcelaine de la Chine : mêlée avec de l'eau, on en forme des boules qu'on fait sécher au soleil, & qui servent aux blanchisseuses d'un excellent savon ; *Act. Suec.* jv. *p.* 114.

Quant à sa racine, elle est amere, visqueuse, & contient un suc nauséabond qui ne rougit point le papier bleu. Elle est employée depuis très long-temps, suivant DIOSCORIDE, pour tuer les vers ; M. ANDRI, médecin de la faculté de Paris, lui a donné de grands éloges dans son *traité des vers* ; il l'a fait entrer dans une eau de sa composition désignée sous le nom *d'eau de fougere d'Andri* ; elle est encore aujourd'hui connue en France & distribuée par M. DIONIS, son gendre. Tout le monde cependant ne convient pas de la vertu anthelmintique de la racine de fougere ; M. BROUZET, *Essai sur l'éducation medic. des enfants*, *t.* ij, *page* 59, dit qu'il lui est arrivé plusieurs fois de l'employer sans aucun succès. Au reste on lui reconnoît une vertu tonique & résolutive, & elle a opéré de bons effets dans les maladies des articulations, & dans les obstructions des visceres accompagnées d'atonie & de relâchement. CHOMEL a éprouvé que son infusion étoit très utile dans la cachexie.

On dit qu'elle est nuisible aux femmes grosses, & qu'elle est capable de causer l'avortement.

III°. Fougere fleurie *ou* Osmonde. *Osmunda vulgaris & palustris*, Tournef. Inst. rei herb. *Osmunda vulgaris*, sive *Filix florida*, Park. Theatr. *Filix floribus insignis*, J. B. *Filix ramosa, non dentata, florida*, C. B.

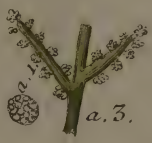
Sa racine est un amas de fibres longues & noirâtres, entortillées les unes dans les autres. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds & même davantage, sont nombreuses, vertes, lisses, cannelées, & garnies de branches feuillées qui s'étendent de tous côtés, composées de huit ou neuf paires de feuilles, terminées par une feuille impaire. Chaque feuille est entiere, droite, longue de trois ou quatre pouces, large d'un demi-pouce, un peu plus large vers la base, terminée par une pointe mousse, & ayant dans son milieu une côte qui s'étend dans toute sa longueur, de laquelle sort un grand nombre de nervures qui s'étendent obliquement. Le haut de la tige est partagé en quelques pédicules qui soutiennent chacun de petites grappes longues d'un pouce, chargées de graines. Car cette plante paroît n'avoir point de fleurs; & ce que les herboristes appellent *fleurs* n'est autre chose, dit Rai, que les feuilles non développées & qui, étant refléchies, cachent les graines naissantes; car les fruits sont ramassés comme en grappes, & sont des capsules sphériques semblables à celles des autres fougeres qui se rompent par la contraction de leurs fibres, & qui jettent une poussiere très fine, qu'on peut observer avec le microscope; Geoffroi.

Cette plante est moins amere & moins astringente que les autres especes.

Sa racine est vantée, par Rai, & par Herman, comme un spécifique contre le rhachitis; on estime encore, contre cette maladie des enfants, la

a. 4.

Fougere fleurie,
Filix florida.



a. 2.

a. 3.

conserve des jeunes pousses d'osmonde & de fougere mâle ; ou bien on fait bouillir dans une chopine de lait de vache une poignée des sommités d'osmonde, qu'on donne à boire tous les jours, après avoir passé la liqueur.

La racine de cette même plante s'emploie encore très utilement pour les hernies, les ulceres, la colique & les douleurs de la rate. On la dit bonne aussi pour les blessures, les coupures, les chutes de haut.

FOUILLE-MERDE ; escarbot pilulaire ; Scarabée pilulaire. *Scarabæus pilularis*, off. SCHRODER. *Scarabæus pilularius melanocyaneus*, MERIAN. *Scarabæus magnus ex purpurâ niger, tibiis omnium pedum serratis*, LIST. 17. *Scarabæus stercorarius niger major*, FRISCH. *Scarabæus major niger vulgatissimus, antennis globosis, elytris lævibus*, RAI, insect. *Scarabæus ater, dorso glabro, elytris sulcatis, capitis clypeo rhomboïde, centro prominulo*, LINN. *Voyez* la figure de CERF-VOLANT, celle du FOUILLE-MERDE y est représentée.

La tête de cet insecte est plate en dessous, un peu bombée en dessus ; & munie, dit M. LINNÆUS, d'un bouclier obtus, de figure rhomboïde, & élevé dans son milieu comme une écaille de tortue ; des deux côtés de la tête sont deux antennes, peu longues, dont la tige est rougeâtre, & dont l'extrémité est partagée en plusieurs petits filaments. Sa bouche est garnie de deux mâchoires rabattues, parsemées d'un duvet tanné. La poitrine est lisse, noire, aussi bien que les fourreaux ou étuis qui cachent les aîles. Le corps, qui est d'un noir-bleuâtre, est arrondi, large, compacte. Ses jambes sont dentelées antérieurement en maniere de scie.

Le nom de cet insecte annonce assez qu'il se plaît

à vivre d'excréments, avec lesquels il forme des boules ou pilules creuses, pour y déposer ses œufs. Il voit plus clair la nuit que le jour; il vole aisément, mais il marche avec lenteur.

Ce scarabée contient beaucoup d'huile & de sel volatil; ainsi que tous ceux de cette famille, il possede une vertu diurétique, hydragogue, détersive : mais il en a de particulieres. Réduit en poudre, il est bon pour le staphylome, pour la chûte de l'intestin rectum, après l'avoir fait rentrer.

On en prépare différentes huiles qui sont résolutives, fortifiantes, adoucissantes; elles appaisent les douleurs des hémorrhoïdes. Il entre dans la composition de l'huile de scarabées du *codex* de Paris.

FOUINE. *Martes domestica : Foyna : Gainus : Schismus. Martes domestica*, GESNER, Icon. anim. *Martes, aliis Foyna*, RAII, synopf. anim. *Mustela fulvo nigricans, gula pallida, Martes*, LINN. *Martes saxorum non fagarum, seu domesticus*, KLEIN. *Mustela, pilis in exortu albidis, castaneo colore terminatis, vestita, gutture albo, Foyna*, BRISSON, Regn. anim.

La fouine, dit M. DAUBENTON, a la tête petite, le corps allongé, & les jambes si courtes qu'elle semble ramper sur la terre, au lieu de marcher, quoiqu'il y ait beaucoup d'agilité & de vîtesse dans tous ses mouvements La forme du corps donne à cet animal une grande facilité pour s'insinuer dans des ouvertures qui paroissent n'être pas proportionnées à sa grosseur; il suffit que sa tête puisse y entrer, pour que le reste du corps passe aisément. Sa tête est applatie par le sommet, & a une figure triangulaire Le bout du museau forme la pointe de ce triangle, & les oreilles se trouve aux extrémités de la base. Le museau est mince & pointu, & avance au-delà des lévres. Ses yeux sont saillants,

Martes, Fouine.

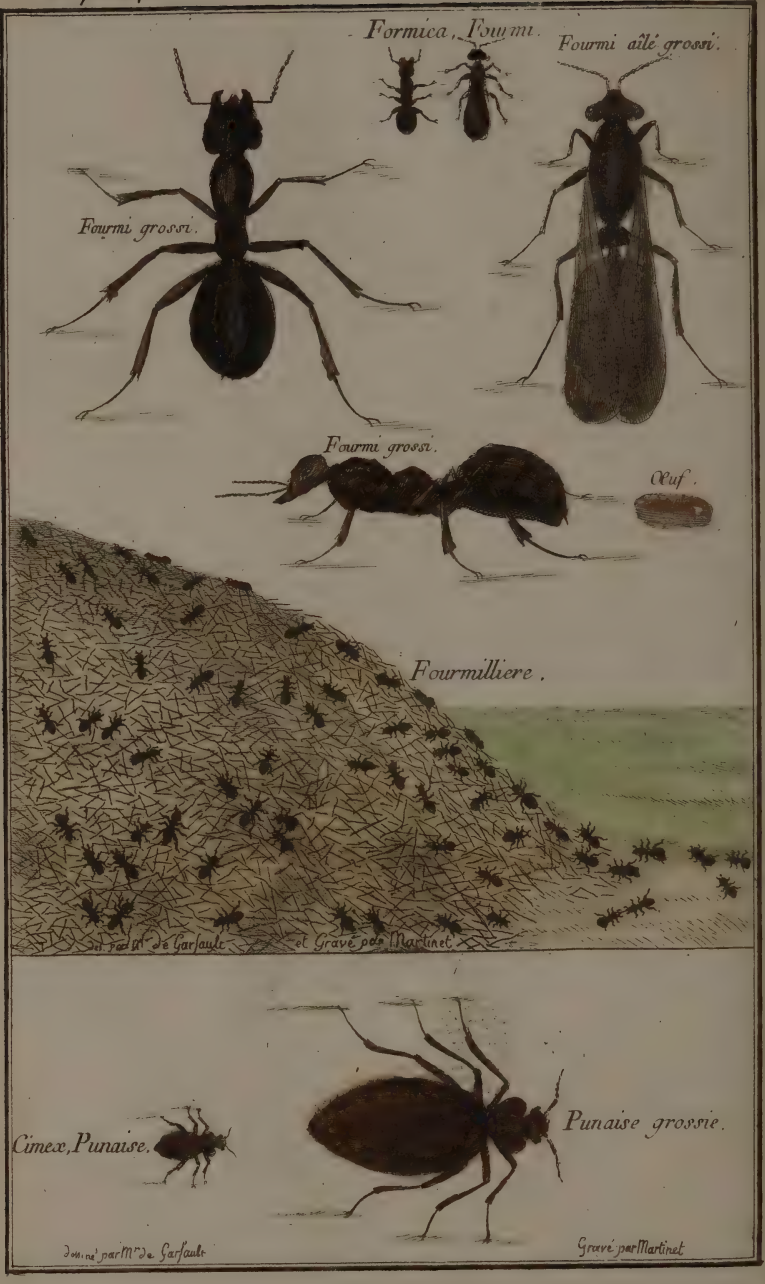
& fort éloignés l'un de l'autre : les oreilles ſont courtes & rondes ; le cou a peu de longueur, mais il eſt preſqu'auſſi gros que la tête. Le corps n'a guere plus de groſſeur ; les jambes de devant ſont plus courtes que celles de derriere, & la queue eſt longue & touffue.

La fouine a deux ſortes de poils ; l'un eſt doux à-peu-près comme un duvet, & de couleur cendrée très-pâle, ou même blanchâtre ; l'autre poil eſt plus long, plus ferme, & moins abondant que le duvet : il a auſſi une couleur cendrée ſur environ la moitié de ſa longueur depuis ſa racine ; cette partie du poil paroît plus noire que le reſte qui eſt luiſant, & de couleur brune-noirâtre avec quelque teinte de rouſsâtre qui ne paroît qu'à certains aſpects. Comme les poils bruns ne ſont pas en aſſez grand nombre pour cacher le duvet en entier, on voit ſa couleur cendrée ou blanchâtre, qui ſe mêle avec le brun rouſsâtre & le noir ; de ſorte que, ſur la plus grande partie du corps, on apperçoit des nuances de gris, de brun, de roux, ſuivant les diverſes poſitions de l'animal & ſes différents mouvements. Les quatre jambes & la queue ſont noirâtres ; la poitrine & le ventre ont moins de brun, & plus de couleur cendrée ou blanchâtre que le dos ; il y a deux bandes brunes, qui s'étendent depuis les aiſſelles juſqu'aux aînes, & ſur la gorge une tache blanche qui s'étend ſur une partie de la mâchoire inférieure preſque juſqu'aux oreilles, ſur la ſurface inférieure du cou, ſur la partie antérieure de la poitrine, & de chaque côté ſur la face antérieure du bras juſqu'au pli du coude.

La longueur du corps entier, meſuré en ligne droite depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus, eſt d'un pied quatre pouces ſix lignes.

La fouine, dit M. de Buffon, a la physionomie très fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très prestes; elle saute & bondit plûtôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, &c. mange les œufs, les pigeons, les poules, &c. en tue quelquefois un grand nombre & les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids.

Elle s'établit dans les vieux bâtiments, dans les greniers à foin, dans les trous de murailles. Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits, depuis le printemps jusqu'en automne; ce qui doit faire présumer qu'elles portent plusieurs fois par an: les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits; les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de muraille où elles poussent de la paille & des herbes; quelquefois dans une fente de rochers, ou dans un tronc d'arbre où elles portent de la mousse; &, lorsqu'on les inquietent, elles déménagent & transportent ailleurs leurs petits qui grandissent assez vite. Les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matiere odorante, semblable à celle que fournit la civette. Leur chair a un peu de cette odeur; cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger: celle de la fouine est plus désagréable, & sa peau est aussi beaucoup moins estimée. Ces vessicules sont placées de chaque côté de l'extrémité du rectum; elles sont ovoïdes, & s'ouvrent au bord de l'anus chacune par un orifice assez large: elles contiennent une matiere jaunâtre, épaisse & ren-


Formica, Fourmi.
Fourmi ailé grossi.
Fourmi grossi.
Fourmi grossi.
Œuf.
Fourmilliere.
Cimex, Punaise.
Punaise grossie.

fermée dans une pellicule blanche. Cette matiere a une odeur approchante de celle du musc, qui se communique aux excréments de l'animal, dont l'odeur est à-peu-près la même.

Quant aux parties de cet animal, dont on peut faire usage en médecine, ce sont les mêmes que celles de la belette, & pour les mêmes cas. *V.* BELETTE.

FOURMI. *Formica*, off. Μυρμὴξ, Græc.

Cet insecte est divisé en tête, en poitrine & en ventre.

On remarque, à la tête, des yeux tout à fait noirs, & au dessous des yeux deux petites cornes ou antennes d'un chatain un peu brun, composées chacune de douze articulations mises bout à bout, dont la premiere est la plus longue : la bouche a deux mâchoires recourbées, & saillantes en dehors, sur chacune desquelles se trouvent sept incisions qui paroissent comme autant de petites dents. La poitrine est formée de plusieurs jointures divisées chacune en six saillies pointues, qui deviennent plus apparentes vers les lombes; & ces lombes sont eux mêmes composés de trois nœuds ou boutons, qui ressemblent à des vertebres, tout couverts de poils soyeux. Sous la poitrine sont placées six jambes assez fortes & velues, composées chacune de quatre jointures, dont la derniere, qui fait le pied proprement dit, est formée de quatre autres jointures plus petites, & celle de l'extrémité est armée de deux petits ongles. La tête & la poitrine sont revêtues d'une peau qui est dure comme de la corne, striée & crenelée. Le ventre est un peu plus roux que le reste du corps.

Les fourmis vivent en société, & forment une petite république, dont tous les travaux tendent à leur conservation, à leur nourriture actuelle, & sur tout au soin de leurs petits. Les anciens regar-

doient les fourmis comme l'exemple de la prévoyance, & croyoient qu'elles amaſſoient durant la belle ſaiſon des proviſions pour l'hyver : mais la collection qu'elles font de grains, de paille, & d'autres choſes, ne ſert que pour le préſent & pour la conſtruction de leur habitation qu'on nomme *fourmilliere*. Tout le temps de la ſaiſon rigoureuſe, elles reſtent engourdies, amoncelées les unes ſur les autres, & ſi immobiles qu'elles paroiſſent mortes.

On diſtingue dans une fourmilliere des fourmis mâles, des ouvrieres, & des femelles ; les ouvrieres ſont toujours en action ; elles vont chercher la nourriture, entretiennent l'habitation commune, & ſont ſur-tout chargées du ſoin des petits : quant aux femelles, elles ſont beaucoup plus grandes & plus groſſes que les autres. L'anatomie a fait découvrir au dedans d'elles, des œufs très menus, blancs, ovales, liſſes & polis, diſtendus, luiſants, ſans aucune inciſion ; chaque œuf eſt ſi petit que, placé ſur une baſe noire, il eſt difficile de le diſtinguer. Il en ſort un vermiſſeau, qui, groſſi au microſcope, laiſſe appercevoir une tête, une bouche & un corps compoſé de douze antennes ; la tête eſt recourbé vers la poitrine. Tel eſt l'animal qui, quoique vrai vermiſſeau, eſt connu ſous la fauſſe dénomination d'*œufs de fourmis*, dont certains oiſeaux, & en particulier les roſſignols ſont ſi friands. Lorſque ce vermiſſeau, qui eſt ſans pieds, & qui a un mouvement très foible, eſt parvenu à ſon entier accroiſſement, ſa poitrine ſe gonfle inſenſiblement, il ſe dépouille de ſa peau, & perd tout mouvement : il prend alors la forme de nymphe ; dans cet état, on apperçoit aſſez diſtinctement les différentes parties d'une véritable fourmi.

On trouve des fourmis aîlées, mais les aîles ne viennent qu'aux plus vieilles ; & ſuivant quelques naturaliſtes, ce n'eſt guere que la quatrieme partie d'une fourmiliere qui en eſt pourvue.

On dit que la fourmi eſt apéritive, diurétique, ſtimulante, échauffante, fondante. Les œufs, ou plûtôt les vermiſſeaux, ont paſſé pour cauſtiques ; pris à l'intérieur, ils font rendre quantité de vents, comme les œufs de poiſſons.

Il faut choiſir les fourmis d'une odeur fort aigre, piquante, & les prendre auprès des arbres réſineux ; on les fait ſécher, on les réduit en poudre qu'on donne en ſubſtance à la doſe d'un ſcrupule, ou en infuſion de deux gros, par demi-ſeptier de vin blanc. Ces remedes conviennent dans les maladies de la peau, ils détruiſent les crudités qui les entretiennent.

Le ſuc qu'on tire des fourmis en les écraſant ſeulement, ou en verſant deſſus un peu de vin blanc, & l'eau qu'on en diſtille, ſont de très bons remedes pour ſtimuler & irriter, dans la ſurdité commençante, pourvu qu'elle ne doive ſa cauſe qu'à l'obſtruction du conduit auditif par le *cerumen*.

On trouve dans les fourmis deux eſpeces d'acide ; l'un un peu plus fort, & qui en cela reſſemble au vinaigre ; l'autre très ſubtil, mobile & volatil. C'eſt ce dernier que les fourmis irritées rendent ſous la forme d'une vapeur très ſubtile & très pénétrante. On l'en tire auſſi très facilement en faiſant diſtiller ces inſectes avec l'eſprit de vin. L'acide plus fort ne peut ſe tirer qu'au moyen d'un véhicule aqueux qu'on ajoute pendant la diſtillation, & par un degré de feu plus violent ; ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les fourmis rendent une véritable huile ſubſtantielle, eſſentielle & éthé-

rée, ſi on verſe deſſus, lorſqu'on vient de les prendre, de l'eau ou de l'eſprit de vin rectifié, & même à pluſieurs repriſes; mais il en ſort cependant toujours de moins en moins. Cette huile eſt aſſez tempérée, & differe beaucoup de l'huile de pin dont quelques-uns pourroient croire qu'elle fait partie. On peut voir ce qu'en a dit NEUMANN, *A. N. C. vol.* ij, *obſ.* 136; & MARCGR. *Mem. de Berl.*

On prépare auſſi, avec les fourmis ou la fourmilliere en entier qu'on met dans un nouet, des bains, des douches, dont l'uſage eſt très bon dans les paralyſies & les tremblements des membres; (d'autres ajoutent, & pour les maladies des articulations, & la goute) & non pas dans l'œdême, l'hydropiſie, comme on l'a prétendu: le ſel volatil, qu'on en tire, eſt pareil à celui de ſauterelle.

Toute la fourmilliere, diſtillée avec l'eſprit de vin, dit auſſi M. VOGEL, paſſe pour avoir une vertu aphrodiſiaque & analeptique, en prenant intérieurement de cette liqueur; extérieurement elle eſt bonne contre la paralyſie & l'atrophie des membres; le ſuc des œufs (des vermiſſeaux) de fourmis, broyés, injecté dans l'oreille, corrige la dureté de l'ouie, & remédie au tintement, dit SCHULZ.

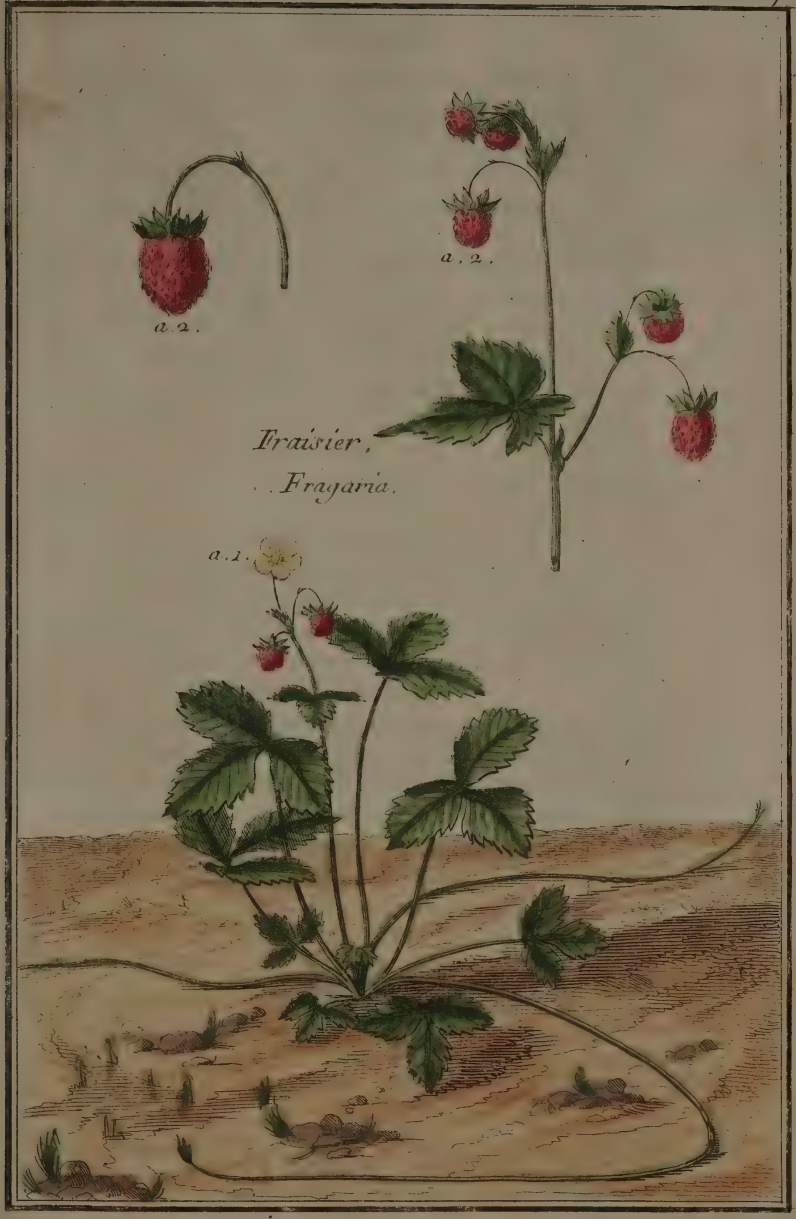
FRAGMENTS PRÉCIEUX (*Les cinq*). On a appellé ainſi dans les boutiques les *fragments* de cinq pierres précieuſes dont les Arabes ont célébré outre meſure les grandes vertus: ce ſont le GRENAT, la SARDOINE, l'HYACINTHE, le SAPHIR & l'ÉMERAUDE. *Voyez* ces mots.

FRAGON. *Voyez* HOUX-FRÊLON.

FRAI de grenouille. *Voyez* GRENOUILLE.

FRAISE; fruit du fraiſier. *Fragum.*

FRAISIER. *Fragaria vulgaris*, C. B. Pin. *Fragaria ferens fraga rubra*, J. B. *Fragula*, CORD. *Fragum* & *Trifolium fragiferum*, TABERN. Icon. *Fragaria flagellis reptans*, LINN. Sa


a. 2.
a. 2.
Fraisier,
Fragaria.
a. 1.

Sa racine eſt vivace, rouſsâtre, garnie de pluſieurs fibres chevelues, d'une ſaveur aſtringente. Il s'en éleve, de ſept à huit pouces, des pédicules grêles, velus, branchus; il en ſort auſſi des jets noueux, traçants & rampants. Ses feuilles ſont larges, oblongues, velues, dentelées ſur leurs bords, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous. Sur un même pédicule ſont portées quatre ou cinq fleurs, en roſe, à cinq pétales blancs, garnies d'un grand nombre d'étamines courtes dont les ſommets ſont jaunâtres. Le piſtil, qui eſt ſphérique, eſt ſoutenu ſur un calyce diviſé en dix portions. Ce piſtil ſe change en un fruit preſque ſphérique, charnu, mou, ordinairement rouge dans ſa maturité, rempli d'un ſuc doux & vineux, dont l'extérieur eſt garni d'une grande quantité de ſemences fort menues.

Cette plante ſe trouve dans les bois & les forêts; elle croît volontiers à l'ombre. On la cultive dans les jardins où elle donne des fruits plus gros, qui, dans la ſaiſon, ſont fort recherchés & ſervis ſur toutes les tables pour les deſſerts.

Les fraiſes ſont rafraîchiſſantes, tempérantes & de facile digeſtion; elles conviennent dans les ardeurs d'urine, dans les chaleurs d'entrailles, aux tempéraments chauds, bilieux; mais elles ſont contraires aux enfants, aux femmes groſſes & repletes & aux eſtomacs froids. Il n'en faut point faire trop d'uſage, la viſcoſité de ce fruit pourroit occaſionner quelques fievres : l'eau de fraiſe eſt coſmétique, bonne pour adoucir la peau; & quelques-uns prétendent que le véritable moyen d'éviter le retour des engelures, eſt de frotter l'été les parties qui y ſont ſujettes avec des fraiſes.

La racine eſt un remede fort uſité; elle eſt apéritive, fondante, diurétique; elle entre comme l'anonis dans les ptiſanes, dans les apozemes & les

bouillons apéritifs ; elle eſt employée dans les mêmes cas, mais elle eſt moins échauffante : quelques-uns même la regardent comme rafraîchiſſante. Elle eſt légerement amere, & conſéquemment ſtomachique.

Ce fruit, dit BARTHOLIN, *cent.* iij. *hiſt.* 57, qui eſt d'une odeur agréable & d'un goût ſuave mêlé d'un peu d'acidité, rafraîchit, humecte, appaiſe la ſoif, excite la ſueur, & provoque les urines ; ce qui a engagé GESNER, *epiſt. p.* 92, à le recommander contre le calcul ; enfin il diſſout la bile épaiſſie en conſiſtance de poix, de ſorte que, mangé en grande quantité, juſqu'à vingt livres tous les jours pendant quelque ſemaines, il a guéri des maniaques, en leur cauſant la diarrhée ; VAN-SWIETEN, iij. *p.* 480.

FRAISIER EN ARBRE. *Voyez* ARBOUSIER.

FRAMBOISE ; fruit du Framboiſier.

FRAMBOISIER ; Ronce du mont Ida. *Rubus idæus*, off. *Rubus idæus ſpinoſus*, C. B. Pin. 479. TOURNEF. Inſt. rei herb. 614. *Rubus idæus ſpinoſus fructu rubro & albo*, J. B. *Rubus idæus vulgaris rubro & albo fructu*, CLUS. *Rubus foliis quinato-ſpinatis ternatiſque, caule hiſpido*, LINN. *Cervirubus*, ſeu *Rubus cervinus ; & Frambœſia*, quorumdam.

Sa racine eſt longue, ſerpentante, diviſée en pluſieurs branches. Ses tiges, qui ſont nombreuſes, s'élevent de cinq à ſix pieds ; elles ſont droites, vertes, tendres, moëlleuſes, garnies d'épines. Ses feuilles reſſemblent à celles de la ronce ordinaire, mais elles ſont plus tendres, plus molles, d'un verd brun en deſſus, blanchâtre en deſſous, d'une ſaveur auſtere. Ses fleurs, compoſées de cinq pétales, ſont en roſe, blanches, portées par un calyce partagé en cinq portions. Elles ſe changent en des fruits plus gros que la fraiſe,

Framboisier
Rubus idœus.

ronds, un peu velus, ordinairement rouges, d'une odeur suave, remplis d'un suc doux & vineux; ces fruits sont composés de plusieurs baies entassées, & jointes les unes aux autres, lesquelles contiennent chacune une graine.

On a donné à cet arbrisseau le nom de *rubus idæus*, parcequ'il se trouvoit autrefois abondamment sur le mont Ida en Phrygie. Il vient naturellement dans les bois ombrageux, sur les rochers arrosés d'eaux. Il se cultive dans les vergers & les jardins; il donne sa fleur en Mai & en Juin, & ses fruits en Juillet: ceux-ci ne sont point de garde; il sont bientôt gâtés par des vermisseaux qui s'y engendrent.

La framboise est tantôt rouge, tantôt blanche: elle est rafraîchissante. Il faut en user modérement, parcequ'elles se corrompent aisément dans l'estomac; elles conviennent aux tempéraments bilieux, & aux personnes dont les humeurs sont trop âcres & trop agitées.

On en fait des confitures, des ratafiats fort agréables. En médecine, on préfere la rouge; son suc exprimé, mêlé avec de l'eau, fait un remede rafraîchissant, adoucissant. On met infuser les fleurs de framboisier avec celle de sureau pour les érésipeles: sa feuille est astringente & détersive comme la feuille de ronce.

Ce fruit, dit M. Vogel, est d'une odeur suave, & plein d'un suc agréable qu'on estime à cause de ses vertus analeptiques, restaurantes, & rafraîchissantes; elles se communiquent aux différentes préparations qu'on en fait, comme syrop, eau, vinaigre, vin; préparations fort usitées & très communes chez les Suédois & les Russes. La framboise est recommandée dans les éruptions pourprées, par Neucrantzius, *p.* 445 & 508.

FRAXINELLE (Racine de) *Voyez* DICTAMNE BLANC.

FRÊNE. *Fraxinus*, off. *Fraxinus excelsior*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Fraxinus floribus nudis*, LINN.

Cet arbre s'éleve fort haut; il est droit, d'une grosseur médiocre. Son bois est blanc, lisse, dur, ondé : l'écorce, qui le recouvre, est unie, cendrée. Ses feuilles sont composées de plusieurs paires de folioles terminées par une impaire : elles sont larges, oblongues, d'un verd gai, légerement dentelées à leurs bords, inodores, d'un goût un peu amer, âcre & piquant. Des jeunes branches & proche de l'aisselle des feuilles, naissent des pédicules branchus & pendants, qui portent plusieurs petites fleurs sans pétales, garnies de deux étamines & d'un pistil à deux cornes, lequel devient un fruit applati, membraneux, oblong & étroit : il renferme une graine de même figure, rougeâtre, blanche en dedans, renfermant une amande amere, & d'une odeur de drogue.

Cet arbre croît naturellement dans les bois.

Les feuilles de frêne ont, dit-on, une vertu vulnéraire. On a prétendu que leur suc & celui des sommités faisoient évacuer les eaux des hydropiques; broyées & appliquées sur les plaies, elles sont utiles, & employées par les habitants de sa campagne de quelques cantons : leur infusion est estimée propre à guérir la jauniſſe & le calcul : l'eau distillée, qu'on en tire, convient pour la surdité, selon ETTMULER.

Le bois & son écorce, qu'on a mis infuser dans l'eau chaude lui communiquent une vertu fortifiante & résolutive; ce qui l'a fait substituer au bois de gaïac par quelques médecins, entr'autres AGRICOLA, CÉSALPIN, PURMANN : mais son

Frêne,
Fraxinus excelsior.
a.1.
a.1.
a.2.
a. — 2.

écorce ſur-tout a été recommandée comme ſuccédanée du quinquina dans les fievres intermittentes, par HELLWIG, *Diſſert. de quinquina Europæorum*, Griphiſw. 1712; & par M. BERGIUS, *Goett. anz.* 1757, pag. 829; auſſi bien que dans les vomiſſements de ſang, cas dans lequel M. DETHARDING en a preſcrit la décoction dont le malade s'eſt trouvé ſoulagé; *Diſſert. quæ ſiſtit ægrum hæmorrhag. ventr. ſpontan. graviſſimâ correptum*, Hafn. 1733, lect. 2. §. 2. D'autres ont remarqué qu'elle étoit bonne dans le ſcorbut, dans la maladie hypochondriaque, la néphrétique, l'hydropiſie. L'écorce du frêne guérit les morſures des ſerpents & des viperes, ſi on en enveloppe la partie en maniere de bande, ſelon le témoignage de M. BURGHARD, *Diſſert. de faſciâ venenum expellente*, Roſtoch, 1746. On a ajouté que les ſerpents n'approchoient pas de l'arbre entier, & qu'ils fuyoient au contraire *; DIOSCORIDE avoit déja obſervé autrefois que, pour guérir les plaies faites par les viperes, il falloit les frotter avec des feuilles de frêne, & boire du vin où elles ont infuſé. L'eau de bois de frêne eſt louée par LAZERME, I, *p.* 54, contre l'ouie dure provenant de l'atonie du tympan : il eſt fait mention de ſa vertu vulnéraire & aſtringente, dans *E. N. C. dec.* ij, *an.* 6, *obſerv.* 68; *dec.* iij, *an.* 8, *obſerv.* 127. On tire de ce bois, par l'incinération, un ſel dont on ſe ſert comme de la pierre à cautere, pour ouvrir des ulceres artificiels.

* CAMERARIUS dit qu'il a éprouvé le contraire des ſerpents d'Allemagne; & MOYSE CHARAS, dans ſes expériences ſur la vipere, aſſure qu'ayant fait un cercle de feuilles du frêne de trois pieds de diametre, il y a mis une vipere qui, bien loin de craindre ces feuilles, eſt auſſi-tôt allée ſe cacher deſſous.

La semence du frêne se nomme dans les boutiques, *ornithogloſſum; orneogloſſum; lingua avis; paſſerina* & *anſerina*; parcequ'elle reſſemble aſſez à une langue d'oiſeau. Elle eſt d'une ſaveur amere & un peu âcre. Elle eſt apéritive, diurétique & antipleurétique. On la met auſſi du nombre des lithontriptiques & des aphrodiſiaques; VOGEL, *Mater. medic.*

FRESAIE; Effraie, *ou* Orfraie; Hibou des clochers; Petit chat-huant plombé; Chouart; Lucheran. *Strix; Caprimulgus; fur nocturnus*, BELON, des oiſeaux, 143. *Aluco*, JONSTON, de avibus. *Aluco minor*, WILLUGB. ornithol. *Noctua templorum alba; Ulula flammeata; Avis mortis*, quorumdam.

Cet oiſeau eſt de la grandeur du pigeon. Il a environ quatorze pouces depuis la pointe du bec juſqu'au bout de la queue; l'étendue des aîles déployées eſt à-peu-près de trois pieds un pouce. Son bec eſt blanc & recourbé; ſa langue un peu fourchue; les narines oblongues; les yeux & le menton environnés d'un cercle de petites plumes mollettes, blanches, ceintes de plumes jaunes plus roides; ce qui forme une eſpece de voile qui fait paroître ſes yeux très enfoncés: ils ſont tout à fait fixes & immobiles. Ses oreilles ſont également recouvertes de plumes molles & cotonneuſes. La poitrine, le ventre & le deſſous des aîles, ſont blancs, pictés de taches obſcures. La tête, le col, le dos, juſqu'aux grandes pennes des aîles, ſont peints de différentes couleurs. Sa queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, eſt compoſée de douze pennes preſqu'égales, marquées comme les aîles, de brun, de jaune & de petits points noirâtres. Un duvet épais recouvre les jambes, juſqu'aux pieds, dont les doigts ſont ſeule-

Caprimulgus fresaye, Crapaud-volant.

Otis, Outarde.

Voy. T. 5. p. 351.

Dessiné par Mr. De Garsault. Gravé par Martinet.

ment revétus de poils clair-semés. L'ongle du doigt du milieu est dentelé au côté intérieur; chaque pied n'a qu'un doigt de derriere, mais le plus extérieur des doigts de devant peut en quelque façon se fléchir en arriere comme un second doigt postérieur.

Cet oiseau, que les Anglois nomme *hibou blanc*, à cause que la couleur blanche domine dans son plumage, est commun en France. Quoiqu'il ne nuise à personne, le peuple ignorant, & superstitieux pour qui tout est un objet de terreur, le déteste, comme un oiseau de mauvaise augure, & l'appelle l'*oiseau de la mort.*

La fresaie fait sa demeure ordinaire dans des trous profonds & inaccessibles au haut des tours & des clochers: elle ne fait point de nid; & pond sur la pierre nue, ou seulement recouverte de quelques ordures. Ses œufs, à chaque ponte, sont au nombre de quatre ou cinq; ils sont blancs, oblongs, au lieu que ceux des autres hiboux sont très ronds. Elle ne sort point de son trou durant le jour; elle y dort, droite sur ses pieds, la tête penchée en devant, le bec caché dans la plume, & ronflant comme un homme. Sur le soir, elle vient de temps en temps au bord de son trou considérer s'il fait encore jour; &, quand la nuit est venue, elle s'envole en culbutant, comme font quelquefois les pigeons. Il se trouve dans son trou des pelottes plus ou moins alongées, dont quelques-unes sont grosses comme des œufs de poule, & qu'on pourroit prendre pour ses excréments; mais ses excréments sont blancs & liquides comme ceux des oiseaux de proie; & ces pelottes ne sont autre chose que le résidu des aliments, qui consiste en peaux, poils, plumes & os, le tout artistement enveloppé comme dans une bourse que l'oiseau a la facilité de

rejetter par en haut, après la digeſtion des chairs ; car en général, les hiboux ayant le goſier très large, avalent de gros morceaux de chair tout entiers, comme un petit rat, une ſouris, un oiſeau. Ainſi la nature induſtrieuſe arrange en pelotton dans leur eſtomac, les os & autres matieres groſſieres qu'ils revomiſſent enſuite, de même que le martin-pêcheur, & tous les oiſeaux qui avalent des poiſſons entiers, rejettent par le bec les arrêtes & les vertebres de ces poiſſons digérés. La freſaie eſt extrémement légere ; elle vole de travers comme les autres eſpeces de hiboux, pour ainſi dire au gré du vent, ſi doucement, ſi mollement, qu'on ne l'entend point voler.

Cet oiſeau contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. On n'en mange pas ordinairement la *chair* ; celle des petits cependant n'eſt pas mauvaiſe ; elle paſſe pour être réſolutive & convenable à ceux qui ſont attaqués ou menacés de paralyſie. On lit dans les *éphémérides d'Allemagne, decur.* ij, *ann. 6*, une obſervation du docteur PAULINI qui paroît le prouver. On conſeilla à un jeune homme, paralytique depuis pluſieurs mois, de faire ſécher au four une freſaie, après l'avoir plumée, vuidée de ſes entrailles & ſalée ; de la réduire enſuite en poudre, & d'en faire enſuite un onguent avec le caſtoréum ; il s'en frotta pendant quelques temps, & fut guéri. On prend auſſi cette poudre intérieurement, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, pour la même maladie. Si on la mêle avec du miel, on a un onguent avec lequel on touche les amygdales enflammées, lorſqu'il eſt néceſſaire d'y établir la ſuppuration. ETTMULER recommande de ſoufler de cette poudre, par le moyen d'une canule, dans l'eſquinancie, pour procurer la rupture de l'abſcès formé dans la gorge, lorſqu'on a lieu de craindre la ſuffocation.

Le

Froment.
Triticum.

Le *fiel* entre dans les collyres propres à emporter les taches des yeux.

La *graiſſe* eſt réſolutive, émolliente, fortifiante, & ſert de liniment pour les parties nerveuſes affoiblies.

FROMAGE. *Voyez* LAIT.

FROMENT. Blé franc *ou* mutet. *Triticum*, off. *Triticum hibernum ariſtis carens*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Triticum vulgare*, *glumas triturando deponens*, J. B. *Siligo ſpicâ muticâ*, LOBEL. Icon. *Triticum ſpicâ muticâ*, GER. PARK. RAY.

De la racine, qui eſt menue, filamenteuſe, s'éleve de quatre à cinq pieds pluſieurs tuyaux aſſez gros, droits, noueux, creux en dedans, garnies de quelques feuilles longues & étroites. Ces tuyaux portent à leurs ſommets des épis longs ſans barbe; il en ſort par petits paquets des fleurs compoſées chacune de trois étamines capillaires, dont les ſommets ſont oblongs & fourchus, & ſortant d'un calyce écailleux. A ces fleurs ſuccedent des grains ovales, un peu oblongs, mouſſes par les deux bouts, ſillonnées d'un côté, & convexes de l'autre, jaunes en dehors, remplis en dedans d'une farine blanche dont on fait le pain; ces grains ont pour enveloppe les écailles qui ſervoient de calyce à la fleur, & qu'on appelle *bale* de froment.

On ſçait que cette plante eſt cultivée par-tout, & qu'elle ſe plaît dans un terrein gras, & bien expoſé au ſoleil. Le froment ſe ſeme au commencement de l'automne, germe, pouſſe en herbe avant l'hyver, croît en épis vers le mois de Mai & Juin; temps où il donne ſa fleur, à laquelle ſuccedent des grains qui, au bout de ſix ſemaines, ont aquis leur parfaite maturité. Ils ſervent, après avoir été réduits en farine ſous la meule d'un moulin, & blutée enſuite,

à faire le pain; l'aliment le plus ordinaire & le meilleur. *Voyez* PAIN.

La décoction de la farine de froment, ainsi que celle d'orge, convient dans les inflammations internes, la toux, les dysenteries & les ardeurs d'urine, mais on fait plus d'usage du son. A l'extérieur, la farine de froment convient avec les autres farineux; on en fait le cataplasme de *mie de pain* (*mica panis*): on se sert du son pour faire des lavements. L'amydon, qui est une préparation du froment, s'applique aussi comme adoucissant à l'extérieur : *voyez* AMYDON.

FRONTAL. *Frontale.* C'est un médicament topique qui, appliqué sur le front, soulage ceux qui ont des douleurs de tête.

Les frontaux sont composés de substances rafraîchissantes; par exemple, des quatre semences froides majeures, des semences de laitue, de pavot blanc & de fleurs de nénuphar, broyées ensemble & macérées dans le vinaigre; on enferme ensuite le tout entre deux linges, qu'on applique sur le front & les tempes dans la migraine.

Un simple linge trempé dans l'oxycrat a très souvent appaisé la douleur de tête.

On calme encore la douleur de tête causée par l'effervescence & la raréfaction du sang, avec un frontal fait seulement de laitue, ou d'oseille, ou de concombre broyé, écrasé dans un mortier, & mis de même entre deux linges.

On fait peu d'usage aujourd'hui des frontaux, & des oxyrrhodins ou frontaux sous la forme humide que les anciens préparoient avec des blancs d'œufs, & de très fort vinaigre; ils mettoient cette composition sur de l'étoupe de chanvre, & l'appliquoient sur le front & les tempes, dans la phrénésie & les fievres ardentes.

Fumeterre.

Fumaria.

FULIGO ALBA PHILOSOPHORUM. Voyez AMMONIAC (SEL).

FUMETERRE; *ou* Fiel de terre. *Fumaria*, off. & Dioscoridis, *flore purpureo*, C. B. Pin. TOURNEF. inst. rei herb. *Fumaria vulgaris*, J. B. *Capnos*, *Fumaria*, LOBEL, Icon. 757. *Fumus terræ*, BRUNSF. *Herba melancholifuga*, Cat. altdorf. *Cerefolium felinum*, *aut columbinum*, nonnullorum, CORBEI, Pharmac. 36.

De la racine, qui est blanche, menue, enfoncée droite en terre, sortent une ou plusieurs tiges, rameuses, creuses, colorées de pourpre & de blanc-verdâtre. Les feuilles inférieures sont soutenues sur de longs pédicules; elles sont anguleuses, alternes, d'un verd de mer, finement découpées. Du côté opposé aux feuilles, sortent des fleurs ramassées en épi, petites, oblongues, composées de deux pétales taillés en gueule; la levre supérieure se termine par une queue; la levre inférieure s'y articule dans l'endroit où toutes deux sont attachées au pédicule. Entre ces deux levres est un pistil environné d'une gaîne, & quelques étamines à sommets. Chaque pistil se change en un petit fruit membraneux, arrondi, dans lequel est contenu une petite graine ronde, d'un verd foncé, d'une saveur amere & désagréable.

Cette plante vient naturellement sur les murs, dans les jardins & dans les champs. Le suc de cette plante, qui est amer, rougit le papier bleu.

On emploie presque toujours la fumeterre dans les apozêmes amers & apéritifs, & avec raison, c'est un puissant remede avec la chélidoine. Elle convient dans les obstructions du foie, l'épaississement de la bile & du sang. Elle rétablit l'estomac & les digestions. L'eau distillée de fumeterre ne mene à rien; son extrait est très bon, mais je

préfere l'infusion ou le suc dépuré. Il est à remarquer que, de toutes les plantes apéritives ameres, on tire un sel de la nature de l'alkali fixe; il convient dans toutes les obstructions & embarras des viscères; il fond les humeurs; est bon pour les cancers & les écrouelles; sa dose est depuis un scrupule jusqu'à un scrupule & demi. On le mêle avec les apéritifs, ou bien avec des huiles appropriées : on en fait des savons qui sont de puissants fondants.

La fumeterre, qui est un peu âcre & amere, dit M. Vogel, est un bon remede dans toutes les maladies provenantes de l'impureté du sang; elle leve les obstructions des viscères, & dissipe les fievres chroniques qui en sont les suites. Riviere dit qu'elle guérit la jauniſſe, & qu'elle procure l'évacuation de la bile noire. On la met infuser fort bien dans le petit lait, ou l'on en fait prendre le suc à la dose de trois onces par jour. On donne souvent son eau distillée pour favoriser l'éruption de la petite-vérole & de la rougeole; mais elle peut être nuisible, dit M. Storck, (*Tr. von blattern, & viert. medic. iahrg. p.* 767 : plusieurs médecins sont de cet avis.

FUMIER de cheval. *Voyez* Cheval.

FUMIGATIONS. *Suffitus.* Médicaments sous la forme séche ou humide, dont les particules les plus tenues séparées par la force du feu ou de la chaleur, & enlevées sous la forme de nuage, sont utiles à plusieurs maladies.

Les fumigations se préparent, ou pour les délices & l'ornement, ou pour la santé.

La premiere espece est composée de substances odorantes comme de benjoin, de girofles, de cannelle, de styrax, &c. mais elle sert plutôt pour les délices & l'agrément, que pour la thérapeutique.

Celles de la ſeconde eſpece, c'eſt-à-dire, pour la ſanté, ſont ou ſéches ou humides.

Les ſéches ſont compoſées de poudres ſimples de différents aromats, ou de poudres formées en trochiſques par des mucilages, leſquelles, jettées ſur les charbons ardents, répandent une fumée qu'on nomme *fumigation ſéche.*

Les fumigations humides ſont des vapeurs qui s'élevent de quelque liqueur répandue ſur une brique, ou ſur une pierre, rougie au feu; ou de différentes décoctions de ſimples bouillantes ou très chaudes.

On les emploie ou pour exciter les regles, & pour ranimer la matrice trop froide & foible; ou pour réſoudre des tumeurs œdémateuſes ou ſquirrheuſes; ou pour exciter la ſalivation; ou pour procurer la ſueur &c.

On preſcrit la vapeur des eaux thermales, pour les femmes dont les regles ſont ſupprimées, ou chez leſquelles la conception n'eſt pas aiſée, à cauſe de la trop grande humidité de la matrice; elles ſe trouvent ſoulagées par ce moyen; mais il faut prendre garde que cette fumigation n'incendie les humeurs, n'échauffe la matrice, & n'occaſionne des maux très graves; c'eſt pourquoi on ne doit les mettre en uſage qu'à l'égard des femmes très froides, pituiteuſes & graſſes.

Pour procurer le ptyaliſme, la fumigation ſe fait avec demi-once de cinnabre pulvériſé; on le jette à différentes repriſes ſur des charbons ardents dans un réchaud poſé ſous une chaiſe, ſur laquelle eſt aſſis le malade pour en recevoir la vapeur; on a l'attention de lui revêtir tout le corps, juſqu'au cou, de couvertures. Ce moyen d'exciter la ſalivation dans les maladies vénériennes, eſt aujour-

d'hui de peu d'usage ; on lui préfére avec raison les frictions mercurielles.

La fumigation avec le cinnabre, est d'un puissant secours pour dissiper & fondre les tumeurs endurcies des testicules, produites par une chau-depisse supprimée ; on n'en reçoit la fumée que sur les testicules, sur une chaisse percée.

On provoque la sueur dans la vérole avec la vapeur de l'esprit de vin enflammé, ou sous une chaise destinée à cet usage, ou autres machines çonstruites pour cet effet : par cette vapeur, tout le corps est bientôt couvert de sueur ; en cet état, on met le malade au lit, où il se ressuie ; & une heure après, on lui donne un bouillon fait d'herbes rafraîchissantes.

Cette espece de fumigation, avec l'esprit de vin, étoit autrefois très usitée pour les maladies vénériennes ; elle ne l'est plus aujourd'hui, parceque le levain vérolique est trop desséché par ce moyen, & qu'il est plus difficile ensuite de le résoudre avec les frictions mercurielles, & de le faire évacuer par la salivation : on prépare plus efficacement les malades par un bain humectant & rafraîchissant, que par l'exsiccation & par les sueurs.

La sueur, excitée par le bain de vapeur avec l'eau-de-vie, est très bonne contre le rhumatisme & la paralysie, contre la goute invétérée, dans les sujets gras & humides, mais non pas dans les personnes maigres : elle n'est pas moins utile contre l'œdême des jambes, pourvu qu'il ne provienne pas de l'hydropisie. On peut, pour la même intention, exciter la sueur avec la vapeur d'une décoction de plantes chaudes, telle que la bétoine, la sauge, la marjolaine, le thym, le calament, l'origan, le sureau, le scordium, la menthe, le romarin, &c.

Pour réſoudre les ſquirrhes, il eſt très utile d'employer la fumigation faite avec la poudre de ſuccin ſeul. On peut ſe ſervir auſſi avec ſuccès, pour favoriſer leur réſolution, d'une fumigation humide, ou de l'eſpece de vapeur dont on va donner la formule.

℔ *Racines d'ariſtoloche ronde,*
de bryone,
de concombre ſauvage, ana une once.

Feuilles de violette,
de mauve,
de grande ſcrophulaire,
de branche urſine, ana une poignée.

Fleurs de camomille,
de mélilot, ana demi-poignée.

Semences de pſyllium,
de cumin, ana deux pincées.

Faites cuire le tout dans ſix livres d'eau de fontaine, juſqu'à la conſomption du tiers; on fera enſuite recevoir, comme il convient, la vapeur de cette décoction bouillante; de maniere qu'elle ſoit portée ſur la partie ſquirrheuſe, obſervant de l'y expoſer pluſieurs fois le jour, ſans retirer, de la décoction, les racines, les feuilles, les ſemences & les fleurs.

Les fumigations ſont employées avec ſuccès contre les douleurs des hémorrhoïdes. On peut les préparer ainſi ;

℔ *Feuilles de bouillon-blanc,*
de mauve,
de violette, ana une poignée.

Semences de lin,
de coing, ana deux pincées.

Faites cuire le tout dans suffisante quantité d'eau de fontaine; & qu'on en reçoive la vapeur sur l'anus, assis sur une chaise percée.

Cette fumigation, ou une autre semblable, a opéré souvent de bons effets dans les épreintes.

FUSAIN; Bonnet de prêtre; Bois à faire des lardoires. *Evonymus*, off. *Evonymus vulgaris granis rubentibus*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Evonymus multis, aliis Tetragonia*, J. B. *Fusanus*, Crescent. *Anonymus, foliis Evonymi*, Cord. Hist. *Evonymus foliis oblongo-ovatis*, Linn.

De sa racine, qui est ligneuse, longue, forte, s'éleve de six à sept pied un arbrisseau rameux; quoiqu'assez dur, son bois est facile à fendre: il est de couleur blanc-jaunâtre, & revêtu d'une écorce verte. Ses feuilles sont crénelées, pointues, oblongues, mollasses. Ses fleurs, dont la couleur est herbacée, sont petites & composées de quatre pétales ovales, disposés en rond dans la rainure d'une rosette placée au milieu d'un calyce recoupé en quatre crenelures. Cette rosette se change en un fruit membraneux à quatre loges ou capsules, dans chacune desquelles est contenue une graine ovale, de couleur de safran en dehors, solide, remplie d'une moëlle blanche, d'une saveur amere & désagréable.

Cet arbrisseau, dont l'odeur est forte, est très

Fusain . Tetragonia .
a.
1.
a.1.
a.3.
a. 2
a.2.
a.2.

commun ; il se trouve dans les lieux incultes, dans les haies, dans les buissons, dans les forêts. Il donne sa fleur au mois de Mai, & ses fruits en Septembre ou Octobre.

Suivant THÉOPHRASTE & MATTHIOLI, le fusain nuit aux bestiaux ; RUEL dit que la chevre & la brebis n'y touchent point. Ses feuilles & ses fruits passent pour être purgatifs. Trois ou quatre de ces derniers suffisent, à ce que l'on prétend, pour évacuer par le vomissement & par les selles ; réduits en poudre, les habitants de la campagne s'en servent pour tuer les poux des enfants, en répandant de cette poudre sur leur tête ; ou bien ils en font une décoction dont ils lavent leurs cheveux, mais le fusain est moins employé en médecine qu'en teinture ; il donne en effet trois couleurs, le jaune, le verd & le roux.

FUSION des corps. *Voyez* INTRODUCTION, *p.* 24.

FIN du troisieme Volume.